N° 329 — Tome XC 1er Mars 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHELEMY, PATERNE BERRICHON,
GEORGES BOHN, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, C.-FRANCIS CAILLARD,
FERNAND CAUSSY, ANTONINE COULLET, MARCEL COULON,
JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES EEKHOUD, ALBERT ERLANDE,
ANDRÉ FONTAINAS, GILBERT DE VOISINS,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD,
CHARLES-HENRY HIRSCH, PAUL LAFOND, RENÉ MARTINEAU, JEAN NOREL,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE,
CARL SIGER, OCTAVE UZANNE, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

N° 329 — 1er MARS 1911

Marcel Coulon	*Moréas « dévoilé »*	5
André Rouveyre	*Visages : LX. Charles Vildrac*	25
Gilbert de Voisins	*Douze images de Chine*	26
C.-Francis Caillard	*Dimanche*, poésie	37
Octave Uzanne	*L'Art graphique et figuratif de Monsieur Ingres*	41
Paterne Berrichon	*Rimbaud chez les Parnassiens : Sa liaison avec Verlaine*	57
Antonine Coullet	*Poésies*	85
Paul Lafond	*Avila*	89
René Martineau	*Flaubert à Chenonceaux*	95
Albert Erlande	*Il Giorgione*, roman	103

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Evilogues : Laurent Evrard. Henri de Régnier. Catastrophes*	135
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	138
Rachilde	*Les Romans*	142
Jean de Gourmont	*Littérature*	145
Edmond Barthélemy	*Histoire*	149
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	155
A.-Van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	159
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	162
Carl Siger	*Questions coloniales*	167
Jacques Brieu	*Ésotérisme et Sciences psychiques*	171
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	177
R. de Bury	*Les Journaux*	185
A.-Ferdinand Herold, André Fontainas	*Les Théâtres*	189
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	192
Henri Albert	*Lettres allemandes*	196
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	201
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	206
Fernand Caussy, Jacques Daurelle	*Variétés : Condorcet et la propagande révolutionnaire. — L'Art à Monte-Carlo*	210
Mercvre	*Publications récentes*	218
—	*Echos*	220

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Librairie ancienne **H. CHAMPION**, Éditeur, 5, quai Malaquais

ous presse et en souscription

ORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE CHATEAUBRIAND

Publiée

Introduction, Indication des Sources, Notes et Tables des correspondants et des noms cités

Par **L. THOMAS**

5 volumes in-8 raisin de 400 pages chacun. — *Les tomes 1 et 2 paraîtront en 1911*

ge limité : 1000 exemplaires sur papier d'alfa..... 10 fr.

ous numérotés. — Cette édition ne sera pas réimprimée. — Il ne sera pas fait de service de presse. — Les caractères employés seront d'une fonte de beau Didot fabriquée spécialement.

tte correspondance, qui n'avait pas encore été réunie, et dont la publication était souvent mée, est l'une des plus belles et plus importantes pour l'histoire politique et littéraire de la ce. Son intérêt n'échappera à aucun lettré.

supplément réunira les lettres encore inconnues de l'éditeur et qui seront venues grossir cueil pendant l'impression de la correspondance. Et, à ce propos, nous faisons ici un dernier l tout spécial aux collectionneurs d'autographes. *Nous serons très reconnaissant pour toute munication qui pourra nous être faite à propos de lettres inédites ou déjà imprimées dans oublications ignorées.* Chateaubriand appartient au patrimoine de la France ; nous espérons les amateurs et lettrés auront à cœur de nous aider dans notre tâche difficile. *Il sera fait tion de leurs généreuses communications.*

A. JEANROY
Professeur à l'Université de Paris

CARDUCCI
HOMME ET LE POÈTE

8° carré de XVI-289 pages..... 5 fr.

A. GAZIER
Professeur à l'Université de Paris

LES DERNIERS JOURS DE BLAISE PASCAL

Étude historique et critique

In-12 de 70 pages, 2 planches.. 1 fr. 50

Arthur CHUQUET
Membre de l'Institut

ETTRE DE 1815

écu de 413 pages..... 3 fr. 50

Joseph DURIEUX

Les VAINQUEURS de la BASTILLE

In-8° écu de 300 pages et fac-simile. 4 fr.

FRANÇOIS VILLON

ŒUVRES

éditées par **un ancien archiviste**

Avec une introduction bio-bibliographique, un index des noms propres et un glossaire

° de XVI-124 pages..... 2 fr.

Dans cette édition définitive on reconnaîtra vite un des maîtres de la philologie française

Ouvrages de **M. LACOU-RGAYET**, *Membre de l'Institut.*

La Marine militaire de la France sous le règne de Louis XIII et de Louis XIV. — e I, 1910. Un fort volume in-8°, 7 fr. 50 (*Tome II et dernier sous presse*). — **La marine itaire de la France sous le règne de Louis XV**, 1909. 2e *édition* revue et augmentée, 15 fr. — **Marine militaire de la France sous le règne de Louis XVI.** In-8°, 15 fr.

Franco contre Mandat

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS.

Vient de paraître :

Les Maîtres de l'Amour — (3e Série)

L'Œuvre de Restif de La Bretonn

Ire PARTIE

Notice sur Restif, par CUBIÈRES-PALMEZEAUX. — *Le Pornographe*, ou idées d'un h nête homme sur un projet de règlement pour les prostituées — *Le Code de Cythère* P. MOETTE. — *L'Antijustine* (analyse et extraits). — *Dom Bougre aux États généra*

Introduction, essai bibliographique et notes de **B. de VILLENEUVE.**

L'ŒUVRE LIBERTINE DES CONTEURS ITALIEN

2e Partie

Les Conteurs du XVe siècle — Proverbes et facéties d'Antonio Cornazzano
Nouvelles de Masuccio — Le gros menuisier (anonyme)

Introduction, essai bibliographique et notes, par **Guillaume Apollinaire.**

Chaque volume in-8° de 300 pages, sur alfa, orné d'illustrations hors texte (tir limité)..... 7 fr.

Vient de paraître :

Les Chroniques libertines (1re Série - II)

Les Aventures de Mlle Clairon dite "Frétillon"

Sous ce titre nous rééditons, dans son intégralité, le roman qui parut d'abord en 1739, so titre *Histoire de la Vie et des Mœurs de Mlle Cronel* (anagramme de Cléron) dite tillon, et que l'artiste elle-même attribuait à un amoureux évincé, le comédien Gaillard Bataille. C'est le récit imagé des premiers exploits amoureux de cette actrice aussi célèbre son insolence et sa débauche, que par son talent, depuis ses débuts à Paris, dans la carrière li tine, sous la direction experte et intéressée de sa mère, jusqu'à sa rentrée dans la capitale, a un "roman comique" des plus mouvementés, à Rouen, au Havre, où elle joua sur des sc diverses les rôles les plus scabreux.

Introduction, notes et appendice, par **Jean HERVEZ**

Un volume in-8° de 320 pages, orné de frontispices et culs-de-lampe et de 10 il trations hors texte, couverture artistique de **RAPENO**..... 6

Déjà paru dans cette série :

Les Demoiselles d'amour du Palais Royal

Par **Hector FLEISCHMANN**

Vient de paraître :

Le Coffret du Bibliophile — (2e série - V)

Tirage de luxe à 500 exemplaires numérotés et réservés aux souscripteur

La Belle Alsacienne ou telle mère telle fille (Paris 18

Attribué à **A. BRET**

Réimpression de *Adeline ou la Belle Strasbourgeoise*, sa vie privée et l'hi de ses aventures galantes.

(LYON 1797)

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, PARIS

VIENNENT DE PARAITRE:

NAPOLÉON ET SES MARÉCHAUX

Par le Général **ZURLINDEN**, ancien Ministre de la Guerre.

Napoléon. Illustré de 12 planches. — ** **Les Maréchaux**. Illustré de 28 portraits.

PAGES D'AUTOMNE

Par **A. MÉZIÈRES**, de l'Académie Française.

DAMES D'AUTREFOIS

Par **Henry ROUJON**, de l'Académie Française.

LA BARRE DE L'HISTOIRE (1805-1820)

Par **Marcel FRAGER**

Avec une préface de G. LENÔTRE

policier dilettante. — Un empire d'une matinée. — Deux idylles après Waterloo. — Le Juif errant de l'assassinat. — Héros ou brigand.

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ART

Par **E. BERTAUX**

Tombeau d'une Reine de France en Calabre. — Les Saints-Louis dans l'Art italien. Botticelli costumier. — Les Borgia dans le Royaume de Valence.

Ouvrage illustré de 33 gravures hors texte.

OUVEAUX RÉCITS DES TEMPS RÉVOLUTIONNAIRES

D'après des documents inédits, par **E. DAUDET**

LA RENAISSANCE DE LA GRÈCE ANTIQUE

Par **René CANAT**

AGES CHOISIES DE CHATEAUBRIAND

Par **V. GIRAUD**

Correspondance. — Les Premiers Essais. — Les Chefs-d'Œuvre. — Les Écrits de la Restauration. — Les Dernières Œuvres. — Les Mémoires d'outre-tombe.

s Philosophes et la Société Française au XVIIIe siècle

Par **M. ROUSTAN**

Ouvrage couronné par l'Académie française (*Prix Montyon*).

Connaissance de la Nature et du Monde au Moyen-Age

D'après quelques écrits français à l'usage des laïcs

Par **Ch.-V. LANGLOIS**

aque volume in-16, broché..... 3 fr. 50

BERNARD GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères, PARI

Collection " ***LES ÉTUDES CONTEMPORAINES****", à 2 fr. le volume*

Sous ce titre paraît une série d'études critiques et documentaires sur ce temps.

Par son caractère, cette collection ne ressemble à aucune de celles qui, sous des appellations analogues, ont paru jusqu'à ce jour.

Elle se propose d'apporter à la connaissance de l'époque contemporaine une contribution méthodique, et de susciter au profit des idées et des individus du présent la même curiosité historique qu'on applique aux choses du passé.

Reconnaître dans la société française d'aujourd'hui un certain nombre de tendances essentielles et de courant dont on s'efforce de déterminer l'o gine, la direction et les effets ; retro ver à travers les diverses manifest tions littéraires, scientifiques, artis ques, sociales, les traits épars d'u physionomie caractéristique, qui celle de notre temps ; discerner de foule les individus d'élite qui la don nent et lui imposent ses idées, ses goû ses modes ; observer les institutio dans leur influence sur les mœurs l'esprit public ; analyser les mentali collectives et anonymes qui constitue ce que l'on appelle proprement les m lieux, tel est son but.

Volumes parus dans la collection :

I. — Le Culte de l'incompétence

Par **ÉMILE FAGUET**, de l'Académie Française

II. — La Sorbonne

Par **PIERRE LEGUAY**

III. — La Crise organique de l'Eglise e France

Par **PAUL VULLIAUD**

IV. — Le Milieu médical et la questio médico-sociale

Par le **Professeur GRASSET**

Vient de paraître :

V. — Les Fonctionnaires

Par ***

ERNARD GRASSET, Editeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS

Viennent de paraître :

Émile BAUMANN

La Fosse aux lions, ROMAN

n vol. in-18 jésus..... 3 50

Georges PÉRIN

Les Rameurs, ROMAN

n vol. in-18 jésus..... 3 50

Alfred de CHABANNES LA PALICE

Le Réveil d'une Ame, ROMAN

n vol. in-18 jésus..... 3 50

J.-H. RETINGER, Docteur ès lettres

listoire de la Littérature Française du Romantisme à nos jours

n vol. in-18 jésus..... 3 50

Achille RICHARD

La Mer Latine, POÈMES

n vol. in-18 jésus..... 3 50

L'ANNUAIRE
DE LA CURIOSITÉ & DES BEAUX-ARTS
1911

QUI VIENT DE PARAITRE

CONTIENT :

1° Des renseignements pratiques touchant toutes les questions artistiques (législation, douanes, association d'artistes ; expositions 1911, France et l'Etranger, etc.).

Les événements artistiques de 1910 : Grandes ventes, monuments inaugurés.

2° Les adresses des marchands de choses anciennes du *monde entier* (Ameublement, livres, gravures, etc.) et toutes les professions qui s'y rattachent.

3° Les adresses des artistes peintres, graveurs, sculpteurs, habitant en France (noms, adresses, titres, récompenses aux expositions).

Cet ouvrage est indispensable à toutes les personnes qui par goût ou profession s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un nombre limité d'exemplaires non souscrit avant tirage est en vente

Un volume de 360 pages, broché, contenant environ 20.000 adresses, franco, contre **6** francs.

Administration, 90, rue Saint-Lazare, PARIS

Les personnes dont le nom aurait été omis dans l'édition actuelle sont priées de bien vouloir nous en informer avant le 1er Octobre 1911, pour l'édition 1912.

L'INSERTIQN EST GRATUITE

Henri LAURENS, Éditeur, 6, rue de Tournon, PARIS (6e)

ANUELS D'HISTOIRE DE L'ART

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. HENRY MARCEL

Ancien directeur des Beaux-Arts, Administrateur général de la Bibliothèque Nationale.

que volume in-8° (25,5×18), abondamment illustré, broché, **10** fr., relié..... **12** fr

Nouveauté

LES ARTS DE LA TERRE

CÉRAMIQUE

VERRERRIE — ÉMAIL — MOSAIQUE — VITRAIL

Par **RENÉ JEAN,** Conservateur de la Bibliothèque Doucet

volume in-8° illustré de 198 gravures. Broché **10** fr. ; Relié..... **12** fr.

Déjà parus :

ES ARTS DU TISSU

Par Gaston MIGEON

Conservateur au Musée du Louvre

Un volume illustré de 173 gravures.

Ouvrage couronné par l'Institut.

LA GRAVURE

Par Léon ROSENTHAL

Docteur ès-Lettres, professeur au lycée Louis-le-Grand

Un volume illustré de 174 gravures

— LA PEINTURE —

DES ORIGINES AU XVIe SIÈCLE

Par **LOUIS HOURTICQ,** Agrégé de l'Université

Un volume illustré de 171 gravures

Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix CHARLES BLANC

Sous presse :

ARCHITECTURE, 2 vol. par Fr. BENOIT, professeur à la Faculté des Lettres de Lille.

En préparation :

A PEINTURE, du XVIe au XIXe siècle, 1 volume par Louis GILLET

A PEINTURE au XIXe siècle, 1 volume par René JEAN.

A SCULPTURE, 2 volumes par Charles PICARD, agrégé de l'Université, et P. VITRY, conservateur adjoint au Musée du Louvre.

ES ARTS DU MÉTAL, par Victor CHAMPIER, administrateur de l'Ecole des Arts industriels de Roubaix.

ES ARTS DU BOIS, par Léon DESHAIRS, conservateur de la Bibliothèque de l'Union centrale des Arts décoratifs.

BUT DE LA COLLECTION

Le but de la collection est de donner en douze volumes l'histoire et l'évolution des diverses rmes d'art à travers les âges, sans distinction de pays. Le lecteur trouvera dans ces **Manuels** e véritable encyclopédie appuyée d'innombrables exemples où les procédés, les mouvements, vicissitudes des divers arts leur sont exposés avec une méthode, une clarté toutes scientifi-es, d'après les sources les plus sûres.

L'illustration de chaque volume est très abondante et très complète, il suffit, en quelque rte, de feuilleter un ouvrage pour avoir par l'image une histoire de la *Peinture* ou de la *Gra-ure*. Les reproductions, pour être parlantes, sont données à une *échelle aussi grande que pos-ble*. Nul doute que les collaborateurs groupés autour d'une personnalité aussi qualifiée que Henry Marcel n'attirent sur cette importante collection à la fois l'attention et le succès qu'elle érite.

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER
SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins. Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1100 fr**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur deman

MORÉAS « DÉVOILÉ »

—

Occupé sans cesse à se divulguer, incapable de mensonge, d'inexactitude et de réticence, Moréas affirme encore que nous ne le connaissons pas. Et il ne veut pas que nous cherchions à le connaître. Non par crainte, certes, d'avoir à rougir, mais par manque de confiance en notre perspicacité. Il redoute que nous ne fassions un portrait faux; ou, ce qui serait plus grave, grossièrement ressemblant :

> Car le seul juste point est un jeu de balance (1),

et, pour certaines pesées, il n'est pas facile de trouver « le nombre qui règle les plateaux » (2)...

Il menace donc le psychologue :

> Car je hais avant tout le stupide indiscret (3) !

Il lui montre la difficulté de son problème : « Plus qu'à mon tour je change... Je ne suis jamais constamment d'un pareil avis (4). Le mystère est en moi (5)... » Il souligne son insaisissabilité en se comparant à la mer, à la fumée, aux nuages :

> Nuages qu'un beau jour à présent environne,
> Au-dessus de ces champs de jeune blé couverts,
> Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone,
> Semblables aux voiliers sur le calme des mers;

(1) *Stances*, livre I, pièce 6.
(2) *Id.*, livre IV, pièce 17.
(3) *Id.*, livre I, p. 6.
(4) *Esquisses et Souvenirs*, p. 174.
(5) *Stances*, livre IV, pièce 14.

Vous qui devez bientôt, ayant la sombre face
De l'orage prochain, passer sous le ciel bas,
Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace !
Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas (1).

Mais, ô Poète, les nuages nous savons de quoi ils sont faits et s'ils nous disaient où ils vont et d'où ils viennent, comment et pourquoi, nous prédirions à coup sûr la tempête et l'embellie.

Voyons un peu si nous ne connaissons pas votre cœur.

I. — L'ÉGOISME

I

L'Empire de Moréas est soumis au régime d'un fleuve à qui chaque montagne sert de vallée, dont chaque ruisseau est un affluent. Jamais l'égoïsme ne coula plus librement et ne remplit mieux ses bords. Egotisme dirait trop peu, trop autre chose. Même quand il s'appelle Stendhal ou Verlaine, il y a chez l'égotiste, à côté de l'obéissance à l'instinct, une part de liberté. Donc la porte ouverte à la fantaisie, au jeu, à la précaution, au doute, à la fatigue de soi, à l'intérêt pour les autres.

Mais la raison, chez Moréas, sanctionne toujours avec une gravité imperturbable les intransigeantes revendications de l'instinct :

Moi, que la noble Athène a nourri,
Moi, l'élu des Nymphes de la Seine,
Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri (2).

A comprendre qu'il est le premier poète de son temps, il apporte un jugement que rien ne pourra décourager, ni les dénégations de ses ennemis, ni l'hostilité du public. Même l'injustice et la calomnie lui seront un réconfort :

... qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure !
Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure (3) ?

Et cette conscience de sa valeur ira jusqu'à faire (sous les réserves qu'on va voir) de cet indépassable psychologue un

(1) *Stances*, II, 18.
(2) *Le Pèlerin passionné*.
(3) *Stances*, livre I, pièce 12.

incurieux du talent d'autrui ; de cet œil sensible aux nuances, une paupière volontairement fermée à d'éclatantes couleurs. Que de fois l'ai-je entendu... ne pas me répondre lorsque, faisant appel à ce don de juger équitablement qui lui avait été départi, je lui nommais l'une des œuvres contemporaines qui méritaient, à mon avis, son suffrage sévère, mais juste ! Que de fois me suis-je aperçu que les lauriers de certains rivaux ne l'empêchaient tout de même pas suffisamment de dormir ! Et j'ai souhaité parfois voir ce jaloux amant des Muses un peu moins loin d'être envieux. Mais avant de justifier cet égoïsme, d'en dissocier la figure un peu épaisse et l'essence toute noble ; avant de trouver dans son analyse — résidu que l'égotisme ne laissera pas — les marques du désintéressement le plus pur où jamais les Muses aient conduit, il faut isoler ce corps si rare.

2

Le Narcisse littéraire s'appelle parfois Hylas. Or, ce n'est pas lui qu'Hylas regarde dans la fontaine, mais les nymphes ou simplement le paysage reflété. Moréas ne se mire que pour se voir. Ce descriptif, chez qui rien ne va sans paysage, est dans ses paysages, les grands, les petits. Non pas à la façon d'un figurant, non pas comme ces personnages qu'un Claude Lorrain fait placer dans ses compositions sublimes par de médiocres ouvriers, mais comme la raison d'être du tableau. Lorsqu'il n'apparaît pas sur la toile, c'est qu'il en constitue la trame, c'est qu'il est dissous dans les couleurs. Aussi, pour fixer les caractères si difficilement traduisibles de sa Muse, il suffit de dire d'elle ce qu'elle a dit de la Seine ou du Céphise, des ciels de l'Ile-de-France, du rivage athénien. Vous n'apprécierez pas mieux sa simplicité à sa profondeur qu'en déclarant que, semblable à l'Attique, elle « se sert à peine de nos yeux mortels pour toucher jusqu'au fond de l'âme (1) ». Comme le lui enseigna la contemplation de la Seine, sa propre contemplation nous enseignera « ce que c'est que le sublime : je veux dire la mesure dans la force (2) ». Oui, en se métamorphosant en feuillages, en fleurs, en onde, Moréas se livre volontiers. Et il est difficile de ne pas croire qu'il songe

(1) *Esquisses et Souvenirs* (Feuillets), page 208.
(2) *Ibid.* (le Voyage de Grezet), page 311.

à lui-même quand il célèbre « l'olivier de *génie* » que nourrit la seule campagne athénienne :

> Oliviers du Céphise, harmonieux feuillages,
> Que l'esprit de Sophocle agite avec le vent (1).

Qu'il a vu dans ce rosier de la banlieue parisienne un frère de son destin :

A Dampierre... un étroit sentier que bordent des murs tapissés de lierre épais. A cette heure que le soleil était haut, l'ombre végétale enfonçait le sentier mystérieusement. J'y pénètre et bientôt je reconnais, ô destin! qu'il finit en impasse. Mais, un peu plus loin, sur la façade d'une maison, un fort rosier étend ses bras innombrables tout chargés de blanches roses au cœur de feu : le mur est sordide et plein de crevasses, mais le rosier ne s'en soucie point (2)...

Et dans cette vigne encore sur la route de Châtillon ; et dans cette autre non pas :

A la grille d'un jardin une vigne grimpe. Elle est pâle, mais pleine d'audace et ses grappes aboutiront.

Voici une autre vigne. En vérité elle est plus forte et plus souple que la première. Non, toi, je ne t'aime point : tu t'appuies trop sur ce mur (3).

Difficile aussi de ne point comprendre qu'un « être supérieur » marchait à côté de lui, le jour où le fleuve qu'il a tant chanté lui inspira ce blasphème :

Un être supérieur n'est pas constamment lui-même. Il faut qu'il vive plus d'un jour vulgaire.

Une grande partie de la Seine est déshonorée par les restaurateurs, les cafetiers, les entrepreneurs de bals publics et toute la foule odieuse.

J'en suis heureux : la Seine a ses jours vulgaires (4).

Et avec tel chêne distrait de sa forêt de la Grésigne ; avec ces cyprès provençaux immobiles « dans la lumière dure » (5); avec les

> Marronniers de Paris qu'un bec de gaz éclaire
> Dans ce soir pluvieux (6) !

(1) *Stances*, II, 9.
(2) *Esq.* (Feuillets), p. 202.
(3) *Ibid.* (*id.*), p. 176.
(4) *Esq.* (le Voyage de Grèce), p. 311.
(5) *Stances*, III, 5.
(6) *Ibid.*, V, 2.

nous n'avons pas besoin de savoir quel être il plaint, il exalte. Car il nous a livré le secret de sa nature en se comparant à Protée. Car déjà dans le *Pèlerin* il appelait sur sa tête le sort de Glaucus. Car rien que dans les *Stances* il a poussé dix fois et jusqu'à l'exaucement une semblable prière :

> Que je devienne l'eau, la tempête et la flamme,
> La feuille et le sarment (1).

3

Transmutateur des gestes et des instants de la nature, cet égoïste emploiera pour aider à son intelligence l'œuvre et la personne d'autrui. Et Gœthe, Hugo ou Nietzsche, Sainte-Beuve, Becque ou Stendhal, et les nombreux écrivains en faveur desquels il se départ de son incuriosité il les traitera comme ses fleuves, ses ciels, ses fleurs, ses feuillages. Il ne dira sur eux des choses inédites toujours et définitives le plus souvent que pour nous parler de soi. Rien qu'à ce point de vue il est impossible de ne pas constater qu'il a créé un nouveau genre de critique. Miroir qui ne réfléchit que pour faire admirer la pureté de son tain et l'ornement de son cadre, mais dont l'exactitude est telle et le galbe tel que les objets qui ont le moins nécessité de gagner gagnent à être reflétés par lui.

Cette belle page sur Gœthe, dont l'évolution du romantisme à l'antiquité se rapporte si justement au chemin qui va des *Syrtes* aux *Stances ;* cette page de douleur, d'orgueil et d'amour que j'ai citée (2) n'est pas le plus apparent exemple de l'ingéniosité avec laquelle il puise, dans son sens et sa culture critiques, similitudes et oppositions des autres et de lui. En mesurant les hauts et les bas de l'admiration de Sainte-Beuve pour Hugo ; en expliquant par suite de quels « accidents très humains et très honorables » un grand critique peut méconnaître la légitimité des changements d'un grand poète, exagérer leur importance, ne pas saisir son unité ; en nous suggérant de faire intervenir dans cette incompréhension tels éléments très humains encore mais honorables un peu moins, ne semble-t-il pas que Moréas ait voulu expliquer comment son mérite a pu être méconnu par tels de ses contemporains dignes de lui rendre hommage, par tels autres dont il vaut mieux qu'il n'ait pas été loué ?

(1) *Stances*, III, 12.
(2) *L'Unité de Jean Moréas*, n° 306 du *Mercure de France*.

Mais laissons le critique, le grand, le petit. Ce n'est pas le critique seul qui succombe ainsi à la fatalité.

Une semblable aventure guette le simple lecteur. Il a lu des vers d'un poète encore peu répandu ; il s'est entiché de ces vers, par hasard, par esprit de contradiction ou par un goût éclairé. Son âge, ses fréquentations, les circonstances de sa vie sentimentale, tout l'y poussait. Quelques années après, le poète aimé donne au public de nouvelles productions d'une veine plus heureuse. Cependant pour notre enthousiaste lecteur d'autrefois cet art plus sûr de son poète n'est qu'une veine refroidie : le trouble se met dans son âme et le regret l'accable. Ainsi va le monde (1).

Et plus loin (2) avec quelle finesse Moréas sans se nommer bien entendu — toutes ces allusions sont si discrètes qu'il pourra dire en ne mentant qu'à demi, à propos de la plus transparente(il s'agit de Leconte de Lisle) : « Je ne dis pas cela pour me comparer à lui ; *je ne me compare à personne* », — avec quel air de n'y pas toucher Moréas citera quelques lignes de Sainte-Beuve, qui, écrites pour Hugo, lui vont, à lui, comme un gant. Lisez encore l'éloge de Becque (3), et dites si, en donnant les motifs qui lui font craindre que la vie ayant trahi l'auteur de *la Parisienne* « la mort ne se moque de lui » — il ne signifie pas que son *Iphigénie* à lui, trahie autant que Becque par la vie, ne sera pas moquée par la mort.

Et vous m'appellerez maniaque, mais je ne suis pas loin de penser qu'il voulut prophétiser en écrivant sur le glorieux rhapsode de *Qaïn* ces lignes qui furent d'actualité il y a six mois :

L'autre semaine, en traversant le jardin du Luxembourg, je me suis arrêté, devant le monument que l'on venait d'inaugurer, de Leconte de Lisle.

Pauvre vieux maître, c'était bien la peine de vivre inconnu, bafoué, pour avoir, après ta mort, de la sculpture, des discours et tout l'encens de la presse (4).

4

Puis qu'il s'est objectivé dans une bonne moitié de son œuvre,

(1) *Esq.* (Sainte-Beuve et Hugo), p. 95.
(2) *Ibid.*, p. 96.
(3) *Ibid.* (Paysages et Sentiments), pp. 75 et s. ; (Feuillets), p. 212.
(4) *Ibid.* (Feuillets), p. 165.

puisqu'il s'y est déguisé le mieux du monde — mais se déguiser n'est-ce pas la meilleure façon de se tirer de la foule, de rester soi? — nous ne dirons pas de Moréas qu'il est le moins objectif des fils des Muses. Il en est le moins impersonnel. Et pour faire comprendre jusqu'où va sa subjectivité, nous l'opposerons au plus impersonnel de nos grands poètes, Leconte de Lisle.

Objectif n'est pas toujours le contraire de subjectif. Personnel et impersonnel ne se font pas complètement vis-à-vis. Je ne serai pas le premier à dire que l'impersonnalité de Leconte de Lisle n'est pas absolue. Entre lui et de purs objectifs comme Heredia ou Banville, il n'y a pas qu'une différence de classe, il y a une différence d'esprit. Ayant mis son génie à traduire sa conception de l'univers et de l'histoire, à glorifier ses dieux, ses héros, à maudire les divinités étrangères à son cœur, à peindre avec leur flore, leur faune et tous leurs décors ses paysages préférés, c'est-à-dire à nous renseigner sur les dispositions de sa nature spirituelle, l'auteur du *Manchy* a pu laisser parfois passer des bribes de son moi matériel à travers le crible de l'impassibilité parnassienne. Mais, enfin, ce n'est pas avec ce qu'il nous a confié que nous reconstituerions les grands accidents de sa vie et que nous ébaucherions son signalement anthropométrique. Il est, parmi les hauts peintres du portrait humain, dans notre école française, le seul qui ne se soit pas portraicturé. Et ses rares confidences semblent un moyen de nous écarter de lui. Ce n'est pas de lui qu'il nous entretient, lorsqu'il lui arrive de dire je, mais d'un être qu'il fut il y a longtemps (1) :

> Autrefois, quand l'essaim fougueux des premiers rêves
> Sortait en tourbillons de mon cœur transporté...

et avec qui il a perdu toute ressemblance. Dans le creuset où Moréas a jeté sans cesse son âme, l'amour de soi le conduit parfois à jeter son corps.

> Pour vous garder de mal empire
> Pennon d'Amour et gonfalon,
> Je vous donnai ma chevelure,
> Couleur des flots sous l'Aquilon.

Relisez l'imprécation *Contre Juliette* (2), où ce Roméo sin-

(1) *Esq.* (Feuillets), p. 165.
(2) *Le Pèlerin passionné.*

gulier énumère « tous les trésors » : ses yeux, sa bouche, ses mains, dont il enrichit un objet indigne ; sans parler d'aussi précieux encore :

Et je vous donnai ho! prodigue
Et je vous donnai par monceaux
Tous les trésors de ma pensée
Comme des perles aux pourceaux.

Certes Pétrarque ne parla jamais ainsi à sa Dame. Ronsard non plus, ce positif cependant dont la reconnaissance ne va pas beaucoup plus loin que la ruelle. Et nous sommes loin encore des Stances du vieux Corneille en qui notre soumission à l'esclavage féminin voit une marque d'audace extrême. C'est donc une nouveauté de plus que Moréas, avec son mépris d'Oriental pour la femme, apporta dans l'élégie ! — dira un railleur. Oui, et psychologiquement elle n'est pas négligeable. Je la tiens comme un signe de cette impertinente vanité qui lui fit tant d'ennemis autour des tables de café et de rédaction. Jamais, dans le même individu, vous dis-je, l'homme privé et le poète ne furent moins séparés. Dans le *Ruffian* (1), le déguisement n'est que pour permettre plus de précision.

Dans le splendide écrin de sa bouche écarlate,
De ses trente-deux dents l'émail luisant éclate;
Ses cheveux...

Ailleurs, il ne craindra point de peindre les ris et les jeux s'ébattant « au jardin de ma chevelure (2) ». Et de semblables évocations l'accompagneront toujours, plus vives en devenant plus lointaines.

Soit que de regret elles avancent son trépas :

Mon front se penche vers la tombe,
Mes cheveux qui furent si beaux
N'imitent plus les bleus corbeaux (3)...

soit qu'elles le ressuscitent :

Je suis retourné à Munich. Le miracle d'Eson s'est renouvelé pour moi ; voyez ! dans la rue, comme jadis, l'admiration des femmes hésite entre la couleur de mes cheveux et la petitesse de mon pied...

(1) *Les Cantilènes.*
(2) *Le Pèlerin passionné.*
(3) Stance inédite.

Je suis à Bologne, j'ai seize ans (1)...

elles mettent dans ses souvenirs de voyage une note personnelle ; elles écrivent sur ses bagages son nom en lettres d'une telle taille qu'il semble, après, qu'un Loti, un Barrès voyagent incognito.

5

Pour ne pas trouver ridicule la vanité intellectuelle de Moréas, il n'est pas indispensable de mettre dans la balance d'un côté ce qu'il donna, de l'autre ce qu'il reçut. Il n'est pas nécessaire de demander si, ayant trouvé moins d'indisposition à le payer, il n'eût pas été moins disposé à se payer lui-même. Il suffit de constater que chacune de ses louanges protestait contre une injustice et que l'éloge est d'autant plus dû que le blâme était plus gratuit. Son « Moi que la noble Athène a nourri... » est une réponse à ce reproche qu'on fit au Pèlerin Passionné en tournant à désavantage son humanisme. Reproche exprimé notamment dans l'*Enquête sur l'Evolution littéraire* de M. Jules Huret (2) ; reproche absurde. Que la grammaire ne suffise pas à faire un poète, d'accord ; qu'un rimeur sans génie offre un spectacle pénible quand il remplace la sensibilité par l'ingéniosité et la spontanéité par l'huile, fût-ce d'olive, soit ; que, d'autre part, on puisse, en cherchant bien, trouver des ignorants qui ont été de grands poètes, je n'ai pas le temps maintenant de le contester, et après tout c'est possible. Mais que la culture apparaisse comme une tare ; que l'on considère le sens philologique comme un empêchement au style naturel, la possession des plus mystérieux secrets de la rythmique comme un obstacle à la production de l'harmonie, c'est pousser jusqu'au sans-culottisme cette démagogie littéraire que les romantiques ont inaugurée à un moment, il est vrai, où le besoin pouvait s'en faire sentir. Quand Moréas prononce : « Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri », il signifie que la science et — disons le mot aux naïfs qui prennent au sérieux l'art poétique de ce roué de Verlaine — la *raison*, la froide raison, loin d'être pour les Muses un sujet de défiance, sont des titres à leurs faveurs.

Ce point de vue ne saurait justifier la suffisance corporelle

(1) *Esq.* (Feuillets), p. 194.
(2) Paris, 1891.

de Moréas. Et maintenant j'ai trop insisté sur elle pour ne pas la défendre un peu, étant donné surtout le tort qu'elle lui fit de son vivant et qu'elle lui causerait encore. Et j'ai besoin de trouver une explication supérieure de sa coquetterie et comme la métaphysique de son dandysme.

Une phrase qui justifie son orgueil intellectuel me la fournira. Avant de parler de sa tragédie sur le ton qui sied, il a exposé le droit, ou plutôt il a prescrit le devoir qu'a un grand poète de se rendre justice.

... Il ne faut pas, à toute occasion, se prendre les tempes entre les mains ou noyer ses pupilles dans l'infini. Ce sont là façons (moitié niaiserie, moitié ruse) de faux artistes et de faux savants.

Mais il convient, certes, que celui qui reçoit des Muses un beau présent rende grâces au ciel et ne se demande point comme l'insensé : *Pourquoi Dieu est-il* (1) ?

Il ne faut pas à toute occasion mirer son visage dans le vernis de ses bottes, dans la devanture des magasins ou dans l'œil des femmes. Ce sont là façons... Mais il convient certes que celui qui... — Oui, pourquoi un sage dans le déterminisme duquel les concepts mérite et démérite n'ont guère de place, n'admirerait il pas l'élégance et la vigueur parce qu'elles sont en lui ? Moréas eut le privilège de trouver dans le personnage sous lequel le hasard le mit au monde, un exemplaire assez réussi de la race blanche. Pourquoi eût-il hésité à rendre grâces? Pourquoi cette bouche, qui ne savait point taire l'évidence, eût-elle tenté de la taire ? Parce que de pareils aveux n'étaient point avant lui dans les habitudes des poètes? Mais, à ce compte, presque tous ses gestes méritent condamnation. Et si vous voyez trop, dans le *Ruffian*, l'un des sept péchés capitaux, de quel droit pardonnerez-vous à Rembrandt cette joie naïve avec laquelle le grand peintre pose sur sa tête des beaux jours une toque raffolant de plumes et de pierreries?

L'origine de cette fatuité lui enlève ce qu'elle pourrait avoir de choquant si elle était exprimée avec moins de grâce et, disons-le vite, de mesure, car de ce que j'ai réuni, à travers l'œuvre de Moréas, la plupart des marques de sa vanité, il ne faut point croire qu'il abusa du miroir de poche. Par elle et par l'avantage de son art, l'homme se distingua du bellâtre pur

(1) *Esq.* (Quelques souvenirs sur Iphigénie), p.151.

comme le poète se distingue du pur vaniteux intellectuel. Et puis il avait beaucoup lu Platon, lui qui nous a traduit dignement quelques-unes des paroles de cette bouche de miel. Et s'il ne croyait pas tout à fait à la réalité des idées générales, ayant lu Aristote aussi, il distinguait du moins le phénomène de la chose en soi, le « pur concept » qu'il a chanté dans les *Cantilènes* et ses apparences. Lorsqu'il se dépeint, ce n'est pas son moi qu'il célèbre, mais l'expression de la jeunesse et de la force qui constituèrent ce moi et, par-dessus cet élément passager, la perdurable substance qu'exprima fidèlement cette expression ; l'Idée dont il fut un signe ; le Tout dont il fut morceau. De même c'est la Poésie, c'est, comme il disait, « Apollon » qu'il louangeait en se faisant de ses vers l'image que d'autres auraient dû s'en faire. Il consentait bien à laisser dans son tiroir le labeur de six ou huit ans que représentait son *Iphigénie*, mais non à ne pas savoir et par conséquent à ne pas dire ce qu'elle valait. Qu'on fasse encore en ceci bénéficier la vanité de l'homme des mérites de l'écrivain : c'est parce qu'il considérait son enveloppe corporelle comme l'instrument *sine qua non* de son intelligence, qu'il la jugeait digne de paraître dans ses vers. Car ce platonicien était bien près de croire en opposition à Platon — et certes le Socrate du *Phédon* aurait trouvé en lui un antagoniste moins aisé que Simmias et Cebès ensemble — qu'entre les cordes de la lyre et

les substances qui sont sur la lyre volantes (1)

il n'y a pas de différence absolue et que l'âme n'existe que le temps où le corps lui permet d'être. N'a-t-il pas défini le Beau un élément

Où l'âme avec le corps trouvent leur unité (2) ?

Non il ne s'aima jamais au sens vulgaire, celui qui a pu écrire :

Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même (3)

et que chaque minute de son existence poétique et quotidienne aussi — car les « jours vulgaires » de la Seine ne sont pas tout à fait sans noblesse — montre en train de vivre ces deux vers :

(1) *Eriphyle.*
(2) *Enone au clair visage.*
(3) *Stances,* I, 12.

Je vais, et je rejette au loin de ma nature
La plus commune part (1).

6

Car cet égoïsme forcené aboutit par sa violence au désintéressement absolu, preuve que les extrêmes se touchent en psychologie comme en mécanique. C'est qu'heureusement pour nous, — sinon pour lui — il y eut deux égoïstes en Moréas : l'homme et le poète, et que l'égoïsme du second passa de beaucoup celui du premier. Et si le poète consentit à se prêter plusieurs fois à la vanité de l'homme, ce ne fut que pour l'endormir et pour la mater. C'est au poète que l'homme fut rapidement obligé de sacrifier tout ce qui pouvait à une nature sensuelle, curieuse, avantageuse, dominatrice, donner des raisons de vivre.

Et les *Stances* sont le chef-d'œuvre de Moréas parce qu'elles sont le drame au moment où, sous la menace de voir tomber le rideau, les acteurs, qui savent qu'ils ne reparaîtront plus jamais sur la scène, poussent de toute leur âme leur dernier geste et leur dernier cri; parce qu'elles constatent dans un mélange d'ivresse et de désespoir, d'enthousiasme et de regret, la victoire de l'intelligence sur les sens, du désintéressement sur l'égoïsme, de la poésie sur le réel ; parce qu'elles fixent dans sa phase décisive la consommation de la matière par l'esprit ; parce qu'elles font avec de la mort une vie intense :

En dépit de mes maux, de la nuit de mon âme,
Je me sens plus vivant
Que ne le fut jamais, sur le brasier, la flamme
Quand l'exalte un bon vent (2).

Certes elle eut quelque mérite à se spiritualiser, cette nature si ardemment corporelle. Et il lui avait été fait la bonne mesure de cette commune part qu'elle rejeta. Fils robuste d'une race que la civilisation n'avait point anémiée, Moréas, sous sa fustanelle de klephte, n'apportait point à la vie parisienne cette pauvreté de sang qui rend si aisément idéalistes certaines muses,

produits avariés nés d'un siècle... chrétien.

Il ne venait pas chanter seulement, il venait jouir. Il aimait

(1) *Stances*, VI, 4.
(2) *Ibid.*, IV, 6.

le jeu, le vin, l'amour et le tabac à la façon du héros le plus normal de nos chansons populaires. Il les a célébrés dans ses premiers vers et après qu'il les aura écartés de sa poésie il se plaira bien des fois à leur souvenir, et c'est à leur souvenir en grande partie qu'il consacrera sa prose. Il y a en effet dans son œuvre, au présent un peu, au passé beaucoup, une note sensuelle sur laquelle il faut que j'insiste ».

Si je ne craignais pas d'évoquer des images rabelaisiennes, de donner à ce raffiné l'aspect un peu dégoûtant d'un Diderot de la lyre, je dirais que dans les *Syrtes* et les *Cantilènes*, d'une part ; d'autre part, dans ces *Esquisses et Souvenirs* qui sont en marge de toute sa vie, mais surtout de sa jeunesse, on mange et on boit beaucoup. Plus, en tous cas, que dans les recueils réunis des parnassiens (mis à part les gastronomes et les biberons d'habitude, un Monselet, un Ponchon) et dans ceux, *a fortiori*, de ces sobres symbolistes en qui le cerveau empiète beaucoup sur l'estomac. La cave est ample et choisie. Près du Johannisberg de Banville et du « Nuits » de Baudelaire s'alignent les vins orientaux, Chypre et Samos, avec les « muscats de Rivesalte » :

> Sur la nappe ouvragée où le festin s'exalte,
> La venaison royale alterne aux fruits des Iles (2).

Et ce n'est pas du bout de vos lèvres irisées de vin de Moselle que vous mangez « de la tourte » qu'un

> Vieux chambellan gâteux en culotte courte
> Vous offrit sur un plat d'argent, — de la tourte,
> Avec un madrigal suranné, Græfin (3)...

Dans le jardin « taillé comme une belle dame » où gouttent au rythme des jets d'eau des minutes voluptueuses, nous distinguons à la lueur de la lampe finissante une table théâtrale et rustique. Vous trouverez aussi des sandwichs au caviar, « un gros poisson à la sauce mayonnaise », la recette de l'ailloli et celle du « kokoretsi » et le goût des confitures de carottes liés, dans la prose de Moréas, au souvenir de paysages rares et de belles voyageuses. Et l'on comprend la sincérité de cet emberlificoté *Passe-temps* qui, commencé avec Gongora, termine avec Jordaens

(1) *Les Syrtes* : Odes.
(2) *Ibid.* : Bouquet à la Græfin.
(3) *Les Cantilènes* : Funérailles.

Joncade, coings farcis de frite crème,
Pâté, tarte, ô vous!
Que vos gras baisers, voire de carême,
Ne sont pas plus doux (1)...

quand on entend le poète dire qu'en tel sonnet de Baudelaire « le goût y est rehaussé par les plus rares épices de la psychologie et même de la physiologie (2) ».

Est-ce ce relent des *Fleurs du Mal* qui écœure le subtil M. Faguet? C'est cela en tous cas, « préoccupations et épithètes », qui gêna plus tard « jusqu'à l'angoisse, une angoisse physique » Moréas spiritualisé et qui lui fera dire de ce Baudelaire tant admiré par sa jeunesse : « Certes, Baudelaire est un vrai artiste... Allons c'est un grand artiste tout simplement, c'est même un grand poète... *Ce n'est pas un pur poète* (3). » Et si j'ai insisté sur cette sensualité au risque de grossir la place qu'elle tient chez le premier Moréas, c'est pour que l'on goûte mieux le détachement du Moréas second, et tout ce que le Moréas dénudé offrira d'austérité. Pour apprécier la qualité de l'élément divin dont la poésie assura en lui le triomphe, il faut connaître la résistance que l'élément humain fut capable d'opposer aux Muses. Car c'est bien la lyre qui s'écriait :

Viens humer le fumet et mordre à pleines dents
A la banalité suave de la vie
Et dormir le sommeil de la bête assouvie (4)...

qui poussera de ces accents :

Fuyons ce vice, ami; que l'intègre Beauté
Pénètre notre esprit avec tranquillité
Ainsi que l'eau reçoit un rayon de lumière (5)...

En me réservant de rappeler que la délicatesse amoureuse du Moréas des *Syrtes*, telle que l'exprime *Conte d'amour* m'a permis de rapprocher sa muse juvénile de la pure fillette qui sourit dans les premières rimes de Gautier — j'ai tenu à montrer ce que sa conception de l'amour a eu *parfois* de physique, d'animal (un animal raffiné, compliqué, littérarisé au possible, mais extrêmement vivant et plein de faim), pour

(1) *Le Pèlerin passionné* (Jonchée).
(2) *Esq.* (Paysages et sentiments), p. 85.
(3) *Ibid.*
(4) *Les Syrtes* (Sensualité).
(5) *Eriphyle* (A Ernest Raynaud).

qu'apparaisse mieux le caractère supra-spirituel qu'elle prendra.

Car, dans la vie comme dans l'art, les sentiments n'ont pas une valeur intrinsèque. Ils ne valent que par ceux qui les expriment et par les circonstances qui les ont fait naître. Ils ont, comme les chiffres, une valeur de position ; ils dépendent comme les couleurs sur les tableaux. Et ce qui est banal ici peut être relevé là ; et ce qui est de grande importance là sera médiocre ailleurs. Il y a des femmes qui n'ont pas beaucoup de gloire à rester chastes, des estomacs beaucoup de mérite à ne pas risquer l'indigestion et des ermites peu faits pour être des diables. Mais la chasteté chez une créature belle, adulée, sensuelle; mais la tempérance chez un estomac avide, mais le platonisme chez Moréas : voilà qui commence à intéresser l'observateur. Sous la férule du démon poétique, Moréas, dans cette divine *Enone*, « dernier chant d'amour », platonisera comme on ne l'avait plus fait depuis Pétrarque, et il serait plus exact de dire depuis Dante. J'en ferai la preuve bientôt.

Et son spiritualisme, qui laisse un peu loin, à mon sens, celui qu'il est permis de goûter chez un Sully-Prud'homme et qui aboutit à l'éloignement définitif de l'amour, même épuré selon la chimie socratique, des cris comme celui-ci :

> N'ai-je pas promené ma main
> Avec des luxures d'artiste
> Sous des chemises de batiste
> Embaumant l'ambre et le jasmin (1) ?

lui ajoutent quelque saveur.

II. — LE DÉSINTÉRESSEMENT

I

Pour juger ce qu'a su faire l'amour de l'art d'une nature si enracinée au monde et comment Moréas est devenu incapable d'être autre chose qu'un poète, nous le comparerons à celui de nos grands poètes qui nous paraîtrait, sans lui, atteindre le maximum du détachement matériel.

Leconte de Lisle se présente dans son œuvre comme l'incarnation du désintéressement de tout ce qui ne touche pas à

(1) *Les Syrtes* (Remembrances).

l'art, et sa vie corrobore expressément les affirmations de ses livres. Il porte sa lyre comme Bayard son épée. A côté de lui un Hugo, un Lamartine même font figure d'arrivistes. Il rend des points à Vigny et sa luminosité projetée sur la tour d'ivoire du noble songeur des *Destinées* nous y ferait découvrir des fissures. Sa candeur donne à ce clair, à ce loyal Baudelaire une tournure équivoque ; et quand on est imprégné de son parfum, Verlaine ne sent pas bon.

Mais pour avoir mis la Poésie encore plus haut que lui-même, Leconte de Lisle n'en a pas fait une divinité indépendante.

A peine le regarde-t-on, on s'aperçoit qu'il subordonne l'art à la philosophie, et non pas à la philosophie pure, mais à la philosophie appliquée aux besoins sociaux des hommes, c'est-à-dire à la politique. Politique aussi éloignée que l'on voudra de tout mobile intéressé, mais politique tout de même.

Et, sans tirer d'un oubli dont MM. Leblond n'ont pas tort d'accuser l'injustice ses travaux de vulgarisateur rationaliste et républicain, nous voyons en lui un républicain, un laïque, un anticatholique, un antichrétien et — contradictions qui soulignent son désintéressement, mais non son *détachement* — un démocrate et un aristocrate à la fois, un communiste et un individualiste social (1).

Leconte de Lisle est de son temps. Il clôt un cycle dont Rousseau, Chénier, Chateaubriand ont déterminé la courbe, dont Hugo a tracé la ligne. Versificateur, il signe le procès-verbal de la prosodie romantique. Il est celui après lequel on peut dire : il ne sera pas fait mieux. Historien, il résume les conceptions de l'histoire que dégagent un Augustin Thierry, un Quinet, un Michelet. Penseur, il transpose fidèlement la substance de cet aboutissement philosophique qu'est Schopenhauer. Il utilise les orientalistes et les archéologues, les éthnologues et les naturalistes, les grands chasseurs et les grands explorateurs.

Au point de vue politique et social, sa qualité de contemporain est encore plus marquée. Il suit le courant qui emporte son siècle. Il le suit, certes, avec des précautions, des résis-

(1) *Histoire populaire de la Révolution française.* — *Catéchisme Républicain.* — *Histoire du Christianisme.* L'intéressant ouvrage de MM. Marius-Ary Leblond, *Leconte de Lisle d'après des documents nouveaux* (*Mercure de France*, 1906), renseigne sur ces travaux et le côté social du poète.

tances ou des abandonnements qui le différencient (et je ne diminue pas d'un pouce sa haute taille d'individualiste). Mais enfin il est représentatif d'un esprit qui a combattu et qui a triomphé entre 1800 et 1900. Avant même qu'il ait parlé, il a Veuillot et d'Aurevilly à ses basques ; et si notre Etat sustenté par la substance laïque de son œuvre avait la reconnaissance du ventre spirituel, sous les voûtes du Panthéon retentirait officiellement, de temps à autre, la fécondante, l'éloquente polémique de *Qaïn*.

Moréas ne prête plus à la définition sitôt que vous l'avez appelé *poète*.

2

Par ses idées, ses sentiments, ses préoccupations et ses épithètes, son vocabulaire et sa syntaxe, par l'extérieur et l'intérieur de son art, est-il le contemporain de Ronsard, de la Fontaine, de Chénier ou de Hugo ? Par un bout de son œuvre il touche à Thibaud et à Villon, par un autre à Verlaine et à Mallarmé. Qu'un jour on n'en connaisse point la date, à quels signes découvrira-t-on que son *Iphigénie* vint au monde l'année de l'*Aiglon* ? Serait-il fou de demander si on la situerait plus près de Garnier que de Corneille, de Corneille que de Racine, de Népomucène Lemercier que de Voltaire, de *Mérope* que des *Erynnies* ? Et ce n'est certes pas pour nier tout ce que cette tragédie admirable renferme d'original et d'actuel, je veux seulement suggérer combien la Muse de Moréas se prête mal au classement chronologique.

Mais je laisse la parole à une bouche habile à produire clairement l'obscur. — Vous excellez (écrit en 1890 Mallarmé à Moréas) à donner aux mots un air tel qu'il semble que vous avez été le seul à les proférer. « ... Et pour la première fois, il me semble, donnez à penser qu'appartient séculairement et comme son patrimoine libre de toute date et de tout lieu à la corporation des poètes un langage à eux propre et perpétuel... »

Et après *Eriphyle* (1894) : « ... Au fond, vous trichez avec les siècles, mais j'adore cela qui est, peut-être, l'acte principal du poète : vous projetez à un futur inappréciable, mais certain, avec le caractère de perpétuité pris alors, des écrits qui sourdent maintenant d'une vie neuve spirituelle... »

Méditez ces passages (a dit Moréas), « ils ne s'appliquent

point à mes vers qui sont imparfaits, mais la compréhension de toute vraie poésie les réclame (1). » Il est trop modeste ici, ce grand orgueilleux. Et je serais plus content d'avoir écrit ces quelques mots-là sur lui que tout ce que les Dieux me permettront d'en écrire. Car son intelligence réclame vraiment la méditation d'une pensée si profonde.

Je relis, ô mon cher maître Gourmont, votre étude de Moréas au premier livre des *Masques* et j'admire une fois de plus que dans vos très rares erreurs de jugement (ou ce qui me paraît tel) vous ne vous trompiez qu'à demi et que c'est encore dans votre livre de bataille que le symbolisme trahi aura jugé le parjure avec le moins d'iniquité. Mais enfin vous écrivez : « M. Moréas ne comprendra jamais combien il est ridicule d'appeler Racine : le Sophocle de la Ferté-Milon. » — Eh! non, il ne l'a jamais compris, mais Mallarmé ne l'a pas compris non plus. Et pour trouver cette appellation légitime il n'a pas eu besoin de la replacer dans l'énumération d'où vous l'avez tirée et de lui rendre sa valeur de circonstance et de position. Il lui a suffi de se dire que si un poète a le droit de s'appuyer sur son siècle, un autre a le droit de chercher ailleurs son appui; que pour de certains accoudements plusieurs balcons sont nécessaires; que pour certains coups d'ailes, il n'y a pas plus de frontières dans le temps que dans l'espace, et de distance entre Virgile et Hugo qu'entre Verlaine et Baudelaire; que du point de vue de Sirius, où Moréas « pour la première fois il me semble », a pu se placer, aujourd'hui n'a pas commencé hier pour finir demain...

Et songeant peut-être un peu lui aussi à sa propre Muse, l'auteur d'*Hérodiade* a pensé que le poète peut tricher avec les siècles; qu'il lui appartient séculairement et comme un patrimoine libre de toute date et de tout lieu un langage à lui propre et perpétuel.

Et vous qui avez si bien expliqué pourquoi le génie poétique d'Homère à Hugo est demeuré fixe, si je n'avais pas tant de choses à dire, je vous entreprendrais sur le reproche que vous faisiez à *Eriphyle* lorsque vous y signaliez « on ne sait quoi de provincial, de pas au courant de la vie, de retardataire dans ce souci d'imitation, de restauration ». Je vous deman-

(1) Dans *Esquisses et souvenirs*, l'étude sur Stéphane Mallarmé (Feuillets) donne le texte de ces deux lettres.

derais s'il est possible à un être puissamment organisé de ne pas être au courant de son siècle... même quand il traduit les poètes de l'Antiphonaire. Puis, que vous me citiez les écrivains que dans *Eriphyle* Moréas a « imités » au sens tant soit peu péjoratif du mot; ou les passages rapportés, les images reproduites, les sentiments décalqués. Et en prenant dans ce « mince » (comme vous dites) recueil, non pas la principale mais la plus courte pièce : cette *Plainte d'Hyagnis*, qui ne tient pas beaucoup plus de place qu'un sonnet, je vous demanderais de vouloir bien m'expliquer pourquoi j'ai tort d'y trouver un rare assemblage de l'allégorie, de la cadence, du style sans faute, de la passion. S'il est possible d'ouvrir beaucoup plus majestueusement une vaste symphonie?

> **Substance de Cybèle, ô branches, ô feuillages,**
> **Aériens berceaux des rossignols sauvages...**

Si ce n'est pas une idée exprimée pour quelque temps, « projetée dans un futur inappréciable », pour parler le langage mallarméen — que cette vision du poète qui cherche vainement sa flûte tandis que la nature réclame en vain ses feuillages, son soleil et ses oiseaux?

> **Et moi je te ressemble, automnale nature,**
> **Mélancolique bois où viendra la froidure...**

Si ce désespoir plein de décence manque de touchant?

> **Chère flûte, roseaux, où je gonflais ma joue,**
> **Délices de mes doigts, ma force et ma gaîté,**
> **Maintenant tu te plains; au vent qui le secoue**
> **Inutile rameau que la sève a quitté.**

Si jamais un grand poète a exprimé de façon plus pressante et plus pudique à la fois la crainte *personnelle* où le jette le soupçon que l'on peut perdre son génie en quittant sa jeunesse? Si vous ne trouvez pas dans cet Hyagnis, mais sous une figure nouvelle (car le peintre n'a jamais eu besoin de faire des repentirs), cette manie panthéiste de Moréas, qui triomphera dans sa dernière œuvre; son invincible penchant, et je crois bien inconnu en tous cas inexprimé avant lui, à se mélanger dans la nature, à *confronter son âme avec les éléments* (1)? Si c'est,

(1) **Le mystère est en moi comme couve une flamme**
Dans un tas de sarments ;
Je le ferai jaillir pour confronter mon âme
Avec les éléments

(*Stances*, IV, 14.)

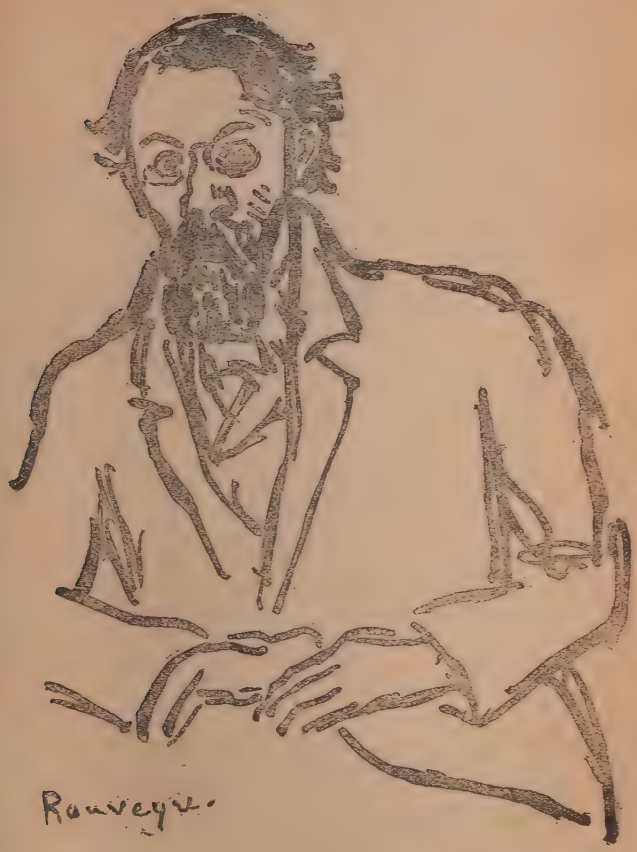
enfin, parce que dans ce poème bref de taille, mais de retentissement long, passent, invisibles et présents, certains et insaisissables, les souvenirs, pêle-mêle, de Virgile, de Chénier, de La Fontaine, de Lamartine, de Ronsard et, tenez, du Mallarmé de *l'Après-Midi* — que vous appelez cela du provincial et du pas au courant de la... poésie?

Et si vous me répondiez : « question de sentiment », je voudrais vous suivre muni, mon cher maître, des armes que vous nous avez données, sur un terrain où il ne s'agit que de logique. Et moi, qui vous admire tant d'avoir marié la Muse des savants et celle des poètes, et montré que la beauté positive et la beauté idéale, le rêve et la raison ne sont qu'une même chose pour de bons yeux, je vous demanderais si, confondant tout de même trop la Poésie et la Science, vous seriez disposé à voir dans l'évolution du rythme et de la pensée lyrique au cours d'une même civilisation un phénomène soumis aux conditions de développement de la physique ou de la biologie ? Si vous soumettriez le Poète aux nécessités qui veulent qu'un homme de laboratoire non seulement n'ignore pas ses prédécesseurs, mais ne puisse pas ne pas bâtir sur leurs fondements? Si vous estimez qu'il y a des résultats poétiques, comme il y a des résultats scientifiques? Si...

Mais je continue à démontrer pourquoi Moréas méritait qu'on ne lui opposât pas de barrières, lui qui ne tombe pas sous toutes les règles qu'un esprit aussi libre que Leconte de Lisle doit subir; étant bien entendu que je ne fais point grief à ce grand écrivain d'avoir résumé son époque. Et je ne songe nullement à prétendre que l'attitude ultra-individuelle de Moréas recèle, en soi, plus de vertu poétique que l'attitude ultra-sociale d'un Hugo. Puis-je ignorer qu'avec le plus actuel des faits divers politiques André Chénier a composé sa plus belle ode; et qu'un article de journal nous a valu l'*A Némésis* de Lamartine? Cependant ne disons pas à l'artiste : il faut être de son temps; disons-lui simplement : il faut *être*.

MARCEL COULON.

(*A suivre.*)



CHARLES VILDRAC.

DOUZE IMAGES DE CHINE

A Max-Anély.

I. — AVEC UN ANE ET UN COCHON

La cour de l'auberge est vide. — Midi : chacun fait la sieste. Les nattes des chambres sont noires de dormeurs. L'air vibre de mille mouches qui mènent le branle devant quelques araignées attentives.

Ici, dans la cour, rien d'humain, sauf moi, qui me suis assis à la frontière du soleil. — En face, contre le mur de torchis ruineux, je vois un âne et, plus loin, un cochon.

Traînant sa corde détachée, l'âne se promène. Il doit avoir grand sommeil, car, à tout moment, il s'arrête pour bâiller, les yeux clos, les dents découvertes, la tête immobile et tendue sous les oreilles qui battent suivant un rythme mou.

Le cochon furète et cherche, avec ses narines, je ne sais quelle ordure.

Vous n'ignorez pas, en effet, que le cochon regarde, inspecte et reconnaît à l'aide de son nez. Durant que, de l'œil, il vous contemple, son groin retroussé vous lorgne bien plus exactement... Il s'en faut même de peu qu'il ne vous juge.— Charmant animal! — Il marche à petits pas et chausse pointu, comme un pied de chinoise, son fin sabot.

L'âne, plus rustique, est non moins attachant. Je le vois qui bâille encore, qui se mordille le genou, qui remue la queue.— Elle ressemble à celle du cochon.

J'imaginais la queue d'un cochon très nue et toute tortillée. Les refrains de café-concert me l'avaient ainsi décrite. Je me trompais. La queue de ce cochon de Chine est noire, poilue, pendante... Celle de l'âne mêmement.

Mais voici que le spectacle change... L'âne s'ébroue... Le cochon se bauge dans un coin.

Quelques instants, je suis du regard une mouche métallique valsant parmi des poussières de soleil, mouche bleue, éperdue en ses tourbillons, et, quand je reviens à moi pour rêver d'au-

tre chose, l'âne s'apprête à braire, et le cochon s'est endormi.

II. — LA PLUIE

Le soleil a fondu la pluie, mais elle reste dans l'air, diffuse et comme suspendue. Un oiseau chante et sa chanson semble boire la fin de l'averse. Les fleurs nous rendent leurs parfums plus subtilement qu'avant l'orage, lavés, plus délicats, plus nombreux dans leurs nuances, et cette éclosion s'accompagne d'une musique nouvelle : au sein des herbes, le rapide grésillement des insectes qui retournent à leurs travaux.

Une cloche tinte, je ne sais où.

Sur le faîte du toit retroussé, des corneilles rauques se querellent.

Une brouette traverse la route, grince, et, passant dans la boue, chuinte comme une voix chinoise.

Le soleil s'affirme en vainqueur. — Ho! ho! sur les dalles de ma cour, je vois fuir trois ombres d'oiseau!... La pluie est presque évanouie... Le sol, la verdure, la brise et les rayons la boiront toute.

Maintenant, deux enfants parlent, accroupis auprès de la cascade mince crachée par un dragon du toit... Ils parlent (petit bruit de friture), et la cascade chante, puis s'égoutte, puis se tait, et les deux enfants se taisent aussi.

Le soleil polit les dalles... Serait-ce la promesse d'un beau jour? — Non, la pluie nous reviendra; elle n'est point partie; elle reste dans l'air, diffuse et comme suspendue.

III. — LES MENDIANTS

La plupart sont estropiés ; les autres ne valent guère mieux. — Oh! que leur premier abord me répugne! A celui-ci manque une oreille, à celui-là, les doigts des pieds; ce vieillard n'a qu'une jambe ; cette femme, en place de bouche, porte au milieu de la face un trou noir, et cet enfant ne garde à ses mains que tout juste assez de phalanges (si je puis dire!) pour prendre les aumônes.

Les infirmités, dans ce pays, sont monstrueuses; elles passent la limite permise. Visages torturés de lèpre, possédés par des lupus, visages spongieux, coulants, ignoblement fleuris, visages que l'on dirait couverts d'une malsaine farine, visages

rongés, troués, taraudés, sculptés en bas-relief, visages qui sont des masques ou qui n'ont plus de traits, on voit tous les visages imaginables et d'autres d'une horreur que l'on ne saurait pas rêver, même aux Enfers !

Ici, le mendiant est plus laid, plus repoussant, plus infâme qu'autre part, et ses haillons, d'un bleu délavé, plus haillonneux. Il ne s'en drape pas, comme fait, dit-on, le mendiant espagnol, et ne sait, comme le mendiant britannique, se donner, avec deux chiffons et trois ficelles, l'apparence d'une misère insurpassée... Il est monstrueux... Il est monstrueux, sans plus. — Sa psalmodie s'apparente, dans une autre gamme, plus nasale peut-être, à la complainte du mendiant de France, d'Italie ou d'autre part : lamentable, continuelle et monotone. —Sans doute n'y a-t-il pas deux façons d'implorer. La quête d'un rond de cuivre, qu'il soit penny, sou, centime, cent, métallick ou sapèque, est pareille en tous les lieux du monde. — A ce point de vue, le Chinois ne se distingue pas.

Tournez-vous, mon ami ! regardez, au bord de la rizière, cet homme qui vous implore. Il réunit en lui toutes les vermines et tous les maux, les difformités, les dégradations syphilitiques et les blessures. Son corps, pauvre de sang et que des champignons recouvrent, doit être habité par les vers. Il clignote, mais ses yeux sont fermés au jour, et c'est à peine s'il peut parler encore. Avec ce qui lui reste de voix, il vous supplie ; maintenant, il salue, il se prosterne; de son front, il touche la poussière. Jetez quelques cuivres dans le petit panier qui l'accoste : en Chine, l'on peut, si facilement, être généreux à bon compte : les sapèques sont légères !... Oui, je sais qu'il est malaisé de s'apitoyer devant l'horrible, mais songez que le dénuement de ce mendiant des campagnes est plus grand que la misère du mendiant des villes, car celui-ci (vous l'avais-je dit?) peut se venger du refus d'une aumône en se suicidant à votre porte. — Seriez-vous banquier, mandarin ou prince allié au Fils du Ciel, je vous plaindrais ! Un pauvre s'est tué à votre seuil !... Partez! éloignez-vous! changez de province! Vous avez perdu l'honneur. — Il est certains devoirs auxquels on n'échappe point.

IV. — UN ARBRE

Cet arbre a perdu ses feuilles, mais il garde tous ses fruits.

L'arbre est très noir, tourmenté comme un cep, contourné, retordu.

Les fruits sont de beaux kakis rouges, plus rouges que l'orange, plus jaunes que le corail, pleins d'un suc savoureux, pleins de lumière aussi, charnus et chauds.

L'arbre est sec.

Son écorce semble la peau d'un serpent. — Oui, l'on dirait un grand serpent bifurqué, végétal et nombreux, paré de pierreries...

Mais que le tronc de cet arbre est donc noir! Quel arbre pour se pendre!...

Quand viendra l'heure de mon prochain suicide, voilà bien l'arbre que je choisirai! Pendu à cette charbonneuse et bizarre branche (cette branche, voyez! qui penche vers l'ouest), je me balancerai contre le ciel mauve d'un beau crépuscule et, pour que les oiseaux puissent mieux se repaître de ma chair et s'en régaler à loisir, les fruits rouges les éclaireront, encore suintants de soleil.

V. — JÉROME LI

On le cite en exemple : il a toutes les vertus. C'est un homme du monde; il connaît l'Europe et ses usages, et ses plaisirs. Ce Chinois catholique est un Parisien. Il fut apprécié sur le boulevard, mais on l'estime aussi dans son pays natal. Interprète de S. E. le Vice-Roi de la province, professeur, diplomate, savant... quoi d'autre encore?... il aspire à de plus nobles fonctions.

Je veux bien le voir... Un Chinois d'Europe?... j'imagine mal ce produit. — Mais, d'abord, pourquoi Jérôme, au lieu de Jean, Arthur, Louis, ou Jacques?... Le nom fut choisi par son père, un vieux chrétien, au hasard du calendrier. — Ah! je comprends! J'en ai rencontré qui s'appelaient : Capharnaüm. Eh quoi! ce nom se trouve bien dans l'Ecriture! peu importe qu'il désigne un village!... Et que pensez-vous de Bethsaïda? Les Jérémie abondent; Ezéchiel est banal, bien que de prononciation malaisée... mais écoutez ceci : je connais un Chinois qui se nomme Verbum! oui, vous avez bien entendu?... Verbum!... On ne saurait aller plus outre!

Revenons à Jérôme Li. — Le voilà! correct en sa robe de cérémonie, belle, mais sans éclat, belle, mais neutre comme

un habit noir. Dès l'abord, il me stupéfie! Je ne trouve plus le Chinois plein de courtoisie que j'avais accoutumé de connaître, dont les manières sont affables, la conversation subtile et délicate. Celui-ci parle trop bien le français, le parle trop fort, le parle trop! Son langage est pur, oui, mais il discourt comme ferait une machine à coudre, comme tourne une toupie. Cela est très effrayant! On dirait que la phrase se déclanche par un procédé mécanique. Les mots sortent avec une abondance, une rapidité, une précision qui déconcertent, détachés, nets et pressés comme des grains de riz.

Qu'il se taise! de grâce! qu'il se taise!

Oh! cette bouche chinoise qui parle ma langue!

VI. — CHIENS CHINOIS

Noir ou jaune, haut sur pattes et de poil dur, il tient encore du loup, il tient du renard encore, mais, de ces nobles bêtes, je gage qu'il n'a pas gardé grand'chose. — Je ne sais s'il est rusé : je constate qu'il n'est plus brave. Il aboie longuement, d'un aboi vain, abondant, furieux, et sans autre férocité, car, au moindre geste, il s'enfuit.

Nourri d'injures et de coups, il se nourrit lui-même au hasard des aumônes. Le boucher lui jette son surplus de mauvaises viandes; le mendiant, ses reliefs. — Il double, en ville, l'ordureux; il complète, à la campagne, l'universel appétit du porc.

Vous le verrez partout : dans les maisons, dans les rues, au coin des champs, au seuil des temples. Maladif, pustuleux et plein de gale, il traîne ses plaies au soleil, ou bien, couché sur une pierre chaude, les livre entièrement aux mouches, à des mouches qui lui sont particulières, de couleur sale, d'aspect malsain, dont sa fourrure reste toujours grouillante et pénétrée.

Je ne l'aime guère, mais je le plains. Il fait pitié quand il sommeille : son corps efflanqué dessine déjà tout le squelette d'un chien mort.

Ne le civilisez pas : vous ajouteriez la servilité à ses autres défauts. — Laissez-le : il a ses joies et je lui connais des amis. Dans la cour où ils vivent tous deux, le chien chinois fait, avec le cochon, bon ménage.

Notez que je ne parle pas, ici, des petits chiens soyeux, à

l'oreille longue, chiens comestibles dont la gueule est doublée de peau noire. Qu'ils me soient présentés vivants, ou cuits dans leur garniture de riz, le seul aspect de ces roquets me soulève.

VII. — IMAGE

Près d'une haute stèle moussue, un petit saule, arbrisseau maigre et trop vite grandi, frémit sous la brise, vert pâle contre le ciel verdâtre, au bord d'un étang dont les ondes immobiles ont l'air, dans ce canton rocheux, d'une oblongue dalle verte.

Un corbeau se perche sur la cime du saule, très noir contre le ciel verdâtre et le pâle feuillage vert.

L'arbuste plie et se relève, plie et se relève encore.

D'une aile étendue, le corbeau s'appuie à l'air fugitif. Cela fait, quelque temps, un doux balancement de feuilles et de plumes, — puis le corbeau croasse... cri singulier, très singulier, sur l'eau silencieuse. — Enfin, le corbeau noir ouvre son aile et s'envole (oh! qu'il paraît donc lourd!)... vers la stèle vêtue de mousse.

Le saule se redresse, le saule se reprend à frémir...

Et tout est comme avant.

VIII. — LE MANDARIN

Dans un coin du faubourg de la ville, nous voyons un tas de pierres quelque peu ridicule. — On dirait que cela a été arrangé par un de ces messieurs graves du premier Empire qui disposaient des ruines au fond de leurs jardins.

Ce sont, d'abord, deux pauvres dragons qui sortent de terre, tant bien que mal, puis, un carré de mur en brique, très démoli. Nous enjambons. — A l'intérieur, trois stèles. — L'une reste debout : une autre, brisée, montre sa blessure; une autre est couchée dans un peu d'eau sale, où des crapauds se baugent. — Alentour, poussent des herbes folles, et, tout au milieu, un puissant liseron. — Nous fouillons dans sa verdure.

Trouvaille !... car, bientôt, paraît l'admirable statue en bois du mandarin dont c'est là le tombeau. — Un portrait, sans doute ; ce visage est trop personnel pour n'avoir pas

vécu. Le bois a craqué ; la terre, la pluie, ont mangé ses couleurs, des insectes l'ont pénétré... N'importe ! l'ensemble est beau, sa noblesse impose.

Pieusement, nous le nettoyons de quelques-unes de ses souillures, nous le remettons au jour. Il dormira, gardien caché de la ville qu'il vit splendide et forte... Ce puissant liseron l'aura sans doute enseveli avant que la lune ne perde à nouveau sa joue gauche, sa joue gauche, si rose, ce soir.

IX. — L'OISEAU BLEU

Nous marchions dans l'ombre verte et violette des arbres. Entourés d'une douce nuit végétale, il nous semblait avoir quitté pour toujours la lumière. — Midi régnait encore quelque part, oui, peut-être, mais très loin, dans un autre monde, et, voluptueusement, nous goûtions l'humidité de ce domaine et son beau silence.

Soudain, nous vîmes un jeune aveugle qui venait à notre rencontre. Il marchait à petits pas, interrogeait le sentier du bout de son bâton, regardait de ses yeux inutiles, levait en l'air, de temps à autre, une main, tremblante et maigre. Il nous entendit et, s'arrêtant, demanda tout aussitôt :

« Seigneurs ! où se trouve le soleil ? Je cherche le soleil ! Menez-moi vers le soleil, Seigneurs ! »

Non loin de nous, des rayons, descendant par un puits d'air de la verdure, faisaient, dans un tourbillon de duvets d'or et d'heureuses poussières, une jeune fête de jour. Nous conduisîmes l'aveugle jusqu'à la frontière de l'ombre, et comme nous lui demandions la raison de sa requête, il nous montra, sur une tige qu'il tenait, tige de saule, fourchue à son extrémité d'un perchoir, un oiseau, retenu par un long fil de soie, un délicieux petit oiseau bleu qui sautillait, battait des ailes et gazouillait déjà.

« Ah ! Seigneurs ! nous dit le jeune aveugle, ce n'est pas pour moi que je veux le soleil, c'est pour lui ! pour mon oiseau bleu qui n'aime pas l'ombre : dans l'ombre, il se tait toujours. Chaque matin, je le mène au soleil, alors il n'est plus triste, et moi, je l'écoute chanter. »

X. — *CRÉPUSCULE A PÉKING*

Je finis mon repas sur la terrasse qui, de si peu, domine la petite cour. On n'allumera pas les lampes, ce soir, nous avons dîné tôt.

Devant moi, deux ormes, feuillus et compliqués comme il sied, agitent leur verdure devant un ciel clair et, sur la plus haute branche, un rossignol... non pas !... une corneille fait semblant de dormir.

Le jardinier donne à boire, méthodiquement, sans hâte, aux roses trémières des plates-bandes. Il trempe une louche de bois dans un seau d'eau, la vide au pied d'une fleur, la trempe de nouveau. Cela est rituel. Mon jardinier est une façon de prêtre. — Accroupi sous les tuiles vertes du patio, son jeune frère le regarde en s'éventant d'un large éventail jaune.

L'heure est douce. La ville bruit vaguement autour de nous, mais, ici, c'est la grande paix. Sur les battants verts de la porte, je puis lire les caractères d'or du BONHEUR et de la LONGÉVITÉ.

L'heure est un peu trop douce... Il fait mou.

Je ne sais me plaire aux ébats convulsifs de cette chauve-souris qui s'est perdue dans l'ombre et s'efforce aveuglément, par ici, par là, par ailleurs, de retrouver son chemin.

Se peut-il que je m'ennuie ?

Si les corneilles ne croassent pas, si les chiens continuent de se taire, si mon cœur s'obstine à battre sans fièvre, l'heure, bientôt, me semblera tout à fait tiède et la caresse de la brise trop charmante.

« *Boy ! boy !* allume un jet de flamme à la pointe de ce rouleau de papier et va faire briller, aux deux coins de la cour vers le sud, les lanternes portant les caractères de FORCE et de PUISSANCE ! »

XI. — *LES SUPPLICES FAMILIERS*

C'est dans ce petit temple de Che-Pao-Tchaï, perché sur le bord du Yang-Tzeu, que nous pensions voir un musée d'horreurs inégalables. — Ah ! combien nous dûmes déchanter !

A gauche, dans la brume, paraît d'abord un grand piton de pierre, carré, d'aspect hirsute, inhospitalier et bizarre. L'un

de ses bords, très décorés, se frange de neuf cornes. Cet [illegible] solitaire m'impose, un peu. C'est pourtant là qu'il faut grimper. Neuf escaliers y accèdent et neuf toitures couronnent la pagode qui le surmonte... Toujours le chiffre 9. — Et n'oublions pas les neuf cornes du toit.

Sans trop de peine, nous atteignons le faîte. Tout en haut, le spectacle est [illegible] et lamentable. — Des horreurs, ici ? Un [illegible] d'Europe imaginerait mieux !... et pour comble, il s'agit encore d'une espèce de ces abominables [illegible], les [illegible] de la [illegible] chinoise ?

[illegible] d'un pavillon carré, la cour où nous entrons est entourée d'une grille de bois ; derrière elle, il y a la figuration des Enfers... tout simplement ! — Nous trouverons là de quoi frémir, de quoi rêver, sans doute ?... Hélas ! suivez-moi !

On entre, vomi par une gueule...

Voici les Diables, [illegible] ; voici les [illegible] ; voici quelques Démons verts aux yeux [illegible] et dont la prunelle [illegible] rappelle l'œil noir de la langouste. Leurs cheveux sont rejetés en arrière : [illegible] — mais à qui donc [illegible] ? Et voici, enfin, les [illegible] : [illegible], hommes, femmes et enfants.

Voyons souffrir ce monde de damnés.

A votre homme, [illegible] que l'on pratiquait au temps des Ming, on [illegible] [illegible] [illegible] sans pâlir ?

A cet homme, [illegible] on coupe la tête... Et cela est bien banal !

On étrangle un petit garçon.

On tenaille des seins palpitants.

On scie en commençant par l'entre-jambe.

Sur ce rocher tout hérissé de lames, on jette à pic de [illegible] les [illegible], les bras étendus.

Un [illegible] [illegible]... Le sang [illegible]... Un chien le lèche.

Avec des chaînes [illegible], les démons [illegible] un [illegible]. Un [illegible] [illegible]... Un chien le mange.

On [illegible], on brûle, on découpe, on [illegible], on [illegible]...

[illegible]

[illegible] tout à fait !

XII. — LES MARBRES A RÊVES

[illegible] nommer cela ?

[illegible]

Ce rectangle de marbre que tu vois, debout sur sa tranche, dans le cadre de bois sculpté qui le délimite, et soutenu par deux dragons d'ébène, ce rectangle luisant et poli, tu ne relèveras, d'abord, à fleur de sa surface, que de vagues veinures, disposées au hasard de la coupe que l'on fit dans le bloc brut. — Regarde encore! regarde bien! ne détache plus tes yeux de cette estompe bleuâtre, nuancée de jaune pâle et d'ocre mourant. Un plan t'est donné. C'est à toi d'imaginer plus loin.

Considère et tâche de comprendre. — Ne vois-tu pas une chaîne de montagnes d'où se détendent des coulées de neige, et surmontée de nuées ?... plus bas, une grève orageuse ?... plus bas encore, une mer étale, triste, livide, où semble se refléter un ciel tumultueux ?... Regarde ! regarde ! fixe ce paysage ! Peu à peu, tu le verras se détruire, se fondre en une autre apparence, ou bien se composer plus exactement, préciser la première image qu'il te fournit Voilà qui peut charmer ta solitude! — Dans ces quelques pouces carrés de pierre, tu vivras comme dans un monde. Le paysage ne te confrontera plus, il t'entourera. Tu te promèneras sur cette grève, tu la peupleras de tes songes... et voici plus d'un arbre imprévu... et ce point noir ?... un oiseau qui chantera demain... Va plus avant ! va plus avant ! ne crains rien de la fantaisie !

... Et, maintenant, si ton rêve est beau, ferme les yeux et dors... Si vraiment ton rêve est beau, il se perpétuera.

Oui, ce sont, proprement, des marbres à rêves.

GILBERT DE VOISINS.

DIMANCHE

—

I

Le blanc Dimanche plat est sans bruit sur la ville,
Paresseusement, comme un lézard au soleil,
Dédaigneux de l'effort et des besognes viles,
Il s'attarde dans la langueur de son réveil.

Des femmes, au jardin calme, sont à rien faire,
Langoureuses en peignoirs blancs. Il fera chaud.
Il y a des oiseaux partout dans la lumière
Avec les premiers sons de cloches... — Il fait beau!

On se redit cela comme une découverte.
C'est le bonheur qu'on sent dans la beauté du jour.
Un homme avec un autre, à l'office, disserte
Sans hâte, en des mots clairs, avec du rire autour.

Des gens vont à la messe et referment leur porte.
— Comme il doit y avoir des amoureux aux bois!
Des amoureux comme des fleurs : de toutes sortes!
Ils y sont gais sans doute et j'y fus, quelquefois.

Mais, ce matin, je n'aurais pas la force même
De m'attrister un peu d'amours que je n'ai plus ;
On est doux, sans savoir pourquoi, comme un poème,
Comme les arbres allégés quand il a plu...

Il n'y a plus de gens qui crient leurs marchandises,
Le clocher blond répand, tel un règne, sa voix
Qui baigne, comme un flot, tout autour de l'église,
Et réjouit le cœur des quartiers d'autrefois.

Il est plus fier que tous les jours; il est la Route.
Il importe : et, dans toutes les maisons, on dit :
« C'est donc l'heure déjà du déjeuner? Ecoute ?...
Voici sonner, là-haut, la messe de midi. »

II

Dimanche après midi ces dames et leurs filles
Vont à Vêpres où prêche un prêtre d'Orient...
Elles vont, à pas mesurés, en souriant,
Le long des vieux jardins aux somptueuses grilles...

Après les vêpres, l'on se retrouve, identique,
Sous les marronniers gris, de poussière couverts,
Assis béatement, comme autour d'un dessert,
Aux environs charmés du kiosque à musique.

Elle joue... et chacun sourit aux souvenances :
C'est Auber, Offenbach, et ceux qui jouent sont vieux.
Leur cœur d'antan naïf survit à leurs cheveux,
Car c'est toute la musique de leur enfance !

Ils ne connaissent pas Isolde et Mélisande.
La Dame Blanche les regarde obstinément.
Ils pleurent ce regard qu'ils ont connu vivant.
Car ils sont les vaincus de la guerre allemande.

Or le prêtre a parlé d'« Influence Française »,
Disent ces dames... Mais elles ont aimé mieux
Sa barbe blonde en fleuve et ses yeux lumineux...
Et voici le dernier morceau : la Marseillaise!

Alors rentrent en paix ces dames et leurs filles.
On sonne cependant chez la tante, en passant ;
On la trouve toujours, dans son fauteuil, lisant.
De son corps les douleurs ont fait une guenille.

Elle dit qu'elle a fait refermer les persiennes :
La musique de cuivre est pénible à ses nerfs,
Car son veuvage aussi date de « nos revers »,
Ici même elle dut loger la gent prussienne !

Elle redit ces choses-là tous les dimanches
A ses nièces, qui, le sachant, ne disent rien.
Et puis on ne sait plus quoi dire et le soir vient :
— Allons, il faut rentrer quitter vos robes blanches...

III

Tous les Dimanches soirs on dîne chez grand'Mère.
La vieille bonne sert à table lentement.
La cuisine est un culte, on feint d'être gourmand.
On est las... Les petits ont lourdes leurs paupières.

Et c'est le soir de ce Dimanche de province
Que l'on parle, en famille, avec attention,
Du destin des enfants à caser, qui seront
Fonctionnaires !... avenir sûr, fortune mince...

Et ceux-là, quelquefois, dorment tandis qu'on berce,
Sous la lampe qui fut celle des grands-parents,
Petit soleil sacré de rêves pas très grands,
Leur espoir de bonheur aux figures diverses.

Quelquefois on se tait longtemps, comme à l'église.
Ils pensent à l'effort de leur pauvre destin
Sans audace... Un crapaud chante au fond du jardin
Comme eux timide, sous les vieux lauriers cerises...

Mais, la première, la maman lève le siège.
Les enfants qui dormaient ne voudraient plus partir.
Ils pensent à demain matin dans un soupir :
Il faudra se lever pour aller au collège!

IV

La ville au cœur réglé dort dans le lit bourgeois
Où la luxure abdique au gré de la sagesse.
La ville dort, sans rêverie et sans tendresse,
Que celle de ses chats en amours sous les toits.

Un homme éteint quelque inutile réverbère,
Dont la flamme, à se voir dans la rue à minuit
Toute seule, tremblait de peur au moindre bruit...
L'ombre unit les maisons aux âmes familières.

Et les maisons, en langage mystérieux,
Se parlent de leur âge et du Dieu qui les garde,
Et des douleurs de leurs menaçantes lézardes,
De leurs santés, qui vont plus mal, ou qui vont mieux ;

Puis, pour Dimanche aussi, se confient leurs parures.
— Car c'est la Fête-Dieu, — l'une aura des draps d'or,
Et l'autre un reposoir dans son jardin dehors,
Et celle-ci des fleurs tout plein sa devanture.

Et, de quart en quart d'heure, à coups lénifiants.
Les horloges ont dit : « Il n'est pas l'heure encore,
Dormez. Je vous dirai lorsque sera l'aurore.
Goûtez votre bien-être, ô riches sans enfants! »

Pourtant là-bas l'Express passe en sifflant... Et l'homme
Honnête, réveillé, se dit : « J'irai demain!... »
— Paris pour tous avec la vitesse des trains! —
... Le songe des plaisirs monte au cœur économe...

C. FRANCIS CAILLARD.

L'ART GRAPHIQUE ET FIGURATIF DE MONSIEUR INGRES

—

Le dessin est la probité de l'art.
JEAN-DOMINIQUE INGRES.

Jean-Dominique Ingres semble avoir été le dernier des grands dessinateurs français. Il faut bien nous résoudre à le considérer comme l'aboutissement du mouvement classique inauguré, après la décadence gracieuse et légère du XVIII^e siècle, par l'école rigoureuse de David. Il y eut, certes, après lui, de grands maîtres de la ligne et du contour; les noms seuls de Delacroix, de François Millet, de Puvis de Chavannes, de Corot, de Degas même, suffisent à témoigner combien le talent des peintres, leurs qualités individuelles, leur beau génie original purent se poursuivre après la mort de l'illustre créateur du *Vœu de Louis XIII*, du *Saint Symphorien*, de *la Source*, de *l'Œdipe*, vers une évolution caractéristique et imprévue. Cependant, il est permis de dire que, avec « Monsieur Ingres », fut close l'ère de la tradition. Ses plus fameux élèves, Hippolyte Flandrin et le trop glorifié Chenavard, offrent le dernier éclat de ce noble style classique par quoi, malgré le coloris souvent neutre et gris, les tableaux de Jean-Dominique Ingres devront de prendre place au rang des œuvres maîtresses du XIX^e siècle.

L'injustice des peintres indépendants du Second Empire, l'avènement, avec Edouard Manet et l'exotique *Olympia*, d'une école jeune et hardie que préconisaient des hommes aussi différents que Baudelaire et Zola, l'inaptitude et l'ignorance de la critique concoururent, depuis la mort du grand peintre, surtout vers 1867, à diminuer le respect qu'on avait pour son art, à déterminer, contre son sobre et pur enseignement, un mouvement de réaction où vinrent se grouper toutes les jeunes révoltes, contre l'aveugle et sourde domination académique.

Ce dédain injustifié, pour un homme dont le génie et la pro-

bité sont le plus bel honneur de notre art français, commence, depuis bientôt vingt ans, à disparaître totalement dans le monde de l'art, pour faire place au respect unanime et à l'admiration profonde des nouveaux venus. Les plus audacieux des maîtres de l'heure actuelle ne sont pas les derniers à reconnaître de quelle sûre direction, de quelle solide logique, de quelle admirable beauté linéaire M. Ingres dota l'art de France. Non seulement les critiques et les écrivains contemporains de tous milieux et écoles, mais les artistes du talent le plus fougueux et le plus révolutionnaire, parmi les maîtres de nos salons indépendants, reconnaissent la suprématie de l'impeccable « papa Ingres », comme on le nomme familièrement.

Montauban, qui donna le jour à ce puriste apôtre du Dessin *poussé*, est une charmante cité du Quercy français; le Tarn l'arrose de ses eaux. C'est là que naquit, en 1780, celui qui devait devenir le peintre fameux de *l'Homère* et du portrait de *Chérubini*, l'évocateur de *Jeanne d'Arc* et de *la Vierge à l'hostie*. Montauban est fier de son fils illustre; mais le peintre n'a pas oublié totalement la ville qui le vit naître et, par son testament, lui légua, outre de nombreux souvenirs personnels, toute cette collection de dessins, d'ébauches, d'études, d'essais, de portraits à la mine de plomb, précieuse aux *ingristes* et qui renferme, jusqu'aux moindres indications de croquis, tous les fonds de carton de l'atelier de ce grand producteur.

Le père de Dominique Ingres n'était pas un bourgeois vulgaire; il avait le sentiment du beau, et son fils a pu écrire de lui: « Mon père était né avec un rare goût pour les beaux-arts. Je dis beaux arts, car il exerçait la peinture, la sculpture et même l'architecture avec succès. Je le vis construire une maison considérable dans notre grande Rue de Montauban. » C'était là, pour le jeune Montablanais, débuter sous d'heureux auspices.

Jean Dominique apporta en naissant ce sentiment du beau, ce génie de l'harmonie et de la ligne dont n'apparut point cependant aussitôt la tendance et qui fit hésiter ses parents et intimes sur sa vocation : à savoir s'il serait peintre ou musicien. « Son père, dit Charles Blanc, l'un de ses plus sûrs biographes, lui avait mis à la main un crayon rouge et un violon, ne sachant pas au juste s'il se ferait musicien ou peintre. »

Il devint peintre, mais se crut toujours un supérieur violo-

niste; un musicien plutôt qu'un dessinateur. D'où le proverbe en France quand un professionnel apprécié se croit apte à autre chose qu'au métier où il excelle : « *Le violon d'Ingres.* »

Cependant vers les douze ans, le jeune homme, fouillant un carton d'estampes, y trouva la belle *Vierge à la Chaise* du divin Sanzio. Ce fut, pour lui, comme le subit coup de foudre que reçoivent les amoureux à l'apparition de l'Elue de leur cœur. En un éclair, le jeune homme, presque l'enfant, eut cette révélation de Raphaël qui devait décider de toute sa vie et le guider durant toute sa carrière. De ce jour, il est pris du passionné désir de voir Rome. Le grand maître des *Loges* l'attire invinciblement, ce fut pour lui comme une religion qui descendait dans son cœur. Le voilà saisi, soulevé d'amour, emporté par une frénésie qui durera jusqu'à la fin de sa vie longue et féconde. Un instant, il délaissa le violon, sans cesser toutefois d'adorer la musique, car il n'y eut jamais de peintre plus mélomane que M. Ingres. « Si je pouvais vous rendre tous musiciens, vous y gagneriez comme peintres, disait-il un jour à ses élèves; tout est harmonie dans la nature. » Haydn, Mozart, Beethoven et, quelquefois Glück, le transportaient à un incroyable degré d'enthousiasme. Mais ce n'était là que pure adoration d'artiste et, quoi qu'on ait écrit par la suite sur le *violon d'Ingres* et ses légendes, le peintre, dès le plus jeune âge, s'adonna surtout frénétiquement au dessin.

Admis dans l'atelier de David, M. Ingres y reçut les principes de son art. David était lors le peintre officiel de Napoléon.

Le goût néo-grec que la Révolution avait introduit dans les romans, la poésie, l'éloquence, le théâtre et jusque dans les modes, envahissait les beaux-arts. David, si excellent, l'égal des plus parfaits dans ses figures, dans ses vivants portraits, s'anémiait par ailleurs en raison de son culte outrancier de l'archaïsme. Il formait de très bons élèves, mais souvent trop à sa ressemblance. Auprès de lui, le jeune peintre de Montauban acquit les rudiments, mais ne s'affirma point davantage que ses émules.

En 1806, Ingres reçut en commande un portrait de Napoléon, pour l'Hôtel des Invalides. Ce n'était pas excellent. Gérard, le peintre de *l'Amour et Psyché*, se montra pour lui

fort sévère. « C'est malingre! » déclara d'autre part Carle Vernet. M. Ingres lui-même sentit que « ce n'était pas ça ». Il devinait que David n'était pas le maître unique ; il songeait à celui qui, si jeune, lui donna la révélation de l'absolue beauté, à Raphaël. Ce nom radieux l'attirait; Rome, berceau des arts, l'Italie, terre des maîtres, le tentaient par leur prestige incomparable. Désigné pour un séjour dans la ville éternelle depuis longtemps retardé, il put partir enfin. Or, il ne vit pas Rome aussitôt, mais tout d'abord la douce et mystique Ombrie. « En passant à Florence et à Pise en 1806, écrit M. Maurice Denis dans sa remarquable étude sur les élèves d'Ingres, M. Ingres avait déjà copié les Giottesques et avec quel enthousiasme! Il achetait des petits tableaux de l'école de Fra Angelico, il dessinait dans les cloîtres, à Pérouse, à Assise, à Spolète. Transporté d'admiration, presque de dévotion, le voyageur écrivait des peintres de l'Ombrie : « C'est à genoux qu'il faudrait copier ces hommes-là! » En même temps, il vante cette belle terre elle-même : « Les paysages en sont admirables ; les montagnes, quoique bleues, sont tachées de blanc très doux. Il est indispensable de faire, tous les ans, un séjour dans ces divins endroits.

Enfin le voici à Rome. Ici c'est de l'émerveillement. Il est écrasé de la domination de Raphaël. « L'heureux et privilégié Raphaël, espèce de divinité descendue sur la terre ! » s'écrie-t-il lui-même. Et le voici devant des peintures des *Stanze*. Alors il est bouleversé, anéanti au point qu'il lui paraît fou de vouloir peindre encore, alors que de si grands hommes ont poussé l'expression de la peinture à un degré de perfection qu'on ne sait plus atteindre.

Toutefois, les nécessités de la vie, les exigences d'un mariage qu'il contracte, mais surtout sa volonté, réagissent au point qu'il est pris d'une grande fièvre de travail. Le voici dessinant, pour vivre, de ces multiples petits portraits qu'on lui payait un prix dérisoire, mais qui étaient d'une touche si impeccable, d'un trait si assuré, d'une si vive expression, qu'on peut dire, en les voyant, qu'il est déjà un prodigieux maître de son style, et qu'il possède cette parfaite assurance de crayon, cette maestria du contour qui ne seront jamais surpassées. Le dessin devint alors son grand objectif, son attrait principal ; c'est son devoir et sa tâche de toute heure de s'appliquer à par-

faire sa technique, à se perfectionner dans l'exécution. « Il est dès lors remarquable, écrit Charles Blanc, que notre voyageur ne passe pas un jour sans dessiner. Il prend sur toutes choses des notes graphiques. Il fait provision des éléments de toutes espèces qui entreront un jour dans ses compositions pour y figurer non comme dans les souvenirs d'un érudit, mais comme les accessoires significatifs de quelque drame auguste. Edifices, mausolées, maisons, archivoltes, meubles, pliants, chaises, ustensiles, armures, costumes militaires, ecclésiastiques et civils, habits monastiques, flambeaux, candélabres, crosses, mitres, bijoux, missels, riches reliures, armoires en bois sculpté, sièges antiques, tables moyen-âge ou renaissance, il dessine tout en croquis vifs pleins de feu et de saveur, et s'il a en tête un projet de tableau dans lequel un de ces objets puisse entrer, il le dessine alors avec l'attention la plus patiente, la plus délicate, avec une précision religieuse, avec amour. » Ainsi il va directement aux sources, s'inspire de la nature, se pénètre des formes et des contours, s'applique à parfaire, à clarifier son style déjà si large, déjà si pur. Et dès lors, il pose, comme base à son art, les principes rigoureux de cette inflexible grammaire graphique qui sera le guide de toute sa vie, la grande probité de son talent. « Le dessin, dira-t-il, c'est tout, c'est l'art tout entier. » « Le dessin, dirons-nous, c'est le génie même de M. Ingres. »

Jannot, l'un des plus intelligents parmi les élèves de M. Ingres, a écrit à son précieux professeur (voir ses *Opinions d'un artiste sur l'art*) ces mots qui résument assez l'esthétique du patron : « Admirateur passionné de l'antique, M. Ingres n'adoptait ni le programme de David, dont il était l'élève, ni celui des partisans exclusifs du Moyen-Age. » Mais il sentait que, dans l'antique et dans le Moyen-Age, il y avait de précieux éléments de beauté. « Moi, je suis un Grec! » disait-il volontiers. Et d'autres fois : « Mes adorations sont toujours Raphaël, son siècle, les anciens et avant tout les Grecs divins. » Cependant il percevait jusqu'à l'ivresse la nature. Il avait chez lui, accrochées à son mur, des estampes des tableaux familiers de Chardin ; ses intimes, stupéfaits, l'entendirent un beau jour défendre avec véhémence la grâce et le sourire de Watteau. Et une autre fois, dans une cellule d'un couvent de Spolète, il avait été ému aux larmes de la simpli-

cité touchante d'une figure poignante, mais fort laide, de l'école de Giotto. « Je sais bien, disait-il, qu'elle a le nez trop pointu et des yeux de poisson; mais Raphaël lui-même n'a jamais atteint une expression pareille. » C'est démontrer assez, par ces exemples, que M. Ingres n'était pas aussi dogmatique qu'on l'a prétendu. L'art primitif, l'art religieux du Moyen-Age ne lui était pas fermé. Son adoration pour Raphaël ne l'aveuglait point. Mais, dans les uns, il trouvait l'expressive émotion de la nature et dans l'autre l'idéal des contours admirables. « Il eut ainsi, dit M. Maurice Denis, le rare bonheur de proposer en exemple à ses élèves le compromis exceptionnel que réalise, entre l'antique grec et les primitifs chrétiens, entre le beau canonique et le beau expressif, le divin Raphaël. Enfin l'art des peintres français ne lui était pas ennemi au point que Chardin et Watteau ne fussent admirés de lui et que, dans la série de ses portraits à la mine de plomb, se retrouvent les qualités de finesse, de coquetterie, de sobriété de ces délicieux artistes qui demeurent si profondément dans notre tradition nationale.

Rester en communion constante avec la nature et la faire servir à son art, « trouver, selon son expression, le secret du beau par le vrai », voilà le précepte de M. Ingres. Et pour cela le dessin est indispensable, un dessin continuel, inlassable de toutes les formes et de tous les êtres, une constante élaboration des détails qui doivent servir à l'ensemble, une notation perpétuelle, par croquis, de tout ce qui frappe l'œil et l'éduque, un exercice quotidien du crayon, un assouplissement sans cesse renouvelé d'une technique pourtant parfaite, voilà le secret de sa force. Jamais le génie ne fut davantage que chez cet homme pondéré le fruit d'une longue et durable patience. Ses conseils, là-dessus, sont inexorables : « Donc *dessine, dessine encore, et dessine toujours* », écrivait-il, de Rome, en France à son ami Filibert. Et lui-même met le conseil en pratique au point qu'il accumule, durant son seul séjour d'Italie, de nombreux cahiers de notes et de ces centaines de croquis, dont ont pu s'enrichir les musées de Paris, de Montauban et de Chantilly, la collection Bonnat, actuellement à Bayonne, et de multiples galeries d'amateurs telles que celles de M. Beurdeley, du peintre Degas, du graveur Bracquemond et de nombreux collectionneurs de France et de l'Etranger.

Alors les modèles ne manquent point à Rome ou à Naples : il a ceux de la famille Murat, il a sa femme, il a surtout quelques-unes des plus brillantes jeunes Françaises et d'élégantes étrangères qui vécurent à Paris ou à Rome et à Florence. De ce nombre, sont Mesdames de Sénonnes, Duvauçay et Lady Bulwer Lytton, femme de l'ambassadeur d'Angleterre en Italie. Le portrait de Mme de Sénonnes est aujourd'hui la perle du Musée de Nantes. On peut dire que c'est là l'un des chefs-d'œuvre du maître. M. Ingres s'y révèle passionné adorateur de la forme et de la grâce féminines. Celui de Mme Duvauçay, dessiné, puis peint à Rome en 1807, n'est pas moins expressif. « M. Ingres, disait plus tard Théophile Gautier, devant ce tableau, est arrivé à une intensité de vie effrayante : ces yeux noirs et tranquilles sous l'arc mince de leurs sourcils vous entrent dans l'âme comme deux jets de feu, Ils vous suivent, ils vous obsèdent, ils vous charment, en prenant le mot au sens magique. » Cependant de tels chefs-d'œuvre où la vie éclatait dissimulaient, sous le charme et l'attrait de leur peinture, un labeur de dessin extraordinaire. « *Un portrait de femme*, disait Ingres, *rien au monde n'est plus difficile.* » Mais nul plus que lui n'était entêté de son propre génie, de son propre labeur. Les dessins et croquis conservés à Montauban trahissent ainsi ses efforts, ses recherches, son application, son assiduité. La maladie, ou mieux le culte du dessin, n'a jamais été poussée chez les peintres, sauf peut-être chez H. Holbein et chez le Vinci, à un tel point de probité, à un tel souci de l'exactitude et de l'anatomie. Ainsi le portrait qu'il a dessiné, puis exécuté à l'huile, de Mme Montessier lui a demandé un effort de nombreux mois et de nombreuses retouches. « Encore une séance de cette terrible et belle tête », disait-il parfois avec désespoir. Ce grand insatisfait ne se contentait pas du médiocre et ne posait la dernière touche que lorsqu'il était enfin séduit par l'ensemble et que son œil sévère ne pouvait plus découvrir de faiblesse à son œuvre. Ainsi *le Vœu de Louis XIII*, *la Stratonice*, *Vénus Anadyomène*, *Homère déifié*, *l'Œdipe*, *Jeanne d'Arc*, *la Source*, *les Odalisques*, *le Saint Symphorien* et la plupart de ses œuvres considérables lui ont demandé une préparation soutenue, une ferveur de travail infinie et surtout un labeur de dessin tel que plusieurs existences de peintres ordinaires ne suffiraient point

à le soutenir. Décontenancée, la critique, devant tant de pages accomplies, ne trouvant pas de défauts, pas de faute de technique, aucune erreur, demeurait anéantie. Alors le grand grief que trouvaient contre lui les salonniers consistait à l'accuser du plagiat de Raphaël. Un jour, le fidèle Amaury Duval, son disciple et par la suite son monographe, arriva chez son maître comme celui-ci travaillait au *Vœu de Louis XIII*. Il trouva Ingres furieux. « Eh bien, non, disait-il, ce n'est pas un pastiche, ce n'est pas une copie !... J'y ai mis ma griffe... Certes, j'admire les maîtres, je m'incline devant eux, mais je ne les copie pas. » Puis se tournant vers Amaury : « J'ai sucé leur lait, je m'en suis nourri, j'ai tâché de m'approprier leurs sublimes qualités, mais je n'en fais pas de pastiches ! Je crois que j'ai appris avec eux à dessiner, car, voyez-vous, mon enfant, le dessin est la première des vertus pour un peintre. Aussi nous allons commencer par dessiner, nous dessinerons, et puis nous dessinerons encore. » Le dessin, pour lui, tout était là ! « C'est, disait-il, l'expression, la forme intérieure, le plan et le modèle. »

Et Olivier Merson d'ajouter, au sortir d'une contemplation des croquis où se retrouvent, dans leur force première, *l'Anadyomène*, *Andromède*, la grande *Odalisque*, si longue, si svelte, si voluptueuse, de la salle des Etats du Louvre, *Stratonice* debout près du lit d'Antiochus : « Le dessin de M. Ingres est au-dessus de toute réclamation; les études dessinées par M. Ingres ne redoutent aucun voisinage, aucune comparaison. Que leur manque-t-il? Rien, ni la force, ni la grâce, ni le mouvement, ni la vérité, ni la souplesse et le contour, chercheur, mais point timide, nullement pédant puisqu'il se reprend, se corrige, se perfectionne incessamment, s'accuse partout avec une même exactitude. D'une hachure, le maître détermine la saillie d'un os ou bien explique les mystères d'une articulation, la fonction d'un muscle. Tantôt il creuse et découpe la forme comme avec un scalpel; tantôt il l'effleure et la caresse. Jamais, en tout cas, il ne la dissimule. Ses dessins sont prodigieux de vie. » — Et cela est si vrai, d'une véracité historique si grande que le maître lui-même demeurait parfois désespéré de ne pouvoir plus retrouver, dans l'exécution du tableau, telle courbe, tel trait réussi, telle ligne surprise qu'il ne voyait plus, dont le sens lui échappait. Alors ce grand peintre se jalousait

lui-même et ce reste un trait curieux de son caractère que la sorte d'irritation avec laquelle il accueillait ceux qui le venaient complimenter de ses dessins. Il voyait là une attaque contre sa peinture ; et, lors de l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il donna à ce propos toute la mesure de son mécontentement en répondant à ceux qui venaient le prier de joindre, à ses cadres, les grands cartons de ses essais : « Non, non, pas mes dessins. On ne regarderait plus mes peintures ! »

Cette suprématie tyrannique du dessin faisait, chez l'artiste montalbanais, tout le prix de l'enseignement. « J'écrirai, disait-il lui-même avec amertume à ses plus grands émules romantiques, j'écrirai sur la porte de mon atelier : École de Dessin, et je ferai des peintres. » Ah ! cet atelier de la rue des Marais ! Amaury Duval (*l'Atelier d'Ingres*), Jannot (*Opinions d'un artiste*), Balze (*Ingres, son école et son enseignement*) en ont écrit l'histoire anecdotique, en ont retracé la genèse. Henri de Laborde, dans son précieux ouvrage, en a recueilli les principes, noté les aphorismes et c'est une histoire passionnante de notre art national que celle de ce puissant vieillard donnant, jusqu'à la fin d'une vie longue et probe, à ceux qui l'entouraient, les formes et les maximes du grand secret de peindre.

On sait que les très grands maîtres, un Jean Cousin, un Albert Dürer, un Léonard de Vinci, un sir Joshua Reynolds laissèrent, à côté de leurs toiles magistrales, une multitude d'essais, de projets dessinés, de croquis, accompagnés, le plus souvent, de notes autographes, qui sont comme le testament esthétique de leur doctrine. M. Ingres n'a pas failli à ce grand exemple. La coutume qu'avaient adoptée ces grands hommes d'écrire souvent, en marge de leurs études, des propos d'art général, des réflexions sur le dessin ou l'anatomie, la couleur ou la ligne, a été suivie aussi par le peintre de *Jeanne d'Arc* et de *Raphaël et la Fornarina*. Le Musée Municipal de Montauban, qui eut la bonne fortune de recevoir, à la mort du peintre, les milliers d'ébauches que celui-ci lui légua, mérite une visite attentive de tous les *ingristes* fervents. Jamais la formation du génie d'un maître n'a été visible de plus près, plus accessible à l'entendement critique. L'admirable exposition des portraits dessinés d'Ingres, qui eut lieu

en 1867, à l'Ecole des Beaux-Arts, celle des dessins du Louvre, *la Famille Moitessier*, *M. et Mme Gatteaux*, *la « Semaine » de Rome :* les dessins des musées de Chantilly, Nantes, Autun et Rouen, ceux mêmes des précieuses collections de Léon Bonnat qui forment le *Musée Bonnat* à Bayonne, renseignent peut-être moins le critique que ces cahiers de Montauban, chargés de notes manuscrites et d'un intérêt technique indéniable pour les artistes surtout.

Ici les conseils autographes se mêlent aux démonstrations ; mais le conseil n'est pas que donné ; il est suivi ; M. Ingres ne fait pas qu'indiquer, il exécute. Et rien, dirons-nous, n'est plus passionnant que de reconstituer, grâce aux dessins de Montauban, grâce aux souvenirs de toutes sortes rapportés sur le maître par ses fidèles élèves, la psychologie artistique de Jean-Dominique Ingres. « Faites des lignes, beaucoup de lignes, de souvenir ou d'après nature, c'est ainsi que vous deviendrez un bon artiste », conseillait M. Ingres ; et il ajoutait encore : « Qu'on ne passe pas un seul jour sans tracer une ligne, disait Apelles. » En même temps, il donnait des exemples : « Raphaël, un dieu, un être inimitable, absolu, incorruptible ; Poussin, le plus parfait des hommes », et les Grecs ! « L'art grec, disait-il, prouve la supériorité par la maîtrise même des simples artisans, des potiers, par exemple. Une seule composition d'un beau vase illustrerait un peintre moderne. » En même temps il envoyait ses élèves au Louvre ; et bien qu'il leur conseillât de ne pas s'arrêter devant les Rubens dont il avait gardé l'épouvante, il leur recommandait surtout de n'être point des copistes serviles : « Croyez-vous, leur disait-il, que je vous envoie au Louvre pour trouver le beau idéal, quelque chose d'autre que ce qui est dans la nature ? Ce sont de pareilles sottises qui, aux mauvaises époques, ont amené la décadence de l'art. Je vous envoie là parce que vous apprendrez des antiques à voir la nature, parce qu'ils sont eux-mêmes la nature : il faut vivre d'eux, il faut en manger... » ; cependant il ne faut pas être leur esclave, reproduire servilement leurs exemples : « Il faut se pénétrer que votre modèle n'est jamais la chose que vous voulez peindre, ni comme caractère de dessin, ni comme couleur, mais qu'il est, en même temps, indispensable de ne rien faire sans lui. » M. Maurice Denis dit que Ingres avait en horreur le mot *chi*

et défendait à ses élèves de le prononcer. L'un d'eux, le plus pieux et le mieux renseigné, le bon Amaury Duval, expose même, à propos de Sturler, nouveau venu à l'atelier de la rue des Marais, l'anecdote suivante : « Eh bien, Monsieur, dit le maître la première fois qu'il vit un tableau de Sturler, c'est très bien, c'est très habile... c'est peint avec un vrai talent, je n'ai rien à vous dire. » — « Monsieur, interrompit Sturler, si je croyais faire aussi bien, je ne serais pas venu vous demander des conseils. C'est parce que je sais que ce n'est pas cela, que c'est mauvais, que je suis venu à vous. » — « Ah! vous le prenez ainsi, dit M. Ingres en se reculant et en le regardant en face. — Ah! vous n'êtes pas content de ce que vous faites! Alors c'est autre chose!... Eh bien, oui, ce n'est pas cela... C'est de l habileté, et voilà tout. Pas de style, pas de caractère ; eh bien ! oui, c'est mauvais. Ah! c'est comme cela ; eh bien ! je vais vous le dire, ce que je pense. Il faut que vous oubliiez tout ce que vous savez, que vous commenciez par le commencement. Vous pourriez, avec votre talent, vous en tirer sans moi; vous auriez même une fortune dans la main... Mais puisque vous regardez plus loin et plus haut que tout cela, *bon courage, car tout est à refaire...* »

Ces rigoureux conseils étaient le plus souvent accompagnés de traits d'ongles (Ingres ne se servait pas de crayon pour les élèves) avec lesquels ils redressait, sur le papier, les maladresses. « L'exactitude de ces corrections faisait notre étonnement à tous. » En même temps, il enseignait sa technique : « Dessinez longtemps avant de songer à peindre. L'expression en peinture exige une très grande science du dessin. » La peinture ne doit pas faire oublier le dessin; elle doit l'animer et non le faire disparaître. Les dessins de Montauban en sont un exemple. Que de croquis y trouve-t-on qui l'aidèrent pour ses grands tableaux! Voici de gracieuses têtes, de jolis gestes de bras, dont se servira le peintre pour *la Source* et *l'Anadyomène*, voici un très beau dessin pour *le Jésus au milieu des docteurs*, un croquis pour *l'Apothéose d'Homère*, un dessin très poussé pour le portrait de *Mme Devauçay*, une indication, bien enlevée, de *Françoise de Rimini* et de *Paolo da Francesca* et surtout des projets, des fragments, des détails de tout ordre, absolument parfait. On restera étonné par le nombre des poses, le choix des attitudes, la diversité des

mouvements, que les corps paraissent nus ou vêtus, en action ou en repos, ils trahissent l'éternelle préoccupation qu'a le maître de les choisir au moment de la plus grande beauté. Il joue aussi avec les étoffes et se fait d'elles de précieux auxiliaires décoratifs.

Ces dessins sont, pour la plupart, remarquables. Ils représentent autant d'éléments qui doivent servir à la réalisation de ses tableaux importants. M. Ingres entend bien qu'on ne passe à celle-ci qu'avec prudence. « Toute la peinture, dit-il alors, est dans le dessin fort et fin à la fois; elle n'est que là, quoi qu'on en dise, dans un dessin ferme, fier, caractérisé, même s'il s'agit d'un tableau qui doit impressionner par la grâce. La grâce seule ne suffit pas; le dessin châtié non plus. Il faut davantage; il faut que le dessin amplifie, il faut qu'il enveloppe. En même temps, il donne l'exemple des maîtres : Les grands peintres, comme Raphaël et Michel-Ange, dit-il, ont insisté sur le trait en finissant. Ils l'ont redit avec un pinceau fin; ils ont ainsi ranimé le contour; ils ont imprimé à leur dessin le nerf et la rage. » Il demeure évident que, pour ne citer que ceux-là, *la Baigneuse*, *l'Œdipe* et *la Source* du Louvre, la *Thélys* du Musée de Montpellier, l'*Anadyomène* de celui de Chantilly, illustrent magnifiquement ces grandioses théories.

« Les dessins à la mine de plomb, écrit le vicomte Henri de Laborde parlant d'Ingres, ne sont pas ceux qui lui ont coûté le moins d'efforts. » Je pense qu'on se rendra surtout compte de cette vérité en examinant les portraits dessinés du grand maître. G. Duplessis, dans son ouvrage : *les Portraits dessinés par Ingres*, a groupé un grand nombre de ces œuvres dispersées dans les musées et dans les collections et dont plus d'une centaine furent jadis exposées pour la joie des amateurs et le bonheur des artistes. Il n'est pas de témoignages plus précieux du patient génie de ce grand homme. Ainsi le crayon de la *Famille Forestier*, celui où il montre, au Louvre, M. et Mme Gatteaux, vêtus à la mode surannée du temps de Charles X, *Monsieur Leblanc* dans la collection Bonnat; puis, ailleurs, le charmant portrait si fin, si ravissant, de *Madame Destouches* coiffée d'un vaste chapeau enrubanné et les cheveux arrangés à la façon des dames de Nanteuil et de Devéria; les portraits de la famille Murat qu'il dessina à Naples, dans

sa jeunesse, pendant un séjour au palais de Joachim; ceux de Marcotte, d'Hippolyte Flandrin, de Henri Lehmann, de Mme Ingres, des comtesses d'Haussonville et d'Agoult, de Napoléon et du duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe.

Ces portraits, d'un trait fin et achevé, sont de précieuses indications pour les grands portraits peints. Ils témoignent que Ingres, ne laissant jamais rien au hasard, étudiait chacune des différentes physionomies qui posaient devant lui avec un soin scrupuleux, une perspicacité psychologique si pénétrante qu'on a pu dire qu'il était un dessinateur de caractères. Les beaux portraits du Louvre, entre autres ceux de *Monsieur Bertin*, de *Madame Rivière*, de *Monsieur Rivière*, de *Madame Morel de Tangry et ses filles*, enfin le merveilleux *Portrait de Chérubini*, prouvent jusqu'à quel point avec M. Ingres le moindre détail infime, le pli d'un châle, le revers d'un habit, une boucle de la chevelure, un pli du costume, la finesse des mains, l'expression du regard même la plus fugitive, ont de valeur pour l'artiste, doivent être pour lui le secret de la révélation des êtres. Ces portraits sont, pour la plupart autant que ceux à la mine de plomb, des miracles de dessin. Ils témoignent, à côté des cahiers de Montauban, du large et pur style du persévérant dessinateur. Les dessins de Montauban forment pour ainsi dire la grammaire de M. Ingres: les tableaux de musées sont ses définitives compositions. Et ce que nous avons voulu démontrer, c'est que, chez ce grand peintre, comme chez les maîtres écrivains, le style n'est que l'aboutissement d'une parfaite connaissance des moyens techniques, d'une pratique perfectionnée, mises au service d'une volonté indomptable et d'un grand caractère.

Ingres a placé souvent au service de l'illustration des livres son merveilleux crayon. On a retrouvé, gravées d'après lui, des vignettes, portraits et scènes diverses destinés à des ouvrages classiques ou d'histoire, dont la perfection est incomparable et ne laisse pas que d'étonner à côté des charmantes fantaisies de Devéria, de Nanteuil ou des deux Johannot.

M. Ingres avait été admis à l'Institut en 1825. Sa réputation, unanimement reconnue, n'avait fait que grandir. Nommé sénateur par le Gouvernement Impérial, honoré des grades les plus hauts de la Légion d'honneur, ce grand peintre avait, sans défaillance, poursuivi jusqu'au bout sa carrière si

féconde. « A soixante-quinze ans, écrit alors Théodore de Banville dans un charmant médaillon, le grand Ingres sépare au milieu de sa tête sa forêt de cheveux gris pour ressembler au jeune Raphaël, mais il ne parvient pas à être ridicule. Son visage auguste et obstiné ne peut pas plus faire rire que la massue d'Hercule ou le maillet de Michel-Ange. » Resté très jeune malgré l'usure de l'âge et du travail il conserva, jusqu'à la fin, une parfaite lucidité. L'admirable portrait qu'il a fait de lui-même tout jeune n'a guère besoin d'être modifié alors. Ses traits sont moins nets, plus empâtés, le front moins altier, mais c'est toujours le même fier regard, la même expression rude et douce à la fois. Le dessin demeura, jusqu'à la fin de sa belle et longue vie, son culte dominateur. « M. Ingres, dit Olivier Merson, est mort le crayon et le pinceau à la main. Pour le 1er janvier 1867, il avait fait de sa filleule, Mlle Hippolyte Flandrin, un charmant portrait, et pendant la semaine qui précéda sa courte maladie, il acheva d'ébaucher une nouvelle *Stratonice*, refit son *Ossian* et retoucha, avec une délicatesse extrême, quelques anciens dessins; l'âge n'avait pas affaibli l'œil ni la main de l'énergique vieillard. »

Ainsi la religion de la ligne, son amour des contours harmonieux, son goût des belles formes inspirent jusqu'à la fin son génie créateur. Il faut remonter bien haut, jusqu'aux maîtres anciens, dit un de ses biographes, pour trouver l'analogie d'une vie aussi exclusivement vouée à l'art que l'a été celle de M. Ingres. Un seul, parmi les contemporains de cet exceptionnel artiste, marqua d'une empreinte aussi profonde l'art de son temps : c'est Eugène Delacroix. Avec sa belle fougue, son impétuosité romantique, sa vigueur de peintre coloriste, Delacroix remua profondément la conscience esthétique du XIXe siècle. Ç'a été l'une des grandes hérésies de la critique ignorante de séparer toujours, avec une violence aiguë, ces deux hommes si bien faits pour quelquefois s'entendre. Ingres n'a pas toujours été un médiocre coloriste : les portraits, *la Baigneuse* du Louvre, prouvent qu'il connaissait parfois le ton chaud des Vénitiens. Delacroix, de son côté, n'était pas l'ignorant de dessin qu'on a prétendu. La multitude de ses croquis, le testament moral que fut le Journal célèbre qu'il laissa attestent assez le souci qu'il avait de bien construire. Sous les étoffes et les corps, la charpente dessinée, Ingres, dont

l'entêtement était féroce, détestait les empâtements, les éclats de Delacroix; mais le temps des rivalités a bien cessé pour eux; et tous deux sont réconciliés depuis leur mort, dans l'unanime admiration de ceux qui les honorent.

En ce qui touche au dessin, à l'ordre du grand style classique, Jean-Dominique Ingres s'est fait l'égal des grands hommes de la Renaissance italienne. « *Ingres*, le dernier grand païen », comme l'a si excellemment écrit M. André Michel, n'a pas été seulement l'héritier de la tradition linéaire de ces grands maîtres, mais il a, comme eux, repris leur sentiment si hardi de la plastique, osé montrer le nu et, sans la pudeur des peintres du Moyen-Age ni la grivoiserie de ceux du XVIII^e^ siècle, retracé des formes humaines les belles expressions. Portant sur le peintre de l'*Œdipe* et de *la Source* l'un des jugements les mieux justifiés, Théophile Gautier a écrit : « L'épithète de souverain, que Dante donne à Homère, sied également à M. Ingres, aussi les jeunes générations que traverse sa vieillesse radieuse la lui ont décernée. D'abord nié, longtemps obscur, mais persistant dans sa voie avec une conscience admirable, M. Ingres est aujourd'hui arrivé à la place où la postérité le mettra à côté des grands maîtres du XVI^e^ siècle dont il semble, après trois cents ans, avoir recueilli l'âme. Noble vie à prendre pour exemple, et que l'art remplit tout entière, sans une distraction, sans une défaillance, sans un doute. Enfermé volontairement au fond du Sanctuaire dont il avait muré sur lui la porte, l'auteur de *l'Apothéose d'Homère*, du *Saint Symphorien*, du *Vœu de Louis XIII* a vécu dans l'extatique contemplation du beau, à genoux devant Phidias et Raphaël, ses dieux; pur, austère, fervent, méditant, et produisant à loisir les œuvres témoignages de sa foi. Seul, il représente aujourd'hui les hautes traditions de l'histoire, de l'idéal et du style; à cause de cela on lui a reproché de ne pas s'inspirer de l'esprit moderne, de ne pas voir ce qui se passait autour de lui, de n'être pas de son temps, enfin. Jamais accusation ne fut plus juste. Non, il n'est pas de son temps, mais il est éternel. Sa sphère est celle où se meuvent les personnifications de la beauté suprême, l'éther transparent et bleu que respirent les *Sybilles* de la Sixtine, les *Muses* du Vatican et les *Victoires* du Parthénon. » Les plus autorisés des écrivains, Charles Blanc, Paul de Saint-Victor, le vicomte de Laborde,

Olivier Merson, ont ratifié ce magnifique jugement. Baudelaire lui-même, le panégyriste d'Eugène Delacroix, s'est incliné devant M. Ingres; ses disciples lui ont fait cortège, et c'est très exactement que M. Henri Roujon, dans la lucide préface qu'il a rédigée des cahiers de Montauban publiés par Henri Lapauze, a pu ajouter : « Il y a désormais, pour dire « Monsieur Ingres », une vénération infinie avec un peu de terreur superstitieuse et l'on baisse la voix malgré soi, comme si l'on parlait sous des voûtes. » Cette piété spontanée de tous ceux qui ont le culte du beau ne peut qu'honorer ceux qui en font profession. Elle témoigne qu'il n'est pas un artiste, pas un poète, pas un écrivain, qui ne s'incline devant l'œuvre de Ingres, qui ne salue en lui, à côté du peintre plus consciencieux que véritable artiste original, le plus grand dessinateur français du XIXe siècle. Ce fut, à vrai dire, selon le mot du sculpteur Preault, un Spartiate égaré à Corinthe.

OCTAVE UZANNE.

RIMBAUD CHEZ LES PARNASSIENS
SA LIAISON AVEC VERLAINE

—

I

Paul Verlaine nous a tracé la physionomie d'Arthur Rimbaud lors de son arrivée à Paris en octobre 1871. « C'était — dit-il — une vraie tête d'enfant, douce et fraîche, sur un grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore et de qui la voix, très accentuée en ardennais, presque patoisante, avait ces hauts et ces bas de la mue. » Depuis son retour de la Commune, le jeune homme s'était, chez sa mère, repris en effet, peu à peu, de teint et de mine. Son costume, sans être celui d'un dandy ni d'un godelureau de province, se présentait fort correct, fort honorable.

Durant le très court laps de temps qui s'était écoulé entre la date de la première lettre de Rimbaud et la date de son arrivée dans la capitale, l'auteur des *Fêtes galantes* avait, à ses amis du Parnasse contemporain, parlé de la prodigieuse recrue qu'on allait faire. Il leur avait communiqué les vers si savoureux et si spéciaux du carolopolitain, ainsi que ses missives décelant une âme aussi « grande » que singulière. On attendait, on désirait la venue du pénétrant rimeur des *Assis*. Charles Cros, en particulier, le génial Charles Cros, avait admiré. Il voulut aller avec Verlaine saluer Rimbaud à la descente du train. Mais, soit malentendu, soit station prolongée en quelque café, ils arrivèrent trop tard à la gare. Ce ne fut que rue Nicolet, chez Verlaine, où le voyageur au débarqué s'était aussitôt rendu, qu'ils purent lui souhaiter la bienvenue. Accueilli par Mme Verlaine et la mère de celle-ci, Mme Mauté, il causait déjà à ces femmes un étonnement par son aspect d'extrême jeunesse.

Selon un récit tendancieusement léger, Rimbaud, dès cette première entrevue, se serait montré insociable. A table, il aurait mangé goulûment et n'aurait pas daigné répondre aux questions posées avec amabilité sur son existence à Charleville

et sur sa poétique. La raison de cette attitude serait pourtant bien simple, bien claire ; et il faut vraiment être dénué de tout bon sens, de toute bonne vue, pour la mal voir, pour la faussement expliquer. Nous l'avons déjà fait connaître, cette raison. Faut-il répéter que Rimbaud traversait à ce moment la crise de la puberté, qu'il se développait extraordinairement dans sa taille allant atteindre 1m80 et que, comme à tous les garçons de son âge, il lui fallait une alimentation abondante. L'on sait, en outre, qu'il était timide paradoxalement et peu causeur. Là, dans cette maison bourgeoise, dans ce milieu artiste tout nouveau pour lui, il demeurait dans la crainte que Cros et Verlaine, ces Parisiens considérés comme des esprits supérieurs et qui l'étaient vraiment, ces Parisiens parlant avec la plus grande aisance et avec rapidité un français si joli, ne se moquassent, devant ou derrière lui, de son accent provincial un peu traînard, de sa voix muante, de son parler lourd qu'il sentait bien ne pas correspondre à l'efflorescence vertigineuse de sa pensée.

Les moqueries redoutées ne devaient pas d'ailleurs manquer de se produire. Non ce jour-là, car les interlocuteurs étaient ou trop intelligents ou trop réservés ; mais dans la suite, lorsqu'il eut affaire de hasard avec les prétentieux imbéciles vivant de tout temps, à Paris, dans le sillage des hommes de valeur pas assez énergiques ou trop pauvres pour pouvoir s'isoler. Et cela devait faire, et cela fit que la timidité d'Arthur Rimbaud, loin de s'atténuer au commerce des gens, s'augmenta et s'aigrit. Il en avait conscience, de cette timidité ; il en saisissait le côté absurde. Il en souffrait d'autant plus. Dès en présence de personnes non familières ou dont la mise était plus recherchée que la sienne, une intense rougeur lui montait au visage, et, la fierté héritée de sa mère appréhendant le ridicule de ce mouvement sanguin, il en éprouvait toujours comme une humiliation. Cela le rendait muet, lui mettait un tic nerveux en la face. A ces instants, il eût voulu positivement se trouver à cent pieds sous terre. Fantin-Latour, questionné sur les manières d'être de Rimbaud, nous a dit que, durant l'unique séance de pose obtenue pour le portrait dans *le Coin de Table*, il ne proféra pas une parole; et le grand peintre, alors qu'en réalité il y avait dans l'attitude de son modèle tout simplement une colère contre soi-

même et peut-être une souffrance de se trouver assis, immobile, son menton dans sa longue et forte main noueusement articulée et gonflée d'engelures, le grand peintre crut voir du dédain impatient sur ce juvénile visage contracté, au regard bleu clair luisant et souriant, à la forte bouche rouge plissée d'amertume.

Le pavillon de la rue Nicolet, à Montmartre, où Rimbaud venait d'être accueilli, était la propriété et l'habitation du beau-père de Verlaine, M. Mauté de Fleurville, notaire honoraire. Après la défaite de la Commune, le chef du bureau de la Presse, se croyant compromis et n'ayant pas réintégré son emploi à la Préfecture de la Seine, avait consenti, malgré de mauvais pressentiments au sujet de l'accord possible, à venir là réfugier son ménage. L'existence en commun avec les beaux-parents n'allait pas, on le sait, d'harmonie. Verlaine s'adonnait à l'alcool; M. Mauté était de mœurs ultra-bourgeoises et chicanouses. A l'arrivée de Rimbaud, l'ex-tabellion, qui n'eût pu se faire à l'idée d'héberger un artiste sans le sou, ne se trouvait heureusement pas chez lui. Il était parti en voyage d'affaires et ne devait rentrer que dans une quinzaine de jours. Verlaine proposa de garder l'arrivant jusqu'à la réussite des négociations en vue de lui assurer un logement chez des amis; et les dames acquiescèrent, à la condition que, pour la rentrée du redouté chef de maison, l'hôte serait ailleurs.

Mais il mangeait trop sans doute, au sens des Parisiennes, ce garçon aux mains gourdes et pas assez mondain! On le supporta mal, tout de suite. Le voyant gêné, Verlaine, heureux lui-même de fuir son maussade intérieur, l'emmenait dans Paris et commençait à l'initier aux ivresses de l'absinthe.

Or, l'auteur des *Poèmes saturniens* s'intéressait de plus en plus aux conversations géniales et « prophétiques » de son hôte, s'apprivoisant dans la rue. Rentré chez lui, il ne cachait pas son enthousiasme à sa femme. Celle-ci — est-ce perversité native? est-ce malins propos ouïs de son mari ? — en prit ombrage. Pourtant, a-t-il écrit dans ses *Confessions*, « il ne s'agissait en principe non pas même d'une sympathie quelconque entre deux natures si différentes que celle du poète des *Assis* et la mienne, mais d'une admiration, d'un étonnement extrêmes en face de ce gamin de seize ans qui avait dès alors écrit des

choses, a dit excellemment Fénéon, peut-être au-dessus de la littérature ». Hélas ! il était fatal qu'un être aussi extraordinaire fût dès l'abord méconnu dans son moral. Verlaine, ne pouvant lui-même deviner toute la délicatesse et la noblesse cachées sous les dehors sauvages de Rimbaud, ne garda pas, c'est certain, vis-à-vis de sa femme et de sa belle-mère, en présence de l'hôte, toute la mesure convenable et qu'auraient exigée ses responsabilités. On rentrait quelquefois ivres à la maison. Dès la première scène entre les époux à son sujet, le commensal, révolté par ce genre inattendu d'infamie, quitta sans rien dire la rue Nicolet et s'en fut errer seul dans Paris.

Combien de jours resta-t-il ainsi, de nouveau, sans gîte, sans pain, en contact avec les pires misères citadines ? Nous ne saurions le dire au juste. Nous savons seulement, par ce que nous en a confié un jour Verlaine, que lorsque celui-ci, alarmé, plein de remords au sujet de la disparition du jeune homme, et s'étant mis du reste à sa recherche, le rencontra par hasard dans la rue, sa bonne mine avait disparu : il était hâve, haillonneux, couvert de vermine, et, mourant de faim et de froid, se proposait de retourner à pied auprès de sa mère. L'on eût dit que la boue l'avait fait encore grandir. Ses habits souillés et déchirés paraissaient à présent trop petits. Toute sa personne d'enfance calamiteuse et géante revêtait un aspect fantastique. C'était un ange de Memling dans les guenilles d'un Callot.

Je me revois, la peau rongée par la boue et la peste, des vers plein les cheveux et les aisselles et encore de plus gros vers dans le cœur, étendu parmi les inconnus sans âge, sans sentiment... J'aurais pu y mourir... L'affreuse évocation ! J'exècre la misère...

écrira Rimbaud dans *la Saison en Enfer*, au souvenir de sa détresse d'octobre 1871.

Très ému de ce spectacle, Verlaine emmena tout de suite le malheureux se réconforter, en y employant les façons des pontanéité capables de toucher ce farouche cœur. Puis, l'on s'en fut retrouver Charles Cros et André Gill. Ceux-ci avisèrent et décidèrent d'aller soumettre le cas à Théodore de Banville, leur aîné et leur maître.

L'accueil du poète des *Exilés* fut charmant. Il fit d'abord remarquer à ses visiteurs — nous racontons ceci d'après

Stéphane Mallarmé le tenant de Banville lui-même -- que pour faire, comme ils disaient, du grand art, une chambre avant tout était nécessaire ; et il la loua aussitôt dans les combles de la maison habitée par lui rue de Buci. Ensuite Mme de Banville la meubla d'un lit, d'une chaise, d'une table sur laquelle on prit soin de mettre du papier, de l'encre et des plumes. Et Rimbaud, un soir, vint s'y installer. Les nuits précédentes, il avait couché dans les garnis ignobles de la place Maubert. Devant le lit immaculé, il fut saisi du scrupule d'y laisser traces de sa misère. Se dépouillant des lambeaux sordides qui le couvraient si mal, il en fit un paquet et les lança par-dessus le toit, en face de sa mansarde, au grand scandale, certes non escompté par lui, des bonnes de tous étages, embusquées derrière les croisées de leurs cuisines et guettant les agissements du nouveau locataire, dont le torse nu avait soudainement surgi de l'embrasure de sa fenêtre. Théodore de Banville, auquel on s'alla plaindre de pareille indécence, monta s'enquérir à la mansarde. « C'est — balbutia Rimbaud tout surpris, tout rouge de confusion — que je ne puis fréquenter une chambre si propre, virginale, avec mes habits tout criblés de poux. » Le bon maître n'avait pas songé jusqu'ici que ce vagabond muet pût éprouver du dégoût pour ses haillons et peut-être tomber d'inanition. Il lui fit porter bien vite des habits de rechange et l'invita à partager son dîner.

Néanmoins, Rimbaud ne devait pas habiter plus de quelques jours la mansarde de la rue de Buci. Sa susceptibilité pudique prit ombrage des sourires et des chuchotements commémoratifs du soir de son arrivée, sourires et chuchotements qu'en rentrant et sortant il surprenait aux physionomies des servantes rencontrées. Ne pouvant surmonter la sensation humiliante qu'il en éprouvait, dans cet escalier de service, il résolut de ne plus reparaître à la maison. L'exquise solitude de Théodore de Banville s'inquiéta de ne plus voir rentrer le pauvre et trop farouche poète ; elle s'informa. On lui dit que Rimbaud refusait catégoriquement de revenir habiter la chambrette. Charles Cros l'avait accueilli et logé dans son laboratoire. Mme de Banville y fit porter le lit et les autres menus meubles.

Il va sans dire qu'un être d'une telle hauteur d'âme et d'un pareil insouci matériel ne pouvait s'accommoder longtemps

d'un gîte étranger, fût-ce celui offert par le meilleur et le plus désintéressé des amis. Aussi, après un séjour relativement court dans le laboratoire de Cros, où déjà se trouvait hospitalisé un jeune artiste, le peintre Michel de l'Hay, voit-on Rimbaud rue Racine, avec le musicien Cabaner ; puis, rue Victor-Cousin. Enfin, se trouvant en possession d'une petite somme d'argent, il peut, moyennant 12 fr. 50, demi-terme du loyer, occuper un domicile bien sien, rue Campagne-Première, à Montparnasse. Emménagé en janvier 1872, il y restera jusqu'en avril suivant, date de son retour à Charleville.

Arrivé en septembre 1871 à Paris, il n'y aura donc demeuré que six mois. Et, comme l'a dit cet autre halluciné du verbe, Mallarmé, à Paris comme ailleurs, hors des Ardennes natales, il ne fut jamais qu'un *passant*.

Si l'on juge de la valeur d'une personnalité par le nombre et la durée des haines qu'elle suscite, il a fallu bien peu de temps à Rimbaud pour s'élever au-dessus de ses contemporains. Jamais homme, en six mois de vie, ne se sentit autant diffamé que cet adolescent vivant de privations dans une fièvre de génie ; jamais diffamations ne se répercutèrent avec plus de persistance que celles dont on voulut l'atteindre. On lui fit d'abord une réputation d'ivrogne. Or, Rimbaud, jusqu'ici, malgré qu'il eût déjà pensé à s'exciter l'esprit par des moyens artificiels, ignorait l'ébriété alcoolique. Quelques gouttes d'absinthe, dans la crise mentale qu'il traversait, devaient suffire pour le mettre hors de lui-même. A la vérité, on le vit en ces moments d'ivresse prendre une audace extrême de langage et devenir d'une violence extravagante d'invectives et de sarcasmes. Mais c'était la revanche à sa folle timidité. Et cela amusait Verlaine ; et cela amusait les parnassiens de rencontre qui, tant qu'elles ne les atteignirent personnellement, trouvèrent drôles les ébriétés agressives de cet enfant de seize ans d'ordinaire taciturne et ne se firent pas faute de l'abreuver, mais qui, dès que leur vanité se vit l'objet direct des appréciations tranchantes du voyant, se mirent à le haïr de toute la malice venimeuse de leur âme d'envie et de lâcheté. Ivrogne ? C'est bien vrai qu'il consentit à attiser son feu intérieur en absorbant de l'alcool et du haschisch. Mais cela, il le faisait plus encore pour avoir l'occasion de stupéfier ses détrac-

teurs que pour la jouissance égoïste et logique d'extrêmes irritations des sens embrasant sa cervelle de visions tantôt amères et tantôt douces, soleils noirs et lunes blanches, fulgurances de malheur et de béatitude :

Qu'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang
Et de braise, et mille meurtres, et les longs cris
De rage, sanglots de tout enfer renversant
Tout ordre ; et l'Aquilon encor sur les débris ;

Et toute vengeance ? — Rien !... Mais si, toute encore,
Nous la voulons ! Industriels, princes, sénats :
Périssez ! Puissance, justice, histoire : à bas !
Ça nous est dû. Le sang ! le sang ! la flamme d'or !

Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur.
Mon esprit ! tournons dans la morsure : Ah ! passez,
Républiques de ce monde ! Des empereurs,
Des régiments, des colons, des peuples : assez !

Qui remuerait les tourbillons de feu furieux,
Que nous et ceux que nous nous imaginons frères ?
A nous, romanesques amis : ça va nous plaire !
Jamais nous ne travaillerons, ô flots de feux !

Europe, Asie, Amérique, disparaissez !
Notre marche vengeresse a tout occupé,
Cités et campagnes ! — Nous serons écrasés !
Les volcans sauteront ! Et l'Océan frappé...

Oh ! mes amis ! — Mon cœur, c'est sûr, ils sont des frères !
Noirs inconnus, si nous allions ! Allons ! allons !
O malheur ! je me sens frémir, la vieille terre,
Sur moi de plus en plus à vous ! la terre fond.

Nous croyons pouvoir, sans crainte de nous méprendre, attribuer ces vers de destruction à l'influence de l'absinthe. Ils ont été faits à Paris, dans un café et en présence d'amis, au commencement de 1872 ou plutôt fin 1871. Après coup, le poète, de sang froid, y a ajouté ce commentaire ironique :

Ce n'est rien : j'y suis; j'y suis toujours.

Voici maintenant un poème en prose, d'évidence composé après une absorption de haschisch. On le doit dater aussi de 1872, et il a été inconstestablement écrit à Charleville. La phrase qui l'achève, ironique également, est un après-coup dicté par le souvenir d'une lecture de Thomas de Quincey. Il semble que Rimbaud vient d'éprouver pour la première fois la plénitude des effets du poison :

MATINÉE D'IVRESSE

O *mon* Bien! O *mon* Beau! Fanfare atroce où je ne trébuche point. Chevalet féerique! Hourra pour l'œuvre inouïe et pour le corps merveilleux, pour la première fois! Cela commença sous les rires des enfants, cela finira par eux. Ce poison va rester dans toutes nos veines, même quand, la fanfare tournant, nous serons rendu à l'ancienne inharmonie. O maintenant, nous si digne de ces tortures! rassemblons fervemment cette promesse surhumaine faite à notre corps et à notre âme créés: cette promesse, cette démence! L'élégance, la science, la violence! On nous a promis d'enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal, de déporter les honnêtetés tyranniques, afin que nous amenions notre très pur amour. Cela commença par quelques dégoûts et cela finit,— ne pouvant nous saisir sur-le-champ de cette éternité, — cela finit par une débandade de parfums.

Rire des enfants, discrétion des esclaves, austérité des vierges, horreur des figures et des objets d'ici, sacrés soyez-vous par le souvenir de cette veillée. Cela commençait par toute la rustrerie, voici que cela finit par des anges de flamme et de glace.

Petite veillée d'ivresse, sainte! quand ce ne serait que pour le masque dont tu nous as gratifié. Nous l'affirmons, méthode! Nous n'oublions pas que tu as glorifié hier chacun de nos âges. Nous avons foi au poison. Nous savons donner notre vie tout entière tous les jours.

Voici le temps des Assassins.

Et les cancans des camarades allaient leur train de boules de neige, se grossissant, se salissant, se noircissant dans leur roulement à travers les rues du Quartier-Latin, de Montparnasse et de Montmartre. Victor Hugo avait appelé « Shakespeare enfant » l'auteur du *Bateau Ivre*; Fantin-Latour l'avait voulu peindre dans son *Coin de Table*; Carjat l'avait voulu photographier pour sa galerie des célébrités contemporaines. Son génie était évident. Les subalternes de lettres en écumaient d'envie. A partir du jour où, après l'avoir grisé de boisson, ils s'étaient entendu qualifier par lui selon leur étiage, Rimbaud ne fut plus qu'un voyou, un brigand, un démon!

Lui ne prévoyait pas quel calvaire la rancune de ces gens-là lui préparait ainsi. Tout natif, fondu dans son rêve gigantesque de Beauté et de Bonté, il les aimait en les malmenant; il les aimait sans doute aussi parce qu'ils lui faisaient goûter la félicité de l'opprobre.

Il ne faudrait pas croire, car ce serait commettre une grossière erreur, que les heures de Rimbaud à Paris s'écoulèrent dans les cafés. Sa nature s'opposait violemment à ce qu'il restât longtemps assis ; elle s'opposait également à ce qu'il fût jamais l'assidu de quelqu'un. Quand il ne parcourait pas, solitaire, méditatif et intéressé, les rues kaléïdoscopiques des quartiers si divers de la grande ville, promenades qu'il préférait à tout, il fréquentait aux bibliothèques et aux musées, toujours sans compagnie, si ce n'est au Louvre, où souventes fois il rencontrait Forain, miséreux comme lui, chercheur comme lui de nouveautés esthétiques, contempteur comme lui des bourgeoisismes ; et ces deux gamins de génie, à l'esprit infernal, tout en parcourant les galeries, noyaient de leur dérision autorisée, qui les célébrités de la peinture moderne, qui les notoriétés actuelles de la littérature. On doit attribuer aux visites dans les musées l'inspiration du sonnet des *Voyelles* et des *Chercheuses de Poux*. Rimbaud s'efforçait, dès lors, à réaliser dans la poésie une synthèse émotive au moyen d'un langage intéressant à la fois tous les modes de sentir.

II

Dans les premiers moments de sa vie parisienne après qu'il eut quitté la maison de Théodore de Banville, Rimbaud reçut de quelques admirateurs une aide pécuniaire. Mais ce subside, très restreint et d'ailleurs précaire, il ne toléra pas qu'on le lui servît longtemps. Se complaire redevable, en même temps qu'obligé, n'était pas de son éducation. Cela, au surplus, l'eût gêné dans ses prétentions à la liberté totale. Il essaya, sans y réussir, de divers métiers, entre autres celui de journaliste. De sorte que l'existence menée par lui à Paris durant ce semestre fut, en général, celle effroyable de ces pauvres trop fiers pour demander des secours, trop honnêtes pour commettre un quelconque larcin. Aussi, quoique dans sa phase d'adolescence il crût avec une rapidité insolite et que cet état physiologique nécessitât, nous l'avons déjà dit, une surabondance d'alimentation, passa-t-il souvent des journées entières et même plusieurs jours de suite sans manger ; et s'il dînait, c'était la plupart du temps de croûtes ramassées dans la rue ou de détritus de marchés. Avec un estomac garni de cette façon, et étant donné que sa complexion trop nerveuse supportait

mal la boisson, le moindre verre d'un breuvage absinthé offert par Cros ou Verlaine devait, c'est évident, le mettre en démence. Et cette constatation ne suffirait-elle point pour ramener à leur valeur les anecdotes ressassées par ses ennemis et grossies par écho, tant celle du dîner des Vilains Bonshommes que les autres ?

Ah, les haillons pourris, le pain trempé de pluie, l'ivresse, les mille amours qui m'ont crucifié ! Elle ne finira donc point cette goule reine de millions d'âmes et de corps morts et *qui seront jugés !*

s'écriera-t-il encore au souvenir de cette vie.

Cependant la haine calomniatrice s'acharnait devant un pareil martyre. Ah, messieurs les arrivistes de lettres, futurs journaleux, futurs politiciens, futurs ronds-de-cuir, il ne fait pas bon vivre parmi vous quand on est pauvre et qu'on a du talent ! Et la méchante réputation qu'on lui faisait poursuivra Rimbaud jusqu'au delà du tombeau, même quand l'histoire de sa vie l'aura montré dans sa vérité de noblesse. Il aurait excité, écrivait-on encore récemment, le fâcheux penchant du pauvre Lélian aux excès alcooliques. Avant de connaître personnellement Verlaine, Rimbaud ne s'était jamais enivré ; après sa rupture avec Verlaine, il se déshabituera de boire au point que l'alcool lui fera horreur. Ce sont là des faits. Nous savons en outre que, dès le commencement de 1873, il touchera la lie de ces breuvages affolants et qu'il les prendra en profond dégoût. N'a-t-il pas, aux *Illuminations*, chansonné ce dégoût et démontré par là que si, à l'époque de son compagnonnage avec Verlaine, il éprouvait des soifs, ce n'étaient déjà plus des soifs de vin et de spiritueux ? Il est, au surplus, prouvé que l'une des principales causes des dissentiments qui s'élevèrent à Londres entre les deux amis fut la véhémence des reproches faits par Rimbaud à Verlaine au sujet de son incorrigible ivrognerie.

Nous reproduisons ici les chansons dont il vient d'être question. L'intérêt biographique présenté par elles nous y oblige. Conçues dans l'esprit de la chanson populaire et dans son rythme, elles constituent comme le prélude, comme l'ouverture de l'opéra fabuleux qu'est la vie du poète. Puis les éditions jusqu'ici parues des *Illuminations* les ont présentées

selon une mauvaise distribution, avec des incorrections, voire des lacunes : cela non par la faute des éditeurs, mais parce que le manuscrit, des brouillons sans doute, sur lequel on les imprima était mal en ordre.

SOIF

Chanson I.

Nous sommes tes grands parents,
Les grands,
Couverts des froides sueurs
De la terre et des verdures.
Nos vins secs avaient du cœur.
Au soleil sans imposture
Que faut-il à l'homme ? Boire...

Moi : Mourir aux fleuves barbares.

Nous sommes tes grands parents
Des champs...
L'eau est au fond des osiers...
Vois le courant du fossé
Autour du château mouillé...
Descendons dans nos celliers :
Après le cidre, ou le lait...

Moi : Aller où boivent les vaches.

Nous sommes tes grands parents :
Tiens, prends
Les liqueurs dans nos armoires.
Le thé, le café, si rares,
Frémissent dans les bouilloires.
Vois les images ; les fleurs :
Nous entrons du cimetière...

Moi : Ah ! tarir toutes les urnes.

Chanson II.

Eternelles ondines,
Divisez l'eau fine ;

Vénus, sœur de l'azur,
Emeus le flot pur.

Juifs errants de Norwège,
Dites-moi la neige ;

Anciens exilés chers,
Dites-moi la mer...

§

— Non, plus ces boissons pures,
Ces fleurs d'eau pour verres ;
Légendes ni figures
Ne me désaltèrent :

Chansonnier, ta filleule
C'est ma soif si folle ;
Hydre intime, sans gueule,
Qui mine et désole.

Chanson III.

Viens ! Les vins sont aux plages.
Et les flots, par millions !
Vois le bitter sauvage
Rouler du haut des monts ;

Gagnons, pèlerins sages,
L'absinthe aux verts piliers...

Moi : Plus ces paysages.
Qu'est l'ivresse, amis ?

J'aime autant, mieux même,
Pourrir dans l'étang,
Sous l'affreuse crème,
Près des bois flottants.

Chanson IV.

Peut-être un soir m'attend
Où je boirai tranquille
En quelque bonne ville,
Et mourrai plus content
— Puisque je suis patient.

Si mon mal se résigne,
Si jamais j'ai quelque or,
Choisirai-je le Nord
Ou les pays des vignes ?...
— Ah ! songer est indigne,

Puisque c'est pure perte ;
Et si je redeviens
Le voyageur ancien,
Jamais l'auberge verte
Ne peut bien m'être ouverte.

Chanson V.

Les pigeons qui tremblent dans la prairie,
Le gibier qui court et qui voit la nuit,
Les bêtes des eaux, la bête asservie,
Les derniers papillons, ont soif aussi.

Mais fondre où fond ce nuage sans guide...
Oh! favorisé de ce qui soit frais,
Expirer en ces violettes humides
Dont les aurores chargent ces forêts.

Ces choses ont été, avons-nous dit, écrites en 1873, dès le mois de janvier. L'auteur était à Charleville. Il venait de quitter Verlaine à Londres. Au foyer austère de sa mère, il s'interrogeait; il faisait un premier examen de conscience. Ce n'est point encore *la Saison en Enfer*, mais c'est déjà bien immense de lassitude temporelle et d'aspiration vers l'infini.

Dans la première de ces chansons, il se demande s'il pourrait adopter la vie de ses ancêtres terriens en le travail paisible et aisé, tout en buvant comme eux, aux heures de soif, les rafraîchissements admis; et il se répond : non! plutôt mourir que vivre ainsi, plutôt être une brute totale, et il termine par le vœu d'épuiser les banaps de la vie, d'approfondir tous les secrets de la mort. Dans la seconde, il se demande s'il va revenir à la poésie courante, inspirée des mythologies et des légendes; et il se répond : non! car cela ne correspond plus à ses besoins idéaux ; les chants qu'il adopterait seraient plutôt ceux de la soif d'infini qui le torture si intimement. Dans la troisième, il se demande s'il écoutera les appels de ses amis les poètes, de Verlaine en particulier, l'invitant à continuer avec eux cette vie de pèlerins littéraires pleine d'ivresses et d'hallucinations alcooliques; et sa réponse est toujours : non! il préférerait à cela la consomption de son être dans l'immobilité, le sommeil de l'anéantissement. Dans la quatrième, il émet cette hypothèse qu'il lui arrivera un jour, étant rassasié de connaissance et las de souffrance, de vivre paisiblement dans un pays de son choix; mais aussitôt il repousse l'hypothèse, la trouvant indigne de lui, car il ne doit entrevoir jamais ni paix, ni satiété. Dans la cinquième, il constate que parmi la nature toute la faune est mue par une soif de jouissances matérielles; en agissant comme les animaux de toute espèce, il ne s'en différencierait point, et il rêve, « étincelle d'or de la lumière », d'aller se confondre en l'extase et le mouvement des mondes supérieurs, ou bien, comme Narcisse, d'expirer dans l'épanouissement fleuri de sa pensée muette et cachée.

Il nous serait aisé de poursuivre par d'autres citations, soit des *Illuminations*, soit de *la Saison en Enfer*, la démonstra-

tion du prompt dégoût de Rimbaud pour l'ivresse de l'alcool. A quoi bon? Ne sait-on pas déjà qu'il n'aurait su s'attarder à rien, et que cela constitue peut-être la caractéristique essentielle de sa personnalité? Revenons à son existence à Paris jusqu'en avril 1872, date à laquelle, avant le départ avec Verlaine pour la Belgique et l'Angleterre, il retournera à Charleville.

III

Arthur Rimbaud n'était pas de nature à se lier facilement. Il n'avait pas l'habitude de rechercher la cordialité de quiconque. Assurément ce fut Verlaine, d'un caractère plus liant, plus lierre, qui rechercha la sienne.

Dans ce temps-là, sait-on, le ménage du poète de *la Bonne Chanson* n'allait pas du tout d'accord (1). La vie auprès de sa femme, chez les hostiles beaux-parents, devenait pénible à Verlaine, le rendait maussade. Il n'y a rien d'étrange à ce qu'il ait été heureux, lui si vagant, de fuir les positifs reproches, lourds et menaçants de chicane, dont retentissait à son endroit, presque perpétuellement, le pavillon de l'ancien notaire, pour aller oublier ses chagrins matrimoniaux dans la compagnie du poète du *Bateau Ivre*, dont la conversation lui ouvrait bien des fenêtres sur du rêve jusqu'alors inaperçu. Sa sensibilité intellectuelle, son sentimentalisme, s'émouvaient fortement des spéculations métaphysiques, du sensorialisme et des ambitions linguistiques de Rimbaud. Précisément, celui-ci s'ingéniait à une rénovation de l'art poétique tout entier. Verlaine, en l'esprit duquel dormaient des virtualités de révolte prosodique, s'excitait, se suscitait sous le fouet de tant de force et d'originalité mentales.

Le sonnet des *Voyelles*, *les Chercheuses de Poux*, avaient été le premier coup de mine dans la disposition intérieure de l'édifice technique du Parnasse. Ce coup de mine, en ébranlant les cloisons et les charpentes, devait logiquement amener l'écroulement des façades. Les rythmes fixés de la versification banvillesque, rythmes traditionnels pour la plupart, ne pouvaient plus contenir ou loger à l'aise la somme de vie lyrique qu'entendait promouvoir Rimbaud. Il nous a dit lui-même qu'il trouvait dérisoires les célébrités de la poésie mo-

(1) Voir : Edmond Lepelletier, *Paul Verlaine*.

derne, et qu'il préférait à cette poésie la littérature démodée, les contes de fée et la chanson populaire. Après avoir inventé la couleur des voyelles, il lui fallait régler « la forme et le mouvement de chaque consonne » et, étant ainsi maître de l'assonance et de l'allitération, chercher dans son instinct de nouveaux rythmes. Nous savons bien qu'il se moquera plus tard — quelle est celle de ses créations dont cet esprit si vertigineusement évolutif ne se gaussera pas ? — de ces ambitions littéraires. Mais il les eut en toute fermeté de conviction, et les réalisa dans une mesure plus grande qu'il ne le crut lui-même. Il parvenait, dit Verlaine, à des miracles de ténuité et de flou. Cela est vrai, si l'on ne considère que l'extérieur, l'immédiatement appréciable de poèmes tels que : *Eternité* et *Chanson de la plus Haute Tour;* mais si l'on s'attache au fond, on s'aperçoit qu'ils sont au contraire d'une singulière intensité de pensée et d'une terrible précision verbale. Verlaine a dit aussi de certains poèmes de Rimbaud qu'ils étaient des vers faux exprès. A notre humble avis, cela n'est pas possible. C'est le fond lui-même, ici, qui commande la forme, indubitablement. L'irradiation part du centre et dépasse la circonférence à son gré, s'il importe ; et — l'on peut comparer, n'est-ce pas ? la poésie à la lumière — s'il fallait faire ressembler le poème parnassien à un globe astral de circonférence limitée, il faudrait bien faire ressembler les derniers poèmes rimbaldiens au rayonnement illimité des étoiles, car en effet ils sont plus lointains, plus avant dans l'infini. Non, ce ne sont pas là des vers faux exprès. Ce sont des vers se libérant, rompant la muraille qui les encerclait. Et les innovations prosodiques de Rimbaud iront crescendo, nécessairement, jusqu'à la création du vers libre :

A quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.
Sous les bocages s'évapore
L'odeur du soir fêté.

Là-bas, dans leur vaste chantier,
Au soleil des Hespérides,
Déjà s'agitent en bras de chemise
Les charpentiers.

Dans leurs Déserts de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux

Où la Ville
Peindra de faux cieux.

O, pour ces Ouvriers charmants,
Sujets d'un roi de Babylone,
Vénus ! quitte un instant les Amants
Dont l'âme est en couronne.

O reine des Bergers,
Porte aux travailleurs l'eau-de-vie,
Que leurs forces soient en prix,
En attendant le bain dans la mer à midi.

Nous citerons encore cette illumination, d'une si extraordinaire splendeur de rythme :

MOUVEMENT

Le mouvement de lacet sur la berge des chutes du fleuve,
Le gouffre à l'étambot,
La célérité de la rampe,
L'énorme passade du courant
Mènent par les lumières inouies
Et la nouveauté chimique
Les voyageurs entourés des trombes du val
Et du strom.

Ce sont les conquérants du monde
Cherchant la fortune chimique personnelle ;
Le sport et le confort voyagent avec eux ;
Ils emmènent l'éducation
Des races, des classes et des bêtes sur ce vaisseau :
Repos et vertige
A la lumière diluvienne,
Aux terribles soirs d'étude.

Car de la causerie parmi les appareils, le sang, les fleurs, le feu, les bijoux,
Des comptes agités à ce bord fuyard,
On voit, roulant comme une digue au-delà de la route hydraulique motrice,
Monstrueux, s'éclairant sans fin, leur stock d'études ;
Eux chassés dans l'extase harmonique
Et l'héroïsme de la découverte.

Aux accidents atmosphériques les plus surprenants,
Un couple de jeunesse s'isole sur l'arche,
— Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne ? —
Et chante et se poste.

Est-ce que, au point de vue technique, tous les essais de vers libres produits depuis la publication, en 1886, des *Illuminations* ne tiennent pas entre ces deux poèmes? Nous ne

parlons pas du fond, qui est inimitable et d'une signification unique, aussi bien dans le premier, hallucination simple, que dans le second, évocation grandiose du voyage maritime fait par Rimbaud et Verlaine au mois de mai 1873. A-t-on jamais plus magiquement que dans ce *Mouvement* figuré le rythme d'un vaisseau partant, voguant, atterrissant? Loin de nous la pensée de vouloir diminuer en rien la valeur des poètes ayant, par la suite, adopté cette nouvelle prosodie et qui, du reste, reconnaissent en Rimbaud leur précurseur. Ils ont, conscients, promulgué les lois de cette découverte et l'ont triomphalement appliquée : de même que le grammairien formule les préceptes d'une langue qu'il n'a point créée et peut la parler en toute sûreté. Pourtant, quand l'auteur de *la Saison en Enfer* émet ceci, qu'après avoir inventé la couleur des voyelles il doit trouver des rythmes instinctifs où seront réglés la forme et le mouvement des consonnes, est-ce qu'il ne donne pas la théorie totale du vers libre ?

Mais, en 1872, les temps n'étaient pas venus d'admettre ce nouvel art poétique. On était trop près de Leconte de l'Isle et de Théodore de Banville. Personne n'aurait osé épouser, en leur audace entière, les doctrines de Rimbaud. Il a fallu que passassent sur leur éclosion trois lustres, durant lesquels elles dormirent dans les limbes de l'inédit, pour qu'une nouvelle génération s'en éprît et les fécondât.

Verlaine lui-même, bien que séduit, était encore trop possédé par la technique parnassienne. Il s'était servi de cette méthode poétique avec une grande adresse et en avait obtenu des résultats fort appréciés. Certes il était, au fond, d'avis de chercher du nouveau. Néanmoins, les succès d'estime remportés par *les Fêtes galantes* et *la Bonne Chanson* le faisaient reculer prudemment devant une modification aussi violente de la prosodie. Aussi ne s'assimila-t-il les théories de son ami que dans la mesure où elles pouvaient lui fournir encore plus d'adresse et d'originalité. Et, pour si peu qu'il s'en soit assimilé, cela suffit pour faire de lui un chef d'école. Dans son *Art poétique*, il nous a donné la nomenclature des réformes acceptées. Elles s'adaptent merveilleusement à sa nature de souplesse et de douceur félines. — Il lui faut de la musique avant toute chose, des romances sans paroles. Pour arriver à cela, il emploiera de préférence, en ses vers symétriques, le nombre impair; il

choisira des termes imprécis, équivoques, préférera la nuance à la couleur, bannira l'ironie, évitera la rhétorique et la rime riche. Et il conclut par une description générale du vers où il est impossible à toute intelligence loyale de ne pas reconnaître l'inspiration de Rimbaud :

Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

IV

Cependant d'étranges bruits couraient dans Paris sur la qualité de l'affection éprouvée par Verlaine à l'égard de son jeune ami. Aux réunions des cénacles, les appréciations les plus odieuses touchant les mœurs des deux poètes furent d'abord chuchotées, puis à haute voix émises et colportées de cafés en cabarets. On disait qu'au point de vue sexuel Rimbaud avait des goûts dépravés et que Verlaine était mû vers lui par une honteuse passion. On ajoutait — suprême sottise ! — que cette passion, en affaiblissant les facultés intellectuelles de l'auteur des *Fêtes galantes*, était cause de la mauvaise tenue des vers qu'il faisait à présent. Or ces vers étaient les ariettes des *Romances sans Paroles*.

Un rapport de police, figurant au dossier du procès de Bruxelles dont nous parlerons bientôt, s'est fait l'écho de ces grossières interprétations. Tout le monde sait comment sont menées les enquêtes de la police parisienne. L'enquêteur, un individu de mentalité fruste et soumise auquel on a préjudiciellement ordonné de trouver des indices corroborant l'imputation qui a motivé la mise en mouvement de la justice, se présente et informe chez les concierges, chez les petits boutiquiers, provinciaux enclins à la médisance et tout à fait incapables d'estimer à leur valeur significative les manières d'être, les gestes et les propos de personnes cultivées et d'une intelligence au-dessus de la moyenne populaire. Ce qu'il en rapporte ne peut être que suspect, sinon erroné. Pourtant les tribunaux en font état. Dans le cas particulier de l'enquête sur Rimbaud et Verlaine,

il se peut que la belle-famille de celui-ci ait été appelée à fournir des matériaux à l'information ; ainsi que certains camarades de Verlaine, ennemis de Rimbaud. En haut lieu administratif, on n'aurait pas dû, non plus, tenir compte de ces dépositions, ni, à plus forte raison, les transmettre à une juridiction étrangère, pouvant s'en autoriser pour une condamnation sévère envers un malheureux écrivain soupçonné déjà de participation aux faits de la Commune. Car les Mauté, juste à ce moment, intentaient contre Verlaine le procès en séparation, et les amis du Parnasse se trouvaient encore sous l'émotion immédiate des invectives de Rimbaud. Dans ces conditions, ils n'offraient, les uns et les autres, aucune garantie d'impartialité.

En nous basant sur le plus irrécusable des témoignages, celui de Verlaine libre, qui était bien l'homme le moins dissimulé sous le rapport des mœurs, nous avons affirmé à maintes reprises la gratuité dans les faits de tout ce tapage de sodomie produit autour de sa liaison avec l'auteur des *Chercheuses de Poux*. Ici nous allons essayer de présenter des observations démonstratives. La tâche est délicate, difficile. Rien n'est plus ardu que la démonstration de la vérité. Le lecteur, espérons-le, voudra, nous ayant fait au préalable l'honneur de croire que nous ne parlons sous l'empire d'aucun préjugé ou parti- pris, nous prêter son attention.

La différence d'humanité entre les deux poètes était grande : il faut le redire au point où nous en sommes de cette étude, c'est-à-dire à l'heure où ils se trouvent réunis. En 1872, Rimbaud avait dix-sept ans, Verlaine vingt-huit. La physionomie de celui-ci présentait, au regard vulgaire, de la laideur ; le visage de celui-là, « visage parfaitement ovale d'ange en exil », était d'une beauté et d'une juvénilité attirantes ; et, tandis que l'un ne paraissait encore, par ses traits, qu'un enfant, l'autre marquait d'aspect plus que son âge. Quoi d'étonnant à ce que, les voyant amis, la malveillance du commun se soit basée sur ces apparences pour conclure de leur amitié ce que l'on sait ? Au reste, Rimbaud et Verlaine, ayant eu, ou plutôt croyant avoir eu, l'un et l'autre, à souffrir par les femmes, ne se gênaient pas, aux moments surtout d'ébriété, pour déverser leur mépris, certes affecté, à l'égard du sexe féminin. On peut supposer aussi, en ce qui concerne spécialement Rimbaud,

que son état de virginité corporelle, son dégoût des vulgarités, son actuel amoralisme ou mieux sa volonté de vivre par l'esprit au-dessus de la morale, l'aient poussé à tenir des propos compromettants. Pourtant, au point de vue matériel d'homosexualité il n'en était absolument rien; il n'en pouvait, nous verrons, rien être. Car, s'il est vrai que les impressions, chez Verlaine, montaient par les sens à son cerveau pour redescendre aussitôt à son cœur et, par le sang, se répandre furieusement dans toute sa chair, il n'est pas moins vrai que, chez Rimbaud, elles arrivaient au cerveau pour s'y embraser et s'y consumer sur place. Nous l'avons déjà dit : l'un, celui-ci, était un cérébral; l'autre, celui-là, était un cardiaque. L'un était chaste, l'autre luxurieux; l'un était spiritualiste, l'autre sentimentaliste. Tous ceux qui ont été mis à même d'observer Rimbaud, et Verlaine tout le premier, savent qu'en dépit de son imagination sensuelle il éprouvait la plus grande répulsion pour l'œuvre de chair; ajoutons qu'il ne pouvait sans souffrance subir d'autrui le moindre attouchement. L'auteur de *Parallèlement*, au contraire, recherchait ardemment tout cela.

Il y a dans *Jadis et Naguère* un très beau poème, *Crimen amoris*, qui, sous un prétexte vaguement diabolique, évoque lumineusement Rimbaud parmi les voluptueux, et montre en même temps la façon dont il entend l'amour. A l'appui de ce que nous venons d'exposer, nous en citerons quelques strophes :

Dans un palais soie et or, dans Ecbatane,
De beaux démons, des Satans adolescents
Au son d'une musique mahométane
Font litière aux Sept Péchés de leurs cinq sens.

. . . . . .

Or, le plus beau d'entre tous ces mauvais anges
Avait seize ans sous sa couronne de fleurs.
Les bras croisés sur les colliers et les franges,
Il rêve, l'œil plein de flammes et de pleurs.

En vain la fête autour se faisait plus folle,
En vain les Satans, ses frères et ses sœurs,
Pour l'arracher au souci qui le désole,
L'encourageaient d'appels de bras caresseurs.

Il résistait à toutes les câlineries,
Et le chagrin mettait un papillon noir

A son cher front tout brûlant d'orfèvreries :
O l'immortel et terrible désespoir !

Il leur disait : « O vous, laissez-moi tranquille ! »
Puis les ayant baisés tous bien tendrement
Il s'évada d'avec eux d'un geste agile,
Leur laissant aux mains des pans de vêtement.

Le voyez-vous sur la tour la plus céleste
Du haut palais avec une torche au poing ?
Il la brandit comme un héros fait d'un ceste :
D'en bas on croit que c'est une aube qui point.

Qu'est-ce qu'il dit de sa voix profonde et tendre
Qui se marie au claquement clair du feu
Et que la lune est extatique d'entendre ?
— « Oh, je serai celui-là qui créera Dieu !

Nous avons tous trop souffert, anges et hommes,
De ce conflit entre le Pire et le Mieux.
Humilions, misérables que nous sommes,
Tous nos élans dans le plus simple des vœux.

O vous tous, ô nous tous, ô les pécheurs tristes,
O les gais Saints ! pourquoi ce schisme têtu ?
Que n'avons-nous fait, en habiles artistes,
De nos travaux la seule et même vertu !

Assez et trop de ces luttes trop égales !
Il va falloir qu'enfin se rejoignent les
Sept Péchés aux trois Vertus théologales !
Assez et trop de ces combats durs et laids !

Et pour réponse à Jésus qui crut bien faire
En maintenant l'équilibre de ce duel,
Par moi l'Enfer dont c'est ici le repaire
Se sacrifie à l'Amour universel ! »

Au point de vue anatomique, il y avait, chez Verlaine comme chez Rimbaud, pris isolément, une singulière contradiction. La structure virile, athlétique, de celui-ci démentait son visage enfantin, presque féminin ; la structure molle et quasi-féminine de celui-là contrastait avec son masque de vieux faune. On sait, d'autre part, que Rimbaud, à dix-sept ans, possédait la conscience intellectuelle d'un homme mûr, et que Verlaine, à vingt-huit ans, demeurait l'enfant qu'il devait toujours être. Il n'est pas jusqu'à leur manière d'agir qui ne fût, chez chacun, contradictoire de l'apparence. L'adolescent au visage de fillette montrait une énergie directe de héros ; l'homme fait, malgré sa tête de Barbare, présentait une langueur flottante

de femme sinueuse. *Le Bateau Ivre*, conçu à seize ans, c'est l'audace dans la force; *Sagesse*, écrit à trente ans, c'est la prostration dans la crainte. Quant aux rapports sociaux : Rimbaud fuyait généralement autrui ; Verlaine se mourait dans la solitude. L'un et l'autre, dirait la physiologie, furent des anormaux. Le génie est toujours anormal.

Que l'admiration poétique de Verlaine ait pu dégénérer en affection passionnelle : nous n'en disconviendrons pas. Son tempérament l'y portait, et peut-être aussi l'excitation que constituaient les interprétations des camarades et de la belle-famille. Mais, dans les raisons attachant Rimbaud à Verlaine, il n'y eut, il ne pouvait jamais y avoir autre chose qu'une sympathie idéale, la fraternité d'un génie en action pour un génie virtuel, la pitié d'une âme précocement libérée pour une âme souffrant des liens sociaux, et la volonté, en surcroît, de se créer un disciple avec cette nature vibrante et délicate, mais, hélas! trop faible et menaçant de se rompre comme une corde trop mince aux tensions trop fortes de la vie civile. « J'avais en effet — dit Rimbaud — pris, en toute sincérité d'esprit, l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du Soleil. »

Aussi, dès qu'il crut s'apercevoir du caractère équivoque pris peu à peu par l'amitié de Verlaine éloigné du lit conjugal, résolut-il de retourner à Charleville.

Pendant ce temps, Mme Rimbaud s'anéantissait de chagrin. Elle ne savait où se trouvait son fils. Un jour de la fin de cet hiver, elle reçut de Paris une lettre anonyme dénonçant la conduite d'Arthur. Il était dit dans ce papier que le jeune homme s'enivrait, que ses ivresses causaient du scandale rue Campagne-Première, où il avait son domicile, qu'il paraissait être en train de mal tourner et que sa mère, pour l'arracher aux mauvaises fréquentations, ferait bien de le rappeler près d'elle. Qui avait adressé cette lettre ? On ne le sut jamais au juste. L'impression de Mme Rimbaud fut qu'elle émanait de son fils lui-même, dont l'amour-propre aurait cru déchoir à demander ouvertement les subsides nécessaires au retour. L'instinct maternel était-il en défaut ? Il faudrait croire que non, puisque, dès en possession des fonds contenus dans l'objurgatrice lettre maternelle, Rimbaud prit le train pour les Ardennes.

Il existe plusieurs portraits du poète faits à l'époque de sa vie parisienne. Ce sont d'abord les deux photographies d'Étienne Carjat tirées à peu d'heures de distance, en la fin de 1871, dont l'une représente Rimbaud au calme et l'autre le montre excité. Celle-ci a servi de document pour les dessins parus dans *les Poètes Maudits*, *les Hommes d'Aujourd'hui* et *le Livre des Masques ;* celle-là a été utilisée pour le dessin dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne* et reproduite au *Rimbaud* d'Ernest Delahaye. Puis, c'est une peinture d'après le vif faite au commencement de 1872 par Fantin-Latour pour son tableau du *Coin de Table*, tableau dont nous avons parlé déjà plus haut. Cette toile compte parmi les plus belles œuvres du maître-peintre, et nous avons tout lieu de croire qu'elle ira un jour figurer au musée du Louvre. Une répétition à la gouache du Rimbaud de Fantin-Latour a été reproduite en tête de l'édition des *Œuvres* du poète établie par *le Mercure de France*.

V

Quelle impression générale Rimbaud rapportait-il de ces six mois d'existence à Paris ? Nous pouvons assurer que ce fut de l'écœurement, de la désolation. L'arrivisme obséquieux de quelques-uns des littérateurs rencontrés, lesquels ne répugnaient pas à poursuivre de leur galanterie intéressée les femmes susceptibles, à quelque titre que ce fût, de s'entremettre en leur faveur, l'avait par-dessus tout révolté.

J'ai eu raison — écrira-t-il dans *la Saison en Enfer* — de mépriser ces bonshommes qui ne perdraient pas l'occasion d'une caresse, parasites de la propreté et de la santé de nos femmes, aujourd'hui qu'elles sont si peu d'accord avec nous. J'ai eu raison dans tous mes dédains : puisque je m'évade.

Ah, certes il les avait dédaignés et méprisés ! Il ne leur avait célé, même, ni son dédain, ni son mépris. Ces messieurs ne le lui pardonnèrent jamais, et s'en vengèrent bassement. Mais depuis quand l'homme de génie n'a-t-il plus le droit de dédaigner, de mépriser les imbéciles et les pignoufs (ce sont les propres expressions de Rimbaud) ? Nous demandons cela aux écrivains de la génération suivante qui crurent devoir s'autoriser des rages parnassiennes pour propager des monstruosités sur le compte du grand et pur poète envers lequel ils sont pour

la plupart redevables, soit directement, soit à travers Verlaine, d'une forte part de leur talent.

Au cours de ce printemps de 1872, à Charleville, Rimbaud se complut à vivre isolé, presque misanthrope. Rencontrait-il, par hasard, quelque ami de collège, il s'ingéniait à l'écarter en lui tenant des propos bouleversant toute morale acquise. De plus en plus visionnaire, plongé presque continuellement dans une muette rêverie, par les rues, par la campagne, à grandes enjambées il allait, sans paraître s'intéresser à rien de réel. Ses regards d'extase, doux et terribles à la fois, bleus de ciel et bleu d'acier, fixés sur l'infini en même temps que noyés dans les flammes de sa pensée crépitante de forces destructrices et débordante de puissance créatrice, fascinaient les êtres se plaçant sous leur rayonnement et qui, éloignés, gardaient de ce contact lumineux une crainte sacrée. A la maison, sa mère, si énergiquement active et qui savait son fils tel, lui faisait quelquefois, non sans appréhension, reproche au sujet de son apparente oisiveté. Il répondait, d'une voix de volonté sanglotante, qu'il travaillait beaucoup, au contraire, que son travail, bien que travail de pensée, était des plus exténuants. — Mais cela pratiquement ne mène à rien, faisait observer Mme Rimbaud. — Tant pis ! répondait-il. J'écris : *il le faut !...* Et en effet, la nuit, dans sa chambre, il « brassait son sang » à noter ses illuminations : *Enfance*, *Phrases*, *Ornières*, etc., à composer des poèmes en vers libérés : *Fêtes de la Faim*, *Loin des oiseaux...*, *Michel et Christine*, *Mémoire* (1), *Jeune Ménage*, *Patience*, *la Rivière de cassis...* et combien d'autres, disparus.

A Paris, il venait d'écrire : *Après le Déluge*, *Barbare*, *Mystique*, *Fleurs*, *Aube*, et sans doute ces *Veilleurs* et ce recueil de *la Chasse spirituelle* confisqués, que nous allons le voir réclamer si souvent. Il écrira bientôt à Bruxelles, à Londres et à Charleville : *Villes*, *Métropolitain*, *Jeunesse*, *Guerre*, *Génie*, *Solde*, *Vies*, *Promontoire*, *Parade*, etc.

C'est donc l'époque qui montre la phase la plus pleine et la plus éblouissante de son génie littéraire. Il y atteint des hauteurs inconnues jusqu'à lui. C'est vraiment l'infini de la pensée dans la profondeur. Cela donne le vertige. Et quant à la langue, et quant au style, « flammes et cristal, diamant,

(1) Voir notre article au *Mercure de France* du 1er novembre 1910.

fleuves et fleurs et grandes voix de bronze et d'or », ils sont la magnificence même, avec leurs facettes omnicolores ! Jamais personne n'a autant fait exprimer à la parole. Quelle densité d'idées ! Quelle intensité de vision dans l'inconnu ! On est aveuglé par tant de luminosité ! Rimbaud, le Rimbaud des *Illuminations*, c'est Pascal doublé du saint Jean de l'Apocalypse ; plus encore : c'est l'Esprit lui-même. Vraiment, comme l'a émis la froide perspicacité de Félix Fénéon, cela est au-dessus de toute littérature.

GÉNIE

Il est l'affection et le présent, puisqu'il a fait la maison ouverte à l'hiver écumeux et à la rumeur de l'été, lui qui a purifié les boissons et les aliments, lui qui est le charme des lieux fuyants et le délice surhumain des stations. Il est l'affection et l'avenir, la force que nous, debout dans les rages et les ennuis, nous voyons passer dans le ciel de tempête et les drapeaux d'extase.

Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée, raison merveilleuse et imprévue, et l'éternité : machine aimée des qualités fatales. Nous avons tous eu l'épouvante de sa concession et de la nôtre : ô jouissance de notre santé, élan de nos facultés, affection égoïste et passion pour lui, lui qui nous aime pour sa vie infinie...

Et nous nous le rappelons, et il voyage... Et si l'Adoration s'en va, sonne, sa promesse sonne : « Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré ! »

Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères des femmes et des gaîtés des hommes et de tout ce Péché : car c'est fait, lui étant, et étant aimé.

O ses souffles, ses têtes, ses courses ! la terrible célérité de la perfection des formes et de l'action ! O fécondité de l'esprit et immensité de l'univers ! Son corps ! le dégagement rêvé, le brisement de la grâce croisée de violence nouvelle ! Sa vue, sa vue ! tous les agenouillages anciens et les peines *relevés* à sa suite ! Son jour ! l'abolition de toutes souffrances sonores et mouvantes dans la musique plus intense ! Son pas ! les migrations plus énormes que les anciennes invasions !

O lui et nous ! l'orgueil plus bienveillant que les charités perdues ! ô monde ! et le chant clair des malheurs nouveaux !

Il nous a connus tous et nous a tous aimés. Sachons, cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule à la plage, de regards en regards, forces et sentiments las, le héler et le voir, et le renvoyer, et, sous les marées et au haut des déserts de neige, suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour.

Et quand il s'est ainsi lui-même, pour ainsi dire, objectivé; qu'il a, en pleine joie, décrit son pouvoir, il se retourne vers les hommes et leur offre, non sans raillerie, ses créations, dont il voudrait bien enfin, le pauvre, tirer sa subsistance :

SOLDE

A vendre ce que les juifs n'ont pas vendu, ce que noblesse ni crime n'ont goûté, ce qu'ignorent l'amour maudit et la probité infernale des masses, ce que le temps ni la science n'ont pas à reconnaître : les voix reconstituées ; l'éveil fraternel de toutes les énergies chorales et orchestrales et leurs applications instantanées ; l'occasion, unique, de dégager nos sens !

A vendre les corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance ; les richesses jaillissant à chaque démarche ! Solde de diamants sans contrôle !

A vendre l'anarchie pour les masses ; la satisfaction irrépressible pour les amateurs supérieurs ; la mort atroce pour les fidèles et les amants !

A vendre les habitations et les migrations, sports, féeries et conforts parfaits, et le bruit, le mouvement et l'avenir qu'ils font !

A vendre les applications de calculs et les sauts d'harmonie inouïs ; les trouvailles et les termes non soupçonnés — possession immédiate ; l'élan insensé et infini aux splendeurs invisibles, et ses secrets affolants pour chaque vice, et sa gaieté effrayante pour la foule !

A vendre les corps, les voix, l'immense opulence inquestionnable, ce qu'on ne vendra jamais !

Les vendeurs ne sont pas à bout de solde. Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de sitôt.

Ecoutez-le encore s'objurguant le génie :

Tu en es encore à la tentation d'Antoine : l'ébat du zèle écourté, les tics d'orgueil puéril, l'affaiblissement et l'effroi. Mais tu te mettras au travail : toutes les possibilités harmoniques et architecturales s'émouvront autour de ton siège. Des êtres parfaits, imprévus, s'offriront à tes expériences. Dans tes environs affluera rêveusement la curiosité d'anciennes foules, de luxes oisifs. Ta mémoire et tes sens ne seront que la nourriture de ton impulsion créatrice. Quant au monde, quand tu sortiras, que sera-t-il devenu ? En tout cas, rien des apparences actuelles.

C'est dans cet état de spiritualité que le trouvaient à Charleville des lettres des amis de Paris, Forain, Verlaine. Ce dernier, aussitôt Rimbaud en allé, avait éprouvé remords encore

de son attitude envers l'adolescent et lui avait écrit pour demander pardon. Mais l'illuminé faisait la sourde oreille. Une fois pourtant, réfléchissant qu'un de ses manuscrits auquel il attachait de l'importance, *la Chasse spirituelle*, se trouvait entre les mains de Verlaine, chez les Mauté, et éprouvant vraisemblablement à ce moment-là le désir de le publier, il avait fini par répondre. Au reçu de la lettre tant attendue du carolopolitain, Verlaine, à la vérité, eut un premier mouvement raisonnable et mit l'objet réclamé sous enveloppe, se disposant ainsi à l'expédier. Pour quelles raisons n'alla-t-il pas jusqu'à le confier à la poste et revint-il, de cette façon, sur son premier mouvement? Nous ne saurions rien affirmer sur ce point. Devons-nous supposer que de garder ce manuscrit apparut soudain au pauvre Lélian comme le plus sûr moyen de se ménager encore des rapports avec Rimbaud? Pensa-t-il que, la chose étant destinée à être imprimée à Paris, il n'était pas utile de la renvoyer à Charleville, où une colère de l'auteur pourrait la détruire? Toujours est-il qu'au lieu de renvoyer *la Chasse spirituelle*, il posta à son ami des lettres atermoyantes, lettres cordiales, trop cordiales, où se lisaient des sermonts de ne plus donner prise au grief qui les avait séparés et de se conduire désormais envers Rimbaud de la façon dont celui-ci, sévèrement, l'entendait : c'est-à-dire sans que jamais déviassent en de la saleté charnelle leurs rapports d'esprit à esprit, d'âme à âme. Il joignait à ces lettres des vers devant figurer plus tard aux *Romances sans paroles*, vers qui, en dépit de la méprise volontaire des mots, sont très évocateurs, très démonstratifs même du différend survenu entre les deux poètes :

Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses.
De cette façon nous serons bien heureuses,
Et si notre vie a des instants moroses,
Du moins nous serons, n'est-ce pas? deux pleureuses.

O que nous mêlions, âmes sœurs que nous sommes,
A nos vœux confus la douceur puérile
De cheminer loin des femmes et des hommes
Dans le frais oubli de ce qui nous exile.

Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles
Eprises de rien et de tout étonnées,

Qui s'en vont pâlir sous les chastes charmilles
Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.

Dans les moments où, à Charleville, il n'était pas possédé par ses visions, Rimbaud s'ennuyait à mourir. Il répondait à ces lettres, à ces vers par l'envoi d'*Illuminations* et d'épîtres chargées d'amertume. Il n'oubliait pas son manuscrit. A plusieurs reprises, il avait fait part à sa mère d'inquiétudes à ce sujet. Il ne lui avait pas célé non plus son amitié pour Verlaine, tout en la mettant au courant des odieux bruits propagés à ce propos. Mais voici qu'il se reprenait à prêter l'oreille aux suggestions de son démon du départ! Puisant dans sa terrible énergie d'âme le mépris du danger, il envisageait peu à peu comme nécessaire un nouveau voyage à Paris. Là, il retrouverait *la Chasse spirituelle* et la ferait éditer. Il aimait, d'esprit, beaucoup Verlaine; il aimait comme la force aime la faiblesse, paternellement, maternellement, fraternellement; et il se sentait la résolution suffisante, et il se savait l'autorité nécessaire pour le maintenir dans les limites acceptées. Celui-ci, d'ailleurs, montrait la plus vive contrition et multipliait ses appels de désespéré. Mme Rimbaud, de toute sa force sévère de persuasion, s'opposa bien à la fuite de son cher fils vers les affreux dangers de cette fréquentation ; elle réussit pendant un certain temps à le retenir dans les Ardennes. Pourtant, vers la fin du mois de juillet, c'est-à-dire plus de trois mois après la date de son retour à Charleville, Rimbaud demanda soudainement à sa mère les moyens pécuniaires de se rendre à Paris.

Verlaine venait de lui faire entrevoir des voyages à l'étranger. La fatalité, ce démon qui toujours le força de s'évader, fut plus impérieuse que tout. Pour un départ en Belgique et en Angleterre, il alla rejoindre son ami.

Roche, novembre 1910.

PATERNE BERRICHON.

POÉSIES

LA REVENUE (RENTRÉE DES TROUPEAUX)

Sur les prés argentés frissonne l'ombre émue,
La cendre du soleil glisse des mains du Soir,
Et des taches d'or vif courent sur l'abreuvoir,
Sous les saules rêveurs qu'un vent tiède remue.

Aux lèvres des taillis flotte une âme inconnue,
Et dans le vallon blanc guidant son troupeau noir,
Loin du bord où, vers l'aube, il est allé s'asseoir,
Le pâtre aux yeux songeurs mène la revenue.

Tout se tait dans le calme immense des sentiers,
Seul un murmure vibre aux cloches des béliers
Et coule en pleurs d'airain sur les lis de la plaine.

La source entr'ouvre l'herbe avec ses doigts pourprés,
Et le pâtre contemple à travers les forêts
Une goutte d'azur qui tremble au front d'un chêne.

SONNET

J'ai gravé mon amour au flanc pâle d'un chêne ;
L'écorce frémissante et tiède sous mes doigts
A gardé les accents que ma tremblante voix
N'osait encor livrer aux souffles de la plaine.

Et quand Avril en fleurs rit dans l'aube sereine,
Lorsqu'un neigeux frisson fait palpiter les bois,
Sur le tronc reverdi je vais lire parfois
Les mots inachevés que l'œil découvre à peine.

En vain saigne l'Automne, en vain glissent les jours,
Sous leur robe de sève ils grandissent toujours,
Ils brûlent plus profonds dans la mousse légère.

Et le passant rêveur qui les rencontrera
Dans la blanche forêt, au soir calme, dira :
— A qui donc s'adressait cette douce prière ?...

LE RÊVE

Ce qui flotte, ce qui s'effeuille,
Ce qui plane, glisse ou frémit,
Ce qui tombe dans l'Infini
Ou goutte à goutte ou feuille à feuille ;

Toutes les frémissantes voix
Que le vent porte et l'ombre efface,
Les pas qu'on entend dans les bois,
Les sons qu'on entend dans l'espace,

Les mystérieuses rumeurs
Qui dorment au fond des vallées,
Et les frissonnantes clameurs
Que versent les nuits étoilées ;

Et le mélodieux soupir
Que le soir berce dans les branches,
Comme un chant prompt à s'assoupir
Dans la fraîcheur des lyres blanches ;

Tout ce qui passe et qui s'enfuit,
Tout ce qui monte ou qui s'achève,
Ce qui murmure dans la nuit,
C'est l'âme éternelle du rêve.

INTÉRIEUR — LE SOIR

Un rayon de lune tout bleu
Glisse par la fenêtre close,
Et court sur la pourpre du feu
Comme un sylphe dans une rose.

Et ce doux rayon qui descend
Et s'en vient à mes pieds s'étendre,
Allonge un baiser languissant
Aux murailles couleur de cendre.

D'où vient-il? Le feuillage obscur
Sous sa clarté blonde s'irise...
L'on dirait une âme d'azur
Flottant dans la poussière grise.

On dirait que des yeux éteints
A travers les dalles funèbres,
Ainsi que des astres lointains,
Versent leurs ors dans les ténèbres.

Et l'on dirait des doigts pâlis
Que le sang de l'ombre colore,
Et tendus comme de grands lis
Vers les caresses de l'aurore.

D'où viennent-ils, ces regards blancs?
D'où viennent ces doigts de lumière
Qui, sous les feuillages tremblants,
Fondent en nacre sur la terre?

... Ce sont les yeux, ce sont les doigts,
O lune, qui, dans l'aube noire
Des crépuscules d'autrefois,
Se sont élevés vers ta gloire.

Les yeux tendres se sont fermés,
Les mains ont clos leur fleur sereine,
Mais sur tes bleuâtres sommets
Ton souffle les enlace, ô reine!

Ils revivent dans ta splendeur,
Tu les baignes, tu les inondes,
Et sous l'aile de ta lueur
Ils flottent, légers, sur les mondes.

ANTONINE COULLET.

AVILA

L'Acropole émeut comme un autel abandonné, écrit M. M. Barrès, on peut en dire autant d'Avila. Si puissante est la force du nom de sainte Thérèse, qu'il domine l'antique cité de los Caballeros, qu'il règne toujours sur ses murs effrités et tremblants. Qu'importe que la ville trop grande éparpille dans ses rues désertes ses pauvres dix mille âmes semblables à des fantômes qui ne parviennent pas à lui donner le simulacre de la vie? Qu'importe ses sombres palacios inhabités, ses églises désertes, ses couvents vides. Au coucher du soleil, quand ses derniers rayons vont disparaître derrière les pics neigeux du Guadarrama, le souvenir de la restauratrice du Carmel donne à la cité une fulguration d'apothéose. La ville morte flamboie ; c'est bien sur son sol, et non ailleurs que devait naître cette vierge passionnée chez laquelle le rêve se mêle à l'action, et chez elle, ces deux actes si dissemblables s'harmonisent et se complètent l'un par l'autre.

Avila n'est qu'un tombeau, mais un tombeau éclairé par la lumière de ce qui a été. Ses ruines sont de véritables ruines, tant mieux; les architectes archéologues ne les ont pas rajeunies, heureusement. Venir à Avila, c'est accomplir un pèlerinage. N'y entend-on pas encore le souffle et la respiration de la Sainte qui exhale des parfums de fleurs, de nobles fleurs de poésie, c'est-à-dire d'amour; des chapelles et des églises qu'elle a élevées, à moitié effondrées aujourd'hui, surgit une grandeur sublime s'il en fut, puisqu'elle est l'âme de l'Espagne.

Avila est l'expression complète de cette âme espagnole rude, énergique, concentrée. C'est un amas de pierres dans la solitude, une ruine altière sur une éminence que l'on aperçoit de tous côtés.

Du haut de ses murailles à peu près encore intactes, on domine une région qui semble éternellement dévastée, brûlante en été, glacée en hiver, qui l'enveloppe et lui sert de cadre. A cela, il convient d'ajouter la solitude, cette solitude qui

appelle l'idée de la mort, de l'anéantissement, du détachement suprême, fond de l'âme castillane.

Véritable évocation du passé, la fière cité, bâtie sur une éminence aux temps héroïques, a servi de sentinelle avancée pour surveiller l'ennemi, pour avertir de son approche; le Maure ne pouvait guère avancer, sans qu'on le vît de ses remparts ou des tours de sa cathédrale faisant pour ainsi dire corps avec les murs d'enceinte et que ses chevaliers ne courussent sus à l'infidèle. Mais ces hautains gentilshommes, qui descendent impétueux de leur roc où en toute saison le vent souffle et gémit en une éternelle désolation, pour défendre leur foi, soutiennent avec une même fermeté leurs prérogatives et la dignité royale. En 1465, ils prononcent la déchéance du lâche Henri IV de Castille, mais, justiciers implacables, ils dressent une image de l'indigne monarque à laquelle ils arrachent sa couronne et enlèvent son épée.

Avila, appelée d'abord Avila de los caballeros, du nombre de chevaliers qui l'occupèrent pour combattre les Maures, puis Avila de los reges, alors qu'elle devint le séjour des rois et des princes castillans, changea encore son qualificatif pour prendre celui de los santos, qu'elle doit à la succession des grands évêques qui occupèrent son siège épiscopal, et surtout à sainte Thérèse.

Nous ne sommes ni un exégète ni un hagiographe, nous n'entreprendrons en aucune façon de raconter la vie de l'héroïque mystique; ce que nous voulons dire seulement, c'est la parfaite conformité entre elle et les lieux qui l'ont vue naître, la mélancolie déchirante des couvents où elle a vécu, des monastères où elle a séjourné.

Sa maison pas plus que son jardin, où avec son frère Rodrigue elle bâtissait des ermitages en posant les unes sur les autres de petites pierres — et elles ne manquent pas à Avila, — n'existent plus; sur leur emplacement fut élevé un couvent de carmélites occupé aujourd'hui — dérision des choses humaines — par une bibliothèque sans livres et un conservatoire de musique et de déclamation, sans élèves. La chapelle qui y était attenante — faible consolation — conserve quelques débris de sa cellule et son portrait. Le portrait est précieux, il n'a rien de mièvre ni d'efféminé, loin de là; les traits et l'expression du visage témoignent de ce que fut Teresa de Cespeda :

une âme fortement trempée, bonne, noble, concentrée, toujours prête à la lutte sans la désirer cependant, mais comme ses ancêtres, dont elle fut la conséquence et l'épanouissement, toujours disposée à accomplir son devoir, tout son devoir. En dehors des murs de la ville, au delà d'une vallée resserrée qui l'écarte de l'enceinte crénelée, sur l'emplacement de l'ancien ghetto, au milieu de ruines et de misérables bicoques branlantes couleur de safran ou de poussière, selon les heures du jour, se dresse le couvent de l'Incarnation, où sainte Thérèse prit le voile. Sur la façade de la chapelle du monastère est sculpté l'écusson de la famille maternelle de la grande amoureuse, des Alhumeda ; ce mot, en espagnol, signifie fumée. Ces armoiries consistent en une tour enveloppée de flammes, allusion à un fait d'armes d'un des ancêtres de la Sainte qui s'enfuit d'un château auquel les Maures avaient mis le feu, grâce à la fumée provoquée par cet incendie. Thérèse n'y vit-elle plutôt que hors le feu, l'amour, tout n'est que fumée ?

Allons à la suite de sainte Thérèse ; l'Espagne d'aujourd'hui n'est pas si loin qu'on serait porté à le croire de celle du XVI^e^ siècle pour que nous ne puissions le faire. Les êtres, les lieux et les choses n'ont guère varié. Si Don Quichotte et Sancho Pança sont immortels, encore tels que les a décrits Cervantès, si de nos jours le chevalier de la Triste Figure vient se faire habiller à Paris, si son écuyer, beaucoup moins transformé, porte toujours la veste courte, la culotte s'arrêtant au genou et la mante rayée sur l'épaule, les vieux Castillans d'Avila sont comme lui.

Suivons la réformatrice du Carmel dans ses voyages, quand, quittant Avila, elle traversait les plateaux dénudés, parsemés de pierrailles du Guadarrama, pour aller fonder ou visiter un de ses monastères. Dans une galère, c'est-à-dire un chariot dont le fond consiste en paillassons retenus par quelques mauvaises cordes, elle empile une ou deux pauvres paillasses, des caisses disjointes, un récipient contenant de l'eau bénite, une statuette de l'Enfant Jésus, une clochette pour sonner l'heure de l'oraison, une horloge à sable pour mesurer le temps des différents exercices, deux ou trois pots de terre pour au besoin cuire les aliments indispensables et c'est tout. Dès que la clochette tintait, raconte un de ses historiens, le Père Ribera, tout ceux qui étaient du voyage, religieux, prê-

tres, séculiers, cochers, domestiques, suspendaient leurs occupations et observaient le silence. Les nuits, quand faire se pouvait, se passaient à l'hôtellerie. Avant de sortir de la galère ou du chariot, les religieuses baissaient leurs grands voiles et se fermaient dans une chambre séparée, et l'une d'elles, désignée comme gardienne, se tenait près de la porte pour recevoir les commissions du dehors sans troubler le recueillement des autres. Chaque matin, un des prêtres qui les accompagnaient disait la messe, puis on chantait des cantiques composés par sainte Thérèse.

Encore une fois, ces choses, qui semblent si loin de nous, paraissent tout proches sur les lieux, dans les endroits où elles se sont passées.

Nous ne saurions assez le répéter, l'Espagne d'aujourd'hui est toujours l'Espagne de jadis.

Sainte Thérèse n'est plus, du moins elle n'est plus sur cette terre, mais l'âme de son peuple est demeurée immuablement la même. Toujours simpliste, rude et primitif sous des apparences contradictoires, le Castillan du xx^e^ siècle témoigne comme ses ancêtres des plus pures aspirations idéalistes combinées avec le terre à terre de l'existence. A Avila, si l'on ne trouve pas le Christ en peau humaine à la vraie barbe et aux vrais cheveux de la cathédrale de Burgos, on rencontre son équivalent, dans chacune de ses églises, de ses chapelles ; dans le plus humble de ses sanctuaires se voit une statue de la Vierge habillée des pieds à la tête, vêtue d'une robe de soie recouverte d'un manteau, un voile de dentelle sur la tête ; un mouchoir brodé, un missel et un chapelet dans une main, un éventail ouvert ou fermé dans l'autre. Dans les oratoires, sous le vocable de la Madeleine, se dresse l'effigie de la célèbre pénitente, le visage encadré d'une opulente chevelure, du fard aux pommettes, des colliers au cou, des bagues aux doigts, portant une toilette des plus luxueuses ; il en est de même pour les martyres. Les vierges, les saintes sont pourvues d'un vestiaire qu'envierait une reine, consistant en robes et en manteaux de brocart et de soie de toutes couleurs brodés d'or, lamés d'argent. A côté de ce luxe, — rien n'est trop riche pour la mère de Dieu et pour ses élus, — dans les maisons de l'ordre de sainte Thérèse, à certains anniversaires, à certaines solennités, on dresse au haut de la nef un humble

catafalque sur lequel on étend une robe blanche de carmélite à plis rigides qu'accompagne un rosaire à croix et à médailles de cuivre, surmontée d'un voile noir de religieuse sous lequel apparaît une vraie tête de mort. L'Espagnol ne cherche la consolation et le réconfort que dans les espérances futures, ne voit l'apaisement à ses passions concentrées qu'au delà du tombeau. Le tragique est la dominante de sa sensation. Il est toujours l'homme du premier mouvement, sinon un impulsif, tout au moins un instinctif auquel les nuances et les complications sont étrangères. Chez lui le ressort est excessif et la détente subite. Aussi plus accessible aux sens qu'aux idées, il va à l'action sans hésiter.

Qui n'a entendu parler des Pasos ou réunions de statues peintes dorées ou affublées de vêtements d'étoffe figurant, réunies, les scènes de la Passion, promenées jadis par les rues lors des cérémonies de la Semaine Sainte — nous ne parlons pas bien entendu des mascarades presque sacrilèges de Séville — dans lesquelles il était bien difficile de soustraire à la fureur populaire celles qui figuraient les bourreaux du Christ ainsi que les malheureux qui les portaient.

Si les Pasos ne sortent plus guère dans les Bastilles, l'Espagnol, toujours assoiffé de fastueuses cérémonies, a besoin — à côté des courses de taureaux — des splendeurs des processions religieuses, si fréquentes encore, aux longues théories de moines et de membres de confréries cachés sous de rudes frocs de bure aux capuchons abaissés ou des cagoules percées à la hauteur des yeux, suivies de rangs pressés de prêtres ployant sous de lourdes dalmatiques de velours et de soie constellées d'or et de pierreries, aux reflets attardés de Byzance.

Mais tout cela n'est plus qu'un souvenir. Avila dort d'un sommeil profond; ses gentilshommes, guerriers et batailleurs, gisent sous les dalles des églises; ses saints et ses saintes, sous les pierres des cloîtres de ses monastères ; sa cathédrale n'est plus gardée que par les statues de pierre d'hommes poilus, forts et trapus qui se dressent sous son porche ; mais si ses parvis ne voient plus circuler sur leurs dalles les fiers chevaliers d'antan, ils sont aujourd'hui encombrés — c'est d'ailleurs le seul endroit de la ville qui ne soit pas désert — par des mendiants fièrement embossés dans leur mante trouée, le visage à demi caché sous la couverture effilochée qui leur

remonte jusqu'aux yeux et aux oreilles, haillons décolorés tour à tour par la pluie et le soleil. Calmes et fiers, insensibles aux privations et à la pauvreté, sans espoir et presque même sans désir d'en sortir, sans aspirations vers un sort meilleur, philosophes austères, convaincus que le travail est inutile et avilissant, ils semblent penser que la misère hautainement portée est une sorte de sacerdoce.

Ils ne sollicitent pas la pitié — qui n'est d'ailleurs pas un sentiment espagnol, — ils demandent seulement une légère aumône, ce qui n'est pas la même chose, tant s'en faut, et à laquelle ils jugent avoir droit.

Du haut de la tour de la cathédrale, l'œil suit à perte de vue les plateaux rocailleux du Guadarrama, les monticules et les escarpements où de loin en loin des chèvres étiques se dressent contre de maigres buissons ; dans ce labyrinthe de terrains convulsés nous cherchons à deviner, sans y parvenir, les sentiers que Thérèse enfant prit avec son frère Rodrigue — le confident de ses espoirs — pour atteindre le pays des Maures et y conquérir la couronne du martyre.

Mais tout a un temps, il nous faut quitter Avila, l'expression la plus complète de l'inflexibilité de l'Espagne, de l'exaltation produite par la sérénité des lieux, le tragique du milieu... et dans le train qui nous emporte, nous songeons avec désespoir que peut-être nous n'y reviendrons plus.

PAUL LAFOND.

FLAUBERT A CHENONCEAUX

D'autres châteaux de Touraine offrent autant, sinon plus, d'intérêt que Chenonceaux.

Chaumont, Luynes et Amboise sont autrement grandioses d'aspect; Ussé ou Chinon s'encadrent de paysages plus gracieux ; mais tandis que la politique a laissé dans ces grandes demeures des souvenirs tristes ou quelquefois sanglants, on ne rencontre à Chenonceaux que celui des fêtes, des réunions aimables et brillantes. L'histoire de Chenonceaux est charmante.

Flaubert y vint-il avec les préjugés d'un érudit ou son impression fut-elle spontanée? Dans tous les cas, lui qui devait se montrer quelquefois morose durant son voyage en Bretagne, s'enthousiasma pour la Touraine, et la description qu'il en fit dans *Par les Champs et par les Grèves* s'égaya de tout le plaisir qu'il a ressenti.

Les châtelains de Chenonceaux méritaient certes les éloges que Flaubert devait leur décerner. C'étaient alors M. et M^me^ de Villeneuve, qui se plaisaient à faire les honneurs de leur domaine avec une simplicité et une amabilité exquises.

M. de Villeneuve était heureux de se pouvoir livrer loin du monde aux plaisirs de la campagne et employait sa fortune à des travaux utiles qui transformèrent Chenonceaux en un séjour d'une incroyable activité. M^me^ de Villeneuve y fit venir des jardiniers de premier ordre pour l'aider dans ses entreprises de culture et on y avait vu quelques années plus tôt un jeune étudiant du nom de Bretonneau, qui, ayant échoué à Paris dans ses examens de médecine, était venu s'établir au village de Chenonceaux comme officier de santé et aidait de ses conseils de botaniste les jardiniers de M^me^ de Villeneuve. Celle-ci, comme témoignage de gratitude, avait su faire disparaître le découragement qui avait interrompu la carrière de l'étudiant et l'avait déterminé à subir sa thèse de doctorat. Il devint un des médecins les plus illustres de son temps.

Flaubert avait donc vu juste lorsqu'il écrivait :

Je ne sais quoi d'une suavité singulière et d'une aristocratique sérénité transpire du château de Chenonceaux. Il est à quelque distance du village qui se tient à l'écart, respectueusement. Bâti sur l'eau, en l'air, il lève ses tourelles, ses cheminées carrées.

Le Cher passe dessous au bas de ses arches, dont les arêtes pointues brisent le courant. C'est paisible et doux, élégant et robuste. Son calme n'a rien d'ennuyeux et sa mélancolie n'a pas d'amertume.

On entre par le bout d'une longue salle voûtée en ogives, qui servait autrefois de salle d'armes. On y a mis quelques armures qui ne choquent pas et semblent à leur place. Tout l'intérieur est entendu avec goût. Les tentures et les ameublements de l'époque sont conservés et soignés avec intelligence. Les grandes et vénérables cheminées du XVI^e^ siècle ne recèlent pas sous leurs manteaux les ignobles et économiques cheminées à la prussienne qui savent se nicher sous de moins grandes.

Dans les cuisines, que nous visitâmes également, et qui sont contenues dans une arche du château, une servante épluchait des légumes, un marmiton lavait des assiettes et, debout aux fourneaux, le cuisinier faisait bouillir pour le déjeuner un nombre raisonnable de casseroles luisantes. Tout cela est bien, a bon air, sent son honnête vie de château, sa paresseuse et intelligente existence d'homme bien né. J'aime les propriétaires de Chenonceaux.

En écrivant ces lignes au mois de septembre 1847, Flaubert savait-il — il n'en fait pas mention — que cent ans plus tôt, presque jour pour jour, Jean-Jacques Rousseau, installé à Chenonceaux avec la famille Dupin, célébrait aussi les agréments de la vie de château qui pour lui se partageait entre la musique, la poésie, la bonne chère et la promenade. M^me^ Dupin, qui avait pris Rousseau pour secrétaire, se livrait à des entreprises littéraires qui n'aboutirent qu'à des écrits fort courts : *Essais* et un *Petit traité du Bonheur*, très vanté par George Sand.

Jean-Jacques, en dehors de sa collaboration aux œuvres de la châtelaine, fournit au théâtre qu'elle avait fait construire dans la grande galerie une comédie en trois actes, *l'Engagement téméraire*, dont il avoue lui-même la médiocrité, et composa plusieurs trios à chanter et une pièce de vers, *l'Allée de Sylvie*, du nom d'une allée du parc.

Il séjourna à Chenonceaux jusqu'à la fin de l'automne et rentra à Paris.

Plus tard, en 1762, lorsque ayant abandonné ses fonctions chez les Dupin, avec lesquels il ne se brouilla pas complètement, il songeait à se retirer du monde, il eut l'idée de retourner en Touraine. Il ne rêvait sans doute pas un exil morose et une solitude absolue. Mais il ne donna pas suite à ce projet et Jean-Jacques Rousseau ne vint qu'une fois à Chenonceaux (1).

Flaubert y vint deux fois, et si, dans *Par les Champs et par les Grèves*, il nous a laissé le récit de sa première visite, on ignore la seconde, la plus intéressante des deux, celle qu'il fit en juin 1879, c'est-à-dire moins d'un an avant sa mort.

Je dis la plus intéressante des deux, car il n'y vint pas, comme en 1847, en simple touriste, mais invité par la châtelaine de Chenonceaux et, comme Rousseau au XVIII^e^ siècle, il y séjourna et mena la vie de château là précisément où il avait reçu, trente ans plus tôt, une impression si favorable.

Une plaquette, aujourd'hui introuvable, tirée à petit nombre et publiée chez MM. Deslis frères (2), à Tours, fixa le récit de cet épisode.

L'auteur, Charles Richard, journaliste de talent, collaborait au *Journal d'Indre-et-Loire*. Son ouvrage est un petit in-16 de soixante pages, ayant pour titre *Chenonceaux et Gustave Flaubert*, et divisé en deux parties 1° : le séjour de Flaubert à Chenonceaux ; 2° la galerie de Chenonceaux. Un plan de la galerie complète cette précieuse brochure.

Le château était devenu, depuis 1864, la propriété de M^me^ Pelouze, qui l'avait considérablement restauré et orné.

M^me^ Pelouze avait reçu Flaubert plusieurs fois à Paris dans son hôtel de la rue de l'Université et, le sachant dans l'embarras, lui proposa de venir à Chenonceaux pour y écrire un poème célébrant la Fontaine du Rocher, jadis élevée dans le parc sur les plans du Primatice (3).

(1) En 1842, George Sand, qui s'appelait encore Aurore Dupin, vint aussi à Chenonceaux, chez son cousin Dupin de Villeneuve. Elle trouva dans la bibliothèque les écrits de M^me^ Dupin et y reconnut la manière de Jean-Jacques Rousseau. C'est pour cela qu'elle en fit grand cas, car ses louanges n'étaient pas dues à un désir de manifester sa sympathie envers sa famille. Les relations qu'elle entretenait avec elle étaient loin d'être bonnes et elle avait fait toutes sortes de difficultés pour venir à Chenonceaux, dont elle ne parla jamais dans la suite.

(2) En 1887.

(3) Charles Richard : *Chenonceaux et Gustave Flaubert*.

Flaubert accepta et au mois de juin 1879 il franchissait pour la seconde fois la grille de Chenonceaux et revoyait, ravi, la magnifique allée de platanes qui précède le pont-levis et que G. Doré a reproduite dans son illustration des Contes de Perrault.

Mme Pelouze, qui aimait par-dessus tout la littérature de Flaubert, la musique de Wagner et la peinture italienne, voulut faire à son écrivain préféré une réception digne de lui. Si le château ne se prêtait guère aux évocations de l'antique Orient, chères à l'auteur de *Salammbo* et de *la Tentation*, l'esprit de la châtelaine et son imagination avaient déjà fait de Chenonceaux une demeure amusante.

Des artistes de toutes sortes s'y coudoyaient, venus les uns pour contribuer aux embellissements du château, d'autres pour travailler comme Flaubert à quelque ouvrage important, tous pour jouir en liberté de l'air réconfortant de la campagne tourangelle et des distractions sans nombre que Mme Pelouze dispensait à ses nombreux invités.

Les fêtes succédaient aux fêtes. Le petit bourg de Chenonceaux n'avait plus à cette époque l'aspect sage et paisible comme au temps des Villeneuve. Ce n'était plus le même genre d'activité qui causait l'animation du village devenu fiévreux, bruyant et ressemblant, à certaines heures, aux coulisses encombrées d'un gros théâtre de féeries.

A la gare, des landaus et des omnibus, attelés de quatre et six chevaux attendaient presque à chaque train de nouveaux arrivants qu'ils transportaient bride abattue au château de Mme Pelouze, qui les attendait au fond de sa fameuse galerie, à demi couchée sur un trône d'ébène, vêtue d'un costume somptueux.

Flaubert, écrit Charles Richard, pouvait se croire à Alexandrie chez l'empereur Constantin.

Les barques qui passaient au loin, sur la rivière, semblaient des trirèmes descendant vers le temple de Sérapis.

Dans le château, il retrouvait les architectures jadis décrites, les marbres roses et bleus, les chapiteaux d'airain, les colonnades, les superpositions d'escaliers, les suites d'arcades.

Il dînait chez Nabuchodonosor, buvant des vins précieux qu'on lui versait dans des amphores. Des quartiers de venaison, des poissons écaillés d'argent et bronzés d'une légère patine de feu, s'étalaient

entre les surtouts de céramique, les grands candélabres de pagode, les claires orfèvreries et les hanaps de Venise en verre filé, irisé, où le vin aux transparences d'or renvoyait la lumière en fusées.

Des éphèbes, des pages, passaient, portant des aiguières et suivis de fiers lévriers bondissant, étirant leurs longues pattes ou s'allongeant sur les tapis de mosquée comme des sphinx.

Puis, quand les vapeurs des vins et les subtils parfums avaient *monté* Flaubert, faisant rougir encore sa large figure auréolée de mèches blanches et coupée d'une grosse moustache de vieux brenn, il s'en allait dans la galerie qui semblait faite pour les plaisirs du Roi Salomon.

Trois musiciens nègres, crépus et vêtus comme des califes, étaient assis dans leur robe de damas éclatant, coiffés de turbans à aigrettes et portant en agrafes et en colliers des pierres précieuses telles qu'on en pouvait voir dans le Trésor du Grand Mongol.

Ils jouaient des instruments à cordes, ainsi que les musiciens des *Noces de Cana*, dans le tableau de Véronèse.

Tout cela est exact, mais le résultat de cette profusion n'était pas aussi harmonieux que l'auteur de la description semble le croire (1). Les intentions de Mme Pelouze étaient excellentes, ses dépenses très réelles, mais son goût ou celui des artistes qu'elle employa fut au moins douteux. Il ne reste aujourd'hui à Chenonceaux aucune trace d'art véritable. Nulle œuvre vraiment belle du XIXe siècle n'est venue, je ne dirai pas effacer, mais égaler celles que les siècles précédents avaient laissées.

La fameuse galerie fut une œuvre manquée, grossière et lourde. Le peintre Toché, qui avait entrepris de la décorer, était un artiste d'un talent extrêmement médiocre et ce genre de travail était au-dessus de ses forces. Si la galerie n'était pas la preuve encore palpable de cette médiocrité, on pourrait en juger dans l'orangerie de Chenonceaux, où Toché commença ses essais de peinture à fresques. Il fit là deux grandes compositions ; la première est franchement mauvaise ; et

(1) Les réunions à Chenonceaux furent souvent des réunions politiques autant que littéraires. Tel fut le banquet à l'occasion du monument à Paul-Louis Courier, inauguré à Véretz, commune voisine de Chenonceaux, en 1877. Ce banquet eut lieu dans la grande salle du rez-de-chaussée du château et de nombreuses personnalités parisiennes y assistaient, parmi lesquelles About et son inséparable Sarcey.

On raconte qu'au moment de quitter la table About interpellant son ami : « Voyons, Sarcey, dit-il, tu ne nous as encore rien dit de Paul-Louis !... »

Et Sarcey, dont le bon sens ne se traduisait pas toujours en termes galants, répondit : « Paul-Louis Courier... C'est un cocu ! »

si, dans la seconde, on sent un effort énorme, un progrès sensible sur la première, elle est encore maladroite et pauvre.

Les fresques de la galerie caractérisaient les parties du monde et les différentes époques de l'Art en Europe.

Mais, dans ces groupes divers, le peintre, plus ou moins bien conseillé, fit figurer les habitués de Chenonceaux, depuis les artistes en renom jusqu'aux plus humbles ouvriers. Dans l'essai de l'orangerie, le sculpteur Brueil et plusieurs maçons qui travaillaient sous ses ordres, tous vêtus de costumes africains, forment l'entourage d'un *Antoine* et d'une *Cléopâtre* aussi insignifiants que possible sous un ciel morne que l'Egypte ne vit jamais. L'effet est déplorable.

Si les propriétaires de Chenonceaux prennent un jour ou l'autre la résolution d'effacer les fresques de Toché de la galerie, celles de l'Orangerie pourront subsister comme spécimen et apprendront aux touristes qu'il n'y a pas lieu de regretter ces compositions.

Comme on l'a vu plus haut, la musique était une des distractions favorites de Mme Pelouze. Les trois nègres dont parle Ch. Richard étaient bien réellement les hôtes de Chenonceaux.

C'étaient le père et les deux fils, ils s'appelaient Jimenez. Originaires de la Havane, ils avaient complété en Allemagne les études musicales qu'ils n'avaient pu qu'ébaucher dans leur pays natal. Le plus jeune des fils, Nicasio Jimenez, était un violoncelliste de grand talent. Lorsque son père et son frère eurent décidé de quitter la France pour retourner à la Havane, il prit la résolution de ne pas les suivre ; Mme Pelouze le fit connaître à Tours, où il ne tarda pas à se faire des élèves. Il y mourut de la tuberculose, quinze ans environ après que Mme Pelouze l'y eut fait venir, et a laissé dans cette ville la réputation d'un brave garçon et d'un artiste très doué auquel il n'a manqué qu'un travail assidu pour être un virtuose de premier ordre (1).

Lui aussi figure dans la fresque de l'Orangerie. Il est peint nu, avec sur la tête une coiffure de plumes, et fait penser au Nelusko de Meyerbeer, au quatrième acte de *l'Africaine*. Il tient à la main son violoncelle, qui, étant données les proportions du tableau, a plutôt l'air d'une contrebasse.

Dans la galerie on le retrouve avec son père et son frère.

(1) La ville de Tours lui a élevé au cimetière un petit monument.

Un dessus de fenêtre représente *la Musique*. On reconnaît les Jimenez, jouant des instruments à corde, et costumés selon Veronèse.

Si j'insiste sur la présence de Nicasio Jimenez à Chenonceaux et sur sa biographie, c'est qu'il fut très involontairement la cause du départ précipité de Flaubert, dix jours seulement après son arrivée.

Car Flaubert détestait la musique et Mme Pelouze faisait jouer Jimenez non seulement tous les soirs et pendant les repas, mais durant l'après-midi, où elle se réservait une heure ou deux pour écouter le violoncelliste.

Charles Richard, dans sa brochure, a fait le récit de l'emploi des journées de Flaubert :

> Le matin il sortait sur l'avant-pont et, penché au-dessus des douves, il regardait les paons s'ébattre sur les balustres des terrasses, les cygnes glisser comme des proues de galères, ou bien suivait, dans le ciel teinté de rose, le vol d'une hirondelle, s'assimilant tous les détails de ce réveil du parc et de la rivière.
>
> Parfois il se promenait en canot et la grande monotonie de l'eau calme réveillait en lui des souvenirs d'Orient. Assis à l'arrière, il fumait sa pipe, une petite pipe au culot l'émail, qu'il bourrait d'un tabac particulier.
>
> Au retour d'une promenade, le sculpteur Deloye modela devant lui une figure le satyre cornu. Flaubert s'en amusa beaucoup et planta dans le ventre du dieu antique un parasol chinois qui se trouvait là.

Ces derniers détails manquent un peu d'exactitude. On peut voir encore dans un coin du jardin le morceau de sculpture dont il s'agit. Ce n'est pas un satyre cornu, mais une femme, les cheveux épars, frissonnante, comme surprise par une pluie d'avril. C'est intitulé *Giboulée*, et l'auteur de cette sculpture n'était pas Deloye, mais Brueil, qui fit là pour la première fois un essai d'emploi du *stuc* comme matière à sculpter.

Flaubert n'était pas étranger à cet essai ; il disait que le stuc rend mieux que le marbre ou la pierre l'épiderme des femmes modernes.

Passant un jour de pluie à côté de *Giboulée*, il lui mit sur la tête un parapluie qui se trouvait à portée de sa main.

Charles Richard nous apprend aussi que Flaubert aimait les repas rustiques et se faisait préparer la soupe aux choux dans la maison du garde, qu'il prenait quelquefois Toché pour com-

pagnon de promenade et, en somme, se plaisait à Chenonceaux.

Mais lorsqu'il ajoute «... les semaines s'écoulèrent... », Charles Richard ignore évidemment qu'en réalité le séjour du maître écrivain en Touraine fut très court et qu'il l'eût certainement prolongé sans la musique dont on abusait peut-être un peu quand Jimenez était là.

Entre quatre et cinq heures, Flaubert faisait visite à Mme Pelouze. Un soir qu'il s'y rendait il rencontra, à la porte de la galerie, le grand et gros nègre, qui s'apprêtait lui aussi à entrer, son violoncelle à la main.

Le bon Nicasio, en voyant l'air furieux de Flaubert, sourit, s'excusant presque : « C'est Mame Peouze, dit-il, qui veut que ze oue ! »

Flaubert n'entra pas et partit le lendemain.

Avoua-t-il à Mme Pelouze la vraie raison de son départ? On ne sait, mais le travail qu'il avait entrepris et pour lequel il était venu n'était encore qu'à l'état de plan.

Cette ébauche était curieuse puisque, écrit encore Charles Richard, Flaubert avait indiqué « toutes les transformations de l'eau depuis la source que fit jaillir Moïse pour les Hébreux jusqu'à la fontaine de Pétrarque et l'eau de Cologne ». Qu'est devenu ce poème inachevé? Je laisse aux chercheurs de manuscrits le soin de le retrouver. Il n'est certainement plus à Chenonceaux, où il ne reste pas de traces du passage de Gustave Flaubert.

Seul, dans l'Orangerie, le portrait peu ressemblant de Nicasio Jimenez brandissant son violoncelle rappellera aux visiteurs flaubertistes l'épouvantail qui fit s'enfuir l'auteur musicophobe de *Bouvard et Pécuchet*.

RENÉ MARTINEAU.

IL GIORGIONE

QUELQUES MOTS SUR L'HISTOIRE DE CE LIVRE

J'ai passé le printemps de 19.. chez Enéa Aldramino, à Venise.

Je trouvai mon ami, habituellement si heureux, dans des dispositions assez tristes, mécontent de lui-même et maudissant sa vie trop mondaine dont les devoirs multiples l'obligeaient à remettre, d'automne en automne, cette histoire de Venise qu'il voulait écrire, mais qu'il n'osait plus commencer.

Je devinais, au ton enjoué de ses plaintes, que sa bonne humeur ne tarderait pas à revenir. En l'attendant, nous visitions, comme de simples touristes, les musées et les îles des lagunes.

Le soir, après avoir erré dans la ville, nous nous reposions à la terrasse du café Florian et, bientôt, Aldramino me raconta des anecdotes. Il était guéri.

Quand il pleuvait, nous nous installions dans sa bibliothèque.

Elle se compose de deux pièces vastes et qui communiquent.

Dans l'une — très confortable — sont rangés des livres modernes. Brochures et revues traînent sur les fauteuils. Un bureau anglais porte des classeurs remplis de fiches et de dossiers correctement alignés.

Dans l'autre, sont relégués, sur des rayons couvrant les murs, de vieux bouquins illisibles, mais dont les reliures patinées donnaient à cette chambre peu fréquentée, et sentant le moisi l'aspect d'être tendue, des parquets au plafond, avec des cuirs espagnols.

Pendant qu'Enéa expédiait sa correspondance et ses affaires, je feuilletais les poètes et les philosophes de la Grèce et de Rome, des traités de science, sans m'occuper du texte, uniquement pour toucher du papier consistant et pour admirer de belles impressions.

Le 12 avril, juste au moment où je posai un énorme in-folio sur un lutrin, il en glissa un manuscrit.

Je l'examinai et les noms de peintres que je trouvai à chaque page m'intriguèrent.

J'appelai Enéa et lui montrai ma découverte.

Les premières lignes lues, il s'écria :

— Où avez-vous donc déniché ces cahiers?

Je le renseignai.

— Savez-vous ce que c'est? dit-il, d'une voix exaltée.

— Non...

— La vie du Giorgione!

— Du Giorgione?

— Oui...

— Traduisez-moi cela, Aldramino, je vous en prie, traduisez! Le Giorgione!

Nous étions comme deux enfants. Nous répétions : « Giorgione! »..... Syllabes magiques pour nous dont les yeux sont ravis par les corps nus qui respirent dans les toiles de ce peintre!

Quelqu'un qui l'avait vu, aimé ou haï, allait enfin me parler de lui et me livrer, peut-être, le secret de cette tragique existence!

Je redoutais, pourtant, les détails trop précis. Ne détruiraient-ils pas la légende que permet de former cette phrase de Beyle, plus émouvante qu'une biographie :

« Giorgio Barbarelli, detto il Giorgione, mort d'amour à 34 ans. »

Ne serait-il pas prudent de m'en tenir là, comme je l'avais fait jusqu'à ce jour, et de rêver, devant le *Concert Champêtre* et devant le *Saint Libéral*, debout aux côtés de la Madone de Castelfranco?

Oui, de rêver et de me répéter que le chevalier en armure et que l'adolescent dont la main frôle une mandore représentent les traits du Giorgione.

La curiosité fut la plus forte. Le soir même, Enéa me traduisit ce document.

Pas de désillusions! Tu étais bien tel que je t'imaginais, ô fougueux Barbarelli!

*

— Ce manuscrit vous appartient, me dit Aldramino.

Comme je demeurais stupéfait, il ajouta malicieusement, les yeux mi-clos, les doigts frisant sa barbe patricienne :

— Que comptez-vous en faire ?

Ce que j'allais en faire ! N'avais-je pas, entre les mains, les matériaux d'un roman admirable ?

(Le présent de mon ami m'agitait fortement.)

En prenant Giorgione comme personnage principal, ne me serait-il pas facile d'évoquer la vie de Venise, à la Renaissance, de vanter sa splendeur, de regretter ses plaisirs...

Pendant que j'improvisais ainsi le plan d'une œuvre grandiose, Enéa se promenait de long en large, fronçait les sourcils et, finalement, m'interrompit :

— Non... Je ne vous approuve pas... Si j'étais vous, je publierais ce manuscrit... tout bonnement... mais je serais navré de vous influencer.

Je défendis mon projet. Enéa attaqua, avec véhémence, les reconstitutions historiques.

— Tout y est prévu, réglé... sans surprise ! Oui, mon cher, vous vous croirez forcé de vous extasier sur le Sénat, la Seigneurie et le Conseil des Dix ; sur l'Arsenal et sur les flottes. Vous donnerez à entendre que les hommes d'Etat et les Ambassadeurs de cette époque avaient plus de génie que les nôtres ! Vous nous dépeindrez les funérailles du doge Augustini Barbarigo, l'élection de Léonard Lorédan, un enterrement, un mariage, des châtiments. Vous nous ferez assister au carnaval, aux régates ; puis viendront les courtisanes, c'est inévitable... vous nous renseignerez sur leurs toilettes, leurs bijoux, leurs chaussures et leurs mœurs... vous emploierez des mots justes. La belle affaire quand vous aurez appelé un voile « zendaletto », un capuchon en dentelles « bauta » ; non, non, laissez cela aux historiens et aux rats de bibliothèques. Tout ce que vous mettrez autour de ce récit naturel ne servira qu'à une seule chose : à prouver que, pendant six mois ou un an, vous avez eu la constance de lire, de dépouiller, d'annoter une cinquantaine de volumes que j'ai là, dans mon cabinet, et que je vous prêterai avec plaisir... — Eh puis, caro, échapperez-vous au conventionnel, au romantisme ? Je suis certain que votre cer-

velle ébauche, déjà, des décors de sérénade et de guet-apens. La petite ruelle où le « bravo » attend sa victime soit pour la poignarder, soit pour lui *dar uno sfriso*, vous apparaît, coupée en diagonale, par la clarté de la lune. Cliquetis d'épées à droite, sonorités de mandore à gauche. Cri déchirant! Un corps mort tombe dans un canal... ! C'est bien cela, n'est-ce pas ?... Et vos héros donneront plus ou moins l'impression d'avoir lu Théophile Gautier ou Maurice Barrès... La Venise que vous évoquerez ne sera pas celle qui apparut au gamin de quinze ans qui débarqua en 1492 sur la place Saint-Marc. Mais, encore une fois, je ne veux pas vous influencer... mes livres, mes cartons de gravures et d'estampes sont à votre disposition.

Ce discours apaisa mon enthousiasme. Pourtant le désir de brosser une vaste fresque me tenaillait encore.

Je demandai à Enéa de me laisser réfléchir...

Et je me décide, aujourd'hui, à publier, telle que je l'ai trouvée, entre des cartes astronomiques, la vie de Giorgio Barbarelli.

★

Le cahier a 180 pages. Il a dû appartenir à Nicolas Aldramino, qui fut Procurateur, sous les règnes de Jean Cornaro et de Sébastien Mocenigo.

Ce Nicolas Aldramino dessina convenablement et peignit quelques miniatures.

C'est lui qui recopia, sans doute, les cent premiers feuillets du manuscrit primitif. Les 80 derniers, d'une écriture différente et plus ancienne, sont signés : Marc Antonio D. 1534.

Pour plus de clarté, chaque fois que cela m'a semblé nécessaire, j'ai ajouté les dates des événements auxquels fait allusion l'auteur de ce mémoire.

Je ne discute pas ses préférences. Quant à ses inexactitudes, les érudits et les spécialistes les relèveront.

J'ai rendu par des équivalents les expressions intraduisibles et coupé en chapitres ce récit qui, sous sa forme originale, ne présente ni blancs ni alinéas.

Une chose est certaine : Vasari a eu connaissance de ce manuscrit. Il y a copié, presque mot pour mot, le passage qu'il consacre à Morto da Feltro, dans son ouvrage sur les vies des peintres et sculpteurs illustres.

Il aurait pu aussi, grâce à ce document, rédiger une biographie plus complète du Giorgione.

Ceux qui sourient de la partialité de Vasari ne seront pas étonnés de ce qu'il ait négligé des renseignements et des anecdotes susceptibles de prouver que Venise peut offrir au monde un artiste aussi surprenant que les meilleurs florentins.

IL GIORGIONE

Je ne suis pas un humaniste. Le langage des poètes ne m'est pas familier. Je dirai donc, avec ma simplicité de soldat réduit à l'inaction par des blessures cruelles, comment j'ai connu Giorgio Barbarelli et pourquoi je l'ai aimé.

C'était en l'année 1492, et peu de jours après Pâques.

Augustin Barbarigo était doge. Il continuait la politique de son prédécesseur et oncle Marc. Nous vivions en bons rapports avec les puissances étrangères et sans trop nous défier de nos alliés.

Notre souveraineté était établie dans l'île de Chypre, achetée au Soudan d'Egypte (1489), et la reine Catherine oubliait à Asolo les splendeurs de Nicosie.

Le Sénat embellissait la ville. Patriciens et marchands embellissaient également leurs demeures.

Comme on réparait notre résidence d'été à Masere, j'étais resté à Venise.

Un après-midi, mon parent Daniel Dorsevigo, qui désirait faire accomplir, dans son vestibule, des travaux en mosaïque, me pria de l'accompagner chez Sébastian Zuccatto, célèbre alors pour le talent avec lequel il combinait, en rosaces ou en arabesques, les fragments de marbres et d'onyx.

Daniel Dorsevigo est un homme surprenant. Sa maison est une des plus belles de Venise.

Elle contient toutes les espèces de meubles qui assurent la renommée et la richesse de nos ouvriers dans le monde.

Cuirs et damas tendent les murs où brillent des armes précieuses.

Des colonnes ornent les corridors pavés de mosaïques et, sur les balustrades longeant les galeries, se déploient des étendards.

Des frises déroulant leurs guirlandes de fruits et de rameaux entourent certains plafonds. D'autres sont traversés par des poutres surchargées de fioritures. Les plus beaux sont bleus et leurs caissons renferment de curieux ornements d'or.

Je devrais vanter aussi les cadres sculptés par les Marazzoni, les amphores et les lustres, les verreries de Muran où se dégustent le malvoisie des Canaries et le malaga d'Espagne, les vaisselles et les plats où se servent les esturgeons de Ferrare, les lamproies de Binasco, les mortadelles de Crémone et les tripes de Trévise...

Comme une statue s'appuie sur un piédestal, ce palais s'appuie sur de vastes magasins encombrés de balles de laine, de barriques d'épices, de cinabre et de parfums.

Pour vendre ces marchandises dans les ports que ne visitaient pas les flottes commerciales de la République, Daniel possède des galères. Je fis, sur l'une d'elles, mon apprentissage de marin.

J'ajouterai que Dorsevigo fut un des premiers à fréquenter les routes nouvelles des océans.

Il rapporta, de ses voyages, une pierre admirable : une pierre d'or vierge éclatante, comme du feu solidifié.

Et, par ma foi, il devint amoureux de ce caillou acheté à je ne sais quel prince des régions lointaines.

Il lui fit construire un meuble spécial, où il reposait, sur un coussin de brocart pourpre, tel une sainte relique.

Daniel prétendait même que, lorsque certains astres se rencontraient au ciel, son morceau d'or lançait des rayons merveilleux.

Il disait cela en souriant, car cet être excellent n'avait rien d'un magicien.

Puis, il se plut à enrichir son trésor. Il y incrusta les perles les plus pures, des rubis rouges comme les grains à facettes des grenades d'Afrique, des saphirs, des émeraudes...

— Dorsevigo, m'écriai-je un jour, comment qualifier ta passion pour ce petit rocher d'or ?

— Comment qualifier, me répondit-il en riant, la passion de Dieu pour le Giorgione ? N'a-t-il pas fixé dans la plus belle matière humaine les dons les moins communs ? Son caprice n'est-il pas semblable à celui qui me fait incruster des pierres précieuses dans de l'or ?

Mon amitié pour Daniel m'égare peut-être, mais je jugeai sa repartie d'un tel à propos que je n'hésite pas à le reproduire, comme un frontispice, au début de cette histoire, dont je reprends le récit :

Donc, nous admirions, chez Zuccatto, des projets de pavages, lorsque des coffrets en ébène et ornés d'ivoire me tentèrent.

Ils coûtaient fort cher. Comme leur forme, plus encore que leur décoration, me plaisait, Zuccatto m'affirma que ces meubles gracieux me reviendraient meilleur marché, si je me contentais de panneaux peints. Un de ses amis les exécuterait, car il se déclarait peu exercé au maniement des pinceaux.

Je lui promis une commande prochaine, car il me manquait un coffret pour placer des pierres taillées, des médailles et des monnaies rares.

Daniel emporta des dessins afin de choisir ceux qui lui conviendraient.

A peine avions-nous fait quelques pas hors de l'atelier de Zuccatto, que nous sommes interpellés.

Nous nous retournons et nous voyons, devant nous, un jeune homme.

— Je vous ferai, moi-même, le coffret, nous dit-il brusquement, et je vous le peindrai...

— Qui es-tu ? demanda Dorsevigo.

— Un élève de maître Sébastian.

— Ton nom ?

— Giorgio Barbarelli.

— Tu es Vénitien ?

— Non, Messire. Je suis né à Castelfranco.

— Es-tu à Venise depuis longtemps ?

— Depuis quinze jours.

— Quel âge as-tu ?

— Quatorze ou quinze ans.

— Et tu prétends faire concurrence à ton maître ?

— Oui.

— Tu es un orgueilleux.

— Je ne sais pas ce que je suis, mais je sais ce que je sens...

— Que sens-tu ?

— Que Zuccatto a tort en m'empêchant de peindre. Employez-moi et vous verrez que j'ai raison.

J'échangeai un regard avec Daniel. La belle assurance de ce garçon nous amusait. Il parlait haut, d'une voix décidée et ne paraissait nullement intimidé par le vêtement de mon parent qui indiquait les fonctions qu'il remplissait dans le gouvernement de la République.

Au moment où Daniel lui tendait en souriant une pièce d'argent, Barbarelli salua, sans vergogne, une fille du peuple qui traversait un pont :

— Combine-moi un coffret, lui dis-je, et tu seras bien payé.

Je lui donnai mon adresse et il retourna, en courant, chez son maître.

★

Une semaine après, environ, il m'apporta son œuvre et je fus étonné en m'apercevant que les panneaux, que je croyais sculptés, tant leur relief m'abusa, étaient simplement peints. Il y avait là des guirlandes de fleurs auxquelles se mêlaient des grenades ouvertes et des raisins. A demi cachées par les feuillages, apparaissaient des femmes. Une d'elles, allongée sur un monceau de roses que soulevaient des ramiers, retenait par leurs pattes des colombes qui battaient des ailes.

Les autres semblaient appartenir aux plantes. Leurs bras et leurs jambes se perdaient dans des fouillis de corolles. Leurs chevelures s'enroulaient autour des grappes, dont les grains avaient l'air d'être sertis par une monture d'or sombre.

Je n'avais jamais vu, encore, de composition pareille.

Je l'admirais, lorsque Daniel entra.

— Regarde, lui dis-je.

— C'est le travail de l'apprenti de Zuccatto ?

— Oui...

Il jeta un coup d'œil à Barbarelli, puis sa figure manifesta la plus grande surprise. Je compris que la nouveauté de cette peinture le déconcertait. Nous n'étions pas habitués à voir ainsi reproduites avec vérité les choses de la nature.

Dans les parties sculptées, brillaient des taches d'or.

Daniel demanda à Giorgio ce qu'elles représentaient.

— Rien, répliqua-t-il. Mais elles sont nécessaires...

Après que les domestiques eurent servi des boissons fraîches, nous eûmes, avec Barbarelli, une longue conversation.

Voici ce qu'il nous apprit sur lui-même.

Il était né accidentellement à Vedelago, pendant un séjour que sa famille, originaire de Castelfranco, y fit en 1477.

Son père était mort au service de la République, et sa mère, après s'être remariée, abandonna son pays et confia son enfant âgé de quatre ans à des paysans riches, pour suivre son nouvel époux.

En nous donnant ces détails, la figure de Giorgio perdit son caractère heureux, devint dure et virile. Ce ne fut ni de la tristesse, ni de la mélancolie qui métamorphosèrent ses traits, mais une sorte de colère.

Malgré nos questions, c'est là tout ce que nous pûmes savoir.

Nous avions la certitude que Barbarelli mentait et qu'il essayait de rendre plus profond le mystère de sa vie en nous trompant sur la date de sa naissance. Il semblait impossible que ce garçon de haute taille, à la voix nette, au regard impérieux, ne fût âgé que de quinze ans. Nous avions eu, Daniel et moi, cette même impression lors de notre première rencontre avec lui.

Etait-il fils d'un capitaine et d'une courtisane, recueilli par de braves gens touchés par sa beauté?

Par la suite, chaque fois que nous lui parlâmes de son origine, il détourna l'entretien, mais il se souvenait avec émotion de ceux qui l'élevèrent en le laissant vagabonder dans la campagne.

Il nous cita le nom du prêtre qui lui enseigna la musique, l'encouragea dans l'art du dessin et qui le crut suffisamment

doué d'ambition, de talent et de charme pour réussir à Venise, où la valeur ne demeurait pas longtemps inconnue.

Grâce à cet homme, Giorgio, riche de quelques ducats, fut envoyé à Venise et trouva une place d'apprenti chez Zuccatto le mosaïste.

★

On admira universellement le coffret. Et, plus je le considérais, plus je trouvais qu'il était parfaitement exécuté. Les fragments d'or que je jugeai, d'abord, inutiles, contribuaient chacun au bon effet de l'ensemble.

Daniel appela Barbarelli, lui commanda une œuvre d'imagination et lui promit de le faire accepter comme apprenti, par un peintre.

Giorgio le remercia. Il avait hâte de quitter Zuccatto, dont il n'aimait pas le métier.

— Je suis né pour peindre avec des pinceaux, en me servant de couleurs que je ferai moi-même et non pour enfoncer des pierres dans du ciment... Comme je dois gagner de l'argent pour vivre, je tolère la mauvaise humeur de maître Sébastian et celle de ses fils Valerio et Francesco... j'accomplis mon labeur...

— Je parlerai de toi à Bellini, dit Daniel.

★

Notre grand Giovanni, en faveur de qui ma famille avait toujours intrigué, assura à Daniel qu'il recevrait, sous peu, comme élève, Giorgio de Castelfranco, à la condition qu'il suivrait les enseignements de son école et s'acquitterait, consciencieusement, de la besogne qui lui serait assignée.

Il se demandait pourtant, après avoir examiné le coffret, si celui qui avait uni, en dépit de toute vraisemblance, des femmes à des roses, peindrait des madones ou des anges, dans les tonalités et les poses admises.

J'allai annoncer cette nouvelle à Giorgio. Il se disputait avec Sébastian qui, ayant appris le succès obtenu par le coffret, accusait son élève de lui voler ses clients et le menaçait de ne pas le payer.

La foule stationnait devant l'atelier, car Zuccatto criait très fort et ses apprentis riaient.

Barbarelli n'ouvrait pas la bouche, il renfermait, tranquillement, dans un morceau d'étoffe les outils qui lui appartenaient. Quand il eut terminé, Zuccatto le poussa dehors, par les épaules :

— Va au diable, Giorgiaccio !

Une voix de femme répondit :

— Tu es dans l'erreur, maître Sébastian. Ce n'est pas Giorgiaccio qu'il faut l'appeler, celui-là, mais Giorgione !...

J'approuvai la remarque de cette femme.

Giorgione était, à cette époque et malgré son jeune âge, tel qu'il s'est plu à se montrer, dans ses productions magnifiques. Le seul changement que j'ai observé sur sa face fut celui de la barbe, qu'il ne porta que fort tard et qui rendit si pathétique l'expression de ses traits, lorsque le désespoir l'eut plongé au fond des cercles les plus bas de son enfer.

Il était de haute stature, mais plus que ses larges épaules et sa taille étroite on admirait, en lui, sa désinvolture, son air royal, ses gestes. On subissait sa domination avant d'avoir remarqué ses yeux, sa bouche faite pour l'éloquence, sa chevelure noire et son teint semblable à celui des déesses et des seigneurs qu'il fixa sur ses toiles.

Si Titien peignait sa première œuvre avec le suc des plantes, mon Giorgione peignit, pendant toute sa vie, avec du soleil mêlé à ses couleurs. Il a su trouver, dans des cavernes dont les génies seuls connaissent les routes, les usines où les esprits créateurs cachent les moules des formes qui peuplent le monde et mélangent, au sein des creusets chauffés par les volcans, les matériaux qui composent les arbres, les soieries et les chairs des femmes.

★

Dans une des salles du palais habité par Daniel Dorsevigo, sur le grand canal, ressort, contre une draperie pourpre, une tête de guerrier.

Sur le front, descend la visière d'un casque orné d'une chimère et de plumes. Les sourcils abaissés rendent le regard sûr ; entre la barbe et la moustache, la bouche se montre, ouverte par un cri. Un manteau vert, relevé par le bras, découvre la cuirasse acier et or.

Personne n'admet que ce tableau ait été exécuté par un adolescent, tant les traits de ce soldat sont énergiques, tant est vivante son expression...

— Nous ne croirons que ce Giorgio existe que lorsque nous l'aurons vu..., dit-on à Daniel...

Mais, la bourse bien garnie, Barberelli parcourt la ville, sans doute. Il habitue ses yeux, pleins de paysages formés par des collines boisées et des eaux fuyantes, aux perspectives des canaux et des ponts, aux somptuosités de la pierre et des marbres.

L'argent est vite dépensé par un garçon comme Ziorzio. Et le voici qui frappe à ma porte, non pas, certes, pour m'en demander, mais pour m'annoncer qu'il est prêt à entrer chez son nouveau maître.

Je devine aussitôt qu'il a épuisé ses ressources.

Il porte un pourpoint écarlate, ceinturé de soie dorée, un haut-de-chausses gris et des souliers noirs.

Comme il me traite en bienfaiteur, quoique tout au fond de lui-même, j'en suis sûr, il ait la certitude de ne rien me devoir, il m'avoue qu'il a rencontré de jeunes peintres et sculpteurs avec lesquels il a fait bonne chère.

Le désir des aventures et de l'amour le tourmente, l'exalte et l'inspire comme un jeune aegipan. Il me parle, avec une fougue et un appétit qui me plaisent, de la maîtresse que possède un de ces camarades :

— J'ai envie de caresser cette femme et de peindre son portrait. Elle est si belle.

— Ton ami ne serait peut-être pas content, observai-je.

Giorgio éclata de rire.

— Pourquoi ris-tu ?

— Parce que la maîtresse de Carlo est aussi la mienne. Et je vais vous raconter comment l'événement s'est accompli. Carlo travaille chez Maronatti, l'orfèvre, et Barbara lui a persuadé qu'elle habitait avec sa vieille mère, dont elle trompait la surveillance, pour venir passer quelques heures en sa compagnie, soit le jour, soit la nuit. Carlo est naïf. J'avais bien remarqué que Barbara me souriait sans motif, mais, n'ayant jamais été l'amant d'une femme, je ne comprenais pas la signification de ce regard, ce qui l'amusa et lui fit m'adresser de

gestes encore plus tendres et des mouvements de paupières. Or, un soir, nous nous trouvons réunis, tous trois, dans l'atelier de Carlo et nous décidons d'y prendre notre repas. Je cours acheter de la mortadelle et bien autre chose que nous voulions manger. A peine étais-je dans les escaliers que Barbara me murmure :

— Oublie une partie des commissions que je t'ai données.

Je lui obéis et reviens avec du malvoisie, des oranges et des citrons doux.

— Crois-tu que je puisse me nourrir uniquement de fruits et de vins ? Va acheter un poulet, s'écrie-t-elle.

Je n'en écoute pas davantage. Et me voilà à la recherche d'un marchand de volailles. Il est introuvable et, de rechef, je retourne avec deux bouteilles de vin blanc.

— Ce Ziorzio est stupide ! Mais nous ne pouvons pas le faire descendre une troisième fois. Carlo, toi qui connais le quartier, va acheter le pain, les œufs, et tout ce que tu voudras.

Dès qu'il eut les talons tournés, Barbara me saisit par les épaules... et, que Dieu me damne, si elle se douta que les baisers que je lui rendais étaient mes premiers baisers. — Je faillis jeter cet animal de Carlo par la fenêtre, car nous entendîmes ses pas, juste au moment où j'allais ne plus rien ignorer de l'amour. Nous eûmes le temps de nous relever des coussins sur lesquels nous étions tombés.

— Ce soir !... dit Barbara.

Je l'interrompis :

— Tu seras nue.

Vous comprenez, Seigneur, que la soie a beau être délicate, elle n'est que crins et orties comparée à la chair... Lorsque Carlo rentra, je faisais sauter le goulot d'une excellente bouteille et Barbara coupait la mortadelle. Nous mangeâmes, de grand appétit. Je bus, coup sur coup, trois verres de vin et je simulai l'ivresse. Barbara m'adressa mille injures familières : « Je n'étais qu'un moineau qu'enivrerait une goutte de rosée bue dans une fleur parfumée ; une grive à qui un grain de raisin noir ferait tourner la tête. » Par contre, elle célébrait la vaillance de Carlo ;

— Lui est vraiment un homme! Regarde, comme il boit bien ! Un verre après chaque bouchée ; une bouteille après chaque plat ! Je l'ai vu épuiser dix flacons, dans un dîner. Au-

tant pendant la soirée. Et il se tenait debout comme un pilier, ferme comme le campanile. Il parlait comme un prédicateur, chantait comme un moine! Voilà un homme. Et toi, Giorgio, tu es un enfant, un petit enfant.

Et elle riait, et elle tapotait les joues de Carlo et lui remplissait son verre qu'il vidait par bravade, et Carlo célébra ses exploits amoureux, encouragé par les rires et les flatteries de Barbara, qui, de temps à autre, me serrait les mains. Tout à coup Carlo tomba comme un sac. Il fallut l'emporter dans la chambre voisine, l'installer sur un lit et, tandis qu'il ronflait, Barbara se fit pardonner les injures dont elle m'avait accablé pendant le repas. Malgré son expérience de la volupté, elle prétendit que je lui révélais des plaisirs, ce qui me surprenait fort, car j'étais son élève. Soudain, la voix de Carlo s'éleva :

— Barbara... Barbara... es-tu là? m'aimes-tu?

Et en m'enlaçant, Barbara s'écria :

— Je t'aime... tu es mon trésor et mon bien... je t'aime, parce que tu es fort et beau et jeune... parce que tu es un homme ; parce que tes caresses me brisent autant que les raclées que m'administrait ma mère, lorsque je négligeais les poulets pour m'amuser avec les garçons du village.

— Barbara, nous avons bu un vin fabriqué par les démons de l'enfer!

Des gémissements lui répondirent.

— Pourquoi pleures-tu, Barbara? Cette liqueur maudite te ronge les entrailles?

— Je ne pleure pas. Je chante. Je regarde les étoiles...

— Viens près de moi.

— Tout à l'heure. Il fait bon... Je suis bien... Je dors presque... je me repose.

Donne moi de l'eau fraîche... Je ne peux pas bouger. Quel maudit vin nous a acheté ce Barbarelli?

— Jamais le vin ne m'a fait meilleure impression.

— De l'eau, Barbara, de l'eau ou je meurs...

Elle lui fit boire de l'eau, et se recoucha près de moi. Trois fois Carlo lui demanda pourquoi elle chantait. A l'aube elle le quitta, m'entraîna chez elle et me présenta à sa mère. Comme je la félicitais sur sa fille, elle me déclara qu'elle avait une nombreuse famille composée de filles aussi jolies que Bar

bara. Je la complimentai et, le lendemain, je racontai mon histoire à Ridolfi, un mauvais pétrisseur de terre glaise animé par le meilleur esprit comique. Il me renseigna sur Barbara et, dès que je sus ce qu'elle était : une fille publique fort amoureuse des ducats des riches marchands et des étreintes des jeunes hommes, nous prîmes la résolution de la mystifier.

Nous l'invitons à dîner et, parmi les convives, elle distingue un garçon aux yeux baissés, au teint blanc, aux manières timides. Cet adolescent n'était autre qu'une femme déguisée. Elle s'appelait Emilia, servait de maîtresse à Fabiani et de modèle à maints peintres et sculpteurs.

Barbara lui adresse des œillades et des sourires, Emilia lui répond et lui demande un rendez-vous, qu'elle lui accorde pour le lendemain.

A l'heure fixée, nous nous cachons dans l'atelier de Fabiani, derrière une draperie. Emilia, vêtue d'un de mes pourpoints, elle est de ma taille, accueille Barbara avec transport. Cette dernière lui énumère les dangers qu'elle a bravés pour ne pas le laisser trop attendre. — Et, croyez-vous que Barbara ait manifesté le moindre étonnement ou la moindre colère en s'apercevant qu'Emilia n'était pas un homme ? Non ! elle l'enlaça avec une fureur terrible et je ne sais ce qui serait arrivé, si Fabiani, écartant la tenture, n'avait bondi sur le groupe qu'elles commençaient à former et n'avait battu sa maîtresse et Barbara, tandis que nous éclations tous de rire.

— Tu as gaspillé ton argent et perdu ton temps, dis-je à Barbarelli.

— Mon argent m'a donné des plaisirs et j'ai appris qu'il ne faut jamais boire outre mesure, lorsque, dans une assemblée, se trouve une femme qu'on aime. J'ai appris aussi qu'il faut se défier de ses flatteries, quand elle les débite devant un étranger. — Mais cette Barbara est belle et, quand je pense à la couleur de son corps dans la nuit, à sa tête petite, à ses larges épaules, à sa poitrine et à ses belles hanches, certes je désire la caresser, mais j'ai surtout envie de peindre... je vois, dans des paysages, des lumières, des arbres, des fontaines... et il me semble que je les représenterai mieux maintenant...

Je ne peux pas reproduire le discours qu'il me tint. Il était assez confus, mais j'en dégageai, cependant, les idées qu'il conserva pendant sa courte existence. Elles auraient épouvanté le vieux Bellini, qui affirmait que la discipline et la persévérance permettaient seules d'exécuter des œuvres d'art parfaites et qu'il suffisait à un artiste d'être devant ses panneaux ou ses toiles, pour peindre des madones dans leurs niches de pierre et des anges penchés sur leurs luths.

Qu'aurait-il dit, en entendant Giorgione proclamer que travailler était, pour lui, un besoin, comme la volupté, et que le désir de satisfaire ses yeux avec de nobles lignes et de chaudes couleurs l'inspirerait mieux que la science.

— Lorsque tu seras amoureux, Ziorzio, je te ferai décorer ma maison.

— Je décorerai votre maison quand bon vous semblera et, si le Sénat m'y autorisait, je décorerais Venise tout entière.

Et comme il m'exprimait, de nouveau, sa hâte d'entrer chez Bellini :

— Je t'y conduirai, répondis-je, après l'Ascension et les réjouissances. Comme tu ne dois pas être un des moins bruyants, dans ces circonstances, je ne veux pas que ton futur maître, qui est grave, te juge mal.

Je lui proposai d'assister aux fêtes, avec moi, dans une barque, et de jouer du luth, pendant les banquets que Daniel comptait offrir à ses amis. Je lui conseillai de s'appliquer à lui plaire et je lui affirmais que, s'il y parvenait, il serait reçu, par la suite, chez de hauts dignitaires.

Mes sages paroles ne plurent que médiocrement à Barbarelli. Il sentait en lui d'autres armes que la gentillesse et la grâce. Je devinai sa pensée, au sourire avec lequel il me remercia de mes exhortations.

Aussi, n'était-ce pas folie que de parler ainsi à ce garçon merveilleux qui m'aurait certainement mieux écouté, si je lui avais enseigné les moyens de devenir rapidement fort riche?

Il rêvait de posséder une maison fastueuse, pleine de meubles, d'armes, de tentures, de mosaïques et de tableaux.

Pendant son existence, il me décrivit, maintes fois, le plan de cette demeure.

Tantôt, elle s'élevait aux bords du Grand Canal. Et ce n'était que marbres et colonnades. Tantôt, il l'imaginait à Murano,

au milieu de jardins ou, cachée par des arbres, au flanc d'une colline, dans son pays natal.

Pour l'instant, il édifiait sa résidence à Venise, qu'il reconstruisait selon sa fantaisie, et embellissait selon ses goûts.

Tout l'émerveillait et animait son ambition. L'envie le secouait, quand il voyait un patricien descendre de sa gondole et entrer dans un palais.

Quand il passait sous des fenêtres illuminées, et qu'il entendait des bruits de musiques, il décrétait que le but de l'existence était d'être admiré par une assemblée de femmes qui auraient conscience que le génie est un don du ciel.

★

Nul être n'offrit jamais le spectacle d'une jeunesse aussi débordante et glorieuse que le Giorgione. Il frémissait devant la vie et la beauté, comme un capitaine qui livre sa première bataille, comme un marin qui aborde et coule la galère ennemie.

Il ne manifesta, cependant, aucun enthousiasme pour le Corso, qui se donna, sur la lagune, la veille de l'Ascension.

Il déclara monotones les cercles décrits avec habileté, par des centaines de petites barques qui paraissaient lancées, à la suite l'une de l'autre, dans une poursuite sans fin. Elles formaient comme la barrière mouvante d'une arène, au milieu de laquelle évoluaient des barques plus lourdes, que manœuvraient de jeunes nobles vêtus de pourpoints blancs.

Mais, par Dieu ! ce fut bien autre chose, le lendemain. A neuf heures, Ziorzio était chez moi :

— Venez, de grâce, me dit-il, puisque vous me l'avez promis. Jamais la ville ne fut si belle.

Debout, à la porte du salon, impatient comme un enfant, il tortillait son bonnet entre ses doigts.

Peu après, nous étions sur la Piazza. Au gré de Barbarelli, je ne marchais pas assez vite. Il me devançait fréquemment et se retournait vers moi. Je ne me pressais point, tant son contentement m'amusait.

Le ciel était magnifique autour du soleil. Les mosaïques, les marbres et les colonnes étincelaient. Les échafaudages eux-mêmes avaient un air d'architecture bizarre.

Quant à la foule, elle se composait, comme tous les ans, à

pareille époque, d'un grand nombre d'étrangers aux costumes magnifiques. Giorgio admirait surtout les turbans, les vestes des Levantins, les poignées et les fourreaux de leurs armes glissées dans leur ceinture.

— Quel est celui-là, s'écria-t-il, avec ces hauts-de-chausses rayés, son manteau cramoisi, son pourpoint aux manches fendues, serré par une corde d'or? Tiens! il a une phrase écrite sous la doublure de son capuchon...

— C'est un joyeux compagnon de la scalza.

Je lui appris que, depuis leur organisation en société, Venise devait à ces jeunes gens amoureux de plaisir l'originalité de ses fêtes et de ses mascarades.

— Regardez le cadre que font à cette femme blonde, là-bas, cette tenture et ces figures basanées de Turcs.

Mais l'inconnue, en se déplaçant, détruisit ce tableau fugitif dont Ziorzio se souviendrait.

Dans ses yeux, qu'il fermait à demi, à cause de la lumière intense, se fixaient les moindres détails.

Comment aurait-il pu oublier les jupes de velours ou de soie, les agrafes retenant les voiles, les bijoux surchargeant les corsages, malgré les lois somptuaires; les chevelures arrangées en diadème ou étalées sur le dos, la majesté des démarches?

Tout à coup, les cloches sonnèrent. De campanile en campanile, mille carillons se répondirent. Les uns graves et bourdonnants, les autres distincts et grêles. La profonde clameur de la multitude les accueillit. Au même moment, les canons du Lido, de l'Arsenal, et tous ceux qui défendent les ports ouverts sur la mer libre tonnèrent.

La foule immobile se met à s'agiter. Les drapeaux et les bannières, qui pendaient au sommet des mâts ou contre les fenêtres se déploient. La brise du large souffle.

Il n'y a plus d'ombre sur les places. Dans un poudroiement d'or, Venise resplendit.

Nous sommes sur le quai. Non loin de nous, parmi des barques pavoisées, se balançait le rouge Bucentaure.

Ce n'est pas la galère splendide qui attire les regards de Ziorzio, mais le cortège qui s'avance.

Les cloches carillonnent toujours. Les coups de canon se succèdent. Ils ont pour écho la joie du peuple qui salue les porte-drapeaux de la République. Les oriflammes sont rou-

ges, bleues, blanches, violettes. Six hommes qui les suivent embouchent leurs longues trompettes d'argent, que des enfants soutiennent sur leurs épaules. De pénétrantes fanfares retentissent.

On se montre les Ambassadeurs aux robes somptueuses ; le Grand Capitaine de la ville vêtu d'écarlate. On acclame la troupe des joueurs de flûte et des écuyers. Et voici le Sérénissime Augustin Barbarigo. Son manteau est d'hermine, sa simarre en drap d'or, sa soutane bleue. A ses côtés se tient le légat du Pape, et, derrière leur groupe, sont portés les insignes : l'Ombrelle, le Coussin et le Glaive. La Seigneurie et le Grand Conseil terminent le défilé.

Notre gondole se mêle à l'escadrille qui doit accompagner le Bucentaure.

Le doge s'asseoit sur son trône, à la poupe, dans le pavillon que décore l'étendard de Saint-Marc.

Les Sénateurs prennent possession de leurs sièges, protégés par un voile cramoisi brodé d'or. Des cariatides d'or le soutiennent et forment neuf arcades. L'amiral de Malamocco et celui du Lido commandent la manœuvre.

Cent soixante marins s'emparent des rames pourpres et le double éperon de la proue ornée de figures allégoriques se tourne vers la mer.

Giorgio est étendu et regarde, sans qu'un mot ne s'échappe de sa bouche, les galiotes, les péotes et les navires de toute grandeur qui entourent la galère ducale. Elles sont remplies de marchands, d'étrangers, de soldats et de femmes. Des masques cachent certains visages. Des draperies traînent dans les remous et, par endroits, la vaste lagune a l'aspect bariolé d'un tapis d'Orient.

La barque dorée du patriarche de Venise vient à la rencontre du Doge. Le prélat monte à bord du Bucentaure et verse une coupe d'eau dans les vagues pour apaiser les tempêtes.

L'escorte franchit la passe au fort Saint-Nicolas encore environné de fumée.

Le sérénissime Augustin Barbarigo apparaît à la galerie et célèbre la cérémonie des épousailles avec la mer. Il jette l'anneau d'or dans l'Adriatique et prononce les paroles :

Desponsamus te mare in signum veri perpetuique dominii.

La flotte, comme poussée par les acclamations, le son des cloches et le vent de la poudre, s'oriente vers la ville étincelante et bien faite pour recevoir ces navires de parade.

Des nuages qui s'accumulent au-dessus de la terre ferme ajoutent leur décor à cette pompe magnifique.

★

Giorgio me quitta sur le quai et je lui rappelai que je l'attendais, le soir même, chez moi. Il me promit de ne pas l'oublier, puis il suivit la foule qui se précipitait sur la place Saint-Marc, où s'ouvrait la foire.

Je m'y rendis au coucher du soleil. Les boutiques étaient nombreuses et bien achalandées. Je ne me souvenais pas d'avoir vu un tel assortiment de verreries, de tapis et de meubles. J'achetai une pièce de drap et des armes.

Je rencontrai Giorgio en compagnie de jeunes peintres, devant le portrait que Bellini offrait à l'admiration de tous. Le tableau était un peu sec et je fus détourné de l'examen que j'en faisais par l'exubérance de la multitude.

Je suis heureux lorsque l'allégresse exalte le cœur de mon pays. J'aime lire sur les figures des portefaix, des matelots et des gondoliers l'expression du bonheur orgueilleux et de la sécurité. Quelle que soit son ignorance des choses de la République, le peuple sait que nulle cité, au monde, ne songerait à rivaliser avec Venise, soit en richesse, soit en puissance. L'émerveillement que les étrangers ne cherchent pas à dissimuler le lui affirme. Cependant, il se trouve parmi eux des Ottomans, des Français, des Espagnols qui habitent des villes florissantes.

★

Le soir, à 10 heures, Barbarelli n'était pas arrivé. Je m'imaginai qu'il avait été entraîné par des camarades dans quelque aventure. Néanmoins, je priai M. S. de patienter encore pendant quelques instants, ce qu'il fit volontiers, car il désirait connaître l'auteur du coffret et du guerrier au manteau vert de Daniel Dorsevigo. J'avais, en outre, réuni des femmes admirables et des hommes valeureux.

La fréquentation des peintres m'a enseigné, peu à peu, ce

qu'est un beau groupe, une ligne parfaite et comment un éclairage favorable rehausse les couleurs. Je peux reconnaître si une œuvre est habilement composée et pourquoi elle l'est, aussi je déclare que l'assemblée qui se pressa autour du Giorgione, quand il s'assit, pour chanter, était un plaisir pour les yeux.

Des tapisseries tendaient les murs du salon. Les plafonds étaient bleus et, entre les poutres sculptées, s'épanouissaient des rosaces d'or. De l'une d'elles descendait un lustre. Armes et miroirs brillaient aux lumières qui donnaient les tons de la nacre et de l'ivoire aux fleurs cueillies à Muran et aux chairs des femmes.

Elles étaient rangées en demi-cercle. Derrière elles se penchaient les hommes.

Giorgio était assis devant la cheminée. Son luth sur ses jambes croisées, il improvisait de la musique, sur les vers de Cassandra Fedeli. Parfois, il inclinait la tête vers son instrument, dont ses boucles touchaient le manche. Parfois, aussi, il relevait le front. Les clartés bien combinées modelaient sa face et mettaient ses traits en valeur. Ce n'était point le désir de plaire qui empourprait ses joues et éclairait ses yeux, mais sa passion pour les belles rimes qu'il chantait. Il aurait eu cet air, cette voix chaleureuse, les mêmes gestes brusques ou très doux, pour arracher des accords ou nuancer des arpèges, s'il avait été seul, dans son atelier. Car jamais, je le répète, créature humaine ne vibra aussi violemment devant la beauté.

Celles qui l'écoutaient le sentirent et elles décernèrent à l'artiste de tels éloges que les hommes y mêlèrent les leurs. Ils n'en avaient aucune envie, mais, s'ils n'avaient point témoigné de l'enthousiasme, ils auraient passé pour envieux ou jaloux.

Par saint Georges ! ils auraient presque été excusables. Les mieux tournés de ceux qui étaient présents ne paraissaient que d'un aspect assez ordinaire, auprès de Giorgione.

Certes on pouvait rencontrer des fronts mieux développés que le sien, des sourcils plus réguliers, des yeux plus larges, une bouche moins forte, un menton plus délicat. Mais personne ne possédait, comme lui, cette expression triomphante, cette victorieuse allure qui le rendait digne d'étonner les sociétés les plus illustres.

Aussi, Angelo R... fit-il sourire en affirmant avec condescendance que le jeune Barbarelli méritait que l'on s'occupât de lui !

Hélas ! il est des gens de haute naissance qui sont condamnés, par la mesquinerie de leur intelligence, à mener une vie inutile. Ils n'ont d'autres mérites que celui de se bien habiller et d'orner par là, comme des objets, les salons dans lesquels ils se trouvent. Ils regardent les artistes comme des espèces de serviteurs et s'imaginent ne leur rien devoir, lorsqu'ils ont payé leurs œuvres inestimables avec des ducats et leurs entretiens avec des dîners copieux. Ils leurs témoignent un intérêt plein d'insolence et, s'ils les interrogent et les font parler, c'est afin de divertir leurs hôtes. Mais si ces derniers s'avisent de traiter peintres et sculpteurs avec égards et même comme des êtres dont l'essence est divine, ils rendent furieux des hommes comme Angelo R....

Sa colère fut à son comble lorsqu'il entendit Catherina D..., Bianca V...., Eléonore S... vanter l'habillement de Giorgio. Il l'aurait chassé avec bonheur, lorsqu'il s'installa, au milieu des jeunes femmes qui l'admiraient, absolument comme s'il avait été le fils d'un Sénateur.

— Dites donc, lui demanda-t-il, soudain, pour l'humilier en lui rappelant son état, combien me feriez-vous payer un coffret identique à celui de notre ami ?

Giorgio ne répondit pas. Mais il considéra Angelo R..., des pieds à la tête. A la fine grimace de la bouche qui termina cette inspection, nous comprîmes qu'il avait apprécié son interlocuteur, qui reprit :

— Je vous en offre....

Je ne me souviens pas de la somme qu'il proposa.

— Vous hésitez ?...

La voix de Angelo R... tremblait un peu. Le courage lui fait défaut autant que l'esprit, et l'attitude de Giorgione lui indiquait qu'il préférait pourrir dans les prisons de la République ou mourir entre les colonnes de la Piazzetta, plutôt que de tolérer une insulte.

— C'est un fort bon prix pour un débutant, appuya Angelo R...

— En effet, s'écria Ziorzio. Le prix est fort beau, pour un débutant, Seigneur. Et, puisque vous désirez un coffret, je vous enverrai un de mes camarades qui sera fort heureux

d'augmenter son revenu par un surcroît de travail, car il est chez Zuccatto le mosaïste, qui rétribue peu ses élèves.

— Mais c'est de vous...

— Je le regrette, Seigneur, mais, dorénavant, je ne m'occuperai plus de ces sortes d'ouvrages.

Comme pour examiner le meuble qu'embellissait son coffret, il s'avança vers Angelo R..., murmura à son oreille, mais assez haut pour être entendu par Bernardo L.., M. S..., par Daniel Dorsevigo et par moi :

— Et retenez ceci, Seigneur : je ne travaille que pour qui me plaît.

Angelo B... fut mal inspiré en attirant l'attention sur le coffret. Il permit ainsi à Barbarelli de parler de son art. Il le fit avec une fougue juvénile qui lui attacha définitivement la sympathie des femmes et la curiosité des hommes dépourvus des médiocres sentiments de jalousie et d'envie.

Il les surprit, en leur avouant qu'il n'avait que très rarement dessiné, que personne ne lui avait enseigné à copier le corps humain, qu'il n'avait jamais étudié de marbres antiques et que, dans la nature, les couleurs le frappaient, et non les lignes.

— Mais quel fut votre premier maître ?

— Mon premier maître ?

Il hésita avant de répondre :

— Ce fut un paysan de Castelfranco.

— Eh ! répartit Bernardo L... Il ne vous a pas inculqué de mauvais principes.

— Vous dites vrai, Seigneur. Car ce n'est point en me mettant entre les doigts un crayon, ce n'est point en me plaçant devant un modèle et en me donnant des conseils qu'il m'enseigna à peindre, mais en arrangeant son étalage les jours de marché. Sur sa table s'amoncelaient des oranges... Regardez...

Il désigna des plats remplis de ces fruits que les domestiques venaient d'apporter avec des boissons fraîches.

— Existe-t-il des couleurs plus chaudes ? Ne voyez-vous pas, dans cet amoncellement, mille teintes que la lumière révèle ? A côté de ces oranges, mon paysan disposait des grenades. Il en ouvrait quelques-unes, pour montrer que leurs grains à facettes étaient gonflés de suc à travers lequel s'apercevaient les pépins blancs. Les autres étalaient la patine de leurs cuirs

précieux. On eût dit des sacs tellement remplis de perles qu'elles imprimaient leur forme sur l'étoffe qui les renfermait. Puis, venaient des citrons jaune soufre ; sur des feuilles de figuier, larges comme des plats en bronze, s'amassaient des pyramides d'abricots dorés ; des pêches que le duvet poudrait de gris argent et, selon la saison, des touffes de narcisses, des gerbes de lilas, des bouquets d'anémones, des fleurs de pavot évasées comme des coupes, des roses, des buissons de roses! Et ces fruits et ces fleurs étaient vendus par la fille du paysan : une vraie déesse, pour moi ! Elle seule avait le pouvoir de toucher aux splendeurs répandues à portée de ses mains, et j'étais navré quand des ménagères les enlevaient dans leurs paniers, avec les légumes et les volailles. La boutique de ce paysan se dressait sous un arbre, un très vieil arbre, bas et noueux. Ses branches touffues entouraient d'une draperie verte le tableau que je contemplais. Un rayon de soleil le coupait obliquement, au moment où j'arrivais sur la place. Un hiver, la foudre écartela l'arbre. On l'abattit. Le marché se tint ailleurs. Et je me dis qu'après m'être procuré du rouge, du vert, du bleu et du jaune, je pourrais reproduire ces fruits et ces fleurs. — Je les reproduisis. Au lieu de les disposer sur un tréteau, je les disséminai dans un paysage, sous un ciel orageux. Comme je ne parvenais pas à représenter la fille du paysan, je la changeai en paon.

— Un paon ? Pourquoi un paon? demanda Catherine D...

— Parce qu'il est beau, répliqua Giorgione.

Mon parent Daniel hocha la tête. Fervent admirateur du florentin Gentile de Fabriano, partisan des doctrines du Squarcione de Padoue et de nôtre Bellini, il avait le goût des compositions ordonnées et il s'apprêtait à discuter lorsque Barbarelli continua :

— On soumit ma peinture à un prêtre et à un administrateur des greniers municipaux, qui prétendirent, en riant, qu'elle ne signifiait rien. Cependant, ils reconnurent que le paon était bel et bien un paon avec ses plumes foisonnantes et damasquinées, son cou bleu et sa petite tête. Ils reconnurent aussi que les arbres et les collines étaient ceux de Castelfranco et que les fruits paraissaient naturels. On résolut de ne pas me contrarier et de faire de moi un peintre, car nul n'ignorait qu'il était possible et même certain de gagner des ducats et

de la gloire, dans cette carrière honorée. Vous voyez donc que je n'ai pas menti en vous disant qu'un fermier de Castelfranco fut mon premier maître.

Il ajouta, en posant sa main sur le coffret :

— L'influence de ses leçons n'est pas prête à s'éteindre. Je lui dois l'exécution de ce coffret. Ces arabesques de feuilles, ces femmes ne sont pas autre chose que l'étalage de Castelfranco métamorphosé par la divine autorité de l'art.

Dorsevigo hochait toujours la tête. Mais, comme tout le monde, il subissait la séduction des paroles que prononçait Giorgione.

Les yeux fixés sur les formes que dessinaient ses gestes, il parlait fougueusement, sans hâte, soulignant par des intonations chaudes les phrases qui devaient évoquer, dans son esprit, des visions.

Et, quand on lui demanda s'il avait été ému par la cérémonie à laquelle il avait assisté le matin, sa réponse joyeuse éclata dans un éclat de rire :

— Oh!... le magnifique spectacle! comparable à ceux que nous offre la Nature. D'abord les hommes en habits somptueux, les femmes parées, les figures des soldats et des orientaux sollicitèrent ma curiosité. Je ne vous parle ni des pavoisements, ni de la ville, qui frémissait aux coups de canons et aux carillons des cloches, ni de la procession qui s'avançait dans une atmosphère d'or, vers le Bucentaure pourpre sur la mer bleue. Cette solennité atteignit à sa plus grande intensité, au retour, lorsque la flotte redescendit vers Venise. Notre barque était à l'arrière de l'escorte. Des nuages énormes et blancs montaient de l'horizon à notre rencontre. Les remous et la brise agitaient la lagune. Dans les creux des vagues et les courbes des nues, je découvris des tons qui ressemblaient aux coups d'un audacieux pinceau. Le cortège m'apparut alors comme une fresque vivante que mon imagination, de plus en plus échauffée, embellissait. Je vis, oui, je vis, en vérité, la lumière travailler. Elle azurait les ombres avec ses mains invisibles, dorait les coupoles, affilait les campaniles, précisait les détails des architectures. Je vis les vibrations des rayons se mêler à celles du bronze, et j'avais le sentiment que, de ce mélange, naissait une couleur... ou plutôt non, ce qui donnait la vie à la couleur. La grande

Galère pourpre, les gondoles, les barques approchaient de la ville transfigurée. Et, je l'avoue, les palais, malgré les richesses de leurs marbres, me blessaient par leur pauvreté, quand je les comparais au glorieux aspect de la mer. A mesure que la flottille avançait, je crus qu'elle envahissait les murs dégarnis, pour y reprendre sa place. Oui, ce cortège était-il autre chose qu'une fresque immense qui, par un prodige, était descendue des façades et se promenait sur les eaux ?

Il décrivit maintes compositions allégoriques où des chevaliers en armures, des jeunes gens vêtus de pourpoints se rencontraient avec des femmes nues. Il improvisait des tableaux aussi facilement et avec autant de bonheur que sa musique.

— Voilà, lui dit Daniel, des discours que je ne te conseille pas de tenir chez Bellini.

— Je m'en doute, répliqua Ziorgio, je sais que je dois tirer profit de ses leçons.

— Tu auras en lui le meilleur des maîtres. Si tu le contentes, tu travailleras, à ses côtés, à la salle du Grand Conseil devant les œuvres des peintres disparus.

Giorgione ! En écrivant ces lignes, je le revois tel qu'il était, ce soir-là.

Rien n'est plus près de la divinité que la jeunesse du génie.

L'assurance et l'orgueil d'avoir séduit les femmes et vaincu l'hostilité des hommes imprimèrent à la beauté de Barbarelli, son charme viril et cet air triomphant qui trompèrent ses amis...

Et moi-même, si on m'avait demandé, la veille de sa mort :

— Quel est donc ce peintre de Castelfranco ?

N'aurais-je pas répondu :

— « Giorgio Barbarelli qu'une fille de Venise salua du nom de Giorgione est un artiste inspiré qui, en s'asseyant au banquet de la vie, eut pour serviteurs la gloire et l'amour ! Il est heureux et fort, comme le sont les choses naturelles ! »

Hélas ! Giorgione....

Mais cela, je le raconterai quand le moment viendra, si j'en ai le courage.

J'ai assisté à la plus affreuse des tragédies et j'ai senti comme si je l'avais tenu dans mes mains, battre le cœur d'un homme.

Je sais ce que signifient ces mots : amour, jalousie, grandeur d'âme! Et je ne les prononce plus sans être environné par des visions funèbres !

★

L'école des Bellini est située parmi les boutiques des drapiers et les comptoirs des changeurs, au Rialto.

L'endroit est merveilleusement bien choisi, car, en se rendant à leur atelier, les jeunes peintres peuvent admirer les teintes des étoffes, étudier les figures des Levantins et des juifs consumés par l'amour de l'or.

Nul peintre n'avait encore joui, à Venise, d'une célébrité comparable à celle de Zuan et de Gentile Bellini.

Ils la méritaient. A l'excellence des traditions qu'ils tenaient de leur père, ils ajoutaient la parfaite connaissance des nouveaux procédés de peinture, qu'Antonello de Messine était allé chercher, en Flandre, auprès de Jean de Bruges.

Au mois d'août 1493, Daniel Dorsevigo conduisit Barbarelli chez Messer Zuan.

★

Pendant les deux années qui suivirent, je vis rarement Barbarelli.

Je dus abandonner les ateliers des peintres et les amis que je m'étais attachés, pour remplir d'abord des missions dont je ne peux rien dire, puis pour rejoindre mon poste aux armées.

Et cela, je le fis avec bonheur. Quel est le Vénitien qui n'est pas prêt à verser son sang, quand il s'agit de rendre la République triomphante ?

Je ne sais quel démon tracassait l'âme magnifique, mais sans grandeur véritable, de Ludovic Sforza, régent du duché de Milan.

Une haine tenace l'anime, à coup sûr, contre la France et contre son roi (Charles VIII) et cette haine lui permit de mettre au service d'une diplomatie sournoise des paroles persuasives, puisqu'il parvint à former, contre ce monarque, une ligue qui réunissait Naples, Milan, Florence, Ferrare et dans laquelle il fit entrer Venise et le pape Alexandre VI.

Peut-être aussi qu'il avait à se venger du roi de Naples (Ferdinand II), car, au moment où il formait cette coalition entre puissances italiennes, il excitait Charles VIII à faire valoir ses droits sur Naples (par le Comte du Maine, successeur de René d'Anjou).

Charles VIII ouvre la campagne (14 août 1495) avec une puissante armée commandée par de valeureux capitaines, tous seigneurs braves et jeunes.

Pour eux, l'Italie est la perle du monde et ils vont à la conquête comme à un rendez-vous galant, les cuirasses bouchées sur d'éclatants pourpoints.

Cinquante mille hommes suivent leurs bannières et les panaches de leurs casques.

J'ai vu, d'un ravin où j'étais en embuscade, défiler leur artillerie, la plus redoutable du monde, leurs bataillons de Suisses et de lansquenets allemands. Ils formaient des masses épaisses. Tous de haute taille, ils marchaient en rangs serrés. Leurs justaucorps, leurs chausses aux couleurs brillantes, leurs armes, mousquets, épées à deux mains, longues piques et hallebardes leur donnaient une allure barbare.

Près d'eux, évoluaient avec aisance les arbalétriers.

Mais les compagnies françaises, les chevau-légers, les lances, la multitude des pages et des coutelliers composaient la plus magnifique partie de ces troupes.

J'ai déploré l'absence de Giorgione. Il eût aimé ce déploiement de couleurs et d'acier et le heurt des forces. Rien n'est plus exaltant pour une imagination virile que l'acharnement des corps à corps.

Ceux dont le rôle est d'écrire des chroniques raconteront que Charles VIII fut accueilli avec joie dans le Piémont; ils décriront les batailles de Rappolo, de Firrizzano, dont la sauvagerie épouvanta Alexandre VI, qui s'enferma dans son château de Saint-Ange, en laissant les hordes victorieuses traverser ses états, s'emparer de Naples où, en parfait politique, Charles VIII distribua grâces et fiefs, dépouillant les uns, enrichissant les autres, avant de se retirer en nommant Gilbert de Montpensier vice-roi.

Ils raconteront comment Sforza se repentit d'avoir appelé, en Italie, les Français qui tentèrent la conquête du Milanais, et comment Maximilien et Isabelle les accusèrent de ne pas

respecter leurs traités, ce qui est exact, car Charles VIII, confiant dans ses victoires, se crut vraiment un Dieu à qui tout était permis.

Ils diront comment une ligue se forma à Venise (31 mai 1495) pour libérer l'Italie et comment, après des rencontres plus ou moins sanglantes, Charles VIII retourna dans son royaume de France, privé de ses bagages, que les Vénitiens pillèrent (16 juillet 1495).

Mais qui saura jamais par quelles manœuvres déloyales Sforza conserva l'amitié de Charles VIII?

J'eus, dès cet instant, l'impression que la fortune de ce Ludovic se terminerait, brusquement, par le poison, la dague ou le cachot.

*

Peu après, j'étais à Venise, heureux de me retrouver au milieu de mes amis, de m'asseoir, avec eux, autour de tables chargées de nourritures exquises et de vins espagnols que la lumière rend semblables à des topazes.

J'avais grand besoin de décors et d'entretiens autres que ceux des armées.

Nous avions mené une campagne assez dure, mais sans batailles assez nobles pour me faire oublier les fatigues endurées.

Barbarelli vint me saluer dès qu'il eut appris mon retour, et m'apporta des dessins exécutés d'après les marbres antiques de Bellini. Il me pria de les accepter et m'affirma qu'il ne remercierait jamais assez le ciel de m'avoir mis sur sa route, que, sans moi, il ne serait qu'un simple apprenti, tandis que les relations que je lui avais procurées lui permettaient une vie agréable.

Daniel l'avait invité souvent chez lui, à la demande de Catherine D... et de Bianca V...

Il avait peint bon nombre de coffres et achevait une madone. Il n'en était pas content, mais elle plaisait à son maître, dont il suivait docilement les conseils.

Il me parut dans d'excellentes dispositions pour jouir de tout ce que le séjour de la Terre offre à un adolescent tel que lui.

Le travail était cependant sa passion dominante.

J'allai chez lui, et la Madone entourée de saints qu'il me montra et que lui acheta un condottière aurait pu, je le jure, être signée par Bellini lui-même.

Ziorzio devina ma pensée.

— On ne sent pas la chair, la belle chair, sous ces vêtements, dit-il.

Comme je lui répliquai que cela n'était pas nécessaire pour une œuvre religieuse, il haussa les épaules :

— Alors, il faut faire autre chose.

Et il retourna la Madone contre le mur.

— Ma peinture éclatera, bientôt, comme une colère longtemps réprimée.

Brusquement, il m'annonça qu'il éprouvait le plus violent amour pour la fille qui l'appela « Giorgione », le jour où Zuccatto le mosaïste l'avait chassé.

— Que Lucia me donne un baiser, et je vends au diable mon talent de peintre, s'écria-t-il.

— Ah! le piteux marché, Giorgio!

— Rassurez-vous, Seigneur, j'aurai le baiser... et il ne me coûtera rien. Elle m'aime...

— Qui te l'a dit?

— Ses yeux... Je la vois à l'Eglise. J'ai chanté sous ses fenêtres, mais son père et ses frères m'ont poursuivi.

— Ses parents sont plus sévères que ceux de Barbara!

— Ils sont gondoliers, vainqueurs aux régates... Elle en tire une grande fierté.

— Comptes-tu l'épouser?

— Pas avant le Carnaval... si je peux patienter jusque-là...

— Ziorzio, Ziorzio, la fille d'un batelier te séduit, quand tu as la faculté d'admirer les plus belles des femmes chez Dorsevigo et Mercatin...

— Ah! seigneur, ces nobles et excellentes dames me regardent avec curiosité et me flattent sans amour. Leurs belles robes, leurs parures, leurs dentelles pèsent trop sur leur cœur et l'empêchent de battre. Et je n'aime que les cœurs qui battent... ou qui s'aperçoivent que le mien bat et qui m'en récompensent... Il était, une fois, une riche princesse, elle contemplait, dans son verger, un fruit qui pendait à l'extrémité d'une branche.

« Quand il sera mûr, je le mangerai », se dit-elle.

La fille du jardinier passe, au même instant, cueille le fruit et le mange, car elle avait reconnu qu'il était succulent à certains signes que ne savent pas distinguer les princesses.

— Les filles du peuple t'enthousiasment donc bien !

— Moins que les courtisanes...

— Tu vas chez les courtisanes ?

— Certes ! Ne possèdent-elles pas des maisons, des bijoux et des vêtements aussi magnifiques que ceux des patriciennes ? N'ont-elles pas, en outre, l'avantage de faire l'amour librement ?

— Et tu te prétends amoureux de Lucia...

— Ce sont les courtisanes qui m'ont rendu amoureux d'elle, comme je le suis ! Après avoir admiré et caressé leurs corps nus, j'ai pensé que Lucia avait, elle aussi, une chair semblable à du marbre chauffé par le soleil. Quand je la rencontre, dans la rue, j'imagine ses seins, ses hanches, son ventre, ses jambes. J'ai envie d'arracher ses jupes et son corsage. Le désir ardent de la contempler nue me torture... Tenez, elle doit être ainsi.

Il me tendit quelques études au crayon rouge.

Je m'aperçus que les corps des femmes vivantes, malgré leurs défauts, l'émouvaient plus que les statues des déesses qu'il copiait chez Bellini.

— Eh ! Seigneur, les déesses sont créées uniquement par le marbre et pour l'art... les femmes sont créées par la vie et pour la peinture. Il faut de la mollesse et de la lourdeur aux chairs étendues sur des draperies ou à l'ombre des arbres.

— La nature produit peu de femmes belles. Le devoir de l'art est de les rendre parfaites.

— Non !

— Plus d'un déclarerait tes dessins défectueux et laids. Regarde cette gorge pesante...

— C'est celle d'Alexandra Vellani. Demandez-leur s'ils ne la trouvent pas sans rivale, les jeunes gens qui se disputent cette femme à coups de dague et les vieux marchands qui lui offrent, pour une nuit, la somme que rapporte la vente des marchandises renfermées dans une galère...

— Il est difficile d'affirmer qu'une femme est belle.

— Elle l'est, quand elle se dépouille volontiers de ses accou-

trements, soit pour la volupté, soit pour être représentée par un peintre.

— Et pourquoi?...

— Parce qu'elle sait qu'elle est belle et ne se trompe point.

— Tu as peut-être raison, Giorgio!

Il avait certainement tort, mais je m'abstins de le lui dire. Je ne combattais jamais ses erreurs. Elles m'intéressaient autant que ses qualités, car elles provenaient de la fougue avec laquelle il se livrait aux sensations de l'heure présente.

Que, demain, une créature impeccable comme une Vénus lui apparaisse, et il déclarera vulgaire la beauté trop épanouie d'Alexandra Vellani.

★

Tant que durait le carnaval, Giorgio se mêlait à la multitude et partageait ses plaisirs.

Plus que les travaux d'Hercule, plus que les luttes que se livrent entre eux, le jeudi gras, les habitants du Castello et ceux de San Nicolo, la procession des bouchers l'amusa.

A vrai dire, il est plaisant de les voir défiler, devant la Seigneurie.

Ils s'avancent, grotesquement accoutrés, brandissant des hallebardes rouillées, des cimeterres turcs, des mousquets, des piques et les oripeaux les plus bizarres. Puis, l'un d'eux se détache du groupe et abat, d'un seul coup d'épée, la tête d'un bœuf, tandis que, du haut du Campanile, sont précipités douze porcs.

Barbarelli me demanda ce que signifiait cette cérémonie, et je lui racontai l'histoire de ce patriarche d'Aquilée, qui, ayant été capturé avec douze chanoines, fut remis en liberté, à la condition qu'il enverrait, chaque année, pour le représenter lui et ses chanoines, douze cochons et un bœuf.

ALBERT ERLANDE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Laurent Evrard. — Henri de Régnier. — Catastrophes.

Laurent Evrard. — Il y a une dizaine d'années, je recevais de chez Vanier un volume au titre presque décourageant, *Fables et Chansons*. L'auteur était inconnu, mais j'étais curieux, le flot des livres ne me submergeait pas encore, je l'ouvris et m'aperçus tout d'abord qu'il n'y avait là ni fables ni chansons, mais des essais rythmiques excessivement intéressants. J'y découvris bientôt deux ou trois brefs morceaux dont la perfection m'étonna, puis me ravit, me faisant éprouver ce frisson esthétique que vous apporte si rarement le livre nouveau. J'ai souvent relu *Danseuses sylvaines*, *Jardin d'Italie*, je viens encore de les regarder; mon impression d'abord était bonne et elle est demeurée la même : ce sont deux merveilles. Je fis part de mon admiration à l'auteur qui me répondit par une lettre où il manifestait le désir de me voir. Cette fois la lettre était signée : comtesse de La Baume et, un jour proche, je vis arriver chez moi une femme grande, mince, élégante, à peu près de mon âge. Nous nous trouvâmes bientôt en si parfaite communion d'idées qu'il semblait que nous nous étions toujours connus. et ainsi naquit une amitié que la mort seule a brutalement dénouée, il n'y a pas encore un mois, et au cours de laquelle j'ai pu apprécier la femme la plus distinguée par les dons de l'esprit qu'il m'ait été donné de connaître. Si Mme de la Baume avait voulu signer ses livres de son nom, elle aurait acquis assez vite une belle notoriété, mais elle ne voulait tenir le succès que de ses efforts et de son mérite et il faut longtemps pour illustrer un modeste pseudonyme, surtout quand on vit à l'écart du monde littéraire. Pourtant, à la fin de sa vie, elle comptait parmi ses *Muses*, mais l'auteur de ce volume eût été bien excusable de n'avoir pas découvert la femme sous le masque de Laurent Evrard, car nuls vers ne sont moins féminins que les siens, moins poudrés, moins languissants, moins incertains. On y trouve plutôt une fermeté un peu rude, un rythme un peu heurté, une inspiration toute volontaire, si les deux mots ne jurent pas. Sa connaissance de la langue française, de ses ressources, de ses secrets était très étendue et toutes les questions de style et de grammaire la passionnaient, ainsi qu'il sied à un véritable poète, dans lequel sommeille toujours un grammairien. Elle se cachait, au milieu de sa famille mondaine,

pour lire dans son texte une tragédie de Sophocle; les auteurs classiques les plus difficiles lui étaient familiers; elle lisait jusqu'aux encyclopédistes et elle m'étonna bien un jour en réclamant de choisir les plus belles pages de Diderot. Ce ne fut qu'un projet sans lendemain. Au lieu de cela, elle écrivit une *Leçon de vie*, et elle fit bien, puisqu'elle a condensé dans ce roman les plus curieuses observations sur le tragique dissimulé de la vie mondaine. Ce livre, comme son autre volume de prose, *le Danger*, est bien du même art que ses vers : rien n'y est dicté par le hasard. Partout on sent la marque d'une volonté forte qui a mesuré sa tâche et qui la remplit. Il semble que dans son entourage on n'aimât guère ses livres qui semblaient en désaccord avec son caractère; on les taxait, et elle aussi, de romanesques. On les avait sans doute mal lus; on la connaissait mal. Elle comprenait le romanesque, elle ne le vivait pas, elle ne le rêvait pas. Nuls livres et nulle femme ne furent plus pondérés. Ses seules extravagances furent des preuves excessives d'amitié.

A mesure que l'on écrit sur un ami disparu, les choses que l'on voulait dire se lèvent et s'en vont. On ne peut en fixer que quelques-unes, celles qui valaient le moins peut-être la peine d'être notées. Le sentiment ne se dévoile que par des mots communs à tous et qui n'ont de valeur que personnelle et secrète. Les qualités dont il reste des traces sensibles peuvent seules intéresser le lecteur. J'ai noté les trois livres qui enferment un peu de l'intelligence et de la sensibilité de Laurent Evrard. Le surplus n'est qu'un souvenir pour émouvoir quelques-uns. Si *Fables et Chansons* était encore dans le commerce, je prierais qu'on relise *Jardin d'Italie :* c'est un conseil pour ceux qui préparent peut-être de nouvelles anthologies. Se rappelle-t-on le plébiscite sur les femmes destinées à l'Académie qu'un journal, il n'y a pas bien longtemps, organisa? J'eus la joie de n'y pas lire une seule fois le nom de Laurent Evrard. Il faut que les meilleurs soient méconnus. Les meilleurs appartiennent aux meilleurs.

Henri de Régnier. — Puisque l'Académie française vit, il est préférable qu'elle ne se déshonore pas tous les jours et même parfois se hausse à quelque gloire. Le plus fâcheux pour elle est de faire de mauvais choix littéraires, de confondre avec un écrivain tel pauvre incontinent qui n'a pu s'empêcher de rédiger un tas de choses en prose ou en vers, en roman ou en dialogue. On lui passe au contraire très volontiers, comme bien dans sa tradition, l'acquisition, pour la couleur, d'un cardinal ou d'un monsignor, pour la dorure, d'un général. Il est trop rare (ce n'est peut-être pas tout à fait de sa faute) qu'elle accueille un véritable écrivain pour qu'on ne lui en fasse pas son compliment. Je ne veux nommer personne, mais l'élection de Henri de Régnier, si elle ne les fait pas oublier, atténue quelques scandales récents et pourrait bien rallier à l'Académie certaines

opinions désespérées. Elle est significative. Le Parnasse n'entra que tard à l'Académie, quand il n'était plus, avec Heredia. Ni Banville, ni Gautier n'y pénétrèrent, et Coppée, homme charmant, ne le représentait pas. Le symbolisme, au contraire, s'y avance presque du premier coup et avec lui toute la rénovation du vers français, la liberté du verbe et de la pensée, la tradition la plus ancienne et la tradition la plus récente. Ses contemporains, comme ses disciples, et tous ceux qui se sentent poètes toujours ou parfois sauront gré à Henri de Régnier de cette victoire.

Catastrophes. — Cette fois, dans l'affaire de Courville, on connaît la cause. Non que la magistrature ou l'administration, au moment où j'écris, l'aient trouvée. Elles ne la trouveront que si elles ne peuvent faire autrement, ce qui les surprendrait beaucoup, elles et tout le monde. Elle n'est ni dans le mécanicien, ni dans les signaux, ni dans les manœuvres; elle est dans cette petite phrase: « Le train tamponné et qui se garait avait deux heures de retard. » Un réseau de chemins de fer où les trains ont deux heures de retard est un réseau où on cultive la catastrophe. Les conducteurs du train qui a deux heures de retard ne peuvent pas imaginer que tel autre train n'en aura aucun, et le mieux serait en effet que ce retard fût universel. Mais comme on ne peut exiger cela, il faudrait s'en tenir aux vieux règlements et exiger l'exactitude. Le retard est la maladie des organismes incomplets ou en déchéance, et c'est une des maladies les plus difficiles à guérir, sinon impossible, puisque la cause gît aux sources mêmes de l'activité. On s'en plaint depuis très longtemps sur l'Ouest et la direction de l'Etat, en voulant peut-être y apporter des remèdes, n'a fait qu'aggraver la situation. Un mauvais médecin est plus dangereux encore qu'une mauvaise maladie. La gloriole de l'Etat semble être, provisoirement qu'au moins ses rapides soient exactement rapides. Alors on lance ces trains au petit bonheur, en comptant que les signaux pourront parer au danger. Mais compter sur un signal pour arrêter un train à 80 ou 100 kilomètres ! C'est accorder aux mécaniciens un pouvoir extrême d'attention et, pour ainsi dire, le pressentiment du danger. Or, ils ne l'ont pas et ne peuvent l'avoir, de par leur profession même. S'ils n'avaient confiance, quelle serait leur vie ! Conclusion : sur un réseau de chemin de fer où le retard est organique et chronique, on ne peut lancer que des trains à vitesse moyenne et munis de puissants appareils d'arrêt. D'ailleurs, à quoi sert la vitesse excessive ? On pourrait certainement la remplacer par le confortable et, ce qui est encore autre chose, la commodité. Ceux qui exigent les rapidités folles, ce sont ceux qui n'ont rien à faire dans la vie, qui ne savent regarder ni par la portière ni en eux-mêmes. Il est peut-être temps de ne plus leur sacrifier la reste de l'humanité.

P.-S. — J'ai une autre idée, maintenant, sur les catastrophes de chemin de fer. Je ne suis pas éloigné de croire que, loin de détourner des voyages, elles en éveillent le désir. Cela équivaudrait, tant l'homme est singulier, à la plus formidable des réclames. Formidable, en effet.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Charles-Adolphe Cantacuzène : *Larmes fouettées;* Perrin, 3,5o. — Gaston Leréverend : *Au pays du cidre,* Figuière, 3,5o. — Henri d'Anjou : *L'âme dolente,* Eugène Pelletan. — Henri Colas : *Chanson des âmes blanches,* avec une Lettre-preface de Mgr Gibier, évêque de Versailles., Bloud et Cie. — Luca Rialcio : *Poèmes apolliniens;* Bernard Grasset, 3,5o.

Larmes fouettées. Là finit le premier douzain de recueils de vers dont M. Charles-Adolphe Cantacuzène, à Paris ou pendant les heures d'un exil moins rude que celui d'Ovide, fit autant de reliquaires ou mieux de galants coffrets, afin d'y conserver la cendre ou la poudre des minutes qui lui parurent valoir de n'être pas tout à fait oubliées. Sans doute, s'il eût pu choisir le temps où il aurait aimé vivre, il aurait élu un dix-huitième siècle finissant et les premières années du dix-neuvième et il aurait goûté les entretiens du prince de Ligne et de Rivarol, sans demeurer insensible au grand bouleversement d'alors. C'est un peu avec des yeux d'autrefois qu'il regarde la vie présente, non point pour la haïr et s'en détourner, mais pour y découvrir, ainsi qu'il l'eût fait alors, tout ce qu'il y peut rencontrer d'élégances inattendues et méconnues. Bien qu'il en ait, il ne peut supprimer les années intermédiaires, il n'est pas sans avoir été touché par le romantisme et sans ajouter aux grâces anciennes telles des interprétations subtiles que nous enseigna Stéphane Mallarmé. De tout cela est fait un art précieux et compliqué, en même temps un peu désuet et comme on dit très moderne, qui se retrouve aussi bien dans les plus longs poèmes que dans des épigrammes comme celle-ci : *Regret moins futile qu'on ne croit* :

Dans cette nuit de lune et qui n'eut pas de nom,
Et qu'aurait bien peinte Denon,
Vous n'auriez pas dit : « non » ;
Mais plus de six personnes
En cette nuit aux lueurs bonnes,
Empêchèrent nos chairs de devenir friponnes.

Le caprice de l'instant peut comporter autant d'intensité, en sa brève force de joie satisfaite ou de désir déçu, que les longues passions, et qui eut beaucoup de caprices en souffrit plus peut-être que le plus constant des chevaliers obéissants et fidèles ; un soir de solitude peut sembler infiniment long et laisser au cœur un « chagrin d'éternité » ;

il en est un que M. Charles-Adolphe Cantacuzène ne chassera pas de sa mémoire et où il était, sans femme, près de Paris, par un triste après-midi d'été :

Vous, maîtresses, ô vous que j'eus depuis alors,
Que n'étiez-vous avec vos ébènes, vos ors,
Ce jour-là de Juillet avec moi ; de vous toutes,
Qui m'aurait donné la plus douce des absoutes ?
O vous, ô vous, ô vous, mes donneuses d'oubli,
Que n'étiez-vous, que n'étiez-vous à Champigny !

Mais inversement :

Même nuit que pour les Amours,
Mes rêves sont des hyménées,
Mes siècles me sont aussi courts
Que les roses de vos années.

C'est par une politesse, qui est une des formes de la pudeur, que M. Charles-Adolphe Cantacuzène affecte de tenir pour presque plaisantes les peines qu'il entend garder demi-secrètes; il ne pousse pas la feinte jusqu'à les dissimuler entièrement et se masquer toujours ; si on lit attentivement *Posthume*, il n'est pas très difficile d'y trouver le portrait fidèle d'un vivant :

J'ai traîné dans l'oubli mon sort de probité,
Et j'ai toujours vécu d'une vie à côté,
Et n'ai jamais reçu les croix et le salaire
Que pour ma fonction, Tircis, moins secondaire
Que la littérature ; et courtois j'ai vécu
Avec les femmes et ma pensée, et vaincu
Je m'en vais. Ignorant les gloires incertaines,
J'ai puisé sans intrigue aux magiques fontaines.

Heureux qui se sut faire ainsi, en restant parmi les autres hommes, un domaine intime et réservé et qui se peut donner le témoignage de n'avoir pas altéré l'eau des sources divines en y portant des mains impures.

Au pays du Cidre. Sonnets, ce sont des sonnets et quelques ballades par surcroît, sous l'invocation de M. Paul Harel, trouvère truculent et lyrique ; mais il semble bien que, parmi les livres, celui des *Trophées* ait été surtout lu et médité par M. Gaston Lerévérend, et point en ses parties de faste héroïque, mais aux pages où la Muse pédestre de Jose-Maria de Heredia cueillait de simples guirlandes pour l'humble dieu des jardins. Normand, M. Gaston Lerévérend aurait pu, comme M. Ch. Théophile Féret, se réclamer surtout des wikings conquérants; mais il est homme du bas-pays et il n'en rougit pas; autant que personne, il aurait volontiers célébré

Le moine et le guerrier, l'Eglise et la victoire.

Il a préféré dire la gloire moins éclatante des herbages et des vergers ; il aurait garde de médire de la haie épaisse qui en interdit l'accès aux *horzains*, c'est-à-dire aux étrangers, quels qu'ils soient, rôdeurs de route ou gens qui, nés ailleurs, se seraient un beau jour installés là ; c'est tout juste si les habitants du Havre ne sont pas déjà presque des horzains : dans leur ville trop grande, on rencontre trop de passants de races diverses et venus d'outre-mer ; ils savent à peine encore, mangeurs de pain mollet, ce qu'est le pain brié, blanc, compact et sec qui s'effrite sous le couteau en miettes grennes et il n'est pas certain qu'ils goûtent autant qu'il convient le cidre *œuvru, vif et pare ;* et comme le dieu antique gardien de l'enclos, M. Gaston Lerévérend répugne au voyage :

> Clos et taillis sont mes pampas et mes savanes,
> Où brebis et bœufs vont en lentes caravanes
> Au cri de mes vautours, éperviers et corbeaux.
>
> Chaque saison, mon val aux splendeurs imprévues
> Dans un cadre aux accès superbement nouveaux
> En révèle des fleurs que je n'avais point vues.

Malheureusement, trop souvent la Muse de M. Lerévérend, bien qu'elle ne prenne jamais de grands élans, s'embarrasse et trébuche ; la démarche en est hésitante et maladroite et les intentions de l'écrivain sont en général meilleures que ses vers.

L'Ame dolente. Depuis que MM. Pierre Loti et Claude Farrère ont enseigné qu'il n'était pas impossible d'être bon marin et écrivain d'un accent personnel, les jeunes officiers de marine ne se contentent plus, pour se distraire de l'ennui des longues croisières, de traduire en français les odes et les satires d'Horace ; ils ne craignent plus de s'essayer à des œuvres plus originales. M. H. d'Anjou, qui connut les îles heureuses d'Océanie, le cap Froward et les côtes du Centre Amérique, eut le loisir de lire tous les poètes de son choix ; sans doute il est demeuré fidèle à Musset qu'il admirait dès le collège, mais il a fréquenté Leconte de Lisle et il transpose dans un paysage marin telle image de *la Chasse de l'Aigle* et il n'ignore pas non plus Albert Samain et *Au Jardin de l'Infante :* ce qui lui est plus particulier, c'est une sorte de perpétuel désir nostalgique, le même désir qui, aux premiers âges des navigations hantait, déjà le cœur du vieil Odysseus, sauf que cette nostalgie peut changer d'objet et qu'il n'oubliera peut-être pas entièrement une lointaine sœur de Rarahu qu'il ne doit revoir jamais. Çà et là, parmi les banalités et les réminiscences, se laisse deviner une sensibilité délicate, et par, exemple, dans la description assez peu renouvelée d'un coucher de soleil sur une mer tranquille, est notée, en un vers charmant, la sorte d'offense

que fait aux calmes eaux l'apparition de la plus agile des barques :

Le sillage est léger, mais irréligieux.

Chansons des âmes blanches. Oserons-nous donner notre avis touchant le livre de M. Henri Colas, après que Mgr Gibier, évêque de Versailles, en fit, dans une lettre-préface d'une haute importance, la parfaite apologétique? Que pourrions-nous ajouter à un jugement aussi complet où ne sont omises aucunes des qualités éminentes des *Chansons des âmes blanches* : « Votre œuvre est bonne. Elle est bonne dans son fond, dans sa forme et j'ajoute, au témoignage de musiciens que j'ai consultés, bonne au point de vue musical. » Quoi de plus? Mgr Gibier fait justement remarquer que M. Henri Colas a épuisé toute la gamme des rythmes : « depuis le grand vers alexandrin, le plus beau et le plus complet de tous, susceptible de se plier à l'expression des idées les plus diverses, jusqu'au vers de quatre ou même de deux syllabes, qui reviennent dans ses refrains comme un écho. » En vérité, il n'est pas possible que Mgr Gibier, que l'on doit supposer pas entièrement étranger aux bonnes lettres, ait parlé autrement que par antiphrase : il ne se saurait rencontrer un amas de plus plates et plus ineptes rhapsodies que les *Chansons des âmes blanches* et quand on songe que l'auteur se charge de « l'entreprise de tous concerts dans patronages, familles, maisons paroissiales », il faut regretter qu'un évêque collabore ainsi à l'abêtissement de ses ouailles. Vous avez Paul Verlaine et vous proposez à l'admiration de votre peuple de lamentables sottises ; n'est-ce point le crime suprême, le crime contre l'esprit?

Poèmes Apolliniens. Alfred de Vigny avait médité d'écrire un poème où serait exprimée la douleur sublime d'un dieu épris d'une femme et qui ne lui peut faire le don de sa vie, puisque le destin le fait immortel, et dans toutes nos mémoires chante le vers de Baudelaire sur la mort qui console et qui fait vivre. L'inspiration de M. Luca Rialcio n'est pas très différente de celle de Vigny et de Baudelaire. Il se voudrait assez aisément

Prophète de la mort sur les têtes baisées.

L'une des rares certitudes qui l'affranchissent à ses yeux, c'est de se connaître éphémère. Mais il est aussi le disciple de M. Maurice Barrès ; il éprouve pour Venise mourante une passion un peu maladive et bien qu'il ait plus que personne le sentiment de la perpétuelle disparition de tout, il se plaît à rattacher ses pensées d'un instant à des souvenirs illustres d'Italie, de France et de la Grèce, et les bassins d'un parc désolé lui sont plus chers parce que jadis des reines tragiques y ont miré leur tête charmante vouée au couperet de la guillotine. Il n'est pas sans apprécier aussi l'âpre et morne fierté de Léopardi

ni la hautaine résignation des stoïques obéissant à une loi fatale. Cependant il n'y consent pas sans quelque amertume et il s'abandonne encore quelquefois à l'illusion ; les *Sonnets à Francisca* manifestent qu'il crut parfois s'évader en effet des chaînes de la Nécessité :

Nous serons au delà des temps et de la mort.

Les poèmes de M. Luca Rialcio ne sont dénués ni d'harmonie ni d'émotion ni d'intelligence; mais ils n'éveillent pas en nous la surprise d'une beauté nouvelle et trop souvent transposent, sans plus, des motifs qui furent repris fréquemment ces dernières années.

PIERRE QUILLARD

LES ROMANS

J.-H. Rosny aîné : *La Guerre du feu*, Fasquelle, 3.5o. — Emile Baumann : *La Fosse aux Lions*, Grasset, 3. 5o. — Marcel Berger : *Hors l'Amour*, Grasset, 3.5o. — Princesse Alex de la Tour et Taxis : *Le Violon de Jacob Stainer*, Calmann-Lévy, 3.5o. — A. H. de Vandelbourg : *Moulaye-Ali*, Plon, 3.5o. — Jean Pommerol : *Un fruit et puis un autre fruit*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Jacques Servy : *Hercule et le Lion*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Joseph Hudault : *La Formation de Jean Huroit*, Perrin, 3.5o. — Adolphe Rivet : *Les Derniers jours de Jérusalem*, A. Messein, 3.5o. — Nonce Casanova : *Etude de Femmes*, Ambert, 3.5o. — Paul Gaulot : *Les Pâques Véronaises*, Ollendorff, 3.5o. — Georges Ohnet : *Pour tuer Bonaparte*, Ollendorff, 3.5o. — Albert Delmas : *Contes de l'humanité*, Grasset, 3.5o.

La Guerre du Feu, par J.-H. Rosny. Le feu est un animal qu'on nourrit et qu'on ne doit pas irriter. En échange des bons procédés, des précautions respectueuses dont on l'entoure, il garde l'homme la nuit, le réchauffe et l'éclaire, condescend même jusqu'à lui faire cuire ses aliments... Aux premiers âges du monde, on s'imagine de quelle importance étaient ces pauvres vérités ! Le feu n'était pas seulement cet animal redoutable et pourtant domestique, il prenait la proportion d'un dieu parce qu'il était à la fois l'élément et le mystère, la création et le créateur. La tribu dans laquelle il venait à s'éteindre se trouvait en état d'infériorité immédiate, tout de suite replongée aux ténèbres de la peur, de l'ignorance et de la mort. Chez les Oulhamr, le feu qu'on élevait dans une cage de pierres comme un vif oiseau seul capable de siffler l'appel d'alarme au-dessus de toutes calamités, le feu s'éteint. Les guerriers les plus intrépides sont désignés pour aller chercher un oiseau rouge tout semblable à celui qui vient d'expirer. Naoh, Nam et Gaw partent pour cette chasse effrayante. Ils savent que des hommes, des frères sauvages, dévoreurs d'autres hommes, possèdent aussi le moyen de dompter le grand Purificateur. Par la ruse ou la force, ils sauront bien s'emparer d'un oiseau rouge, n'en rapporteraient-ils que le plus petit œuf de braise entouré de mousse ! Et Naoh se mesure avec le Grand Lion, l'Ours gris, il rencontre la famille colossale et pacifique des

Mammouths avec lesquelles il ose faire alliance, la horde étrange, d'une humeur douce et morne, des Hommes sans-épaules, les Nains rouges, grouillants et perfides, les êtres vêtus de poils bleus. Naoh, fils du Léopard, c'est le conquérant pacificateur qui parcourt le monde pour y découvrir la meilleure façon de gouverner ; attendri par le souvenir d'une compagne promise, soutenu par la foi et l'espérance, l'orgueil et la bonté de sa cause, il trouvera ce qu'il cherche. Il saura même faire jaillir l'étincelle du caillou et désormais perpétuera le miracle, donnera sa volée éternelle à l'oiseau rouge.

Parmi la horde bizarre des écrivains du jour, des Nains perfides, des Hommes sans épaules, des Poils-bleus et des habitants écailleux de certains marécages, Naoh-Rosny, gardien du feu sacré, nourrit mystérieusement l'oiseau préhistorique. De temps à autre, passant sur nos grands boulevards en des allures des premiers âges, il y balance la cage de pierre et projette des lueurs. C'est une aurore qui nous ramène à l'enfance puissante du monde, aux temps bénis où les hommes comprenaient les appels de la race et faisaient leur joie de se battre pour le plus de lumière possible. Ingénu et farouche, Naoh-Rosny vient de loin nous rapportant la parole perdue, le verbe créateur de miracles. Nous devons l'écouter avec un étonnement religieux.

La Fosse aux Lions, par Emile Baumann. Dans un sombre pays rempli des superstitions de ses pauvres mais légendaires habitants, au fond du bocage vendéen, deux hommes sont aux prises, le père et le fils, l'un alcoolique dégénéré, l'autre, robuste rameau ayant puisé dans sa propre souche tous les bons sucs. Malgré les préjugés et les hantises, Philippe de Bradieu est un être fortement trempé, très simple et point enclin aux tendresses névrosées. Il résiste à la jeune servante, jeteuse de sorts, pour épouser une femme digne de sa noblesse d'intelligence. Le père, dans une crise de démence, lui étrangle son premier-né, en souvenir du cruel ancêtre Gilles de Rais. Ce drame très bien mené au milieu d'une famille d'apparence respectable, dans un cadre sévère mais très intimement ajusté à la sobriété de tous les gestes de ces gens vivant en dehors du monde civilisé, est d'un effet poignant. La scène où Alix, la malheureuse mère, va chercher le corps de son enfant dans la vase de la fosse aux lions est belle sans rien de ce faux théâtral dont on abuse tant quand on ne peut décrire la vie que vue par-dessus la rampe.

Hors l'Amour, par Marcel Berger. Il y a fort longtemps que j'attends le héros qui déclare à la jeune personne au moment psychologique : « Eh bien, non, je ne vous aime pas, ou je crois que je ne peux pas vous avouer ça comme les autres. » C'est tellement fatigant de voir un auteur préparer le fameux aveu durant quelque cent pages et ne rien vous laisser à désirer, ni à deviner ! Jacques est pourtant un jeune homme charmant, il ne lui manque ni esprit ni

fortune et il pourrait se laisser vivre exactement comme tout le monde. Mais il n'est pas amoureux et il est en dehors de la vie usuelle simplement parce qu'il ne comprend rien à la triste faculté d'emballement que possèdent ses semblables. J'aurais préféré ne pas le voir se suicider uniquement parce qu'il est plus raisonnable que ses amis. Etre privé de la faculté en question, c'est conserver l'œil calme et la possibilité du choix. Hors l'amour, il y a les Don Juan et les gens affectueux, ni les uns ni les autres ne sont à dédaigner. Examinés par les gens de sang froid, les amoureux sont tellement pitoyables, sinon ridicules!

Le Violon de Jacob Stainer, par Mme Alex de la Tour et Taxis. Jolie petite idylle qui se termine bien grâce à la poigne d'un monsieur sachant mieux jouer de l'amour et de la mort que du violon. Je ne doute pas une minute du génie de ce jeune amateur, mais il va un peu loin, et le vol, comme toutes les névroses, est une ombre au tableau effaçant tous les lustres. La jeune mélomane ayant échappé à l'emprise, on se sent grandement soulagé.

Moulaye-Ali, par R. H. de Vandelbourg. Curieuse étude de mœurs algériennes où l'on découvre que l'élément africain ne s'assimile guère aux mœurs occidentales. Ce jeune arabe moderne aussi francisé que possible ne peut arriver à comprendre la femme dominatrice, même la plus honnête, et cette jeune fille ne saisit pas ce qui éloigne d'elle cet officier à la fois ardent et farouche. Plus tard, ce sera trop tard, l'adultère aura tôt fait de désabuser celui que le Koran déclare le maître de cet animal domestique qu'on appelle les gardiennes du Jardin secret ou sacré. Moulaye-Ali, à la solde de la France, est pourtant toujours le fils du grand désert, Il aime et respecte le silence ; le jargon d'une femme, fût-ce d'une femme d'esprit, est une chose importune. Malgré la sévérité du père, la ruse du frère, Moulaye-Ali reprendra son rang et oubliera, car en dehors de la vraie musulmane « dont les pas ne doivent pas marquer sur le sable dans le pas de l'époux », toute autre femme est courtisane.

Un fruit et puis un autre fruit, par Jean Pommerol. C'est le récit, un peu bien emphatique, d'une existence de nomade, le kébir Baïlich, fait par un conducteur de caravane. Le chef arabe, qui à l'âge de raison, quarante ans, est induit par sa mère vénérée (que la bénédiction d'Allah soit sur elle!) en la tentation de cueillir tous les fruits que sa soif amoureuse lui fait convoiter. C'est d'abord une jeune fille, puis une enfant ; mais sous ce beau soleil et dans la vie chaude qu'on mène à l'ombre des tentes laineuses, autant de gouttes d'eau sur le sable brûlant.

Hercule et le Lion, par Jacques Servy. Un dompteur par amour. Je ne regrette dans toute cette histoire, certainement fort intéressante, que le lion, et je suis bien sûre que l'héroïne en fait au-

tant, car le grand seigneur qui ne trouve à employer, de nos jours, sa cravache que sur le dos des animaux de bien meilleure race que la race humaine est un assez pauvre sire.

La Formation de Jean Huroit, par Joseph Hurdault. Pour faire un philosophe chrétien, il faut seulement la preuve de l'existence de la nature. Cela me surprend un peu, mais il est vrai que c'est une manière de fuir les tentations en supposant que les plus terribles ne se trouvent pas au milieu de la vie rurale.

Les Derniers Jours de Jérusalem, par Adolphe Rivet. Les temps prédits sont arrivés et il ne doit plus demeurer pierre sur pierre du temple célèbre. Toutes les horreurs du siège, depuis le désordre des factions aux prises jusqu'à la folie des sacrifices inutiles. A la fin, la mort touchante d'une belle jeune fille qui a échappé aux pires dangers pour mourir poitrinaire dans les bras d'un fiancé assez chrétien pour penser à l'éternel rendez-vous.

Etude de femme, par Nonce Casanova. Une Parisienne, c'est-à-dire la midinette arrivée, qui épouse le brave homme dans l'unique but de le trahir. Le vitriol fait partie de la trahison, naturellement, et retombe fort heureusement sur le nez de cette aimable personne.

Pour tuer Bonaparte, par Georges Ohnet. Grand roman historique n'ayant pas l'allure d'un feuilleton, mais tout aussi intéressant. A lire l'auteur on jurerait qu'il est plus... littéraire que jamais, et c'est surtout à côté des *nouveaux* qu'il fait cet effet-là.

Les Pâques Véronaises, par Paul Gaulot. Autre roman historique ou mieux une idylle sous le Directoire.

Contes de l'humanité, par Albert Delmas. Ce volume contient une nouvelle primée par *le Journal* intitulée *Petit Gna*. Les autres contes ont paru dans *l'Humanité*, ceci dit pour ceux que l'ampleur du titre pourrait effrayer.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Gaspard Vallette : *Jean-Jacques Rousseau Genevois*, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50, Plon-Nourrit, et A. Jullien (Genève). — Auguste Dide : *Jean-Jacques Rousseau. Le Protestantisme et la Révolution française*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Flammarion. — Edouard Maynial : *Casanova et son temps*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — Ernest Tissot : *Nouvelles Princesses de Lettres*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Fontemoing. — Pierre Jaudon : *Dieudonné Tête*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Eugène Figuières.

Le but de ce gros volume : **Jean-Jacques Rousseau Genevois**, est de nous montrer « combien et comment Rousseau est Genevois, et combien il le restera toujours dans sa vie, dans son caractère, dans sa pensée et dans son œuvre ». M. Gaspard Vallette, qui est lui-même Genevois, était tout désigné pour entreprendre cette étude : il reconstitue pour nous le milieu où naquit Rousseau et

l'influence indélébile qu'exerça sur son enfance l'éducation qu'il reçut de sa ville natale. D'ailleurs Rousseau s'est toujours proclamé et a toujours été fier de se dire citoyen de Genève, et tous les Français dont « l'opinion compte » l'ont toujours aussi regardé comme un Genevois. Mais c'est sur l'influence de Rousseau sur la société et sur la littérature françaises que les opinions diffèrent. M. Louis Dumur, dans un très bel article qui parut dans le *Mercure* en juin 1907 : *les Détracteurs de Jean-Jacques*, répond à toutes ces questions et défend Rousseau contre ceux qui l'accusent d'avoir créé à la fois la Révolution et le Romantisme, « révolution dans les sentiments et dans les idées ». La Révolution et le Romantisme peuvent se concevoir indépendamment du citoyen de Genève. M. Jules Lemaître l'accuse encore d'avoir « interrompu la tradition française », ce qui serait, en effet, très grave. On pourrait démontrer qu'il l'a renouvelée, et qu'en tout cas une tradition n'abdique pas si aisément. Dans ce livre, M. Gaspard Vallette s'attache à prouver que toutes ses qualités et tous ses défauts, Rousseau les tient de sa race et de son pays, mais il a voulu indiquer aussi « comment et de quelle hauteur il a dépassé Genève, par la force de son génie et par la beauté prestigieuse de son éloquence, donnant seul à ce fond local une valeur générale d'humanité qu'aucun autre Genevois de naissance, ni avant lui, ni après lui, n'a jamais su lui conférer ».

§

Se plaçant à un autre point de vue, M. Auguste Dide voit dans **Jean-Jacques Rousseau** un adversaire de la tentative d'émancipation intellectuelle entreprise par Voltaire et les Encyclopédistes. Rousseau fut, en effet, un esprit religieux, et c'est cette influence qui semble avoir été la plus néfaste : nous ne sommes pas encore guéris de cette sentimentalité mystique qu'il avait mise à la mode. Lui-même, ce fut dans la Bible qu'il la puisa. A y regarder de près, observe M. Dide, cette thèse de l'homme naturel n'est qu'un souvenir de la légende de la Genèse. Et, à propos du *Discours sur l'influence des lettres et des arts...*, c'est, dit-il, un des lieux communs de la théologie calviniste que la malfaisance des arts et du luxe, la réprobation de la vie mondaine. « L'état théologique fondé par Calvin, et décoré faussement du nom de République, se proposait de remettre l'homme dans la situation de nature innocente où il était avant la « chute ».

Après s'être converti au catholicisme, Rousseau redeviendra protestant à Genève, et, de retour à Paris, il va devenir contre Diderot, Voltaire et l'*Encyclopédie* l'agent des ministres genevois. Dans *le Contrat Social* ne réclame-t-il pas qu'on exile ou qu'on tue les citoyens réfractaires à ses dogmes religieux? Et si le contrat socia

a été composé pour le bonheur des Genevois, il avait aussi la prétention de régenter toute l'humanité.

On a trop répété, écrit lui aussi M. Dide, que Rousseau avait la responsabilité de la Révolution Française. Elle se serait faite sans lui, mais « il doit porter devant l'histoire la responsabilité de quelques actes et de quelques lois directement inspirés par ses écrits et ordonnés par ses disciples, par ses dévôts ». Si Jean-Jacques eut l'ambition de fonder une « religion civile », un culte « placé sous l'égide des lois de proscription et sous la garde du bourreau », ce sera Robespierre qui tentera de réaliser le rêve de son maître.

Robespierre prenait à la Convention le rôle que Rousseau avait tenu dans le monde littéraire ; il combattait le philosophisme ; il faisait dériver la morale des dogmes métaphysiques ; il proclamait qu'il fallait croire à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme pour pratiquer la vertu, et il chassait de la République ou il envoyait à la mort quiconque ne souscrivait pas aux croyances dont Jean-Jacques avait fait les deux soutiens de la religion civile. De même que le trinitarisme de Calvin, le déisme de Rousseau devait faire et fit des victimes.

Le Comité de Salut Public, dans un rapport que Saint-Just vint lire à la Convention et auquel Robespierre avait collaboré, avait demandé l'arrestation de Danton, François Chabot, Fabre d'Eglantine, Hérault de Séchelles, Camille Desmoulins, etc. On y disait :

.... Fabre d'Eglantine soutint ici des opinions artificieuses. On attaqua l'immortalité de l'âme qui consola Socrate mourant... On attaqua l'idée de la Providence éternelle qui sans doute a veillé sur nous. On aurait cru que l'on voulait bannir du monde les affections généreuses d'un peuple libre, la nature, l'humanité, l'Etre suprême, pour n'y laisser que le néant, la tyrannie et le crime.

Un autre acte d'accusation, inspiré par Robespierre, portait que Gobel, Chaumette, Hébert et Cloots s'étaient coalisés pour effacer toute idée de la divinité et fonder le gouvernement français sur l'athéisme...

Et c'est bien de Rousseau que s'inspire le terroriste, du Rousseau qui a dit des négateurs : on devra les punir, non comme impies, *mais comme insociables, comme incapables d'aimer sincèrement les lois, la justice et d'immoler au besoin sa vie à son devoir.* Il faut ajouter que l'interprétation du *Contrat Social* par Robespierre est sinistrement fantaisiste, et on ne saurait en rendre tout à fait responsable le promeneur solitaire.

§

En rapprochant le texte des *Mémoires* de Casanova d'autres documents connus, historiquement classés, M. Edouard Maynial, dans ce volume : **Casanova et son temps**, nous montre la bonne

foi, la sincérité presque complète et l'authenticité des récits du célèbre aventurier. C'est ainsi que, dans son chapitre : Casanova chez Voltaire, il nous prouve facilement que l'attitude et les paroles du philosophe durent être exactement rapportées par Casanova. Mais, comme on le sait, le texte de ces Mémoires est tronqué : le manuscrit original n'a pas été publié *une seule fois* textuellement, et « toutes les versions qu'on en a données jusqu'à ce jour ont été honteusement mutilées ou gâchement travesties ». C'est, continue M. Maynial, une aventure unique dans l'histoire des lettres, qu'il se soit trouvé chaque fois « quelqu'un d'assez complaisant ou d'assez peu scrupuleux pour altérer, par ignorance, timidité ou parti pris, l'odyssée d'une vie si riche et si précieuse ». Suit l'histoire attristante des diverses éditions des *Mémoires*. Les editions que nous possédons en France sont ou bien la traduction d'une traduction allemande, ne contenant que des fragments du texte original, ou bien l'adaptation faite par un certain Jean Laforgue, qui fut chargé de châtrer le style de Casanova. Si donc, conclut M. Maynial,

Si, comme nous espérons l'avoir établi, on peut attribuer aux *Mémoires* de Casanova une valeur documentaire réelle, si on peut leur demander, tout au moins pour l'histoire des mœurs et de la société, quelques-unes de ces informations vécues que l'érudition et la critique ne doivent pas négliger, il importe que nous possédions un texte exempt de toute tache et de toute fantaisie. Ce que nous voulons connaître, ce qu'il nous faut consulter, ce ne sont pas les interprétations plus ou moins arbitraires d'un éditeur ou d'un adaptateur, c'est la parole même du subtil et galant Vénitien; sa vie, dans un carnaval perpétuel, n'aura été qu'un long travestissement; l'histoire de sa vie ne doit pas s'envelopper plus longtemps du même mystère. L'heure est venue de faire tomber le masque impénétrable dont l'ironique sourire cachait une figure d'humanité profonde et vraie.

§

M. Ernest Tissot nous donne une seconde série de ses portraits de femmes : **Nouvelles Princesses de lettres.** Voici : Julia-Alphonse Daudet, T. Combe, Mathilde Serao, Marcelle Tinayre, Zénaïde Fleuriot. M. Tissot perpétue dans la critique la méthode de Sainte-Beuve, mais: j'ai peut-être élargi le cadre, avoue-t-il lui-même, en le rendant plus cosmopolite. Ces études exigèrent, en effet, de nombreux et de lointains voyages ; il a fallu voir les lieux où pria Zénaïde Fleuriot, vivre sous le ciel de Naples où aima Mathilde Serao, visiter le Caire où l'auteur a enfin trouvé « la solution de l'intrépide croisière anti-alcoolique de M^lle^ T. Combe ».

Au bout de cette seconde enquête sur la littérature féminine, voici quelques-unes des conclusions de M. Ernest Tissot : la femme qui écrit cherche d'abord à plaire.

Dès qu'elles ont discerné dans le public un émoi, elles répéteront à satiété le beau ou tendre ou comique geste intellectuel qui leur valut cette fortune, et nous aurons les 50 volumes éperdûment sentimentaux de Mme Serao....

Mais, ajoute le critique, ce qui plaît à la génération d'aujourd'hui « ne plaira peut-être sûrement point à celle de demain ».

Ces livres, objets de tant de réclames, passeront avec la mode des robes et des chapeaux dont se paraient celles qui s'en exaltèrent.... C'est fatal. Mlle de Scudery est illisible; on a oublié le nom de Mme de Krüdner — où sont les gloires d'une Delphine de Girardin?

Je n'ajouterai aucun commentaire à ces pessimistes réflexions de M. Tissot. Maintenant si on poursuit la lecture de son volume, on y trouvera une ironique analyse et appréciation de l'œuvre de Mme Marcelle Tinayre, l'auteur de ce « demi-pur chef-d'œuvre » qu'est *la Maison du Péché* et un récit de la vie édifiante de Zénaïde Fleuriot, qui ne fut peut-être pas si vertueuse que l'affirme M. Tissot. Sainte-Beuve lui eût bien découvert quelques péchés et on dit que....

§

Dieudonné Tête, par Pierre Jaudon. Singulier titre qui symbolise sans doute la puissance créatrice d'un cerveau : il n'y a de réalité que cérébrale et toutes nos doctrines ne sont qu'inventions de notre esprit. Le Dr Tête parle; son secrétaire, qu'il baptise Xenophon, écrit, phonographie ses moindres paroles. Dieudonné Tête jongle avec les idées, comme avec des bulles de savon, tôt dégonflées, et, verbalement, il construit une philosophie morale et sociale, une nouvelle discipline morale, ou plutôt une nouvelle indiscipline.

Ce livre, plein de verve, semble écrit par un Laforgue, qui aurait lu Nietzsche et... Jarry. M. Pierre Jaudon a la gravité lyrique de *Zarathoustra* et la fantaisie émue et gavroche de l'auteur du *Fils de Parcifal*. Il fait jouer son héros avec les plus graves problèmes, qu'il résout verbalement : c'est le triomphe du verbe qui crée des valeurs fictives, des fantômes d'idées. Dieudonné Tête ne vit pas : il pense, et surtout il parle, il n'est qu'un cerveau halluciné, une Tête.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Henri Brémond : *Apologie pour Fénelon*; Perrin, 3 fr. 50. — E. Longuemare : *Bossuet et la Société française sous le règne de Louis XIV*; Bloud, 3 fr. 50.

Apologie pour Fénelon, par Henri Brémond. — Il s'en faut de peu, à première vue, qu'en dehors des milieux spéciaux les questions agitées dans la fameuse querelle du Quiétisme aient aujourd'hui perdu leur sens. Il est devenu très difficile, même à de bons

esprits, et malgré de récents ouvrages pleins de savoir et de talent, tel celui de M. Maurice Masson, sur « Fénelon et Mme Guyon », de comprendre, de *revivre* ce qui, au XVIIe siècle, put bien passionner les âmes et l'opinion dans ces controverses théologiques. La théologie morale des Jésuites, celle des Jansénistes proposent des questions dont la portée tombe immédiatement sous le sens. Elles sont théologiques, mais elles sont pratiques aussi. Au contraire, comment, dans le cas du Quiétisme, concevoir aujourd'hui, soit en sa nuance orthodoxe, soit en sa nuance hérétique, le sentiment du « pur amour », et aussi ce que c'est au juste que d'« aimer Dieu pour Dieu seul », avec ou sans hérésie? Quand on voit le XVIIe siècle répandre, ici et là, un déluge de distinctions, on se croit revenu aux querelles extraordinaires du IIe et du IIIe siècle, aux temps de la Gnose, lorsqu'une flambaison de mysticité consuma toutes les cervelles de l'Orient chrétien. Oui, le Quiétisme, à le considérer du seul point de vue théologique, n'est pas très loin, aujourd'hui, d'être purement incompréhensible. Tout au moins, cela manque d'intérêt. L'« entier abandon aux inspirations de la grâce », c'est là un état dont le XVIIe siècle a détaillé les charmes ou les indignités avec une ardeur incroyable. Sentiments éteints! Pour que je comprenne, les dictionnaires peuvent concrétiser cette idée abstraite dans « l'image d'une dévote endormie ». Ce n'est pas très exaltant.

Et cependant, il faut bien admettre, avec M. Henri Brémond, avec l'auteur d'un des livres les plus vivants qui se puissent écrire sur des questions de théologie abstruse, lesquelles sont heureusement aussi des questions historiques, il faut bien admettre qu'il y eut là, sous la querelle du Quiétisme au XVIIe siècle, une « réalité pittoresque et troublante ». La controverse théologique était liée à plusieurs choses intimes, brûlantes. Avec quelque réflexion, cela se conçoit. On pourrait dire, d'ailleurs, que le quiétisme est de tous les temps, et qu'il peut désigner, si nous descendons en nous-mêmes, des sentiments qui ont leur élégance sans doute, mais qu'il vaut mieux combattre, car ils sont après tout peu à recommander dans le chaos, où nous avons tous plus ou moins à nous débattre, dans « le chaos d'une fort rude pratique ». Mais il ne faut pas abuser des généralisations psychologiques, et pour nous en tenir à l'espèce indiquée, au XVIIe siècle, on voit deux ou trois choses immédiates sous la querelle du quiétisme. La question de mœurs, d'abord. Le mot de quiétisme comporta vite un sens populaire « affreux ». La quiétude de l'âme à vau-l'eau dans la Grâce s'entendit aussi d'une certaine absence d'efforts et de scrupules dans un ordre moins éthéré. Ce fut l'accusation dont on tenta obstinément de salir Mme Guyon, qui sauva son honneur « par un miracle d'intelligence, d'énergie et de vertu ». Nicole fit tout ce qu'il put pour qu'on poursuivît, comme écrivain «obscène»

le père Guilloré, un saint. A Aix, le père Girard, pareillement visé, se rendait, « sous les huées et les coups de la populace », devant le Parlement. A Rome, Fra Pietro Paolo, un vrai fripon cette fois, fut jugé et condamné à huis clos par le Saint-Office, tant le prétendu « pur amour » comportait ici d'affreuses suites et d'ordures. Ajoutez que les directeurs débauchés ne manquaient point. Avec eux, le fameux « Moyen court » de Mme Guyon facilitait des choses auxquelles n'avait pas songé la pauvre dame. Averti de la sorte, le public comprenait à merveille les subtilités, — ou les simplicités, — du Quiétisme. Au XVIIe siècle il y a souvent une question de mœurs sous les controverses théologiques. Cela nous explique comment elles furent si ardentes. La Reynie n'était pas moins occupé que la Sorbonne. Enfin, il pouvait y avoir aussi la raison d'Etat. Elle a dû suffire pour tourner l'instinct de Louis XIV contre le Quiétisme, dans lequel, d'ailleurs, comme dit Voltaire, il n'entendait rien. Le Quiétiste qui, dans le monde, pouvait être un débauché, un tartufe, pouvait, dans l'Etat, être un indépendant cynique, un anarchiste.

Tout ceci contribue à faire comprendre le danger des accusations portées contre Mme Guyon et Fénelon. Dans ce compte-rendu, il s'agit d'histoire et non de théologie mystique. Aux lecteurs curieux de connaître la controverse quiétiste plus particulièrement au point de vue de la doctrine, nous nous contentons de signaler l'ample conclusion de ce livre, sur le Pur Amour, sur « la Revanche du Pur Amour », vrai régal d'érudite spiritualité. Sous ce rapport, il y a bien du charme répandu dans ce livre vif et doux, spirituel aux deux sens du mot, véritablement fénélonien, et, comme tel, élégant jusque dans son ire, qui n'est pas petite, M. Crouslé, le terrible bossuétiste, en sait quelque chose, lui ou plutôt son œuvre. Mais, passons. Je conçois, disais-je, que M. Brémond ait senti sa pieuse sollicitude à l'égard de Fénelon croître, s'alarmer et s'irriter, en considérant du point de vue historique, où se rattache celui des mœurs, la terrible campagne menée par Bossuet contre Fénelon à propos du Quiétisme. Il me semble sentir qu'une des choses qui l'énervent le plus, chez certains Bossuétistes, c'est l'espèce de candeur avec laquelle ceux-ci, en ce qui regarde Fénelon, maintiennent tout, et le pire qui pût arriver, sur le terrain théologique. Il y avait bien autre chose qui pouvait perdre Fénelon. Pour Mme Guyon, la preuve a été faite. Mais, pour Fénelon, on a l'air de s'étonner, chez ses adversaires, que, questionné sur la doctrine, il réponde sur ses mœurs. On a allumé une mine sous ses pieds, mais on feint de ne pas le savoir, et on ne veut pas qu'il parle de cette mine. Cependant voici, d'après M. Brémond, un trait suggestif qui jette une lueur assez violente sur toute l'affaire, c'est lorsque Bossuet décide d'écrire la *Relation sur le Quiétisme ;* veut-on savoir la promesse par laquelle s'inaugure cette entreprise ?

Il ne reste plus qu'à faire voir la liaison (*de Mme Guyon*) avec M. de Cambrai : nous la prouverons par acte ; et je suis charge d'en faire la relation qui paraîtra au plus tôt (28 avril 1698).

Et M. Brémond commente, en note (p. 407) :

Ce dernier texte est capital. Ainsi, la *relation* dont Louis XIV avait chargé Bossuet devait « prouver par acte » la liaison entre Fénelon et Mme Guyon. Comprend-on ce que cela veut dire ? Si la preuve « par acte ». La Reynie aidant, avait été faite, la *Relation sur le Quiétisme* aurait donc été le récit d'un pareil scandale. C'est à ne pas en croire ses yeux.

L'espace me manque pour citer d'autres preuves. (Notamment, pp. 409 et 410. Je ne les citerais point par désir de prendre personnellement parti, mais pour être à peu près complet dans ce compte-rendu historique d'une affaire trop considérée jusqu'ici comme théologique.) Visiblement, les passions du temps envenimèrent cette controverse. Ses passions et ses luttes. Une conjecture sérieusement fondée, avancée par M. Brémond, est celle d'après laquelle la place du Quiétisme dans les circonstances de l'époque, son *lieu* historique, serait à marquer entre les Jésuites et les Jansénistes, — à côté des premiers et face à ces derniers. Ceci pourrait éclairer toute la querelle du Quiétisme, qui serait une des phases de la lutte entre la Compagnie de Jésus et Port-Royal (pp. 11, 55.59). Tout autant que le « laxisme » des casuistes, les « abominations » des Quiétistes pouvaient servir de thème aux attaques des Jansénistes. La « Relation sur le quiétisme » compléterait les « Provinciales », et à cet égard M. Brémond a signalé çà et là, et plus particulièrement dans une curieuse note de la page 60, les rapports qui existèrent entre Nicole et Bossuet. — Enfin, parmi les combattants, n'oublions pas ceux de la Cour : Mme de Maintenon, vite déprise de Mme Guyon, lorsqu'elle s'aperçut que le Quiétisme tournait au scandale (sa psychologie, où entrent d'autres mobiles, est joliment étudiée par M. Brémond), nouant, proprement, l'intrigue, le jour où elle confia à Bossuet la « mission » de « désabuser » Fénelon ; et puis, toujours à la Cour, les politiques, qui avaient des intelligences en Sorbonne, et qui, un beau matin, dans ce docte lieu, firent, pour l'édification de Versailles, — où il s'agissait de déloger d'auprès des princes (pour prendre la place) le groupe éducateur fénelonien, le fameux « petit troupeau » : Fénelon, Beauvilliers, Chevreuse, — évoquer ce terrible cas : l'éducateur d'un prince peut-il être quiétiste ?

Gauloiserie malveillante de l'opinion, hostilité janséniste, intrigues de Cour, voilà les ressorts du drame. Voilà de quel milieu Bossuet reçut les excitations, — par une voie ou l'autre, et M. Brémond s'est appliqué à les bien rechercher, — durant sa polémique. Que la campagne ait continué, après l'accord apparent qui fut le résultat

précaire des Conférences d'Issy, comment s'en étonner ; et est-ce la faute de Fénelon, accusé ici de duplicité, de s'être montré conciliant par intérêt (il attendait le siège de Cambrai), quitte à relever la tête, une fois installé dans son fort ? Je reproduis les arguments de M. Brémond. A ces excitations, probablement immenses, d'un milieu qui était à vrai dire toute la civilisation du temps en ses diverses sphères obscurément communiquantes, la Ville, la Cour, l'Eglise, joignons l'esprit même de Bossuet, impétueux, dominateur, « aigle aux ailes lourdes de toute la tradition, à l'œil en feu, aux serres tranchantes comme un dilemme », et nous ne nous étonnerons guère du diapason où monta la querelle, — une querelle qui put donner l'illusion qu'il « y allait de tout », selon le vœu de l'imaginatif Bossuet, alors qu'en réalité il n'y allait de rien du tout quant au point même de la doctrine, et qu'il n'y allait, quant aux contingences, que d'un intérêt assez bas, celui qu'il y avait à écarter Fénelon.

Nous ne suivrons pas M. Brémond dans la dernière partie de son Apologie, qui est la partie plus spécialement polémique. A l'historien avant tout curieux, dans une question donnée, de psychologie et de faits contemporains, la chronique dont se compose une bonne moitié de l'ouvrage apportera de suffisants motifs de songer. Certes, il y aurait plaisir à se faire aussi le spectateur de cette brillante joûte où M. Brémond rompt des lances contre les champions du Bossuétisme actuel, notamment contre M. Crouslé. Avertissons seulement le lecteur que cela peut intéresser, historien, théologien, qu'on se bat là avec une ingénieuse vaillance ; et finissons en signalant aussi la controverse, sur l'esprit de Fénelon et de Bossuet, développée dans les deux chapitres intitulés, l'un « la Duplicité prétendue de Fénelon », l'autre « le Prestige de Bossuet ». Bien qu'il s'incline respectueusement devant ce prestige, M. Brémond, ici, irritera son monde. Il nous saura gré de transcrire sa déclaration : « Pour ceux qui ne comprennent pas que l'indépendance puisse s'allier avec le respect, je n'ai rien à leur répondre. Nous n'habitons pas le même monde. Entre eux et nous, toute discussion serait vaine. »

J'ai déjà mentionné le chapitre final, sur la « Revanche du Pur Amour ». J'ajoute que l'objet de ce chapitre est de montrer que, pour la doctrine, Fénelon et Bossuet sont en réalité d'accord sur le fond des choses. Alors, pourquoi toute la querelle du Quiétisme ? Telle est bien, en somme, la question que se fait constamment entre les lignes M. Brémond, « a parte » continuel, qu'il varie avec une richesse d'ironie que j'ai fort goûtée dans ce livre, lequel demeure, en tous cas, un livre charmant, plein d'un talent considérable. Pourquoi la querelle du Quiétisme ? Restent les contingences historiques d'où la querelle, en réalité, tirait sa gravité et même sa signification. On a dû

les indiquer ici, ce qui était notre façon propre d'être exact envers M. Henri Brémond.

§

On a écrit « La Fontaine et ses Fables », en prenant la Cour de Louis XIV et la Société française sous ce règne comme le « milieu » expliquant l'œuvre du fabuliste, laquelle à son tour expliquerait le milieu. Le génie d'un admirable et immortel écrivain nous a montré qu'il y avait là, en apparence ou non, une façon de pénétrer fort avant dans le monde du Grand Siècle. Je ne sais si, fût-ce interprétée par quelque autre grand écrivain complotant même exploit psychologique, l'œuvre de Bossuet se trouverait être un canal (le mot est de lui) aussi commode. Je vais revenir là-dessus, ou plutôt M. Henri Brémond, plus haut nommé, va y revenir pour moi, car j'écoute avec quelque curiosité déférente (encore qu'il abuse, m'assure-t-on, de l'esprit de finesse) ce que cet auteur suggère à ce propos. Auparavant, je veux dire tout de suite que M. E. Longuemare n'a aucun doute, lui, sur Bossuet comme peintre des mœurs de son temps. Ce petit livre sur **Bossuet et la Société française sous le règne de Louis XIV** est, à cet égard, une chose consciencieuse, de contexture serrée, un peu roide. Huit chapitres de considérations généralement pessimistes, quoique respectueuses et çà et là admiratives, sur Louis XIV; la Cour de Louis XIV, la Famille royale; les Jeunes Filles; Maîtresses et Favorites; les Pauvres et les Humbles; les Libertins; les Beaux Esprits : et, à travers tout cela, un peu à chaque page (le livre en compte 279), de menus extraits corroboratifs de Bossuet, pris, notamment, dans les sermons, qui ne valent pas ceux de Bourdaloue pour l'actualité phychologique (car Bourdaloue avait un caractère plus délié), mais qui néanmoins satisfont complètement M. Longuemare dans son présent propos. Certes, M. Longuemare a lu Bossuet avec une fructueuse application. Toujours l'extrait arrive à point nommé, trop à point nommé même, et cela semble un peu trop concerté. Je voudrais aussi que cette patiente marqueterie d'extraits fût accompagnée de quelque bibliographie. De bibliographie, pas la moindre. J'ai idée cependant que cela compléterait à l'occasion la physionomie de ces textes. Cela manque aussi de contexte un peu. Je voudrais bien savoir, page 54, si c'est bien, nommément, à Versailles que se trouvent les « corps mortels » pour l'ornement desquels il faut « que.. toute l'industrie se consume ».

Et maintenant je laisse M. Brémond apprécier le Bossuet de M. Longuemare. M. E. Longuemare ne m'en voudra pas, j'espère, de lui donner ce juge, qui s'y entend mieux que moi, bien qu'il ne soit pas bossuétiste. C'est l'affaire de deux ou trois brèves citations. « Homme doux, qui veut être à lui pour faire des réflexions »

(ceci est une observation d'un témoin contemporain). « C'est le Bossuet de presque toutes les heures, qui ne connaît ni Louis XIV, ni le Dauphin, qui n'a cure de Mme de Maintenon. » Il va dans le monde, mais avec un lyrisme subjectif de grand homme qui se croit une mission. « Il ne se refuse à aucune des corvées que l'on propose à son zèle. Il console Mme de la Vallière et sermonne Mme de Montespan, sans doute avec la même maladresse ingénue et touchante. Les hommes ne sont pour lui que des ombres. Louis XIV, un soleil sans tache, Arnauld un prodige, Fénelon l'hypocrisie. » Il y aurait un moyen cependant de trouver chez cet Aigle de la Dogmatique un observateur : « Ni le monde, ni la cour ne le tenaient pour absolument désintéressé des choses humaines ». On « aurait raison de ne pas croire à l'existence d'un seul Bossuet ». Il y a chez lui des contradictions qui sont peut-être ce qui se trouve de plus intéressant dans son caractère, et de plus vivant dans son esprit. Mais, de cette vie-là, de cette possibilité réaliste, M. Longuemare, dont la psychologie n'aime pas les lacets et va tout droit dans les chemins frayés, n'a pas eu la curiosité. Son Bossuet est tout d'une pièce, comme il convient. Se méfier cependant un peu de la qualité de l'observation des gens tout d'une pièce. Ce Bossuet-là a connu son temps à peu près comme Hugo le XIXe siècle.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L. Cuénot : *La Genèse des espèces animales*, Bibliothèque scientifique internationale, Alcan, 12 fr. — G. Smith : *Studies in the experimental analyses of sexe*, Quart. Journ. of Microsc. sc., t. 53. — E. Bordage : *L'Hérédité des caractères acquis*, Bull. scient. de la France et de la Belgique, t. 44.

M. Cuénot occupe une place à part parmi les zoologistes français ; il ne s'est pas contenté de décrire les formes des animaux, mais, en véritable biologiste, il a cherché à les comprendre ; et il s'est particulièrement occupé du problème de **la Genèse des espèces animales.**

M. Cuénot a déjà publié de très intéressantes observations et expériences relativement à cette question. Le volume qu'il fait paraître est le fruit de longues réflexions et d'une grande érudition. L'auteur y soutient une thèse; à l'appui, il produit de nombreux faits qu'il enchaîne d'une façon méthodique ; aussi son livre peut-il être considéré comme un vrai Traité de Biologie.

Le savant professeur de Nancy s'est rendu compte de l'insuffisance de la théorie de Darwin; mais, au lieu de se tourner du côté de Lamarck, il a cherché ailleurs. Il est arrivé à penser que le milieu n'a qu'une influence secondaire sur les êtres vivants et ne les façonne pas comme certains l'admettent; il serait même pour peu de chose

dans l'origine des adaptations. Un animal a pu apparaître dans un milieu et y être mal adapté ; dans la suite, il a pu trouver des conditions de vie plus convenables pour lui.

L'idée fondamentale de M. Cuénot pourrait se traduire de la façon suivante : l'animal ne s'adapte pas aux conditions environnantes ; il est né *préadapté* à un milieu, et il cherche souvent celui-ci sans l'atteindre. On pourrait retrouver la même idée sous d'autres aspects par exemple, en Allemagne, chez Uexküll, aux Etats-Unis, chez Morgan.

On conçoit que les travaux récents de psychologie animale aient un intérêt spécial pour l'auteur, car ils nous révèlent les forces du milieu extérieur, susceptibles de diriger les animaux vers les habitats les plus favorables pour eux. Un des premiers chapitres du livre s'intitule : « Comportement des animaux » ; c'est là un vieux mot français proposé par Fauré-Frémiet pour traduire le terme anglais *behavior*. En Amérique, où l'on observe beaucoup les manifestations extérieures des êtres animés, on parle souvent du « behavior ».

M. Cuénot aborde ensuite la question du *sexe*. Dès le début, il insiste sur le fait, admis généralement maintenant, que l'œuf fécondé est déjà déterminé comme mâle, femelle ou hermaphrodite : « la sexualité de l'embryon qui en sortira est irrévocablement fixée. » Chez certain Vers, il y a même dans l'ovaire deux sortes d'œufs qui diffèrent par la taille : après fécondation, les gros œufs donnent naissance à des femelles, les petits œufs à des mâles. Chez le Canari et la Poule, les femelles produisent deux sortes d'œufs qui ne se distinguent par aucun caractère objectif, mais que l'on peut séparer parce qu'ils renferment en puissance des caractères différentiels de coloration, qui s'exprimeront plus tard chez l'animal développé ; après fécondation, la première sorte donne naissance à des femelles, la seconde à des mâles. Il paraît probable que les Coqs ont aussi deux sortes de spermatozoïdes. Chez les Insectes, la prédétermination du sexe dans les éléments reproducteurs est souvent très apparente : il suffit qu'il y ait un peu plus d'une substance phosphorée, la chromatine, dans le noyau du spermatozoïde pour que l'œuf qu'il féconde engendre une femelle.

Nous voilà loin des idées anciennes, d'après lesquelles les animaux, dans leur tout jeune âge, sont sexuellement indéterminés ; en d'autres termes, un même individu pourrait aiguiller dans le sens mâle ou dans le sens femelle, suivant l'action de facteurs externes, tels que la nourriture ou la température. Ceci expliquerait que l'on ait fait inutilement de nombreuses tentatives de détermination expérimentale du sexe.

M. Cuénot s'appuie sur ces faits pour montrer que l'influence du milieu est peu de chose, une fois que l'être est *déterminé* chimiquement *dans l'œuf*. Mais il faut bien songer que l'œuf lui-même n'est

que l'aboutissant d'une longue série de phénomènes chimiques, et je ne crois pas qu'il soit possible, dans l'état actuel de la science, d'affirmer que le milieu n'est pas susceptible d'aiguiller ces phénomènes chimiques dans un sens ou l'autre. Récemment, j'ai fait connaître aux lecteurs du *Mercure* les si curieuses expériences de Russo : il suffit de faire une série d'injections de lécithine à une Lapine pour augmenter considérablement la proportion des femelles dans sa descendance ; l'effet est encore plus net, quand le mâle a subi le même traitement. Bien suggestif aussi est le cas du Crabe mâle parasité par une Sacculine dont les « racines » pénètrent dans tous les organes de l'hôte et en déterminent la castration ; le parasite puisant dans le Crabe des matières grasses, celles-ci ne tarderaient pas à s'épuiser, si le Crabe ne se mettait à en fabriquer en abondance. Que pour une raison ou pour une autre, la Sacculine meure, le Crabe continue, par habitude, à fabriquer des matières grasses. Celles-ci s'accumulent dans les tissus, en particulier dans le testicule. Et voici que cet organe, qui était atrophié sous l'influence du parasite, se régénère, et, chargé de graisses, se met à fabriquer des œufs. Le Crabe mâle devient ainsi au moins partiellement une femelle. Ceci a été observé au laboratoire de Naples par Smith et consigné dans un mémoire : **Studies in the experimental analysis of sexe.**

M. Cuénot s'est fait surtout connaître par ses belles expériences sur l'hérédité chez les hybrides. Il est donc particulièrement intéressant de voir quelle est son opinion sur la transmission des caractères d'une génération à l'autre. Un hybride résulte du mélange dans l'œuf de deux substances chimiques différentes ; mais celles-ci tôt ou tard se séparent, et on voit, dans la descendance, réapparaître dans une proportion déterminée les types purs. C'est ce fait qu'exprime la célèbre loi de Mendel, confirmée par les expériences de croisement entre Souris faites par M. Cuénot. Le retour à des types purs est une des manifestations de la lutte des êtres vivants contre la variation.

M. Cuénot n'admet pas **l'Hérédité des caractères acquis.** Mes lecteurs pourront être surpris, car récemment encore je leur ai cité, d'après Léo Errera, un exemple de transmission d'une acquisition. Et il y a un an à peine, M. Bordage, dans le *Bulletin scientifique* de Giard, est revenu sur une célèbre controverse entre deux professeurs allemands, Detmer et Weismann. Detmer soutenait que, chez les végétaux, les variations acquises sous l'influence du milieu sont héréditaires, Weismann affirmait le contraire. Desmer s'appuyait sur le fait suivant : le Cerisier, importé à Ceylan, y serait devenu un arbre à feuillage persistant. En 1894, le professeur Delage a déclaré qu'il considérait ce cas comme un exemple remarquable en faveur de l'hérédité des caractères acquis. M. Bordage, qui a été pendant des années directeur du Muséum de la Réu-

nion, a fait dans cette île des observations sur le Pêcher. Celui-ci a été introduit pour la première fois aux îles Mascareignes en 1743, il s'est rapidement acclimaté et très souvent son feuillage est *subpersistant*. Les indigènes se souviennent de l'histoire de certains plants venus d'Europe : petit à petit la période pendant laquelle l'arbre est privé de feuilles s'est raccourcie et au bout de 20 ans elle a disparu complètement. Le Pêcher présente alors de légères modifications morphologiques « transmissibles héréditairement » d'après les expériences de l'auteur. M. Cuénot, qui a laissé les végétaux complètement de côté dans son livre, n'avait pas à parler de ces exemples. Il aurait réussi certainement à montrer, tout comme dans le cas de l'action des grands facteurs généraux (lumière, température) sur les animaux, qu'il n'y a là qu'illusion.

Une grande partie du livre de M. Cuénot est consacrée au « peuplement de la terre » ; l'étude des milieux et des faunes est tout à fait remarquable. L'auteur arrive enfin à sa théorie de la genèse des espèces et des adaptations. Il commence par discuter la question de l' « origine de la vie sur le globe ». La vie existe sur notre globe depuis 100 à 2000 millions d'années ; les premiers êtres vivants ont été inconstestablement des Bactéries ultra-microscopiques, capables de vivre dans une température élevée (55-60) et à partir des principes purement minéraux de l'air et de l'eau. Mais d'où viennent ces organismes primordiaux ? M. Cuénot rejette l'hypothèse d'une création naturelle, celle d'une génération spontanée. Il ne croit pas que le milieu ait eu jamais assez de puissance pour transformer de la matière minérale en de la matière vivante. Ses sympathies vont manifestement à la vieille hypothèse de la *panspermie*, exprimée nettement par de Montlivault en 1821 et acceptée récemment par Arrhénius.

La vie serait éternelle comme l'Univers ; des germes microscopiques, de l'ordre du dix-millième de millimètre, provenant des mondes où existe la vie, parcourraient le système solaire, soumis aux forces de gravitation et à la répulsion radiante (pression de radiation) qui émane du soleil. De temps à autre, ces germes tomberaient sur les planètes et s'y développeraient si celles-ci présentent des conditions convenables. Ainsi la vie commencerait toujours par des formes inférieures, les mêmes partout... Bien que non vérifiable par l'expérience... cette hypothèse ne soulève pas de difficultés insurmontables. Les spores de Bactéries peuvent avoir des dimensions infiniment petites ; on peut concevoir que, malgré l'action nocive des rayons ultra-violets, elles garderaient leur vitalité pendant un temps extrêmement long dans leur voyage à travers les espaces interplanétaires, où règnent le vide et un froid de —220°. De tels micro-organismes enlevés à la Terre par le vent et parvenus jusque dans les plus hautes zones de notre atmosphère, entrant dans le champ électrique de la région des aurores boréales, pourraient être soustraits à l'attraction terrestre et passer dans les espaces interplanétaires ; repoussés par la force radiante du soleil, ils atteindraient l'orbite de Mars

en 20 jours, celle de Neptune en 14 mois, et le plus proche système solaire en 9000 années. Ainsi les germes de la vie, constamment renouvelés, circuleraient éternellement dans l'Univers infini.

Il me resterait trop peu de place pour exposer, d'après M. Cuénot, l'origine des espèces par mutation et le « peuplement des places vides ». Mais comme j'en ai déjà parlé ici même (1er avril 1909), je n'y reviens pas pour le moment. J'espère d'ailleurs avoir plus d'une fois l'occasion de discuter les idées si originales de l'auteur.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Petite enquête en Belgique. — L'institut de Sociologie. — Le Musée du Congo à Tervueren. — Les Musées du Cinquantenaire. — Projets de création d'un musée de Folklore National et d'un Musée des Antiquités Nationales à Bruxelles. — Le Musée de Folklore d'Anvers : nécessité de son agrandissement.

Prié de venir faire à l'Université Libre de Bruxelles une conférence sur la méthode dans l'étude des rites et des mythes, j'ai profité de mon séjour en Belgique pour commencer une **petite enquête** sur la situation actuelle dans ce pays des sciences qui ont l'homme pour objet. Encore n'ai-je pas tout vu de ce qui pouvait m'intéresser à Bruxelles et à Anvers.

Dans la première de ces villes, j'ai visité l'**Institut Solvay de Sociologie**, que dirige M. Waxweiler ; on m'y a montré des salles de lecture et des cellules de travail, une bibliothèque et des jeux de fiches admirables. La collection de crânes du Dr Houzé et une bonne petite série d'objets ethnographiques-types provenant surtout du Congo belge se trouvent au premier étage, où l'on vous montrera aussi le mécanisme d'une bibliographie circulante sur fiches et de l'Intermédiaire sociologique. Le mot Sociologie est pris à l'Institut dans le sens le plus large, et les formes et forces sociales qu'on y étudie ne sont pas seulement celles de l Europe moderne, mais aussi celles des peuples de tous les pays à toutes les périodes de leur développement. C'est dire que l'ethnographie, au sens où je l'entends couramment dans cette rubrique, y est considérée comme une base d'étude des plus importantes.

J'ai visité aussi le **Musée du Congo, à Tervueren**. Ce musée a trois sections, l'une de la colonisation et du commerce, l'autre de sciences naturelles (intéressante vitrine sur la maladie du sommeil), et la troisième, de beaucoup la plus originale et la plus curieuse, ethnographique. On a coutume de ne parler à Bruxelles de cette partie du Musée qu'avec un dédain peu déguisé, d'abord parce que le monument même a coûté les yeux de la tête, le feu roi ayant été saisi d'une sorte de folie somptuaire ; les marbres polychromes, les dorures, les dallages sont d'une richesse écrasante sinon toujours

d'une harmonie parfaite ; puis il y a des séries d'ivoires modernes, dont le buste du roi, qui sont revenus cher, et sont en majorité déplorables ; les bois des armoires, vitrines, stylobates, etc., sont exotiques, du Congo aussi sans doute, et d'ailleurs d'un rouge palissandre très chaud de ton sur lequel ressortent bien les ferrures, les objets exposés, et qui fait contraste avec la blancheur des marbres et les couleurs des revêtements des murs. Bref, la première impression de mauvais goût s'atténue rapidement, et disparaîtra mieux quand quelque cinquante ans auront culotté les pierres, les fers et les bois.

Les Bruxellois se plaignent ensuite que les collections ethnographiques sont mal classées. Ma foi, j'ai vu déjà assez de musées ethnographiques en Europe pour être à même de les consoler. Celui de Cologne à part, le musée de Tervueren est certes le musée d'ethnographie non européenne qui prête le mieux à la distraction intelligente du public ordinaire et à l'intérêt du spécialiste. Le grand principe d'une sélection des belles pièces et d'un écartement appréciable entre les objets est appliqué ; de même les étiquettes sont détaillées et souvent très intéressantes ; les vitrines sont imperméables à la poussière et assez éloignées les unes des autres ; bref, sans insister sur d'autres détails d'ordre muséologique, ce qu'il y a permet de faire mieux. Ce mieux consisterait : 1° à choisir définitivement entre les deux systèmes d'exposition actuellement confondus, ou du moins à les appliquer séparément dans des salles différentes, l'un étant à base géographique ou tribale, et l'autre étant à base culturelle ou évolutive. Chacun de ces systèmes a ses avantages, mais c'est du désordre que de les employer côte à côte dans une même salle, parfois dans une même vitrine ; 2° il faut séparer les deux faces de chaque vitrine : actuellement elles sont entièrement transparentes, et quand vous regardez un objet, vous voyez en enfilade à travers toute la série des vitrines jusqu'au bout de la salle ; c'est très gênant, et mal compensé par la possibilité de voir chaque objet sous toutes ses faces. Il suffirait que les séparations dans l'intérieur des vitrines fussent des miroirs inclinés ; pourtant les fonds de couleurs diverses appropriées sont préférables ; il faudrait reléguer les groupes en plâtre dans un atrium, une salle quelconque, avec des fauteuils et des plantes vertes, pour le repos des parents et la joie des enfants : car c'est en effet de la vulgarisation inférieure, ces groupes étant vraiment mal faits et horribles.

Il paraît que le directeur du musée n'est pas ethnographe du tout : nous autres n'avons rien à dire à ce sujet, car le directeur du Musée du Trocadéro ne l'est pas d'avantage et le nouveau directeur de notre Musée de Folklore n'est pas davantage folkloriste, mais ami de M. Briand. Cela prouve seulement que, pour les gouvernements, les musées concernant la vie humaine sont sans importance, ou dange-

reux, et que les règles qui valent pour l'études des coquilles et des plantes, des ossements et des tableaux, ne sont pas encore pour eux de mise quand il s'agit des civilisations. D'ici cinquante ans, ce sera changé. En attendant, ces directeurs amateurs peuvent préparer un avenir meilleur.

Mais aussi quelle joie de rencontrer aux **Musées du Cinquantenaire** des savants connus et enthousiastes : M. Capart à l'égyptologie ; M. Cumont et M. De Mot à l'antiquité classique ; M. de Loe à la préhistoire et aux antiquités nationales. Ici j'ai trouvé des classements rationnels, des salles pour la plupart vastes et bien éclairées ; mais certaines sections sont trop à l'étroit, telle la section préhistorique; et d'autres, mal arrangées, font l'effet d'un bric à brac, telle la section du moyen âge et de la renaissance, qui serait à remanier. Les deux progrès que l'on devrait obtenir pour le moment seraient donc à mon sens : 1° la création de ce **Musée de Folklore National** auquel s'intéressent tous les folkloristes de Belgique, comme on peut voir par la lecture d'articles parus dans la revue *Volkskunde;* un groupement homogène de tous ceux qui aiment l'étude des mœurs, coutumes, légendes, chansons, arts populaires belges permettrait de reprendre la publication régulière, actuellement trop espacée, de l'excellent *Bulletin de Folklore* que dirige M. Monseur.

2° D'autre part, un pays comme la Belgique se doit d'avoir à Bruxelles un **Musée des Antiquités Nationales** conçu sur le même plan que notre admirable musée de Saint-Germain ; on y classerait les collections préhistoriques, protohistoriques, belgo-romaines et franques, de manière à arriver aux Carolingiens, à partir desquels commence la série du Moyen Age. Les belles trouvailles à Anderlecht, et les excellentes publications de M. de Loe le désignent pour l'organisation d'un tel Musée, autonome, et muni de fonds pour entreprendre des fouilles systématiques.

La même question se pose pour Anvers. Voilà une ville énorme, et qui se développe sans cesse : Max Elskamp, E. van Heurst et d'autres folkloristes y ont créé et organisé, avec des moyens modestes, un admirable **Musée de Folklore** (il se trouve tout à côté du Musée Plantin), très riche et bien classé, mais beaucoup trop petit. Ces collections méritent un bâtiment spécial, arrangé suivant toutes les exigences scientifiques et pédagogiques modernes. Une ville comme Anvers a certainement un budget suffisant pour amorcer une telle création, et nul doute que les nombreux millionnaires de la ville ne prendraient à cœur de faire pour leur cité ce que les citoyens riches de Brême, Hambourg, Altona, Cologne, et même de toutes petites villes allemandes, ont fait dans ce sens pour leurs petites patries respectives. Altona surtout est un exemple à suivre, comme je l'ai dit

ici il y a quelques années. Que les folkloristes anversois entreprennent une campagne : ils sont assurés de la sympathie internationale.

Mon enquête, je le répète, et on le voit, a été très incomplète. Je n'ai eu le temps, ni de voir les séries éolithiques de Rutot, ni de m'informer de ce qu'on fait à la Société d'Anthropologie de Bruxelles. Mais j'ai pu passer quelques moments à l'Institut Géographique des Reclus, qui comprend une très belle bibliothèque. Et ma conclusion sera que si l'on veut que l'activité scientifique marche de pair en Belgique avec l'activité économique, il convient que les savants s'entendent pour tirer un parti meilleur des richesses déjà accumulées et pour édifier, d'accord avec des particuliers intelligemment patriotes et les pouvoirs municipaux, des centres d'étude et de travail mieux organisés qu'ils ne le sont maintenant. Les germes sont assez riches et assez nombreux pour assurer de belles moissons.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

H. Poulet : *Les Volontaires de la Meurthe aux armées de la Révolution*, Berger-Levrault, in-8. — G. Dumont et G. Lestien : *Les Volontaires de la Marne*, 1re partie, Chapelot, in-8. — Ed. Gachot : *La Troisième campagne d'Italie* (1806-1806), Plon, in-8. — Général Zurlinden : *Napoléon et ses Maréchaux*, Hachette, in-18. — A. Skalkowski : *Les Polonais en Egypte* (*1798-1801*), B. Grasset, in-8. — Memento.

M. Eug. Déprez, archiviste du Pas-de-Calais, publiait en 1908, sur *les Volontaires de la Révolution*, un ouvrage fort important; celui-ci n'était toutefois qu'une sorte d'introduction destinée à poser les bases de travaux ultérieurs ainsi que la méthode générale qui devait guider les chercheurs. Il exprimait le souhait, dans sa préface, que des esprits impartiaux prissent pour tâche d'écrire pour chaque département l'histoire de ses bataillons de Volontaires. En cordonnant et en comparant ces travaux, il était permis d'espérer « fixer, dans leur ensemble, par des faits précis les résultats de l'effort national de 1792 ». A la même époque et sans doute à l'instigation de M. E. Déprez, le ministre de la Guerre prescrivait que, dans chaque garnison, des officiers seraient choisis pour relever dans les archives communales ou départementales tous les documents relatifs aux Volontaires nationaux de 1791 à 1796. Depuis ces invitations à des recherches méthodiques, rien ne s'était encore produit. Voici cependant que le grain commence à lever. La Revue d'Histoire de la Section historique de l'armée a commencé une étude sur le *Recrutement dans les Landes* de 1791 à 1798, et deux monographies viennent d'être publiées, l'une, due à M. H. Poulet : **les Volontaires de la Meurthe aux armées de la Révolution**; la seconde de MM. G. Dumont et Lestien, sur **les Volontaires de la Marne**.

L'étude de M. H. Poulet est particulièrement intéressante. Son auteur ne s'est pas, en effet, borné à une simple exhumation de pièces d'archives. Il prend soin, tout d'abord, de nous placer dans l'atmosphère même des événements des années de 1790 et 1791. Ses pages sur la situation politique, l'organisation administrative et l'état militaire du département de la Meurthe au moment où va se produire la première levée de volontaires, en août 1791, sont fort instructives. La Meurthe fournit d'un coup cinq bataillons. M. H. Poulet fournit sur leur composition sur la proportion des éléments des différentes classes sociales qui y entrèrent, sur le mode d'élection des officiers, sur l'état d'esprit des volontaires, les indications les plus propres à fixer les idées. Il procède ensuite à l'historique, jour par jour, de chacun des 5 bataillons, et il les suit ainsi jusqu'à l'époque de leur amalgame avec les régiments de ligne. Il est regrettable que M. H. Poulet se soit borné à étudier les seuls résultats de la première levée, celle de 1791, qui, de l'avis unanime, fut la meilleure de toutes. Il ne fait que rappeler, sans y insister, que les levées suivantes vinrent modifier profondément la composition et l'état d'esprit des premiers bataillons.

Au contraire, MM. G. Dumont et Lestien se sont attachés à mettre en lumière les différences qu'on doit retenir entre la première levée de 1791 et toutes celles qui suivirent jusqu'à la levée en masse d'août 1793, tant au point de vue du mode et des facilités de recrutement qu'au point de vue de la qualité des enrôlements. Leur étude est, par contre, quelque peu aride.

Il semble que la reproduction la plus consciencieuse de pièces administratives peut s'accompagner de traits de mœurs capables de rendre vivante cette reconstitution du passé. Au fait, sachons-leur gré d'avoir cité cette adresse du bataillon de Châlons de la levée de 1793, qui en dit long sur l'état de misère de ces pauvres diables : « Au nom de la Patrie, citoyens, prenez en considération l'état de dénuement où se trouve le bataillon. Il est aussi nud qu'à son départ. Nous sommes deux fois sans-culottes : 1° de cœur ; 2° d'effet. Nous conservons celle du cœur, mais l'approche de l'hiver nous fait demander des habits. » L'esprit loustic habitait ces bandes de va-nu-pieds. La seconde partie du travail de MM. G. Dumont et Lestien, qui doit contenir l'historique des bataillons de la Marne, est encore à paraître. Souhaitons qu'elle soit plus vivante.

§

M. Ed. Gachot a écrit, en historien patient, laborieux, les précis des deux premières campagnes d'Italie, ainsi que la relation du mémorable siège de Gênes, dont il a été parlé ici même. Il en est aujourd'hui à la **Troisième Campagne d'Italie**, celle de

1805-06, la moins connue, la plus oubliée, parce que les événements dont elle est faites'effacent devant les coups de foudre d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna. C'est une tâche difficile que de rédiger un précis d'opérations militaires. Il y faut apporter autant d'intelligence que de conscience. Ce n'est réussir qu'à demi que de n'omettre aucun fait dans la succession enchevêtrée des combats, des affaires d'avant-garde, des tirailleries d'avant-postes, des coups de chien d'embuscades. Ce qui importe le plus, semble-t-il, est de montrer avec clarté la préparation des actions militaires, puis comment elles se déclanchent, comment elles se coordonnent pour aboutir à l'effet recherché. Telle est la méthode du G. H. Bonnal. Cependant, les contributions du genre de celles de M. E. Gachot ne sont pas moins utiles quand elles atteignent ce degré de conscience, car elles peuvent, dans la suite, servir de base solide à des études de détail. M. E. Gachot, pour établir ce précis, a lu environ 200 volumes ou brochures et examiné 7456 pièces d'archives, dont plus de 3000 tirées des papiers du Prince d'Essling. Sur la seule bataille de Caldiero, livrée le 30 octobre 1805 par Masséna à l'Archiduc Charles, il a réuni un dossier de 517 documents d'archives. Tout le monde n'est pas capable d'un tel effort. Mais un trait, peut-être encore plus à l'éloge de la méthode de M. E. Gachot, est sa patiente exploration du terrain où se sont déroulées les opérations. Il en suit avec amour le moindre sentier, où se faufilèrent tel jour, à telle heure, quatre hommes et un caporal de la 22e légère pour aller débusquer un parti de fourrageurs ennemis. Pour écrire avec une minutie, vraiment attendrissante, l'histoire de la poursuite, à travers les monts de la Basilicate et les défilés de Calabre, de l'insaisissable Fra Diavolo, il a battu à son tour les mêmes chemins escarpés, les mêmes pistes de chèvres, qu'a parcourus le bandit légendaire, déjouant sans cesse les colonnes lancées sur ses talons, tantôt gorgé de butin, tantôt réduit à la dernière misère, jusqu'au jour où il fut lâchement livré par un potard de village de ses compatriotes, désireux de se bien poser dans l'opinion des maîtres du jour. M. Ed. Gachot a réhabilité, autant qu'il a pu, cette sombre figure de Michel Pezza, surnommé Fra Diavolo, adopté depuis par des parrains redoutables tels que Scribe et le père Dumas, qui crucifiait nos soldats et leur faisait ouvrir les entrailles. Ce ne fut qu'un patriote exaspéré, fanatisé par les moines, léger de fortune et de scrupules, lâché avec pleins pouvoirs dans un pays où la bouffonnerie et la tragédie se mêlent étrangement.

Cette troisième campagne d'Italie comprend, en somme, deux actions principales : la première embrasse les opérations dans la Haute-Italie contre l'archiduc Charles; elle fait honneur au génie militaire de Masséna ; la seconde est la conquête du royaume de Naples au profit du roi de comédie, que fut Joseph. Masséna était

bien le chef qui convenait pour cette tâche mi-burlesque, mi-tragique ; sa nature de méridional, violent, dur, peu vêtu de scrupules, lui permit d'évoluer à l'aise à travers toutes les classes de la société napolitaine. Cette mauvaise langue de Gouvion Saint-Cyr, qu'il avait supplanté, nous le dépeint flattant les curés, caressant les femmes, passant ses nuits au théâtre, ne dormant jamais. Masséna avait touché au pays de la bamboche ; il était dans son milieu.

§

L'ouvrage du G. Zurlinden : **Napoléon et les Maréchaux**, n'est pas ce qu'on pourrait croire : une étude de l'organisation des grands Commandements, créés par l'Empereur ; du système de liaisons adopté pour la transmission de ses volontés, ou du degré d'initiative laissé à ses maréchaux dans les différentes circonstances : toutes choses qu'il serait intéressant de mettre en lumière, avec quelque précision, car on a tôt fait de conclure que Napoléon faisait tout et a toujours suffi à tout. Ce livre d'un ancien ministre de la Guerre n'aborde aucune de ces questions : c'est simplement une collection, certes intéressante, de médaillons des maréchaux d'Empire, quelques-uns à l'état de simple esquisse, d'autres plus avancés. Ecrits dans une intention honorable, ce sont des portraits de famille qu'on peut honnêtement accrocher partout. Pour la ressemblance, ils peuvent valoir, quoiqu'ils ne soient point poussés au noir, — bien au contraire ! — ce que valent en peinture les portraits de M. L. Bonnat. Pour le G. Zurlinden, Soult est « une des grandes figures de notre armée » ; Macdonald, de son côté, est « une grande figure saisissante, originale ». C'est bien possible ; mais il y a des gens qui ne s'en sont jamais aperçus. Le titre de gloire le moins contesté du maréchal Soult pourrait bien être d'avoir appelé M. Thiers : Foutriquet.

Quant à Napoléon, il ne figure dans la galerie du G. Zurlinden qu'en qualité de créateur des vingt-six Marechaux d'Empire : quatorze titulaires, quatre honoraires et huit de remplacement, si l'on peut dire. C'est beaucoup plus que sous la République Athénienne où nous vivons ; il ne subsiste plus que le secret espoir d'un retour possible, et, discrètement, nos règlements, il n'y a pas longtemps, mentionnaient encore : Les Maréchaux de France. Chers disparus ! Regrets éternels ! Mais sait-on ce qui peut se produire ?... Aux vingt-six Maréchaux d'Empire, le G. Zurlinden a eu l'idée excellente d'en ajouter deux : Kléber et Desaix. Ils n'eurent pas le temps de le devenir ; mais ils l'eussent été certainement, s'ils n'étaient morts, l'un et l'autre, « le même jour, à la même heure, à 800 lieues de distance », quatre ans trop tôt. Kléber et Desaix étaient, en effet, « deux hommes complets » au moment où ils disparaissent de notre scène de marionnettes. Ils avaient du caractère. « C'est le caractère qui distingue les hommes et les rend célèbres », a souligné Napoléon. Mal-

heureusement, cette grande force s'émousse le plus souvent avec l'âge, avec les honneurs, avec la vie facile : ce fut l'histoire de beaucoup parmi les Maréchaux d'Empire. Qu'on me permette, pour finir, de citer, d'après le G. Zurlinden, une anecdote sur Kléber : elle peint d'une manière savoureuse le fougueux soldat. En 1795, Kléber devait commander une opération de nuit à Crefeld. Pendant qu'il la préparait, il reçut plusieurs fois de ses chefs l'avis de se méfier de la lune qui était pleine et qui pourrait trahir les mouvements des troupes. La nuit venue, à l'instant du départ, un aide-de camp du général en chef accourt auprès de Kléber et lui renouvelle l'avis d'avoir à faire attention à la lune. « Encore la lune! se met à hurler Kléber impatienté ; dites à votre général que je c... sur la lune ; ça fera une éclipse, et nous pourrons passer ! » Les troupes passèrent. Kléber, dans son rapport sur l'affaire, eût bien garde d'omettre de parler de la lune ; mais il déclara qu'elle n'avait servi qu'à « éclairer le triomphe » de ses troupes. Impertinence précieuse à retenir dans la bouche de ce soldat de si belle allure ; par ce temps d'aplatissement, elle a une valeur éducative.

Je regrette de ne pouvoir parler plus longuement de l'intéressant ouvrage de M. Adam Skalkowski : **Les Polonais en Egypte (1798-1801)**. Les Polonais en Egypte ne furent pas légion ; ils ne furent que trois : Sulkowski, l'aide-de-camp de Bonaparte, au dévouement chevaleresque, poussant jusqu'à « la jalousie » l'envie d'en être distingué ; Lazowski, chef de brigade du génie, qui devint directeur des fortifications en Egypte ; enfin, le général de brigade Zajaczek, qui resta jusqu'au dernier jour un des fidèles collaborateurs de Menou. M. Adam Skalkowski a réuni, dans l'ordre chronologique, les notes, lettres et rapports de ces trois officiers, pour toute la durée de la campagne, et l'on a ainsi une version originale, souvent d'une note très personnelle, de ce que fut cette fameuse expédition. La longue préface placée en tête de ces notes par M. Adam Skalkowski est particulièrement intéressante pour l'étude des officiers polonais qui prirent du service dans nos armées à la Révolution.

Memento. — De M. H. Malo, une intéressante contribution sur la Guerre de Course au XVIIIe siècle : *les Courses du Capitaine J.-B.-C. Royer.* — *Revue d'histoire* (janvier) : La campagne de 1908-09 en Chaouia. — Le recrutement dans les Landes de 1789 à 1798. — Zurich. — La manœuvre de Pultusk, etc. — *Revue militaire des armées étrangères* (janvier) : Les manœuvres suisses en 1910. — Les manœuvres d'automne en Suède, etc. — *Journal des sciences militaires* (1er février) : L.-B. de Cissey. Les agents de liaison. — Audal : L'organisation de l'infanterie et la nouvelle loi des Cadres. — Concours d'admission à l'Ecole de guerre en 1911. — Emploi tactique des mitrailleuses.— Cap. Latreille : Fusiliers et pionniers de discipline, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Querelle de savants : L'Ecole française d'Extrême-Orient. - Combanaire : *Mensonges et vautours coloniaux : l'Indochine en déliquescence*, Châteauroux, chez l'auteur. — Memento.

Le 20 septembre 1910, M. Jean Ajalbert écrivait à *la Dépêche de Toulouse :* « La panique est au camp des orientalistes officiels.... « le débat, quelque ardu qu'il soit pour les profanes, ne peut man- « quer de venir devant l'opinion publique. Aussi bien, il y va du re- « nom de la science française et de nos intérêts même matériels en « Extrême Asie, que nous ne soyons pas ridiculisés plus longtemps « aux regards de l'étranger..... J'avais suivi avec une curiosité pas- « sionnée le trajet de la mission Pelliot au Turkestan chinois. Pour- « tant quel que fût le mérite de son jeune chef, l'admiration était « contrariée d'un malaise, quand, annonçant le dépouillement d'une « bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-son, l'heureux explora- « teur inventoriait les 20.000 manuscrits en trois semaines à la lueur « d'une bougie : « J'abattais près de mille rouleaux par jour..... le « cent à l'heure. » Oui, près de deux à la minute ; c'est évidemment « un record philologique. Maintenant cela est entassé à la Bibliothèque « nationale où M. Blochet, conservateur des manuscrits, n'a voulu « que l'entreposer en attendant plus ample informé. Quand cela sera- « t-il répertorié, traduit, classé, évalué et par qui ? Cependant, le vul- « gaire demeure écrasé devant cet amas de *tibétain*, de *pothé*, de « *brahmi*, de *ongour*, avec un respect superstitieux et effaré. » M. Ajalbert poursuivait son réquisitoire en citant les accusations portées par M. Farjenel, professeur au collège libre des sciences socia- les, accusations aux termes desquelles M. Chavannes, **de l'Ecole française d'Extrême-Orient**, traducteur d'une petite poésie chinoise, avait commis « pour les trente-six vers de ce morceau une « trentaine de contre-sens ». A ceci, M. Paul Pelliot, dans *la Dépêche de Toulouse* du 4 octobre 1910 répondit que « M. Farjenel est « un prodigieux pince-sans-rire, le roi du coq-à-l'âne en sinologie » ; que l'étranger « entoure d'un respect et d'une admiration unanime « le très grand savant et l'homme loyal qu'est M. Chavannes ». L'ori- rigine des attaques formulées par M. Farjenel contre M. Chavannes résident dans la traduction publiée par M. Chavannes dans *le Journal asiatique* d'un estampage acquis au cours d'une mission en Chine. Cet estampage « portait imprimé en rouge le cachet que les amateurs « chinois ont coutume d'apposer sur les objets de leurs collections. « M. Chavannes lut : « Sceau de la collection épigraphique de Tchang « Ts'ing fou, originaire de Fou-p'ing. » — « Vous prenez le Pirée « pour un homme », — répliqua en propres termes M. Farjenel, « le cachet signifie : « Cette feuille d'égalisation de richesses est nette « et semblable aux compositions sur pierre et sur métal en magasin. »

Pour M. Pelliot, pas de doute : la bonne traduction est celle de M. Chavannes, et non celle de M. Farjenel, qui n'est « qu'un autodidacte tardif qui ignore même son ignorance ». Quant à M. Blochet, que M. Ajalbert avait fait intervenir au débat, M. Pelliot le juge ainsi : « M. Blochet est une sorte de Farjenel supérieur; lui, du « moins, a une compétence, il sait le persan. Mais la nature l'a affligé « d'un impérieux besoin de déformer la vérité. » Et M. Pelliot conclut ainsi : J'ai remis mes manuscrits non à M. Blochet, mais au conservateur, son chef. M. Blochet n'a aucune compétence pour juger mes manuscrits, lesquels datent vraiment du VIIe siècle, à telle enseigne que le gouvernement chinois a fait venir de Touen-Houang à Pékin pour les faire inventorier par une commission de lettrés le reliquat des dits manuscrits que M. Pelliot avait laissés, soit qu'il ne pût l'acquérir, soit qu'il jugeât moins intéressantes les pièces le composant. Telle fut la polémique Pelliot-Ajalbert que je relate ici impartialement. Donc, des jaloux affirment que les manuscrits rapportés par M. Pelliot n'ont aucune valeur. Et cependant, le Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient a qualifié ces manuscrits de « bibliothèque médiévale », et M. Sénart, membre de l'Institut, dans une communication à l'Académie des Inscriptions, les a comparés, comme importance, à la bibliothèque de Ptolémée Philadelphe. Le même M. Sénart a annoncé que, parmi ces manuscrits merveilleux, s'en trouvait un *en langue inconnue* appelée par les spécialistes *langue n° 2*, laquelle, d'après les savants indianistes du Collège de France, ne serait autre que... *la langue parlée jadis par les Huns*, langue dont, jusqu'à ce jour, nous ne connaissions malheureusement pas un traître mot. Et quelle odyssée admirable que celle de M. Pelliot ! Après deux années de pérégrinations en Asie, il rencontre, par hasard, un moine malicieux qui le conduit dans une grotte remplie de manuscrits dont l'existence avait été révélée au dit moine par Bouddha lui-même dans un songe !

M. Pelliot se hâta d'acheter tous ces manuscrits et ce sont ces documents qui ont allumé la polémique actuelle ; le monde savant des indianistes et des sinologues est aujourd'hui partagé en deux camps : les uns, avec une foi robuste, s'extasient sur l'importance des pièces découvertes; les autres, sceptiques et rendus plus méfiants par le souvenir du fameux Islam Akhoun (1), contestent leur authenticité. D'après M. Pelliot, la grotte où étaient conservés les manuscrits était

(1) Islam Akhoun est un Ellina asiatique qui répandit dans les milieux savants quantité de manuscrits écrits dans une langue inconnue et qui firent l'objet de travaux très importants de la part de nos philologues les plus éminents. Après plusieurs années, s'établit la certitude que ce contrefacteur avait composé de toutes pièces avec des caractères inventés les documents vendus à nos naïfs orientalistes. Coïncidence curieuse : Islam-Akhoun aurait opéré dans les mêmes régions que le malicieux moine de M. Pelliot.

murée depuis plusieurs siècles. Or, certains initiés prétendent qu'en marge des documents rédigés en langue n°2 se trouveraient des résumés écrits en chinois moderne. Il est à remarquer également que le même moine qui révéla l'existence des manuscrits à M. Pelliot en avait vendu déjà 34 caisses représentant 14 mètres cubes à M. Stein qui, de 1906 à 1908, explora le Turkestan chinois et les régions utilement parcourues déjà par un Japonais et MM. von Lecoq et Grunwedel. Enfin, M. Blochet crut pouvoir écrire à *la Dépêche de Toulouse :* « Je connais suffisamment la langue chinoise écrite pour juger « des critiques qui ont été adressées à M. Pelliot au point de vue de « la traduction des textes et pour craindre que sa science sinologique « ne l'expose quelquefois à de graves mécomptes. En outre, la façon « hâtive, cent à l'heure, dont il a examiné ces documents nous re- « commandait la plus grande prudence à nous spécialistes qui savons « à la Bibliothèque nationale, par une longue pratique, combien « un examen minutieux est nécessaire si l'on ne veut pas se laisser « tromper par les marchands de manuscrits. » J'arrêterai ici le récit de cette petite querelle de savants qu'avec esprit, et non sans quelque ironie, M. Jean Ajalbert avait dénommée : *bataille de caractères.* Si je lui ai donné une place importante dans cette rubrique, c'est que les hommes mis en cause appartiennent à l'Ecole française d'Extrême-Orient. L'école française d'Extrême-Orient est une institution fort coûteuse que créa jadis M. Doumer et qui constitue une sorte d'académie de luxe qui a vécu et évolué dans notre colonie sans que, jusqu'à présent, ait apparu de façon bien nette son utilité pratique. Certains se sont demandé si l'Indochine réclamait vraiment l'existence et l'entretien à grands frais d'une succursale du Collège de France dont les professeurs, savants indiscutables, ne feront certainement jamais faire un pas à la question de la connaissance de la langue annamite par nos administrateurs. Personnellement, j'estime que cette question n'a peut-être pas l'importance que certains lui ont prêtée. J'estime aussi qu'il y a autant sinon plus d'intérêt à ce que les Annamites apprennent le français plutôt qu'à voir les Français apprendre l'annamite.

Par contre, je dois reconnaître que nos sujets annamites acquittent de lourdes charges fiscales et que des institutions du genre de l'Ecole française d'Extrême-Orient se comprendraient mieux avec des budgets en excédent qu'avec des budgets péniblement équilibrés. Que la France, prodigue, s'impose de telles charges de luxe, parfait ! Qu'elle les impose à nos sujets annamites, c'est d'une justice contestable, à l'heure surtout où l'on annonce que le gouverneur général de l'Indochine rentre en France pour étudier la possibilité de l'émission d'un nouvel emprunt. Dans un livre curieux et fort bien écrit, intitulé **Mensonges et vautours coloniaux. L'Indo-**

Chine en déliquescence, M. Combanaire déclare: « A l'heure « présente, les 253 millions dus par la colonie sans la « garantie de « l'Etat » doivent être considérés comme une créance dont le recouvre- « ment, déjà douteux, deviendrait impossible du fait de deux mau- « vaises récoltes de riz et cela se voit tous les dix ans. D'après ce que « je viens d'exposer au cours de cette étude, il est clair que le nom- « bre de Français qui tirent un énorme profit de l'Indochine est « limité à une collectivité fort restreinte de favorisés. Ils sont fa- « ciles à énumérer : un état-major de fonctionnaires, les actionnai- « res de Compagnies bénéficiant de monopoles ou privilèges, quel- « ques mercantis, une douzaine d'industriels. C'est tout. Une fois « encore, l'aphorisme, légèrement modifié, de Bastiat est toujours « vrai : « Le domaine colonial français est une fiction au moyen de « laquelle un groupe de privilégiés vit grassement aux dépens de la « nation entière ». Les exclusifs profiteurs de notre colonie peuvent « être comparés aux oiseaux de proie des montagnes qui fondent sur « les brebis... Ce sont ces mauvais riches qui sont flétris en Améri- « que du nom de « guinea pigs » : les cochons d'or. Révérence par- « ler, c'est bien cela. » Sa verve de polémiste a entraîné un peu loin M. Combanaire et il commet une erreur singulière en imaginant l'Allemagne prête *à échanger* l'Indochine contre l'Alsace-Lorraine. Qu'il lise donc, à cet égard, les récents débats du Reichstag ! Mais il a raison quand il pousse son éloquent cri d'alarme en faveur de l'Indochine. Ce cri doit être entendu, même à l'heure où indianistes et sinologues échangent de savantes aménités à propos de manuscrits exhumés de lointaines grottes. Il est bon, quand les *bleus* et les *verts* se chamaillent aux arènes des cirques, qu'un empêcheur de causer en rond se dresse et rappelle les Byzantins *au fait*.

Memento. — M. Félix Dubois, l'auteur de *Tombouctou la mystérieuse*, est allé revoir la vallée du Niger à Tombouctou quinze ans après sa première exploration, et il s'est demandé ce qu'étaient devenus hommes et choses sous les efforts de la colonisation française et ce qu'était devenue la ville mystérieuse au contact de la civilisation. Expérience dangereuse : il est toujours mauvais pour un homme de revoir, vieilli, les sites qui avaient enchanté sa jeunesse. Etant donnée la subjectivité de toutes nos impressions et de tous nos jugements, il est porté naturellement à prêter au cadre sa propre décrépitude. Tel ne doit pas être le cas de M. Félix Dubois : il a dû conserver toute sa jeunesse et tout son pouvoir d'illusion et de cette révision à quinze années d'intervalle des choses africaines il n'a retiré que de bonnes et heureuses impressions. De ce pèlerinage, ainsi qu'il le confesse lui-même, « jamais tristesse ne lui vint ». Même, les tombes nombreuses qu'il a rencontrées sur sa route lui ont paru « clamer la belle vitalité de notre nation ». « Par leurs impôts, les Soudanais acquittent aujourd'hui leurs « frais d'occupation. D'autre part, notre commerce récupère petit à petit « les frais de la conquête ; les statistiques sont là pour le dire : d'année en

« année croissent les chiffres des échanges... Vienne une guerre, et la co-
« lonie saura se défendre elle-même... En vérité, les pays du Niger consti-
« tuent pour nous la meilleure des colonies, celle qui, le mieux, correspond
« aux particularités de notre nation. Nous ne saurions que faire d'une colo-
« nie de peuplement : la mise en valeur du Soudan ne demande pas d'émi-
« grants. Il lui faut des individualités et des capitaux : c'est précisément
« de quoi nous pouvons disposer. Créer des syndicats, des coopératives,
« des grands magasins, des trusts, la vie moderne semble s'organiser
« pour écraser les individualités. N'est-il pas heureux qu'un exutoire s'offre
« à elles ?.. » M. Félix Dubois est demeuré jeune et optimiste. Grâces lui soient rendues !

— M. Lucien Wickers vient de consacrer à *l'Emigration réglementée à l'île de la Réunion* une très intéressante étude qui, à ce mérite d'être excellemment documentée, joint celui de présenter une thèse originale. Alors que depuis nombre d'années, les habitants de la Réunion demandent la reprise de l'immigration hindoue dans leur île, M. Wickers, avec preuves à l'appui, démontre que « reprendre l'immigration ce serait accentuer au « point de vue moral, politique, économique, le caractère anormal de la so-« ciété qui s'y est développée, ce serait faire persister dans l'île sa mauvaise « politique agricole : la production des denrées de luxe en vue de l'exporta-« tion, c'est-à-dire, un commerce plein de risques et de soubresauts ; re-« prendre l'immigration serait détourner encore les colons des améliorations « agricoles et industrielles qui, avec une main d'œuvre moins abondante, « s'imposent avec un caractère de nécessité ; reprendre l'immigration serait « enfin et surtout contrarier le pays en évolution vers un stade nouveau de « son développement économique, nettement caractérisé par l'extension de « la petite propriété et le colonat partiaire. »

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Saint-Yves d'Alveydre : *Mission de l'Inde en Europe. Mission de l'Europe en Asie*, in-8, Dorbon aîné. — Barlet : *Saint-Yves d'Alveydre*, in-12, H. Durville, fils. — C.-W. Leadbeater : *De la clairvoyance*, in-12. Publications théosophiques. — Dr Pascal : *La Conscience psychologique*, in-12. Id. — César Lombroso : *Hypnotisme et Spiritisme*, in-18. E. Flammarion. — Dr W.-C. de Sermyn : *Contribution à l'étude de certaines Facultés cérébrales méconnues*. in-8. Payot (Lausanne) et F. Alcan (Paris). — Th. de Cauzons : *La Magie et la Sorcellerie en France*, tomes II et III, in-8. Dorbon aîné. — *Sepher Ha-Zohar*, trad. par Jean de Pauly et publié par E. Lafuma, tome V, in-8, E. Leroux. — Marc Saunier : *La légende des symboles*, gr. in-8, E. Sansot et Cie. — Annie Besant : *Lois fondamentales de la théosophie*, in-12, Publications théosophiques — Mabel Collins : *L'Idylle du Lotus Blanc*, in-12, Id. — *Le Véritable Almanach du merveilleux*, in-18, A. Leclerc.

Je ne crois pas que la dernière parue des œuvres posthumes de Saint-Yves d'Alveydre ajoute quelque chose à sa gloire. Elle provoquera probablement une douce gaieté ou un ironique sourire chez ceux qui la liront, à l'exception peut-être de la plupart des occultistes, dont la foi robuste, jamais désabusée, accepte aisément les plus fantastiques et les plus incroyables histoires. C'est en effet une fantastique histoire que nous conte Saint-Yves dans sa **Mission de l'Inde en**

Europe. Il nous y révèle l'existence de l'*Agarttha*. L'Agarttha, c'est le nom mystique de la plus grande ou plutôt de la seule et véritable confrérie d'initiés qui existerait actuellement et dont les origines remonteraient à Ram, l'antique et légendaire conquérant de l'Inde. Elle « forme le zéro mystique, l'introuvable », « parmi les vingt-deux temples représentant les vingt-deux Arcanes d'Hermès et les vingt-deux lettres de certains alphabets sacrés. » Ces temples se trouvent dans les régions de l'Himalaya. Un souverain pontife, portant la tiare aux sept couronnes, commande l'Agarttha. Il est assisté de deux assesseurs : le Mahatma, représentant l'*âme universelle*, et le Mâhânga, *symbole de toute l'organisation matérielle du Cosmos*. Lui-même s'appelle le Brâhatmah ou *support des âmes dans l'Esprit de Dieu*. Au-dessous de ce triangle sacré, viennent les douze Bagwandas (cardinaux) zodiacaux, représentant l'*Initiation suprême*, puis les vingt-deux ou plutôt les vingt-et-un (leur chef ou Mârshi n'appartenant pas au nombre des vivants) Archis noirs et blancs; ensuite les 365 Bagwandas qui ont des attributions spirituelles et administratives, les 5.000 pundits ou savants; enfin les Yoghis (unis en Dieu) et les Dwjas (deux fois nés) qui forment le grand cercle.

Ces personnages « habitent des villes entières : ce sont les faubourgs intérieurs de l'Agarttha, symétriquement divisés et répartis dans des constructions le plus souvent souterraines ». Le territoire de l'Agarttha comprend une vingtaine de millions d'habitants, organisés synarchiquement. Autour de ce territoire s'étend, en outre, une confédération synarchique de peuples comptant quarante millions d'habitants. Saint-Yves ne dit pas explicitement où se trouve ce territoire sacré, mais il laisse entendre qu'il est situé dans les contrées himalayennes.

Dans cet heureux pays, on ne connaît ni l'ivrognerie, ni la prostitution, ni la misère, ni la prison, ni la peine de mort. Il est vraiment singulier que personne n'en ait jamais entendu parler avant Saint-Yves.

Cet auteur nous conte encore d'autres mirifiques histoires sur le savoir des initiés agartthiens et leurs bibliothèques qui occupent des milliers de kilomètres et se trouvent un peu partout, même jusque sous les mers. Les plus hauts d'entre eux sont descendus aux enfers et ont assisté aux merveilleux travaux des sujets de Pluton.

Saint-Yves nous dit que les Européens courraient de graves dangers s'ils tentaient la conquête de l'Agarttha. Ils verraient se renouveler contre eux « la réponse tonitruante du temple de Delphes aux innombrables hordes des satrapes persans ». Les Agartthiens « pourraient au besoin faire sauter une partie de la planète et broyer d'un cataclysme et les profanateurs armés et leur patrie originelle ».

La maîtrise de la terre appartient à l'Agarttha. Cependant, Saint-Yves tremble pour elle. Il donne aux Agartthiens des conseils de prudence et il traite presque d'égal à égal son Souverain Pontife. Peut-être était-il lui aussi une sorte de Brâhatmah occidental?

Si les contrées de l'Himalaya sont restées jusqu'à ce jour presque inconnues et inexplorées, cela tient, selon toute probabilité, non aux dangers (?) dont parle notre auteur, mais à ceux qui résultent de la haute altitude de ces pays et de leur configuration géographique.

Dans l'avertissement que ses éditeurs ont placé en tête de son livre, on lit que *la Mission de l'Inde en Europe* est « le premier ouvrage de Saint-Yves où les expériences pratiques de dédoublement aient permis à l'auteur de pénétrer dans les sanctuaires les plus secrets de la terre pour vérifier des enseignements oraux ».

Pour provoquer et faciliter son dédoublement, Saint-Yves aura sans doute abusé du haschish ou d'autres préparations analogues, et c'est sous leur influence hallucinatoire qu'il aura écrit cette histoire fabuleuse.

M. Barlet, qui fut un ami de **Saint-Yves d'Alveydre**, a écrit sur ce savant occultiste, une étude très complète. « Ce n'est pas seulement en hommage à une longue et précieuse amitié ; ce n'est pas seulement dans un sentiment de profonde admiration, c'est dans un esprit de piété véritable qu'a été tenté ce simple et insuffisant résumé d'une si grande œuvre. » Tel est le sentiment très noble qui a inspiré M. Barlet.

Son travail est, contrairement à ce que lui fait dire sa modestie, — un *suffisant* et même un très bon résumé. L'analyse qu'il donne des ouvrages de Saint-Yves est très détaillée et très claire. Il s'exprime d'ailleurs dans une langue limpide et correcte qui permet de le lire aisement.

Il n'est pas besoin de dire que je ne partage pas entièrement son enthousiasme pour Saint-Yves. Je reconnais volontiers que l'auteur des *Missions* fut un penseur d'une haute et large envergure, servi par une vaste érudition historique et une connaissance approfondie des théories hermétistes; mais il se laissa trop souvent emporter par son imagination ardente et poétique. Aussi ses doctrines confinent-elles trop souvent à l'utopie. Qu'il fasse œuvre d'historien ou de sociologue, c'est le poète qui paraît. Ainsi son ouvrage capital, *la Mission des Juifs*, ressemble plutôt à une épopée qu'à une histoire.

§

M. Leadbeater définit la Clairvoyance : « Le pouvoir de voir ce qui est caché à la vue physique ordinaire. » Sous ce vocable, il comprend aussi la clairaudience.

Il distingue diverses sortes de clairvoyance : 1° la clairvoyance *sim-*

ple, ou faculté de la vue qui permet à qui la possède de voir n'importe quelles entités astrales ou éthériques présentes autour de lui » ; 2° la clairvoyance *dans l'espace*, « ou capacité de voir des lieux ou des événements éloignés du voyant dans l'espace » ; 3° la clairvoyance *dans le temps* ou pouvoir de regarder dans le passé ou l'avenir.

Pour les clairvoyants bien doués, les objets opaques, le sol même sont transparents. Les esprits inférieurs de la nature sont visibles ; des couleurs et des nuances nouvelles sont perçues.

La clairvoyance peut ne pas dépasser les sous-plans supérieurs du plan physique, qu'on appelle *éthériques*, mais elle peut aussi voir au-delà, c'est-à-dire dans le plan astral et dans les plans plus subtils encore.

La vue *astrale* paraît correspondre à la quatrième dimension. Les lois ordinaires de la perspective n'existent pas pour elle. Les diverses parties d'un solide apparaissent toutes sur un même plan. Ainsi la face la plus éloignée d'un cube est vue aussi grande que la plus rapprochée. Quant à la vue *éthérique*, elle ne se distingue de la vue *physique* que par son étendue et en ce que, pour elle, il n'y a point de corps absolument opaques.

La clairvoyance dans l'espace s'explique par les vibrations que les objets et les êtres émettent dans tous les sens. Ces vibrations s'inscrivent dans ce que les Hindous appellent l'Akâsha ou substance élémentale primitive et forment des clichés. Ces clichés constituent la mémoire de la nature où plutôt du Logos qui gouverne notre monde.

Ce sont ces clichés que voit le psychomètre et qui lui permettent de décrire les paysages ou les scènes du passé. La valeur de *ses visions* est en rapport avec le plan sur lequel il exerce sa faculté. Plus il est élevé, plus elles sont nettes, exactes et précises. Si elle a atteint le plan mental, le psychomètre voit plus et mieux que s'il avait participé en chair et en os à l'événement dont il voit se dérouler les diverses péripéties, car « il entend et comprend tout ce que ces gens disent et il est conscient de toutes leurs pensées et de tous leurs mobiles ».

La lecture de **la Conscience psychologique**, par le Dr Pascal, complétera heureusement les indications fournies par Leadbeater. On y trouvera des renseignements physiologiques curieux sur la clairvoyance chez les invertébrés et les vertébrés, chez les lémuro-atlantes et les hommes de nos jours. Les animaux, tels que le cheval et le chien, par exemple, voient plus facilement que nous les formes astrales. Il en était de même des premiers hommes, qui étaient, paraît-il, doués d'un troisième œil par lequel ils pouvaient connaître le monde astral. Mais l'expérience « leur ayant enseigné l'inoffensivité du monde astral », ils devinrent de plus en plus indifférents à ses vibrations et le troisième œil dégénéra lentement. Cet œil, c'est l'œil

des Cyclopes, décrits par Homère. On le retrouve de nos jours chez les reptiles. C'est l'œil *pinéal*. Il est devenu chez l'homme actuel la glande pinéale.

L'ouvrage du Dr Pascal traite, en outre, des divers types de mouvement, de la conscience ordinaire, de la subconscience et de l'hyperconscience, du mental et de son développement, du mystère de la pensée et de l'imagination. Il contient aussi un bon exposé de la théorie indoue des vibrations.

Le Dr Pascal, mort jeune, fut probablement le plus profond des écrivains théosophes français. Ses ouvrages valent la peine qu'on les lise, celui-ci en particulier.

§

La *Bibliothèque de Philosophie scientifique* s'est enrichie d'un volume qu'on ne s'attendait pas à voir paraître dans cette collection, réservée ordinairement à l'exposition des théories et doctrines officielles ou sur le point de le devenir. C'est l'ouvrage connu de feu César Lombroso : **Hypnotisme et Spiritisme**. On doit louer d'autant plus son directeur, M. le Dr Gustave Le Bon, pour cette rare largeur de vues qu'il est lui-même anti-spirite. Il est vrai que ce n'est pas dans l'intention de servir les intérêts du spiritisme qu'il l'a publié, mais pour montrer

qu'aussitôt sorti du champ de la connaissance pour entrer dans celui de la croyance, le savant ne dépasse pas l'ignorant. La circonspection de l'homme de laboratoire est bientôt remplacée par une crédulité dont on ne saurait marquer les bornes.

Ce livre en fournira les preuves à chaque page. Son auteur est un savant célèbre habitué aux méthodes scientifiques les plus sûres. Dès qu'il aborda l'étude des phénomènes spirites, sa science s'évanouit et une crédulité infinie s'y substitua (1). A ce titre la lecture de son œuvre est fort instructive. C'est une des raisons qui m'ont décidé à la faire traduire. Elle a en outre le mérite de présenter un tableau assez complet des phénomènes que prétendent réaliser les spirites...

Cet ouvrage montre également combien il est difficile aux esprits les plus instruits de se passer de religion, c'est-à-dire d'une foi directrice capable d'orienter leurs pensées. Le spiritisme est incontestablement une foi nouvelle en voie de formation. Il abonde en miracles autant que celles qui l'ont précédé.

Sur ce dernier point, je suis de l'avis de M. le Dr Le Bon. Je l'ai déjà d'ailleurs exprimé maintes fois. Mais je ne crois pas qu'il faille voir uniquement, dans les phénomènes spiristes, « le produit d'illusions pures ».

Les phénomènes étudiés par le Dr W.-C. de Sermyn dans sa **Con-**

(1) M. Le Bon serait bien aimable de nous expliquer comment s'effectue si spontanément ce changement radical.

tribution à l'Etude de certaines Facultés cérébrales méconnues rentrent dans le cadre des faits traités dans *Hypnotisme et Spiritisme*. Dans une première partie, l'auteur décrit les faits extraordinaires observés par lui, dans une seconde il en donne l'analyse et, dans une troisième, il expose la synthèse qu'il en tire. Il conclut qu'il existe deux forces dans l'univers : l'une créatrice et brutale, l'autre consciente, rationnelle, volontaire et morale; que cette dernière ne peut « se manifester qu'au moyen d'êtres arrivés à une organisation supérieure » ; que « l'âme humaine existe et survit à la mort du corps physique, et que les individus comme les nations subissent ici-bas une poussée ascendante vers un progrès indéfini ».

§

Le deuxième volume de **la Magie et la Sorcellerie en France**, par Th. de Cauzons, traite spécialement de l'histoire de la magie au moyen âge, depuis les premiers Capétiens jusqu'à la fin du XVe siècle. Le procès des Templiers et celui de Jeanne d'Arc y occupent une place très importante. Deux chapitres sur la Magie dans l'Antiquité et la magie dans les Gaules servent en quelque sorte d'introduction au reste de l'ouvrage. L'auteur y montre que la magie ne naquit pas spontanément dans la France chrétienne du Moyen-Age, mais se rattache « soit aux anciennes croyances nationales ou germaines, soit aux superstitions venues des Juifs ou de Rome » et que « l'idée de répression ne surgit pas non plus subitement du milieu médiéval ».

Le troisième volume va de la Réforme à la Révolution. Avec raison l'auteur appelle cette période : *l'Age de la sorcellerie*. Il y est question notamment des épidémies démoniaques au XVIe siècle, des Messes noires et de l'Affaire des Poisons, des Convulsionnaires de Saint-Médard et de la Franc-Maçonnerie, sans oublier les juges féroces tels que Rémy, Boguet et de Lancre. Enfin un dernier chapitre nous entretient du Magnétisme animal et du Somnambulisme, de Mesmer et de Cagliostro.

Ces volumes sont fort intéressants et mériteraient mieux qu'une simple et brève analyse.

§

Je regrette d'être obligé de mentionner seulement le cinquième volume de la superbe publication du **Sépher Ha-Zohar**, traduit par Jean de Pauly; — l'élégante traduction de M. Gaston Revel des **Lois fondamentales de la Théosophie** (l'Echelle des Vies — la Réincarnation — la Loi de l'Action et de la Réaction — la Vie de l'homme dans les trois Mondes,) par Annie Besant; — **l'Idylle du Lotus Blanc**, par Mabel Collins (Sous une forme romanesque et poétique, l'auteur raconte, paraît-il, l'histoire vraie d'un jeune prê-

tre de l'Egypte ancienne, réincarné une première fois au commencement de notre ère et une seconde à notre époque. L'auteur et lui se seraient connus dans la précédente incarnation); — **le Véritable Almanach du Merveilleux** pour 1911, contenant des renseignements intéressants sur les diverses sciences occultes, et **la Légende des symboles philosophiques, religieux et maçonniques**, par Marc Saunier. L'auteur de cet important volume a beaucoup fréquenté Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre. Il s'en est souvenu. Sa *Légende* vaut par les qualités de jeunesse qu'elle manifeste : la foi, l'ardeur et l'enthousiasme. Elle est écrite dans un style entraînant et poétique. Quant à sa valeur historique, elle est, comme celle des *Missions* de Saint-Yves, très contestable.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue de Paris, *La Revue*, *Le Correspondant* : opinions de MM. André Rivoire, N. Ségur, P. Lasserre, sur l'œuvre de M. Georges de Porto-Riche. — *La Nouvelle Revue* : M. Eugène Morel et le livre par projection. — *La Phalange* : un nouveau poème de M. F. Vielé-Griffin. — *Le Bulletin illustré* : exemple de style didactique emprunté à M. Robert Mortier. — Mémento.

Tandis que M. Alfred Capus sollicitait, par des visites où il doit se montrer charmant, cette immortalité provisoire qu'un de ses devanciers dans l'art dramatique, Charles Brifaut, obtint de l'Académie Française qui la refusait vers le même temps à Balzac, — M. Georges de Porto-Riche faisait représenter, sur la scène de la Renaissance, *le Vieil homme*. Par cette admirable pièce, il a enrichi sa gloire, il en a élargi le retentissement, et s'il n'arrivait pas à siéger au milieu des Quarante, elle lui vaudra, comme *Amoureuse* et *le Passé*, d'accroître le nombre des vrais grands hommes de lettres que l'avenir choisira toujours pour les opposer à ces grands hommes de lettres momentanés qu'un fauteuil d'académicien reçoit parce qu'ils possèdent des amis serviables et ne les humilient point par une supériorité trop éclatante.

Lisez M. André Rivoire, au sujet du « Théâtre d'Amour » et de l'œuvre qu'y vient d'ajouter M. de Porto-Riche (**La Revue de Paris**, 1er février). Voici une excellente définition du héros-type créé par M. de Porto-Riche et qui, don Juan revenu de la légende dans la vie actuelle avec une sensibilité de tous les temps, a les impulsions physiques, la cruauté inconsciente d'une femme, pour les prendre toutes à leurs propres pièges :

Peintre, poète, médecin, diplomate ou ingénieur, tantôt marié, tantôt garçon, c'est le même homme, l' « homme d'amour » ou, plus exactement, l'homme de désir, que M. Georges de Porto-Riche a choisi pour héros. L'imagination du dramaturge combine des intrigues, invente des situations :

son observation s'en tient à cet unique personnage d'homme, — au point même que certaines répliques pourraient passer d'une pièce dans l'autre.

Physiquement, c'est n'importe qui. Beau ou laid ? Admettons qu'il soit beau ; fût-il laid, il resterait lui-même : vieux, il garde son charme. Car son charme est dans la force de son désir, ce désir toujours prêt, infatigable, que toutes les femmes, tour à tour, feront naître et qu'aucune, jamais, ne fixera. Désir subit, impérieux, tout-puissant. Nul n'y résiste, pas plus celles qui en sont l'objet que celui qui en est la proie. L'instant d'avant, cet homme était bon et scrupuleux ; il y avait dans ses goûts, dans ses pensées, dans ses paroles, une rare noblesse, une délicatesse infinie. Le désir s'empare de lui, et voilà cet homme instantanément dépossédé de sa personnalité véritable. Plus rien n'existe en lui que son désir. A tout prix, il faut qu'il l'assouvisse, dût-il meurtrir, désespérer, tuer même ceux ou celles qui encombrent son chemin.

Besoin du plaisir amoureux ?... Sans doute, et, le plus souvent, pas davantage : que demander à certaines femmes de plus que l'offrande d'elles-mêmes ? Jolies, caressantes et frivoles, elles ont tout donné en donnant leurs baisers. Avec elles, la possession est une fin : l'amant n'a plus rien à conquérir ensuite. Une fois connus leurs visages de plaisir, le goût de leurs lèvres, le charme particulier de leur étreinte, il s'en va, oublieux, oublié : après elle, une autre ; après lui, un autre. Ces femmes-là n'intéressent que le temps de les obtenir, — et pour elles non plus le danger n'est pas grand.

Le « théâtre d'amour » est le fait d'un auteur conscient de ses forces, qui les exerce mieux à mesure qu'il avance dans son œuvre et les discipline vers un but, comme les observations expérimentales du biologiste concourent à surprendre le secret initial de la vie.

Il fait de plus en plus large, dans son théâtre, la part du psychologue et du moraliste. Ses héros l'intéressent en eux-mêmes, pour ce qu'ils recèlent de vie et de vérité ; ils offrent à ses yeux un attrait de curiosité qui ne dépend pas des situations où il les met, de l'intrigue où il les précipite.

De là, un double et grave danger.

C'est, d'abord, qu'à force de regarder toujours plus loin dans le cœur de ses personnages, — des mêmes personnages, — M. Georges de Porto-Riche finit par s'écarter de l'observation ordinaire et courante qui, dans une pièce ordinaire, intéresse surtout le public. Il risque de devenir trop subtil, trop savant. Il est un peu comme un physiologiste qui se serait spécialisé dans l'étude d'un microbe unique. Peu à peu, il sera forcé de recourir à des lentilles de plus en plus puissantes, et, de jour en jour, ses découvertes finiront par surprendre, inquiéter même quelquefois, les plus doctes de ses confrères.

Les derniers personnages de M. Georges de Porto-Riche sont un peu des êtres d'exception pour qui n'a point fréquenté son théâtre de longue date. Si on veut les comprendre et s'intéresser à eux, comme ils le méritent, une sorte d'initiation est presque nécessaire : il faut venir au *Vieil Homme*, — comme l'auteur y est venu lui-même, — de *la Chance de Françoise*, d'*Amoureuse*, du *Passé* : les premières pièces éclairent la dernière, et, si

on ne les connaît pas un peu d'avance, on risque d'être choqué au contact de ces êtres envahis par l'amour. Ils vont, viennent, travaillent quelquefois ; ils prononcent les mots, ils font les gestes de tout le monde ; mais cette vie-là n'est que leur vie apparente. On sent que l'amour, que le désir seul est en eux, toujours prêt à les précipiter aux bras et aux lèvres les uns des autres...

L'auteur dramatique n'a pas, comme le romancier, le privilège d'être en quelque sorte présent, pour intervenir, au besoin, dans son œuvre. Ses personnages, une fois transportés sur la scène, vivent d'une vie désormais indépendante. Il ne peut plus commenter leurs actes, analyser le détail de leurs sentiments ou de leurs sensations : il lui faut s'en remettre de ce soin à ses personnages eux-mêmes... Et ils risquent, alors, de paraître, trop souvent, de simples porte-paroles : au lieu de vivre tels qu'ils sont, sous nos yeux, ils se mettent à se regarder vivre, eux aussi, en même temps que nous les regardons. Et ils réfléchissent, et ils s'attardent à chercher la formule heureuse où s'exprimera ce qu'ils ont découvert, en leur cœur, de curieux, de neuf, de subtil. Quand un auteur a le goût passionné de l'analyse, il le communique, malgré lui, indistinctement, à tous ces personnages, à ceux-là même qui ne sembleraient point désignés pour faire preuve d'une telle pénétration... M. Georges de Porto-Riche, à force d'art, évite le reproche : les observations ingénieuses, délicates, profondes, semblent venir, tout naturellement, du cœur sur les lèvres de ses personnages... Mais, sans cesse, il s'expose à ce danger.

Il s'expose, d'ailleurs, à tous les dangers dans *le Vieil Homme*, volontairement, en homme sûr de lui et de sa maîtrise.

Et c'est très justement que M. André Rivoire termine sur cet hommage à l'auteur du *Vieil Homme* :

Par moments, on se cabre devant le cynisme de certaines répliques ; l'œuvre est la plus forte. Et quand on l'a vue une fois, elle s'impose à votre mémoire. On sent que, désormais, on porte en soi un peu plus de beauté et, malgré tout, un peu plus de pitié pour la faiblesse et la misère humaines.

Je crois bien, avec M. Nicolas Ségur — la Revue, 1er février, — que M. de Porto-Riche est celui qui porta au théâtre « les plus hauts accents de la passion ».

Pour définir l'œuvre de M. de Porto-Riche — écrit M. N. Ségur, — il faut considérer que sa race, sa nature et son tempérament le portaient à être un lyrique de l'amour. Ce qui contribue à le rendre unique et singulier dans le théâtre moderne, c'est qu'il renferme en lui la véhémence sémitique, cette mélancolie passionnée, cette voluptueuse saturation que l'on distingue déjà dans les vers de la Sulamite.

Lorsque, donc, après de beaux essais poétiques, M. de Porto-Riche a voulu s'adonner au théâtre, il s'est tourné, pour ainsi dire instinctivement, vers les fatalités charnelles de l'amour. Son talent passionné y trouvait un merveilleux aliment. Et par un coup de fortune ou de génie, il a su saisir une variante contemporaine, un aspect moderne de cet éternel conflit amoureux traité déjà par l'antiquité et par le XVIIe siècle, — le conflit de Phèdre et d'Hip-

polyte, le conflit de la grande possédée qui se heurte, enflammée et jalouse, contre l'insensibilité, l'égoïsme ou l'instabilité du mâle.

Les pièces de M. de Porto-Riche ont l'accent et les lignes nettes de la tragédie :

Ce mélange harmonieux de substance moderne et de forme pure, classique, voilà le miracle de M. de Porto-Riche.

C'est ainsi, par exemple, qu'il a réussi, non seulement à peindre fidèlement et avec une extrême hardiesse le caractère purement sensuel de l'amour moderne, mais aussi à s'en servir comme d'un ressort dramatique.

A force d'intensité et de lyrisme, l'aiguillon de la chair qui presse ses personnages prend les proportions d'une force invincible et préside son théâtre comme la fatalité présidait le théâtre grec.

Car tout en étant des intellectuelles, et par cela même, ses héroïnes sont menées par les sens. Toutes sont la proie d'Aphrodite. L'amour qui les possède se trouve près de la haine ; et les affres de la jalousie et les incertitudes de l'abandon prennent chez elles les apparences d'un combat. Leur passion est toujours défiante et reste toujours inassouvie. Surtout, elle touche à la chair et aux appétits, elle pénètre dans les plus obscures profondeurs de la nature et, capable de donner les plus grandes jouissances matérielles, elle est aussi merveilleusement apte à leur causer les souffrances les plus aiguës.

Si tributaires de leurs sens, les personnages de M. de Porto-Riche sont aussi doués de la plus vive intelligence :

... ce qui est admirable, c'est que de tout cela la douleur jaillit, élargissant les horizons, purifiant tout, grandissant tout. C'est une douleur bien moderne, elle aussi, douleur mélancolique infiniment morose, portant je ne sais quelle malédiction d'impuissance. Cette douleur paraît la rançon de notre génération raffinée, inquiète, analytique, qui vit sous la hantise sensuelle, qui est esclave de la sensation et paraît incapable d'héroïsme, de renoncement ou de noblesse.

« Nous allons être malheureux », dit Germaine, souillée par une étreinte coupable et qui plie quand même frémissante, assoiffée, sous la caresse de son mari. — « Qu'est-ce que cela fait ! »

Et, comme de toutes les œuvres qui peignent les ravages de l'amour, il se dégage, aussi, comme conclusion de tout le théâtre de M. de Porto-Riche l'inhumanité de l'amour-passion, son hostilité contre la paix, la tranquillité le travail. Il y a un contraste fondamental entre la société, entre le calme de la vie ordinaire et ce sentiment aveugle, éternellement instinctif et indiscipliné qui soulève, éveille et trouble tout le fond obscur et original de l'homme.

Et cette constatation-ci, on ne saurait trop la répéter :

Amoureuse fut le plus grand événement dramatique de la seconde moitié du XIXe siècle. Elle a donné une nouvelle orientation à la comédie contemporaine. Depuis vingt ans, nous avons toute une belle moisson de pièces

théâtre, simples de facture, attendries, mélancoliques et vraies, qui découlent du chef-d'œuvre de M. de Porto-Riche.

M. Pierre Lasserre, dans **le Correspondant** (10 février), juge avec une partiale dureté l'œuvre de M. de Porto-Riche. Elle a inspiré des enthousiasmes très raisonnés capables d'exciter l'acrimonie. La critique est, en somme, si peu de chose qu'elle a droit à l'injustice. Passionnée, elle donne l'illusion d'être vivante et peut divertir un lecteur, entre le livre qu'il vient d'achever et celui qu'il se promet d'ouvrir. Les partis-pris d'un Sainte-Beuve demeurent un étonnement, les colères de Barbey d'Aurevilly, un régal. La froideur de ton qu'observe M. Pierre Lasserre n'est pas tout ce qui le distingue de ces illustres censeurs. Il parle cependant de goujaterie et de bas lyrisme, à propos du dialogue d'*Amoureuse* et du *Vieil Homme*. Il y découvre encore des « mièvreries de sauvages », un « flot d'indélicatesses ». N'importe, il opère à froid. Il prend conscience de sa propre valeur à mesure qu'il nie celle de l'œuvre de M. de Porto-Riche. Je doute qu'il convainque personne de sa supériorité, pour avoir soutenu, de quelques citations, une glose étriquée, même pas pédante, pauvre d'arguments, d'une petitesse qui tourne bientôt en nonchalance l'inquiétude permise, dès les premières phrases de son article, à un admirateur de M. de Porto-Riche.

Ce qui suit est la conclusion de M. Pierre Lasserre :

En voilà suffisamment pour conclure que, si M. de Porto-Riche est poète à sa façon, ce n'est nullement la nature et la vérité qu'il transmue en poésie. La nature n'émeut sa sensibilité, ne parle à son imagination que si quelque opération préalable, quelque chimie dont il porte le secret en lui-même, en a changé et inverti la figure normale, l'a compénétrée d'artificiel, l'a accommodée au goût d'une esthétique déliquescente et conforme aux derniers snobismes. Ce que je n'ai pu faire assez sentir, c'est combien les fruits d'une telle inspiration sont mornes et désolés. Le tragique du *Vieil Homme*, sans virilité comme sans humanité, est baigné de je ne sais quelle langueur morne et malsaine. Même dans ses exaspérations, il demeure fade. Il accable d'une tristesse physique qui empêche d'en éprouver la tristesse morale. Rapprochons-le du réalisme spécial d'*Amoureuse* et souvenons-nous de ces traits d'inconscience profonde qui nous ont tant de fois laissé rêveur, je crois que nous aurons vu le génie de cet écrivain sous tous ses aspects.

§

M. Eugène Morel — **La Nouvelle Revue** (1er février) — nous annonce une découverte importante : « Le livre par projection » au moyen d'une « application ingénieuse du cinématographe ».

Faire tenir la Bibliothèque nationale dans une boutique et le musée du Louvre dans une armoire, pouvoir, dans un logement modeste, 450 francs, deux pièces et cuisine, posséder en grand format les photographies de tous

les monuments et de tous les tableaux qu'on admire en Europe, réaliser le rêve de cette vieille dame anglaise qui réclamait une Bible de poche, toute petite, mais complète et imprimée très gros, emporter en voyage, dans une malle de cabine, quelques centaines de volumes pour se distraire et les cartes au 20 000e d'un continent, mais surtout pouvoir se procurer en reproduction excellente, pour un prix infime, qui n'atteint pas un sou, n'importe quel document graphique, estampe, carte, médaille, page de manuscrit, texte imprimé... — telle est la merveille qui nous a été présentée, fin août 1910, au Congrès de Bibliographie et de documentation, à Bruxelles.

Ainsi s'exprime M. Eugène Morel, romancier, auteur dramatique de talent, dont on sait, en outre, les travaux érudits sur les Bibliothèques publiques.

Il a pu venir à l'idée que garder une photographie microscopique, mais agrandissable, ne serait pas, au moins dans bien des cas, absolument une utopie. Un *film* ne tient pas une place tellement grande... Un peu plus que la fiche elle-même, pas beaucoup plus! Un livre de 3 fr. 50 ordinaire peut tenir en quatre ou cinq *films*, parfois moins. C'est au maximum le quart de l'espace qu'il occupe d'ordinaire.

Mais un *in folio* tiendrait exactement la même place, pas un centimètre de plus ! Et l'unification de tous les formats n'est pas un des moindres avantages de cette nouvelle espèce de livre !

En tout cas, pour des extraits de revue, des articles de journaux, sans détruire le recueil, on peut en obtenir plusieurs épreuves, à classer différemment, suivant les besoins. Possibilité aussi de conserver ces collections d'un si grand intérêt, mais si gênantes, encombrantes et fragiles : les journaux. La collection complète authentique d'un journal pendant une année tient l'espace d'un petit livre ordinaire, et se conserve mieux sur gélatine que sur papier.

Ce rôle du *film* remplaçant les livres de bibliothèque est peut-être plus proche qu'il ne semble, mais n'est pas immédiat, et avant qu'on ait tiré, page par page, ces livres en nombre suffisant, ce rôle restera peut-être un peu exceptionnel.

§

Les admirateurs de M. F. Vielé-Griffin se réjouiront de trouver ici des fragments du nouveau poème : *la Légende ailée de Bellérophon hippalide*, dont la première partie est publiée dans **La Phalange** du 20 janvier.

Sténobée parle en ces termes :

O mon oiseau des plaines, ô mon oiseau des mers,
j'ai rêvé te garder ici comme une mère,
mais, tordant les barreaux de la cage dorée,
mon amour fut plus fort qu'un désir abhorré,
et, pour mieux m'assurer contre l'autre folie,
j'ai tranché le lien qui m'étouffe et te lie :
J'ai trouvé dans mon cœur la force qui le tue ;
par amour j'ai suivi la voie de la vertu ;

oui, j'avouai mon rêve et montrai mon désir...
en brisant mon espoir j'ai pleuré de plaisir !
Le roi sait que je t'aime et croit que tu l'ignores,
il m'a plainte et, prouvant à quel point il m'honore,
à ma prière, il vient d'assurer ton destin :
il t'envoie en Lycie où mon père en lisant
ces tablettes de cire et ces signes tracés
t'ouvrira l'avenir — et ce sera assez !
car par le grand portail tu bondiras pareil
à l'Aurore, à la Joie, à la Gloire, au Soleil !...

Ce qui suit est une histoire, la neuvième, que Bellérophon doit conter au roi Iobate :

« Il y a dans l'Acrocorinthe
un autel cher à Pallas,
j'y ai dormi,
par une nuit d'été, sous les étoiles ;
j'y ai dormi ? j'y ai veillé ? vous le direz...
Vers l'aube,
et dans le silence de l'herbe abondante,
j'entends le pas de sabots trop légers ;
et voici que, retourné,
l'ombre d'un cheval m'apparaît !
(Tu ne rêves que chevaux, me direz-vous ;
attendez).
Près de l'eau qu'y a fait jaillir l'antique Sisyphe,
en l'abreuvoir de marbre,
le Cheval puisait ;
je le considérais en silence, tout étonné,
car nulle bête, voire nul homme ne saurait
franchir l'enceinte orgueilleuse de Glaucos ;
or, soudain, hors de la mer, l'aurore jaillit,
entre Salamis et Egine :
et, hennissant et cabré,
presque essoré,
je vis Pégase...
les ailes battant au jour !
mais sa soif non désaltérée
courba de nouveau l'encolure éblouie
vers l'eau enflammée... »

§

Le Billard illustré (15 janvier) est l'organe mensuel « officiel de la fédération des Sociétés françaises d'amateurs de billard ». M. Robert Mortier y tient des « Propos sur le billard », où il traite actuellement « de l'exécution ».

A titre de curiosité, — comme échantillon d'un style didactique, — nous reproduisons ces quelques lignes :

Ne pensez-vous pas, cher lecteur, que le limage dépend beaucoup de vos muscles, de votre conformation, de votre attitude générale devant votre bille, et surtout, croyez-le, de l'endroit où vous saisissez de votre main droite l'arrière-train de votre queue? Ne croyez-vous pas, comme moi, que si vos muscles sont souples, si vous vous êtes campé bien en face des billes, le corps supporté bien également par vos jambes qui le maintiendront fixe, la queue saisie aux 3/4 ou aux 4/5 de sa longueur, ne croyez-vous pas, dis-je, que vous aurez un grand avantage à faire marcher bien également trois ou quatre fois l'avant-bras et puis à laisser partir enfin le coup sans arrêt, sans raideur, bien droit en avant, en tenant très légèrement la queue dans la main, le bois reposant sur les doigts?

La cordialité de l'accent est aussi plaisante que la précision des conseils. Vous retrouverez la première quand M. Robert Mortier abandonne la seconde, pour communiquer au lecteur de plus larges vues sur l'estime que doivent mériter à un bon joueur de billard « les longues années de travail » qui assurent parfois la supériorité en ce sport :

C'est en raison de tout ce qui précède qu'il faut admirer un grand joueur de billard comme nous admirons un grand artiste, car cette heure de plaisir qu'il nous donne, sachez qu'il l'a souvent payée de souffrances, de pénibles recherches, de doutes et de désespoirs.

Il ne faut jamais rire, ni même sourire, de ces « doutes », de ces « désespoirs », pourvu qu'ils contribuent à une belle chute de phrase.

§

Memento. — *La Grande Revue* (25 janvier) : « Nietzsche et la jeunesse d'aujourd'hui », par M. Jean Viollis.

Revue bleue (28 janvier) : « Mauvais sujets », par M. E. Faguet. « Les Artisans bretons », par M. Ch. Géniaux.

Revue hebdomadaire (28 janvier) : « Les Péchés de Sainte-Beuve », par M. J. Lemaître. — « Poèmes » de M. Julien Ochsé.

Le Feu (1er février) : « Contes et apologues choisis en vers », de M. Palafitte.

Grœcia (15 janvier) : « Une ville grecque et française », par M. Ch. Maurras. « Vision », poème de Mme Jeanne Dortzal.

La Femme contemporaine (février) : « L'Impératrice Charlotte », par M. Gouraud d'Ablancourt.

La Revue critique des Idées et des Livres (25 janvier) : « La Nuit de Perrault », par M. Pampille. — Un article de M. Gaston Picard très hostile à Maurice Maeterlinck et très anodin, naturellement.

Les Entretiens Idéalistes (25 janvier) : M. J. Thogorma : « Les Barbares contre Racine. »

La Nouvelle Revue française (1er février) donne le 3e et dernier acte de la belle tragédie de M. Paul Claudel : *l'Otage* : — des poèmes de MM. F. P. Alibert et A. Baine ; — « l'Exemple de Racine », par M. H. Ghéon.

La Phalange (20 janvier) : « La Poésie de Mallarmé » (suite) par M. A. Thibaudet.

Le Pays Lorrain et le Pays Messin (20 janvier) : « Villon à Metz », par M. G. Thiriot.

Les Tablettes (parues en janvier pour la première fois) réunissent des œuvres de MM. Albert Fleury, Michel Abadie, H. Strentz, S. Servant, C. Schiltz.

Le Beffroi (janvier-février) : M. Pol Simonnet : « La Maison ». — M. F. Divoire : « La Commune grand'route ». — « Orgues de Barbarie », par M. Van Dooren.

Les Rubriques Nouvelles (31 janvier) : M. A. du Fresnois : « Pour Renan. » — M. Nicolas Beauduin : « La Revue nocturne.»

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Isabelle de la Baume (Laurent Evrard) (*Le Figaro*, 8 février). — Henri de Régnier (*Paris-Journal*, 10 février). — Classification académique (*L'Opinion*, 4 février).

M. André Beaunier a écrit sur Mme de La Baume, dans **le Figaro**, une délicate notice que nous voulons, il le permettra en souvenir de notre commune amie reproduire intégralement :

La comtesse Gontran de La Baume-Pluvinel est morte hier, après de longues et cruelles journées d'une souffrance sans espoir. Elle avait conservé jusqu'aux dernières approches de la fin sa pleine lucidité : elle eut ainsi l'occasion de montrer, une suprême fois, tout le courage gracieux dont elle était armée et qu'elle ne perdit jamais.

C'était une femme très éminente, et pareillement, par le cœur et l'esprit. Elle avait un grand charme de douceur et de bonté; elle avait aussi une façon toute particulière et exquise de ne se montrer guère et de laisser qu'on la devinât. Ses manières avaient un air de nonchalance distinguée; elle souriait habituellement et ses propos, très élégants, étaient comme timides, à force d'urbanité. Un jour, elle commença d'écrire : et l'on sut alors qu'elle était douée d'une imagination surprenante, tout autre que celle qu'on lui eût, de prime abord, attribuée.

Elle commença d'écrire; ou, du moins, on crut qu'elle commençait d'écrire. Mais elle avait déjà fait imprimer, sous le titre de *Fables et Chansons*, un volume de vers simples et jolis, dont elle avait eu soin de ne parler à personne.

Et elle passait quelques mois à Paris, l'hiver ou le printemps à Venise, l'été au Bürgenstock ou ailleurs. On disait qu'elle avait des châteaux et des palais. Elle aimait beaucoup les sports. Elle semblait une grande dame voyageuse, qu'on aperçoit un peu de temps et qui s'en va. On l'admirait; et, souvent, on ne la connaissait pas beaucoup.

Les pauvres, dans les divers pays où elle allait, la connaissaient mieux.

Ses livres la révélèrent; deux volumes de prose, *le Danger*, puis *Une leçon de vie*. Ce sont de singuliers récits, extraordinaires même par la violence du sentiment qui les anime; ce sont des aventures d'âme, étranges et racontées comme des choses évidentes; ce sont des drames angoissants et qui apparaissent comme le résultat tout naturel de la quotidienne exis-

tence. Parmi les romanciers d'aujourd'hui, je ne sais s'il en est qui aient vu la vie plus tragique, sournoise et féroce et qui l'aient peinte, l'ayant vue ainsi, avec plus de loyauté, avec plus de rigueur.

Laurent Evrard — c'est le pseudonyme qu'avait adopté, pour ses écrits, Mme de La Baume — compte parmi les pessimistes d'aujourd'hui. L'on doit aussi noter comme tout à fait remarquable sa puissance de psychologue. Avec hardiesse, avec une minutie impitoyable et forte, Laurent Evrard savait entrer dans les âmes, y démêler les velléités confuses et les intimes combats d'idées et de désirs. Laurent Evrard a fait, dans les cœurs humains, des découvertes rudes et inquiétantes. Ajoutez les hasards de la destinée, les coïncidences terribles, les événements qu'on dirait amenés par des fatalités méchantes : les personnages de Laurent Evrard s'y débattent avec ardeur, avec désespoir; ils prennent, à leurs dépens et dans une douleur délicatement consciente, leur leçon de vie.

Et Mme de La Baume, avec sa grâce discrète, avec son calme souriant, avec son aménité, semblait toute différente de l'âme pathétique qui émane de ses livres. Mais non : et il sied qu'un visage ne livre pas tout le secret d'une pensée. Cette élégance délicieuse et comme cette ravissante pudeur de l'esprit, la comtesse de La Baume l'avait à la perfection. Ce fut le secret du véritable prestige qu'elle a exercé autour d'elle, sans paraître y songer, avec une sûreté aimable.

Quand on lut ses romans, peut-être fut-on bien étonné de la trouver si romanesque ; mais on la pressentait ainsi, sans le savoir, puisqu'on l'admirait avec certitude.

Elle sera très vivement regrettée. Elle laissera un grand vide. Et l'on se souviendra d'elle avec déférence, avec gratitude, avec émerveillement, avec le durable regret de ne pouvoir plus contempler les dehors d'une intelligence qui fut si bien, si joliment, la souveraine de ses tumultueuses pensées.

§

M. Georges Le Cardonnel a donné dans **Paris-Journal** une excellente étude sur Henri de Régnier, à propos de son élection académique, dont il note l'importance littéraire. C'est une rencontre assez rare en effet pour qu'on la doive signaler, les écrivains étant le groupe où l'Académie, en somme, puise le moins, quoi que pense le public naïf.

Depuis hier, M. Henri de Régnier est entré à l'Académie. C'est bien l'élection littéraire la plus importante depuis celle de Maurice Barrès. Encore pouvait-on dire de cette dernière qu'elle intéressait deux mondes différents, quoique la personnalité d'écrivain de Maurice Barrès suffise à honorer l'Académie. M. Henri de Régnier, lui, ne s'est jamais affirmé que poète et romancier, et il a toujours été un romancier d'un certain ordre : quand ses contes ou ses romans ne sont pas strictement d'un poète, du moins demeurent-ils toujours d'un artiste. Il n'a pas recherché les succès souvent grossiers du théâtre ; il n'est pas ce qu'on peut appeler un écrivain populaire ; ses romans ne visent pas les gros tirages et l'on sait par quels bas moyens s'obtient de nos jours certaine popularité. M. Henri de Régnier est parmi les quelques figures hautaines et nobles de ce temps qui

dominent le marécage des lettres. Ce n'est pas en vain que ce gentilhomme de lettres connut Paul Verlaine, fréquenta chez Stéphane Mallarmé, Leconte de Lisle, José-Maria de Heredia. Ces maîtres, qui pratiquaient le culte de leur art jusqu'à l'dolâtrie, ont transmis un peu de la belle flamme qui les animait à tous ceux qui les ont approchés. On peut dire qu'hier l'art des vers a reconquis, avec M. Henri de Régnier, sa place à l'Académie, où, depuis quelque temps, on semblait lui témoigner de la défiance. Mais c'est aussi une génération poétique qui pénètre avec lui sous la Coupole; une génération qui, il y a peu d'années encore, pouvait se croire interdite l'immortalité officielle. Elle représentait, il n'y a pas longtemps, la jeune littérature; pour tous ceux, en effet, qui ne sont pas très renseignés sur le mouvement littéraire, M. Henri de Régnier est encore, sinon un jeune, du moins un nouveau poète.

M. Henri de Régnier appartient à la génération du symbolisme; il faut entendre par là celle des poètes qui ont aujourd'hui entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans. Quoi qu'on ait dit sur le symbolisme, c'est surtout le fait de leur âge qui rapproche ces poètes les uns des autres, en même temps que certaines haines que le temps a émoussées et certaines admirations qui, pour leur noblesse d'écrivains, n'ont fait que grandir : nous voulons parler du culte qu'ils ont voué à Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine. Ce culte n'est même pas purement littéraire; il signifie une certaine manière très hautaine, très noble de comprendre l'art et de le pratiquer; il serait même à souhaiter qu'en cela cette génération servît d'exemple à ceux qui viennent derrière elle, car si celle-ci a été idéaliste dans sa poésie, elle le fut aussi dans sa vie.

Ce ne pouvait être que le pur hasard, l'amitié, des admirations et des enthousiasmes communs qui réunirent, par exemple, un jour, ensemble, MM. Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Stuart Merrill autour de M. René Ghil, qui avait fondé *les Ecrits pour l'Art*.

Sans aller jusqu'à une comparaison impossible entre MM. Henri de Régnier et René Ghil, il n'y a pas de poètes plus éloignés l'un de l'autre que M. de Régnier et M. Verhaeren, par exemple. Jean Moréas était par son âge de génération symboliste, et il serait difficile de trouver entre Jean Moréas et M. Henri de Regnier d'autres points communs qu'une même tristesse devant la vie allant jusqu'à la désolation, mais exprimée chez l'un et l'autre de deux manières très différentes.

§

A propos de l'Académie, le même Georges Le Cardonnel avait écrit, quelques jours auparavant, dans **l'Opinion**, une curieuse étude sur certaines réformes proposées par Sainte-Beuve à la célèbre compagnie.

Puisqu'en dépit des attaques et des critiques l'Académie ne continue pas moins d'être considérée comme la représentation officielle de notre littérature, le mieux serait encore de lui faciliter le moyen de la représenter plus exactement. L'Académie veut être un salon : on pourrait souhaiter que, du moins, on y rencontrât un plus grand nombre de vraies gens de lettres. Sainte-Beuve, dès 1862, prétendit en donner le moyen dans un arti-

cle qu'il écrivit à l'occasion d'une double élection : il s'agissait de remplacer Scribe et le Père Lacordaire. Il proposa la division de l'Académie en huit sections de cinq membres chacune :

1° Langue et grammaire, c'est le travail spécial de l'Académie ;
2° Poésie, lyrique, épique et tout ce qui n'est pas la poésie dramatique ;
3° Poésie dramatique ;
4° Histoire ;
5° Eloquence publique, art de la parole (chaire, tribune, barreau) ;
6° Eloquence et art d'écrire (philosophie, morale, sciences) ;
7° Romans, nouvelles ;
8° Critique littéraire.

L'idée était au moins ingénieuse ; elle eut peu de succès.

Si l'Académie actuelle se trouvait ainsi divisée du jour au lendemain, la section de langue et de grammaire n'aurait aucun membre ; celle du théâtre, poésie et création dramatique, compterait six académiciens : MM. Brieux, Maurice Donnay, Paul Hervieu, Henri Lavedan et Edmond Rostand ; celle de la poésie lyrique et épique, deux membres : MM. Jean Aicard et Jean Richepin ; la section d'histoire, onze membres : MM. Duchesne, de Freycinet, Hanotaux, d'Haussonville, Houssaye, Lavisse, Frédéric Masson, Alfred Mézières, Emile Ollivier, Thureau-Dangin, le marquis de Vogüé ; la section d'éloquence publique, art de la parole : quatre membres : MM. Paul Deschanel, de Mun, Jules-Henry Poincaré, Ribot ; la section d'éloquence et art d'écrire (philosophie, morale politique, sciences) : trois membres : MM. Maurice Barrès, Francis Charmes, Raymond Poincaré ; la section des romanciers : six membres : MM. René Bazin, Paul Bourget Jules Claretie, Anatole France, Pierre Loti, Marcel Prévost ; la section de critique : MM. René Doumic, Emile Faguet, Jules Lemaître.

Il est vrai que Maurice Barrès, bien qu'il n'écrive pas à proprement parler des romans, pourrait être compté dans la section des romanciers, de même que M. Anatole France pourrait aussi bien être classé dans celle des philosophes et moralistes, tandis que M. Jules Lemaître figurerait très honorablement dans celle des auteurs dramatiques et M. de Freycinet dans celle des savants.

M. Le Cardonnel fait remarquer qu'il est extraordinaire que l'Académie, dont le seul travail officiel est la composition d'un dictionnaire, ne possède pas un seul linguiste. C'est que les gens du monde (et l'Académie n'a la prétention de n'être que cela, un salon) ne s'entendent jamais bien avec les philologues qui sont pour eux des gens trop précis et trop méthodiques. On sait quelle fut son aventure avec Furetière. Gaston Paris, le dernier philologue qui ait figuré à l'Académie, n'y avait pas grande autorité et ce n'est (chose incroyable) que sur sa sollicitation, qu'il fut nommé de la commission du dictionnaire. D'ailleurs le dictionnaire n'est plus fait par l'Académie qui, on s'en doute, en est bien incapable. La dernière édition fut préparée par Marty-Laveaux, savant remarquable. L'Académie n'y ajouta que des billevesées qui ont été relevées dans une brochure bien curieuse

et dont on ne pouvait, certes, accuser Marty-Laveaux. Gaston Paris, à l'impeccable science, ne tarde pas à s'apercevoir que les travaux lexicologiques de l'Académie ne sont qu'un passe-temps sans importance. Nous avons un bon dictionnaire, celui de Hatzfeldt. Cela suffit. Quand il faudra le refaire, les philologues français ne manqueront pas.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THÉATRE MICHEL : *Le Veilleur de nuit*, comédie en trois actes, de M. Sacha Guitry (2 février) — GYMNASE : *Le Sculpteur de masques*, pièce en trois actes, de M. Fernand Crommelynck (11e février). — VAUDEVILLE : *Le Gadet de Coutras*, comédie en 5 actes, de MM. Abel Hermant et Yves Mirande (9 février). — ODÉON : *Le Pacha*, comédie en 2 actes, de M. René Benjamin ; *La Boulangère*, comédie en 3 actes, de M. Jean Martet (10 février). — Memento.

M. Sacha Guitry est, sans nul doute, un des plus originaux parmi les jeunes auteurs dramatiques. Son dialogue nous semble d'une fantaisie exubérante, et peut-être, seulement, parce qu'il est d'une vérité singulière. Ses personnages nous ravissent par la rare désinvolture de leurs actes, de leurs gestes et de leurs paroles ; quelquefois ils nous exaspèrent ; il leur arrive de nous charmer, car ils savent la tendresse, et de nous émouvoir, car ils n'ignorent pas la mélancolie.

Le Veilleur de nuit est, je le croirais volontiers, la meilleure pièce que, jusqu'ici, nous ait donnée M. Sacha Guitry. La composition en est plus stricte que celle des comédies antérieures : et l'auteur, avec une élégance aisée, et qui séduit, avec un tact aimable, y a créé un personnage d'une vraie nouveauté.

C'est celui d'un vieillard riche, célèbre, savant, qui entretient une jeune femme. La jeune femme prend un jeune amant. Et le vieillard ne s'en irrite point. Il met tout son effort à organiser la vie commune de la jeune femme, du jeune amant et de lui-même. Il n'agit pas ainsi par basse complaisance ; il est poussé par une bonté qui ne va pas sans quelque égoïsme. M. Sacha Guitry a su nous indiquer, avec une habile discrétion, les plus subtiles nuances de son caractère. Le vieillard a des minutes de tristesse découragée où il nous touche : il est des instants où il souffre : M. Sacha Guitry nous le fait sentir plutôt qu'il ne nous le dit. Et nous gardons pour le vieil amant, tendre et sage, égoïste et bon, une étrange sympathie.

Le jeune amant — un peintre, nommé Jean — n'est pas indifférent non plus. La scène où, pour la première fois, il rencontre celle qui deviendra sa maîtresse est des plus plaisantes. M. Sacha Guitry y a prouvé toute sa verve, si ingénieuse et, à la fois, si naturelle. Et voilà un être bizarre, caricatural : Félicie, la femme de chambre de la jeune femme, Félicie, confidente perfide, amoureuse disgraciée,

domestique vindicative. M. Sacha Guitry a-t-il voulu nous faire rire ou nous faire pleurer? On éprouve, aux scènes où paraît Félicie, je ne sais quelle gaieté dont on a presque peur.

Il faut louer sans réserve les interprètes principaux du *Veilleur de nuit* : Mme Charlotte Lysès, qui, par une adresse miraculeuse, a su devenir la laideur absolue, Mme Madeleine Dolley, M. Harry Baur, et M. Sacha Guitry lui-même.

§

M. Fernand Crommelynck avait publié, il y a quelques années déjà, **le Sculpteur de masques**. La pièce était alors en vers, et n'avait qu'un acte. M. Fernand Crommelynck a cru bon de la récrire et de la développer : *le Sculpteur des masques* est maintenant en trois actes et en prose. Au dernier acte, seulement, quelques vers ont été conservés.

C'est un drame intéressant. Certes, M. Crommelynck ne saurait nier qu'il a subi l'influence de M. Maurice Maeterlinck, et, plus encore, peut-être, celle de Charles Van Lerberghe. *Le Sculpteur de masques* n'est pas sans rapports avec *l'Intruse* ou *les Flaireurs;* et, dans les vers du troisième acte, on retrouve un peu la manière de M. Emile Verhaeren. Il faut, pourtant, se garder de croire que M. Fernand Crommelynck ne soit qu'un imitateur. Il fait les plus louables efforts pour être lui-même, et l'on peut discerner, dans son drame, des qualités qui lui sont personnelles.

Il y a, dans *le Sculpteur de masques*, une intrigue réelle, et l'on devine que les sentiments des personnages ne sont pas simples. Nous avons devant les yeux des êtres complexes, et, par l'art de l'auteur, nous arrivons à comprendre la raison de leurs gestes. Sans qu'ils nous le révèlent jamais par des moyens faciles, le secret de leurs pensées ne nous reste pas inconnu. M. Crommelynck n'a pas dédaigné de mêler à son drame quelques personnages familiers, d'un comique discret, parfois : le médecin qu'il nous montre un instant est dessiné avec bonheur. Dans son dernier acte, il prouve qu'il peut agiter une foule; et, au dénouement, il a trouvé un effet très simple, ménagé avec logique, et qui cause une terreur incontestable, intense par sa brièveté même.

Louons M. Bour de nous avoir fait connaître *le Sculpteur de masques* remanié. Lui-même en a tenu fort bien le rôle principal, et Mmes Barbieri, Barthe, Marquet, MM. Deschamps, Laurent et Sauriac l'ont heureusement secondé.

A.-FERDINAND HEROLD.

§

Pour quelle part la comédie, représentée au Vaudeville sous le titre **le Cadet de Coutras**, est-elle de M. Abel Hermant, pour

quelle part est-elle de M. Yves Mirande ? Nombreux les lecteurs du roman, d'où la pièce a été tirée, confessaient leur déception. Le livre est plein d'aperçus psychologiques d'une évidente finesse, d'une spontanéité amusante et délicate ; sur la scène se déroule, ou plus exactement se présente (car le mouvement y est nul) une succession de tableaux qui ne s'enchaînent pas bien nécessairement et où de vagues personnages, à la fois outrés et inconsistants, exhibent par des traits inexplicables et successifs, la sottise de leurs caractères, en faisant des mots de journalistes. Pour qui se souvient de l'agrément, par exemple, au théâtre Réjane, des *Trains de luxe*, avec son acte d'amour incomparable, délicieux et si jeune, il est impossible de douter que M. Abel Hermant possède des dons certains d'auteur dramatique. La donnée, cette fois, l'a desservi ; il a été entravé par le roman même qu'il a écrit ; il ne s'est pas senti soutenu et il n'était pas libre d'y rien changer. Un roman bien fait se contente d'être un prétexte à réflexions pénétrantes ; il faut, au théâtre, plus de substance et moins de spéculation.

Et puis n'y a-t-il pas, aussi, les types qu'on se lasse de trop souvent revoir ? Le multimillionnaire qui se meurt de la poitrine, et qu'on n'ose pas, à cause de ses millions même et par crainte de l'opinion publique, réformer quand il est soldat, semble un peu usé, et son cas, moins scandaleux que le cas de tant d'autres martyrs du servage militaire, n'apitoie ni ne révolte. Seul le type du soldat-précepteur Gosseline demeure amusant par sa nouveauté ; il ne suffit pas à soutenir la pièce. Les autres rôles, y compris celui du jeune Coutras, qui intéresse tant dans le roman, restent, dans la pièce, d'une réalisation assez banale. MM. Jean Dax, Puylagarde, Becman se montrent acteurs parfaits ; Mmes J. Dirys et Dherblay sont délicieuses à regarder et à entendre.

§

Les spectacles inédits du samedi, à l'Odéon, ne cessent pas d'être intéressants. Après nous avoir révélé la maîtrise de Mlle Lenéru, l'inexpérience curieuse de M. Jean Richard, néanmoins pleine de promesses, voici que M. Antoine nous présente deux auteurs tout jeunes, sachant l'un et l'autre exactement ce qu'ils veulent et ce qu'ils font, mais dans les directions les plus différentes.

Le souci dédaigneux et trop aisément hautain de M. Jean Martet fait de sa comédie en 3 actes, **la Boulangère**, tout aussitôt une œuvre de tenue vraiment littéraire : il n'a pas cherché à plaire au public ; il a cherché, dans les termes les meilleurs, les plus justes, les plus frappants, à présenter, dépourvue de prudence ou de réticences, sa pensée nette et complète. Il a, de la sorte, rencontré plus d'une fois le pittoresque dans le détail, l'expression qui fait songer,

et l'allusion dont la brièveté inattendue s'alourdit d'un sens profond. Parfois il force, et la *rosserie* calculée des répliques ou des attitudes dénature, détourne, dément la signification de certains caractères. Par moments l'armature de la pièce cède sous le poids des ornements, et l'accident déconcerte l'attention. Mais ce sont là, chez un débutant, de minces défauts, dont il sera aisé à M. Martet de se défaire, s'il le veut, et si le jeu de surprendre et de décontenancer ne provient pas, chez lui, au contraire, d'un goût déterminé et un peu méprisant.

MM. Desfontaines, Jean d'Yd, Flateau ; Mesdames Barjac et Devilliers ont fait de cette curieuse et séduisante comédie la plus louable présentation.

Quant à la comédie de M. René Benjamin, **le Pacha**, on n'en peut dire que ceci : elle est parfaite en son genre, elle est pleinement amusante. M. Benjamin vise à être un auteur habile, et à plaire ; sans conteste il y réussit. Nourrit-il de vastes ambitions? Se soucie-t-il d'art parfait et de grande littérature ? C'est peu probable. Il deviendra au Boulevard un auteur fêté, c'est la grâce qu'il lui faut souhaiter, s'il s'en contente, et il aura raison.

Le Pacha ne manque point, à vrai dire, de très sérieuses qualités. La pièce ne se constitue que de la présentation de certains caractères délicieusement tracés ; l'intrigue est nulle, mais le dialogue, sûr, vif et précis, emporte le rire et assure, d'un bout à l'autre des deux actes, le succès certain. Que demander davantage ?

MM. Vargas et Gay, mesdames Kerwich, de France, Didier et Mazalto participent à ce succès, dans la mesure différente de leurs rôles, avec un talent vrai, mesuré et très sûr.

Memento. — Gymnase: *Papa*, comédie en 3 actes, de MM. R. de Flers et C. de Caillavet (10 février). — Théâtre de l'Œuvre : *Malazarte*, tragédie symbolique en 3 actes, de M. Graça Aranha (18 février).

André Fontainas.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le Cercle dramatique « Euterpe » et la représentation de *Perkin Warbeck*.—Une victoire de M. Jahan et de ses élèves ou disciples : Mlle Angelet, MM. Louvois, Cohnen, Colin, Robyt, Debièvre, Dorval, etc. — L'embryon d'un théâtre d'Art. — Louis Delattre : *Contes d'avant l'Amour* (Bruxelles, « la Belgique artistique et littéraire »). — Henri Liebrecht : *Un cœur blessé* (*idem*). — Ferdinand Bouché : *Chrysalides* (Bruxelles, Lamertin). — Georges Rens : *La Lyre aimante* (Bruxelles, Lamberty). — Memento.

Le *Mercure* a déjà parlé de la représentation de *Perkin Warbeck*, le drame de votre chroniqueur bruxellois. Qu'il me soit permis de rendre ici un reconnaissant hommage aux mérites des interprètes de cette œuvre. Et d'abord il convient de féliciter M. Henri Jahan, l'ancien acteur de l'Odéon, qui mit *Perkin Warbeck* à la scène et qu

styla et entraîna admirablement les vaillants amateurs dont il est le professeur de diction et le régisseur général. M. Jahan avait déjà fait représenter brillamment *le Cloître* par le cercle « Euterpe », mais *Perkin Warbeck* exigeait encore une mise en scène plus compliquée que l'œuvre de Verhaeren et peut-être plus d'efforts, plus d'application et plus de moyens de la part des acteurs. La presse a été unanime à constater le triomphe de ces amateurs, qui s'acquittèrent de leur tâche périlleuse avec une chaleur, une conviction, une probité que l'on n'obtient pas toujours des professionnels. Dans son enthousiaste article de *l'Indépendance Belge*, M. James Van Drunen écrivait : « L'interprétation a eu de la décision, de la fermeté, de la vaillance et beaucoup des qualités assez spéciales qui sont indispensables à la juste et vivante expression d'une pareille œuvre.

« Mlle Rachel Angelet, du théâtre de l'Œuvre, personnifie Catherine Gordon avec une belle énergie et une douloureuse sincérité. Au troisième acte, notamment dans la scène pathétique entre Catherine et Oxford, la jeune comédienne a trouvé des accents de plainte, de fureur, d'indignation et de chaleureuse passion qui ont soulevé les applaudissements ».

J'ajouterai qu'elle mit d'exquises nuances, une variété de débit, une vivacité, une grâce extraordinaires, dans la grande scène avec Perkin, au second acte, et qu'elle fut tragédienne accomplie dans la scène finale quand elle proclame à la face de l'univers entier son amour pour l' « imposteur-magnanime » attaché au poteau d'infamie.

Je reproduis encore l'appréciation suivante du compte-rendu de *l'Indépendance :*

« M. A. Louvois, dans le rôle écrasant de Perkin, a montré de l'intelligence, de l'émotion, de la sincérité et une juste compréhension de son personnage. Cet artiste, très avisé et non sans adresse, a été fort justement associé au succès de Mlle Angelet. »

Je constaterai aussi, chose presque indispensable à l'illusion, que M. Louvois a la jeunesse, les agréments physiques, la physionomie radieuse et touchante, exigées du personnage. Il détailla avec infiniment de goût le récit de son enfance ; il mit un généreux emportement dans son explication avec son ministre ; il fut héroïque et exalté à plaisir dans sa confrontation avec le roi et dans sa dernière scène avec Catherine.

M. Cohnen fut un excellent comte d'Oxford, de grande allure, fa-rouche à souhait, qui communiqua un souffle vraiment shakespea-rien à la scène frénétique avec Catherine Gordon.

Je citerai aussi M. Colin, un Henri VII plein de dignité et de no-blesse ; M. Robyt, un madré et sournois Etienne Frion ; M. Debièvre, un sympathique et vibrant Frans de Bruxelles ; M. H. Dorval, un onctueux et fanatique prélat, au demeurant équitable et honnête ;

M. Deridder, un chevaleresque et loyal Dalyell ; M. Hauwel, un Jacques d'Ecosse ardent et primesautier ; MM. Van Huffelen, Debrule, Sédillot, qui dessinent d'un trait ferme et net leurs personnages de second plan ; sans oublier Mme Pladet, amusante dans son bout de rôle de vieille fille titrée, envieuse et médisante, Mmes Delorme et de Réas, de charmantes fiancées écossaises.

« Au milieu du succès le plus vif et le plus légitime, concluait M. Vandrunen, l'ensemble très bien mis en scène a réalisé plus qu'on ne peut ordinairement demander à la peine studieuse et au zèle volontaire d'amateurs guidés, sans plus, par leur intelligence et leur amour du théâtre. »

Pour ma part, en applaudissant ces braves gens dont les voix et les gestes seront désormais dans mon esprit inséparables de mes personnages — je songeais à ce Théâtre d'Art qui nous manque à Bruxelles et dont Edmond Picard parla l'été dernier dans cette séance où le roi fit visite aux écrivains belges réunis presque au grand complet. « Voilà le noyau, la troupe qu'il faudrait à ce théâtre, me disais-je ; avec à sa tête l'excellent et ardent Jahan assisté d'un comité de lecture. La liste civile subventionnerait l'entreprise pour l'assurer contre les caprices de la mode et les périls que le lucre, le snobisme, les cabales et les bas instincts font courir aux théâtres exclusivement dédiés à la beauté. Les acteurs seraient rémunérés, mais ils pourraient continuer à vaquer à leurs occupations commerciales. »

N'y aurait-il pas là une idée à mûrir, à creuser ? Je la soumets aux esprits compétents, ou mieux à ces êtres désintéressés, enthousiastes, émus, sympathiques, que l'Ecriture appelle les gens de bonne volonté.

En attendant ce théâtre, où à côté de quelques œuvres de choix et de haute portée dues à des nationaux, celles de Maeterlinck, de Verhaeren, de Maubel, de Gilkin, de Picard par exemple, on représenterait tous ces chefs-d'œuvre que les Bruxellois n'ont jamais l'occasion de voir, tels l'*Antigone* de Sophocle, l'*Orestie* d'Eschyle, les grands drames de Shakespeare, tant de savoureux ou de farouches Calderon et Lope de Vega, le théâtre de Corneille, celui de Gœthe, de Schiller, sans oublier les merveilleuses tragédies des modernes, *l'Otage* de Paul Claudel, le *Saül* de Gide, l'*Œdipe* de Péladan, le *Dionysos* de Gasquet, l'*Arc de Philoctète* de Karl von Levetzow, l'*Atalante à Corydon* de Swinburne, — en attendant ces régals de haut goût, consolons-nous avec de beaux et cordiaux livres, par exemple avec ces *Contes d'avant l'Amour*, si bien nommés, que vient de publier Louis Delattre et dans lequel son exquise sensibilité, la pétulance presque effervescente de ses impressions vibre, chante, éclate avec une générosité, une opulence de tempérament, une puissance expansive dont ses autres recueils nous avaient à la vérité fourni déjà de copieux échantillons, mais jamais avec une si fière intensité. Parmi les cinq

récits composant ce volume, et qui m'ont tous enchanté, il y en a un, le plus long, *les Mangeurs de Terre* (il m'est dédié !), qui est bien une des choses les plus émouvantes et poignantes que l'on ait écrites en Belgique et ailleurs. Je dirai presque que l'on ne pouvait écrire ces pages qu'en Belgique, tant tout y accuse notre tempérament, notre mentalité, notre sensualité, notre génie tout spécial. Delattre y interprète des humbles, des êtres obscurs proches de l'animalité, avec une sympathie, une lucidité, une divination qui vous font presque mal tant elles sont aiguës et pénétrantes. Tout le temps on est caressé et navré à la fois. On s'attendrit sur ces êtres frustes et rudes dont les épanchements à la fois suaves et farouches, pudiques et effrontés, vous laissent on ne sait quelle ferveur non exempte d'angoisse. Dans cette nouvelle le chapitre intitulé *A trois* raffine, enchérit encore sur la matière troublante et capiteuse de l'ensemble ; il en concentre l'émotion, il en quintessencie le fluide. Quelles trouvailles que des paragraphes pareils ! Il s'agit d'un pauvre gosse protégé par un charbonnier et à qui l'on donne à boire :

« Ses deux longues mains osseuses, avides, tournaient son verre avec rapidité, et semblaient, elles aussi, joyeuses de la boisson.

« Ses lèvres, tranchées brusquement dans la chair, luisantes sous la crasse de houille, se tendaient vers la mousse pétillante du verre qui faisait éclater ses yeux gourmands de la friandise : une chope de bière fraîche, tirée de la tonne !

« La logeuse, le Borain, Hildegonde le dévisageaient ensemble en silence. Il n'y avait plus aucune colère contre le pauvre intrus dans les visages de la mère et de la fille ; et même, par sympathie, les bouches, qui étaient demeurées un peu béantes durant que l'enfant buvait, se refermèrent, et les gosiers avalèrent leur salive, quand il eut séché les dernières gouttes du verre. Ils avaient goûté son bonheur. »

Voilà qui est vu et senti, mais par des sens de poète. Et dire que toute la nouvelle est pleine, bourrée de ces notations exquises !

Après avoir lu et relu les contes de Delattre nous avons voulu rester sous leur charme incomparable. Aussi réserverons-nous pour une prochaine chronique un livre de vers de M. Georges Rens, un volume de contes de M. Ferdinand Bouché et un roman de M. Henri Liebrecht.

Memento. — Accusé de réception : *L'Enclos*, poèmes par M. Raymond Limbosch (Edit. Joris, Anvers). — *Les Roseaux de Midas*, par Mme Emma Lambotte, préface de Laurent Tailhade (Paris, Vannier).

La Belgique artistique et littéraire (février). — Emile Verhaeren : Autour des Clos. — Fernand A. Van Aalst : Le Français hors de France.

La Jeune Wallonie (25 janvier) — Louis Delattre : Le Pays Wallon.

Dans la mine.— Jules Destrée : Note sur le Projet d'Exposition des Beaux-Arts.

La Vie Intellectuelle (15 janvier). — Georges Rency : Le Peintre Camille Lambert. — Fernand Bouché : Vieilles Amours.

L'Art flamand et hollandais (15 janvier). — Max Rooses : Exposition de l'Art flamand du XVIIe siècle. — Julius De Booz : Jan Toorop.

La Revue générale (février). — Paul Segers : La Défense de Flessingue et la liberté de l'Escaut. — Albert Counson : L'Université flamande.

Le Masque (octobre-novembre). — Albert Mockel : L'Adoration du Berger. — Franz Hellens : Le Retour. — Ferdinand Bouché : Le Blanc Pennat. — Petite Anthologie.

LeThyrse (janvier). — Prosper Henri Devos : Monna Lisa.

Revue de Belgique (15 janvier). — A. J. Wauters : L'Aventure Romanesque d'Eléonore d'Autriche et du Palatin du Rhin.

Durendal (janvier). — Victor Kinon : Le Démer.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Wilhelm Holzamer : *Der Entgleiste*, 2 vol. ; Berlin, Egon Fleischel u. Cie, M. 8. — Ludwig Bergstraesser : *Studien zur Vorgeschichte der Zentrumpartei* ; Tubingen, I. C. B. Mohr, M. 5 — Memento.

Der Entgleiste. — Quand Wilhelm Holzamer mourut, il y a quatre ans, il laissait le manuscrit d'un roman en deux volumes que sa veuve, aidée de M. Karl Henckell, vient de livrer au public. A vrai dire, l'œuvre eût nécessité encore six mois de travail, ainsi que l'affirmait l'auteur lui-même qui, dans son souci de perfection, voulait la soumettre à d'importants remaniements. Mais, telle qu'elle est, elle peut être considéré comme la production la plus intéressante de ce poète devenu romancier et qui mourut trop tôt pour donner de son talent une formule définitive.

Wilhelm Holzamer était né dans un village des environs de Mayence, au début de 1870. Il fut pendant plusieurs années instituteur à Heppenheim et devint ensuite bibliothécaire de la bibliothèque particulière du grand-duc de Hesse, à Darmstadt. Après avoir passé quelques années à Paris, il s'établit à Berlin, où il commençait à se faire une situation prépondérante lorsqu'il mourut.

Ces quelques détails étaient nécessaires pour montrer combien le dernier roman de Wilhlem Holzamer a un caractère autobiographique. *Der Entgleiste* se divise en deux parties, dont la première raconte l'enfance et la jeunesse du héros, Philippe Kayser ; la seconde ses aventures à Paris et son retour au pays natal. Incontestablement, de ces deux parties, très différentes de ton et de style, la première est la meilleure. L'humble existence des villageois, dans la Hesse rhénane, est décrite d'une touche très originale ; des types extrêmement vivants, comme celui de la mère du petit Philippe,

ouvrière dans une briqueterie, et du ferblantier Schlüssel rendent ces pages des plus attachantes. On regrette que l'auteur ne se soit pas contenté de nous donner un roman de la vie provinciale, où il se serait appliqué à montrer comment un « petit pauvre », à force d'énergie et d'intelligence, encouragé par une mère vaillante, parvient à « devenir quelqu'un ».

Philippe Kayser est une forte tête. Il devient déjà le héros du village quand on n'est parvenu qu'à faire de lui un petit instituteur Mais il a plus d'ambitions que cela. Les horizons étroits ne lui suffisent pas et il s'en va vers la ville pour achever ses études, vivant péniblement à donner des leçons, jusqu'à ce qu'il réussisse à conquérir ses grades de docteur en médecine. Un de ses professeurs s'intéresse à ses études et le prend pour collaborateur anonyme à un grand ouvrage de pathologie. Le voici sur la voie du succès. Mais M. Holzamer a voulu faire à tout prix de Philippe Kayser un « dévoyé ». C'est pour décrire les péripéties de l'existence d'un « dévoyé » qu'il a écrit son roman. Il faudra donc que, par un long détour, il revienne à l'équilibre social et moral que son enfance, bien qu'elle fût un peu tourmentée, pouvait lui faire réaliser, dès qu'il eut atteint l'âge d'homme.

L'étudiant Philippe Kayser s'amourache de la fille d'un gros commerçant qu'il compromet quelque peu. Comme le père de la jeune fille, après quelques hésitations, consent à l'agréer, il lui faut aller faire un remplacement à la campagne, dans l'attente d'une « position » qui permettra le mariage. Le voici, après deux ans, médecin d'un grand sanatorium et il épouse la fille du « conseiller de commerce », petite bourgeoise insignifiante, qu'il n'aime déjà plus.

C'est alors que la fatalité vient jouer son rôle, en la personne d'une intéressante malade, amenée au sanatorium, poitrinaire au plus haut degré, mais qu'une ablation du sein pourra sauver de la mort. Mélanie Grussfeld, virtuose du violon, est naturellement douée de toutes les grâces de la femme moderne et, dès qu'elle commence à recouvrer la santé, le bon docteur Kayser ne peut faire autrement que de s'en éprendre. Leur flirt se poursuit en conversations interminables. Mais la convalescente lui ouvre des horizons inattendus et peu à peu naît en lui le désir de rompre le cercle étroit où il a vécu jusqu'à ce jour. Il ne craint pas le scandale, la rupture avec sa femme, et quand Mélanie part pour l'Italie, il s'embarque à son tour pour la capitale de la civilisation, pour Paris.

Nous passons alors à un tout nouveau roman. M. Holzamer décrit le prestige qu'exerce Paris sur l'imagination incohérente d'un jeune intellectuel de l'Allemagne contemporaine. Ces 200 pages sont pour nous un document de tout premier ordre.

La griserie des premiers jours de l'arrivée, où toute l'atmosphère

parisienne enveloppe de son charme puissant l'étranger fraîchement débarqué, est décrite en termes d'un lyrisme démesuré.

Mais ce qui séduit l'Allemand, c'est surtout Montmartre. Il y aurait tout un livre à écrire sur ce prestige singulier et qui, chaque fois que nous le constatons, nous plonge dans une nouvelle stupeur. Est-ce la liberté des mœurs et la vie facile qui font croire à nos voisins que la butte est un sanctuaire d'art? Ils ne s'aperçoivent pas de tout le trucage mis en œuvre, précisément pour parler à leur imagination. Se jettent-ils là parce que, pour le plus grand nombre d'entre eux, depuis quarante ans, nos salons restent fermés, ou n'est-ce pas leur goût invétéré de tout ce qui est « toc » qui leur fait tenir l'espace qui sépare la place Pigalle de la place Blanche pour le centre du monde? De ce qu'une littérature est sortie de Montmartre, ils concluent que Montmartre est toute la littérature, toute la civilisation française.

Et puis, comme pour donner prise à leur goût du symbolisme, n'ont-ils pas près de là la tombe de leur grand poète, où chacun entreprend un pèlerinage sacré, joignant au témoignage d'admiration qui va à Henri Heine la protestation contre l'iniquité dont le glorieux mort est, aujourd'hui encore, victime dans le pays d'où ils viennent ?

Philippe Kayser, comme tous ses compatriotes qui n'ont pas encore étouffé en eux le démon de l'idéalisme, s'installe donc à Montmartre. Les bastringues, les bals et les cabarets n'ont bientôt plus de secrets pour lui. Il s'extasie devant le dernier « cadrille naturalistique » (*sic*) et se laisse hanter par le refrain d'un Soliloque de Jehan Rictus qu'il transcrit de la façon suivante : « Ça sent *de* lilas et *de* m... ». Etrange intellectualité!... D'autres Allemands qu'il rencontre place Pigalle lui parlent de philosophie et de littérature. Il y a là quelques silhouettes prises sur le vif, entre autres celle de M. Karl Eugen Schmidt, qui sont des plus divertissantes. Toutes ces nouvelles « expériences » ne pourraient cependant pas pousser le docteur Philippe Kayser à se dévoyer complètement. Mais le malheureux s'éprend d'une danseuse algérienne, avec laquelle il se met à vivre, pour en vivre ensuite... Alors c'est la dégringolade! Le « Prussien », comme on l'appelle dans le cabaret où, gris tous les soirs, il chante des chansons allemandes, se lie avec un mangeur de verre, et, ayant par dignité lâché la danseuse, finit par faire les plus tristes métiers : homme-affiche, distributeur de prospectus, ouvreur de portières. Mais en sa qualité de médecin il soigne la basse pègre et ce sont de nouvelles « expériences ». Le voilà sur l'étrier pour « remonter » et pour rentrer dans sa « voie ». Un pharmacien lui fait connaître le médecin-chef de Villejuif et après avoir été infirmier à Bicêtre pendant quelques mois, nous le retrouvons comme interne aux côtés du fameux docteur Laforêt. M. Holzamer avait évidemment de singulières

idées sur la façon dont fonctionne en France le régime de l'internat dans les hôpitaux. Dans sa façon de juger les mérites respectifs des savants français et allemands, il ne fait pas preuve de plus de clairvoyance, car il met dans la bouche du docteur Laforêt cette affirmation « que l'Allemagne est le pays des théories et la France celui des réalisations ».

Bref, après avoir écrit une « psychologie de la psychopathie », Philippe, guéri de son goût pour l'étranger, rentre en Allemagne, retrouve et sa bonne mère et le professeur qui jadis le poussa dans son étude et qui obtient pour lui une situation élevée dans l'administration sanitaire du grand-duché de Hesse. Naturellement, il appelle à lui Emilie Grunfeld, qu'il épousera.

Il y a dans ce roman d'une valeur inégale, où, à côté de chapitres excellents, se trouvent des parties totalement manquées (n'oublions pas qu'il s'agit d'une première rédaction), toute une philosophie de la personnalité, assez imprécise, il est vrai, mais qui tend à nous ramener à une Allemagne qui avait d'autres vues que des vues purement utilitaires. Nous y trouvons une protestation singulièrement ardente, en faveur de l'Allemagne du Sud et des pays du Rhin, contre l'invasion prussienne. Wilhelm Holzamer, par la bouche de Philippe, affirme son patriotisme hessois. Mais il a surtout dessiné une figure de révolté, celle de Weik, pensionnaire du Sanatorium et qui reste en correspondance avec Philippe durant son séjour à Paris. Weik, ancien officier, souffre des blessures reçues devant les murs de Metz et il se prend à regretter de s'être battu, à cause de la profonde médiocrité que l'hégémonie prussienne a imposée à l'Allemagne impériale :

Les vieux de 1848 étaient des ânes bâtés, lorsque vinrent les victoires de 1870 ; mais nous, nous avons été de plus grands ânes encore lorsque nous nous sommes laissé submerger par ces victoires. Vive le particularisme ! Pour le faire triompher je partirais encore une fois en guerre malgré mon corps délabré.

Et dans son entrevue avec le grand-duc de Hesse — ce fameux grand-duc, beau-frère du tsar, qui, il y a quelques années, voulut rénover les arts en Allemagne — Philippe Kayser trace tout un programme de rénovation allemande, en vue d'une lutte pour la civilisation et contre la Prusse. Est-ce à cause de cette ambition finale que l'auteur l'a appelé *der Entgleiste*... le dévoyé ?

§

Studien zur Vorgeschichte der Zentrumspartei. — Le parti catholique est actuellement le plus puissant de l'Allemagne. Il impose ses volontés à l'empire, refait et défait les lois et encourage le souverain dans sa politique de rapprochement avec le Saint-Siège. Comment, dans un pays en majorité protestant, une minorité est

elle parvenue à se grouper, à développer ses moyens de lutte, à englober la population dans sa vaste organisation, c'est ce que nous comprendrons mieux après la lecture du très attachant ouvrage du docteur Louis Bergstraesser sur les débuts du *Parti du Centre*. L'auteur a malheureusement été forcé de limiter son entreprise à un premier aperçu. En effet, s'aventurant sur un terrain absolument en friches, il lui a fallu tout d'abord déblayer les nombreux matériaux qu'il y a trouvés. Si l'histoire religieuse de l'Allemagne a déjà été écrite maintes fois, l'action politique du catholicisme n'a pas fait jusqu'à présent l'objet d'une étude d'ensemble. M. Bergstraesser avoue que c'est dans un ouvrage français, le second volume de *l'Allemagne religieuse*, de M. Georges Goyau, qu'il a trouvé les plus précieuses indications pour son travail. Une histoire du Concile du Vatican, de Friedrich, a pu contribuer également à lui faire connaître l'« ultramontanisme » allemand.

Ce que M. Bergstraesser a voulu nous donner, c'est l'origine du parlementarisme catholique en Allemagne. Tant que l'unité allemande n'existait pas, l'activité politique n'a pu se manifester que dans les pays de religion romaine. L'auteur a donc étudié tout d'abord la première organisation catholique à visée politique qui se fonda en Bavière au commencement du siècle dernier et qui s'intitulait « les confédérés ». Il montre comment ces confédérés parvinrent à acquérir une influence au Landtag bavarois et à jouer un rôle dans les questions religieuses du pays. Le second chapitre est consacré aux intérêts catholiques de la Hesse, le troisième à l'évêché de Mayence. Ces investigations, qui s'arrêtent à la veille de 1848, sont complétées par une histoire de la presse catholique à tendances politiques, telle qu'elle se créa en Allemagne, après l'occupation française et sous l'influence plus ou moins marquée de M. de Metternich.

Le réveil si important du catholicisme dans le grand-duché de Bade, ainsi que le mouvement catholique dans la Prusse rhénane, ont été réservés par M. Bergstraesser pour une publication ultérieure. Mais avec les documents qu'il nous fournit nous pouvons constater dès maintenant quelle fut l'influence énorme de la Révolution et des guerres de l'Empire sur le réveil du catholicisme en Allemagne. Partout où, après 1814, s'exerce une action efficace, elle est due à l'initiative d'anciens fonctionnaires français, nés sous le règne de l'Encyclopédie et que les événements ont ramenés aux présomptions religieuses. L'un des types les plus intéressants dans la galerie si variée que M. Bergstraesser fait défiler devant nous est, sans contredit, ce Neeb, qui fut professeur de philosophie à l'université de Mayence pendant les sept ans (1796 à 1805) que dura cette haute Institution. Neeb, conseiller de préfecture du département du Mont-Tonnerre, qui correspondait avec Destutt de Tracy (l'auteur donne une lettre inédite du philosophe

des *Eléments d'Idéologie* adressée à Neeb) et qui plus tard fut un des champions du catholicisme rhénan. Deux Alsaciens, Libermann et Colmar, restaurent l'Eglise dans le département du Mont-Tonnerre et exercent dans la suite une influence prépondérante sur tout le haut clergé des bords du Rhin. Mgr Raess, évêque de Strasbourg, sort de leur école et, si tous les ouvrages d'édification dont on se servit pendant 50 ans dans l'ouest de l'Allemagne furent des traductions du français, **c'est à eux qu'on le doit.**

Espérons que M. Bergstraesser complétera bientôt ses investigations dont il faut louer l'esprit impartial, par de nouveaux volumes pour nous mener jusqu'à « l'église triomphante ».

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Rudyard Kipling : *Rewards and Fairies*, 6 s., Macmillan. — Rudyard Kipling : *Actions et Réactions*, 3.50, Mercure de France. — Mrs. Disney Leith : *The Children of the Chapel*, including *The Pilgrimage of Pleasure, a morality play*, by Algernon Charles Swinburne, 6 s., Chatto and Windus. — Walter Raleigh : *Six essays on Johnson*, 5 s., Clarendon Press. — Mrs. Elizabeth Robins Pennell : *Our House*, 4 s. 6 d., Fisher Unwin. — Francis Thompson, Padraic Colum, etc. : *Eyes of Youth*, 3 s. 6 d., Herbert and Daniel. — Edward Thomas : *Feminine Influence on the Poets*, 10 s. 6 d., Martin Secker. — G. S. Street : *People and Questions*, 5 s., Martin Secker. — S. M. Ellis : *William Harrison Ainsworth and his Friends*, 32 s., John Lane. — Memento.

Les lecteurs de *Puck of Pook's Hill* retrouveront la plupart des personnages dans les récits qui forment les **Rewards and Fairies**, de Mr Rudyard Kipling. Ces deux livres s'adressent surtout à la jeunesse d'Angleterre, aux adolescents et aux enfants, à qui l'auteur sait raconter des épisodes de l'histoire britannique à l'occasion d'aventures surnaturelles qui surviennent dans la vie ordinaire de ses deux héros enfants. M. Kipling prouve qu'il connaît admirablement les cerveaux enfantins, mais c'est seulement la jeunesse anglaise qui peut s'intéresser à ces chapitres très captivants, où l'on retrouve à tout moment le merveilleux talent qu'on admire ailleurs. Son patriotisme apparaît ici sous un aspect agréable, et parfois, Mr Kipling tient à nous remémorer qu'il est un maître incomparable de la langue vulgaire en se permettant, dans les poèmes épars dans ce livre, des audaces d'expression qui ne sont peut-être pas très bien venues là. Il est à souhaiter que des auteurs français s'inspirent de ces ouvrages de l'auteur des *Livres de la jungle*, pour donner aux jeunes Français, garçons et filles, une littérature moins puérile et moins banale que ce qu'on produit d'ordinaire dans ce genre.

Signalons ici la publication en français de l'avant-dernière œuvre de Mr Rudyard Kipling : **Actions et Réactions**. La version en a été faite par MM. Louis Fabulet et Arthur Austin Jackson, avec l'intelligence du texte et la limpidité de traduction qui leur

sont coutumières. On trouvera, dans ce volume, un Kipling nouvelle manière, que certains trouveront peut-être supérieur à l'ancien mais qui, en tous cas, n'est aucunement inférieur. Avec la merveilleuse souplesse de son talent. Mr Kipling traite à fond des sujets différents, esquissés parfois en de précédents recueils de nouvelles; de ces huit histoires, on ne sait laquelle préférer : celle qui est intitulée « Avec le Courrier de Nuit » emportera bien des suffrages.

§

L'ouvrage de Mrs Disney Leith : **The Children of the Chapel**, dont on a donné une nouvelle édition, est intéressant surtout par la collaboration de Swinburne, que le sous-titre indique en ces termes : *Including* **The Pilgrimage of Pleasure**, *a morality play*, by Algernon Charles Swinburne. Le livre parut d'abord en 1864, mais c'est la première fois qu'est révélée la part qu'y prit l'auteur d'*Atalanta*. Il est question, dans le récit, de ces « Enfants de la Chapelle Royale » de la concurrence de qui Shakespeare s'est plaint dans un passage fameux de Hamlet; l'idée a été suggérée à Mrs. Leith par un passage de l'*Histoire de la musique*, du Dr Burney, qui cite la commission donnée à Thomas Gyles par la Reine Elisabeth. « A cette époque (1864), mon cousin séjournait chez mon père, écrit Mrs Leih dans sa préface. Et aussitôt que j'eus pensé à cette histoire, il y prit le plus grand intérêt, découvrant pour moi des détails historiques, corrigeant des anachronismes, suggérant ou remaniant les noms, les costumes, les incidents. Bref, pas une seule phrase ne fut écrite sans qu'il la lût, pas un épisode mis sur pied sans ses conseils. Finalement, il proposa, puisque les « Enfants » devaient jouer une pièce, d'écrire lui-même, à leur intention, une « moralité ». Cette moralité est complète dans le récit où néanmoins elle est intercalée par fragments. Swinburne avait autorisé sa cousine à insérer cette pièce dans son livre sans en nommer l'auteur, et c'est un sentiment d'une délicatesse rare qui a poussé Mrs. Leith à révéler, après un si long intervalle, la part du poète et à lui rendre ce qui lui appartenait. C'est une curiosité que ne devront pas oublier plus tard les historiens de la littérature.

§

L'on a, sur Johnson, la biographie rédigée par Boswell et l'on est assez tenté de s'en tenir uniquement aux assertions du biographe et à accepter sans discuter le portrait qu'il nous fait de son pittoresque ami. Non pas que Boswell ait été un portraitiste fantaisiste ou infidèle, mais il est possible de compléter son tableau, d'ajouter des touches qui font mieux connaître certains aspects du modèle. Déjà, dans son édition en trois volumes des *Lives of the English Poets* (Oxford University Press), Mr G. Birkbeck Hill avait magistralement

reconstitué le caractère de Johnson en un commentaire qu'on peut citer comme un exemple parfait ; maintenant, c'est le professeur Walter Raleigh qui, dans ses **Six Essays on Johnson**, applique à cet ancêtre des chroniqueurs une interprétation nouvelle en ce sens qu'il élargit, qu'il agrandit la figure ; dans le dessin de Boswell, il intercale des traits avec une adresse extrême, et la physionomie un peu rébarbative du prince des causeurs, du dictateur des lettres et de l'arbitre de la morale, nous apparaît plus humaine, plus complète et surtout moins agressive. Mr Raleigh nous le montre plus grand que son œuvre, préoccupé autant de la connaissance de la vie que du savoir livresque, intéressé davantage à l'humanité dans son ensemble qu'à tel type particulier, aux mœurs des hommes qu'aux agissements individuels. Ces six essais sont très remarquables et trois d'entre eux surtout sont admirables de substance et de style.

§

Il est difficile de s'imaginer qu'on puisse écrire un livre charmant et délicieux avec les mille et un tracas de la vie quotidienne, avec des « histoires de bonnes et de femmes de ménage », et c'est cependant ce qu'a réussi à faire Mrs Elisabeth Robins Pennell dans **Our House**. Bien qu'on rencontre, dans ces pages, des souvenirs de personnalités célèbres, comme Whistler et Henley entre autres, l'intérêt du livre est tout entier dans l'humouristique et très réel tableau de la vie dans un coin de Londres. Mrs Pennell et son mari, le délicat artiste Joseph Pennell, se sont installés depuis longtemps dans un appartement d'une vieille maison située dans un quartier historique et pittoresque, et ils espèrent y terminer leurs jours. L'appartement, les domestiques, les visiteurs, la maison et ses autres occupants, tout le quartier sont dépeints de la plus spirituelle façon. En lisant ces pages, on pénètre dans l'intimité de la vie anglaise, ou tout au moins d'un aspect de la vie londonienne, et le tableau est si captivant et si divertissant qu'on est reconnaissant envers l'auteur d'avoir écrit ce livre sans prétention, qui est un chef-d'œuvre en son genre.

§

Dans la courte préface de ce recueil, Mr G.-K. Chesterton s'excuse d'avoir à présenter de beaux poèmes au lecteur, et cependant il le fait avec une grâce parfaite. Le titre du volume : **Eyes of Youth** est pris à l'épigraphe : « He has eyes of youth, he writes verses », emprunté aux *Joyeuses commères de Windsor ;* mais ce sont souvent des vers de tristesse qu'écrivent les poètes jeunes. Ce livre contient quatre poèmes inédits de Francis Thompson, et, en nombres variés, des poèmes de Padraïc Colum, de Shane Leslie, de Viola Meynell, de Mrs Lindsay, de Hugh Austin, de Mrs Lytton, d'Olivia

Meynell, de Maurice Healy, de Monica Saleeby, et de Francis Meynell ; ils sont d'inégale valeur, et ceux de Francis Thompson l'emportant de beaucoup sur le reste. Toutefois l'idée est jolie d'avoir rassemblé dans cette sorte d'anthologie ces poètes, tous très bien doués, qui furent les amis de Thompson, qui partit avant tous, laissant son œuvre inachevé, pour rejoindre Keats et Shelley, les aînés dont il est l'égal.

§

Dans l'étude qu'il intitule : **Feminine Influence on the Poets**, Mr Edward Thomas s'est presque exclusivement préoccupé des poètes anglais, et, parmi eux, de ceux qui appartiennent aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. La tâche n'était pas facile et il faut reconnaître que l'auteur s'en est remarquablement tiré. Peut-être la division de son travail n'est-elle pas toujours claire, les sujets se chevauchant d'un chapitre à l'autre et les mêmes faits se répétant. Mais au moins Mr Thomas a-t-il su éviter de surcharger ses pages d'une érudition encombrante, de se laisser aller — ce qui eût été facile — à des considérations hors de propos, et de faire preuve de sécheresse historique ou d'excès de sentiment ; on est surpris même de tout ce qu'il a su mettre d'original dans ce livre et de la subtilité de son commentaire psychologique. L'absence de tout dogmatisme dans cette description détaillée de l'influence féminine sur les poètes rend l'ouvage d'une lecture très attrayante et infiniment suggestive.

§

L'art de la « chronique », qui fut si longtemps brillamment cultivé en France, n'a pas cessé d'être florissant en Angleterre. Chez nos voisins, le copieux essai d'autrefois s'est diminué jusqu'aux proportions de l'article pour publication hebdomadaire, sinon quotidienne. Parmi les chroniqueurs actuels, l'un des plus brillants est assurément Mr. G. S. Street, comme on s'en rendra compte d'après son récent recueil **People and Questions**. Dans ces trente-neuf essais, il est traité d'une extrême variété de sujets. Trop souvent, ce genre d'esquisses à qui l'actualité fournit son inspiration n'offre qu'un intérêt des plus fugaces ; mais ce n'est pas le cas avec ce livre où Mr Street n'a réuni qu'un choix des articles plus ou moins longs qu'il publia dans des périodiques au cours des cinq dernières années, et nous avons ainsi un volume de ce que le journalisme peut donner de meilleur, de plus original, à vrai dire. Mr Street a beaucoup vécu avec les choses du passé, et il s'intéresse tout aussi passionnément aux choses du présent. C'est de son intime connaissance du passé qu'il tire ses jugements sur le présent et ses pronostics pour l'avenir. Du reste, il n'a jamais besoin d'épuiser son sujet ; il joue avec, semble-t-il, s'en amuse et en amuse les autres ; il est un esprit

cultivé qui ne veut pas s'enfermer avec les livres de sa bibliothèque et se divertit à promener sur la comédie journalière un regard perspicace et averti.

§

Qui, de nos jours, s'aventurerait à lire ces romans, *Rookwood*, *Crichton*, *Jack Sheppard*, *The Tower of London*, *Guy Fawkes*, *Old St Paul's*, *Windsor Castle*, *The Lancashire Witches*, *The Star Chamber*, *The Flitch of Bacon*, *The Spendthrift*, etc.? Pourtant ils eurent un extraordinaire succès, quand ils parurent, et tout le monde les lisait, de 1834 à 1870. C'est à leur auteur que Mr S. M. Ellis consacre un gros ouvrage en deux volumes : **William Harrison Ainsworth and his Friends**. Ainsworth était né le 4 février 1805 à Manchester et il mourut le 3 janvier 1882, ayant de beaucoup survécu à sa gloire passée. Mr S. M. Ellis aurait pu retracer en un ouvrage moins volumineux la longue et active existence d'Ainsworth ; bien des fragments de correspondance par exemple auraient pu facilement être omis. Néanmoins, ces deux gros volumes sont très réellement intéressants. Ainsworth, au temps de sa vogue, avait connu les gens les plus célèbres de son époque ; il les avait reçus en des soupers fameux à Kensal Lodge ; il avait dirigé des magazines et déployé une incroyable activité. Bien qu'il ait été oublié dans les vingt dernières années de sa vie, et que le public ne se souciât plus beaucoup de ses œuvres anciennes, et des nouvelles, il ne fut pas malheureux et sa vieillesse ne se termina pas dans la misère. Pour bien des raisons, l'histoire d'un romancier à la vogue éphémère est instructive et l'on se demande si nous n'avons pas parmi nous des Ainsworth en grand nombre.

Memento. — Depuis les deux volumes contenant *Clayhanger* par Mr Arnold Bennett, la collection Tauchnitz s'est enrichie de six nouveaux ouvrages qui sont, dans l'ordre où ils ont paru : *Petticoat Government*, roman historique du temps de Louis XV, par la baronne Orczy ; *When no Man pursueth*, un récit plein d'intérêt dramatique par Mrs Belloc-Lowndes ; *The Green Patch*, une histoire dont les péripéties se déroulent tour à tour en Italie et à Ceylan, par la baronne von Hutten ; *All the World Wondered and other Stories*, un recueil d'humoristiques et charmantes nouvelles par Mr Leonard Merrick; *Vanitas*, quatre nouvelles dont l'une est inédite, par Vernon Lee, et *Rest Harrow*, par Mr Maurice Hewlett, dont nous avons déjà parlé quand l'édition anglaise parut.

Dans la Collection des Maîtres de l'Amour, M. Guillaume Apollinaire consacre une excellente étude à *l'Œuvre de John Cleland*, l'auteur des *Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir*. Dans une remarquable introduction, il donne de curieux documents sur la vie à Londres au XVIIIe siècle et notamment la vie galante, d'après *les Sérails de Londres*. Cette introduction est suivie d'un essai bibliographique complet et l'ouvrage est

orné de six compositions d'après la suite gravée par William Hogarth : la Destinée d'une Courtisane.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

B. Pérez Galdós : *Episodios Nacionales : Amadeo I ;* Madrid, Perlado, Paëz, 2 pes. — A. Campion, *La Bella Easo ;* Pampelune, J. Garcia, 2 vol. — *Clasicos Castellanos : Sainte Thérèse*, t. I ; *Tirso de Molina*, t. I. ; *Garcilaso, Poésias ;* Madrid, « La Lectura », 3 pes. le vol.

Amédée Ier ne saurait servir de prétexte à une étude d'ensemble sur les Episodes Nationaux de M. Pérez Galdós ; d'autant que ce volume, assurément, n'ajoutera rien à la gloire de l'illustre romancier : il est à souhaiter que *la Première République*, volume annoncé pour le prochain printemps, couronne de moins fâcheuse façon cette œuvre extraordinaire que sont les Episodes, une des plus vastes constructions romanesques du dernier siècle. Dès 1873, trois ans après ses débuts littéraires, Pérez Galdós écrivait le premier Episode, *Trafalgar*, et, grâce à son activité sans égale en un pays où la constance et l'esprit de suite ont été le fait de si rares génies littéraires, il publiait en moins de six ans les vingt volumes des deux premières séries, les deux plus fortes, sinon les mieux écrites de l'œuvre : avec une verve et une sobriété souveraines, jointes à une sérénité parfaite et à une grande conscience d'historien, il avait ainsi, à grands traits, tracé l'histoire de la société espagnole pendant la guerre d'Indépendance, puis cette période de convulsions politiques qui préparent l'avènement du régime constitutionnel, et, en 1879, à bon droit satisfait de ce labeur immense, il déclarait renoncer au roman historique. C'est à cette opportune résolution que nous devons la plupart des admirables « romans contemporains » qui font de Galdós l'un des meilleurs romanciers européens du XIXe siècle. Mais au bout de dix-neuf ans, M. Pérez Galdós a cru devoir revenir sur sa parole, et, depuis 1898, deux nouvelles séries d'Episodes, de dix volumes chacune, ont paru, outre une série finale dont *Amédée Ier* forme le troisième et avant-dernier volume. Dans sa réponse au discours de réception de Galdós à l'Académie Espagnole, M. Ménéndez Pelayo, tout en reconnaissant l'inégale valeur des Episodes des deux premières séries, les deux seules existantes alors, affirme qu'ils n'en constituent pas moins dans l'ensemble une des plus heureuses créations de la littérature espagnole au XIXe siècle. On ne peut que souscrire à un jugement aussi autorisé ; mais il reste indéniable que, depuis ces dernières années, la valeur littéraire des Episodes Nationaux n'a cessé de décroître. La fatigue évidente de l'auteur a naturellement entraîné celle du lecteur, et Galdós a moins souvent que par le passé réussi à échapper aux dangers d'un genre, malgré tout,

conventionnel, et à maintenir l'intérêt à travers tous ces volumes qui ont, il est vrai, le mérite de pouvoir se lire séparément ; on y retrouve plus que rarement le vif mouvement romanesque, la fougue, la force créatrice qui firent le légitime succès des anciens Episodes, bons romans historiques, mais en même temps excellentes études de caractères et de mœurs. Aussi bien, après le rappel, épique encore, des premières guerres carlistes, la triste, monotone, impersonnelle histoire politique de l'Espagne ne se prêtait plus, nous semble-t-il, à être découpée en tant de tranches. Du propre aveu de la vieille Mari Clio ou mère Mariana, qui, dans *Amédée Ier*, personnifie l'histoire déchue, cette pauvre muse, faute d'occasion qui lui permette de chausser décemment le cothurne, en est réduite à marcher toujours en pantoufles.

Pour nous en tenir à ce dernier volume, force nous est de confesser que la lecture est loin d'en être toujours attrayante. L'action proprement historique et l'action romanesque, si heureusement enchaînées dans bon nombre d'Episodes antérieurs, vivent presque toujours, cette fois-ci, en parfait divorce, pour ne se raccorder, de temps à autre, que par de vrais miracles. Passe encore sur les changements à vue de Mari Clio : en sa qualité de personnage symbolique planant au-dessus de cette plate époque et la jugeant, la vieille matrone peut à la rigueur se permettre de telles fantaisies. Mais que penser des métamorphoses du protagoniste du roman, Tito, qui, pour mieux nous renseigner sur les secrets potins du Palais et les aventures galantes du digne fils du *re galantuomo*, se transforme en reptile invisible ou en chat, et parvient ainsi à se faufiler sous la table du roi, dans son carrosse, et jusque chez la fameuse dame aux favoris, sa maîtresse ? Ces procédés, tout au plus supportables au cinématographe, sont moins de mise dans une œuvre sérieuse siguée par le chef incontesté de l'école réaliste. On le voit, la bonhomie si finie du Galdós d'autrefois dégénère en plaisanterie un peu trop désinvolte, et l'auteur des 44 Episodes nous fait l'effet d'un homme qui, mis en demeure de tenir jusqu'au bout une gageure imprudente, tâche du moins de s'en tirer avec grâce. Cela dit, j'ajoute bien vite qu'*Amédée Ier* contient quelques rapides portraits, admirablement croqués, d'hommes politiques du temps, de jolies scènes de la rue prises sur le vif, et surtout de belles pages indignées qui nous renseignent sur l'actuelle pensée de Galdós. Ce grand patriote un peu désabusé stigmatise, on le sent, à travers la politique du règne d'Amédée, la politique contemporaine, toujours aussi bêtement idéologique et aussi insouciante des vrais besoins de la nation.

Le journaliste Tito, principal personnage du roman, appartient à un groupe de fédéralistes exaltés, de républicains romantiques « constructeurs clandestins d'une Espagne heureuse ». C'est un observateur

très perspicace, mais au moral un petit jeune homme des moins recommandables. L'hétérogénéité de ses origines explique, il est vrai, l'inquiétante versatilité de son esprit et de son caractère : Tito compte parmi ses ancêtres, à côté de farouches absolutistes, des martyrs de la liberté, des démagogues et des maçons; un évêque, un pasteur protestant; une abbesse, deux gitanes; et outre un chevalier de Santiago, plusieurs qui le furent d'industrie. Apte à improviser en un moment un programme politique, religieux, financier, juridique et social, il n'a pas de peine à se faire le champion de toutes les causes : on le voit exalter tour à tour, d'une plume aussi facile, le fédéralisme intransigeant, le fédéralisme modéré, la monarchie conservatrice de Serrano ou Sagasta, et la monarchie démocratique de Ruiz Zorrilla; au demeurant, Tito est un homme à principes : « pour un morceau de pain, je vends mes entrefilets politiques; mais mes idées pour rien au monde. » C'est en la compagnie de ce beau type de politicien espagnol que nous assistons, à Madrid, le 2 janvier 1871, à l'entrée triomphale du roi constitutionnel élu par les Cortès pour remplacer les Bourbons exilés. Amédée de Savoie, fils de Victor-Emmanuel II, roi de la nouvelle Italie, vient assez inconsidérément régner sur un vieil état dévasté par la longue lutte entre deux dynasties dont l'Espagne a réussi à se débarrasser, mais qui ont laissé dans le pays toutes les semences possibles de discordes. Dès son arrivée à Carthagène, la fatalité soumet le jeune roi à une terrible épreuve : la nouvelle de l'assassinat du général Prim, à qui il devait sa couronne. Commencé sous de tels auspices, le nouveau règne va péniblement se prolonger durant deux années, sans que ce triste prince sache rien faire de mieux que d'abdiquer. Ce fut là son seul geste spirituel et digne : la vieille Mari Clio, pour chausser une fois le cothurne, avait dû patiemment attendre que le royal fantoche se décidât enfin à refaire ses malles. Amédée Ier n'était pas de taille à transformer l'Espagne, il eût fallu pour cela rien moins qu'un dictateur, — le dictateur rêvé par Costa, par Azorin, le barbare muet rêvé par Galdós. Or le prince savoyard se posait en roi parlementaire bien obéissant et bien sage, en doux roi d'opérette. Incapable de s'imposer aux républicains, alphonsistes et carlistes coalisés, et, chose encore plus pressée, d'imposer le silence à ses propres partisans, idéologues et hâbleurs impénitents, Amédée Ier n'eut d'autre mérite que de se lasser à temps des grotesques intrigues des deux troupes rivales de Sagasta et de Ruiz Zorrilla, ce Canalejas avant la lettre, et de perdre toute illusion sur la possibilité d'une monarchie démocratique en Espagne. A part le personnel royal, rien n'était en effet changé, pas même le personnel royaliste. « C'étaient toujours les mêmes hommes, déclare Mari Clio, ni meilleurs, ni pires que ceux qui le suivirent. Que faisaient-ils? Vivoter, tracer une histoire ennuyeuse, sans relief,

écrite avec moins d'encre que de salive, et sur laquelle passaient vite les eaux de l'oubli. » Ecoutons encore, pour terminer, les confidences de Nicolas Estevanez, vieil officier républicain, dont l'éloquence de Tito a réussi à faire un député. Cette belle page est toute d'actualité si peu de jours après la mort de Joaquin Costa, l'apôtre et le penseur aragonais qui professa un identique dégoût pour les tristes politiciens qui maintiennent l'Espagne endormie.

Les ministères d'Amédée ne sortaient pas de la norme somnifère des ministères antérieurs à la Révolution. Les vices se pétrifiaient et les vertus civiques ne passaient point des bouches aux cœurs. Administration, finances, instruction publique, tout restait dans le même état de quiétisme et de presse orientale. Pas un homme ne surgissait, qui dépassât de deux doigts le niveau commun. Il manquait un barbare, comme Pizarro, qui, sans savoir lire ni écrire, créa un monde hispanique au pied des Andes. Ces idées me captivèrent, ajoute Tito. Oui, il nous manquait un barbare qui créât un autre monde hispanique. Mais je n'étais point ce barbare-là, moi qui possédais une culture régulière, savais écrire, et faisais sans rime ni raison d'éloquents discours. Il manquait un muet, qui parlât avec les faits et avec le pic, démolissant les vieilles murailles, sans en demander la permission aux caractères d'imprimerie, un muet, oui, mais qui s'entendrait en chirurgie politique et saurait lire ce qui était écrit en lettres de feu dans l'âme de la nation... Le pessimisme de mon grand ami voilait un grand optimisme. Il ne se défiait pas des idées, mais des hommes qui, sur le métier politique, qu'ils s'appelassent ministériels ou fissent partie de l'opposition, tissaient la même toile fragile et décolorée, aussi laide à l'endroit qu'à l'envers.

La Bella Easo, c'est la belle ville de Saint-Sébastien. La thèse du roman est au fond la même que dans *la Terre qui meurt*, de M. René Bazin : une famille de paysans basques déracinés vient s'établir à Saint-Sébastien. Le grand-père, infirme, meurt en route ; le père, dont les petites économies deviennent vite la proie d'un banquier vorace, se ronge d'ennui dans la ville ; la mère et l'une des filles trime nt dans un cabaret mal famé ; l'autre fille, Tomasa, héroïne du roman, remarquable par sa beauté, est tour à tour l'innocente victime d'un débauché, la fiancée tendrement aimée d'un noble basque, jusqu'à ce qu'enfin, de chute en chute, elle devienne la femme d'un mauvais berger du socialisme. De cette histoire, assez naïve et peu nouvelle, M. Arthur Campion a su faire une œuvre émouvante. Savant et sociologue renommé qui, toute sa vie, s'est posé en défenseur passionné de la nationalité basque, M. A. Campion connaît à fond les diverses classes de la société de sa petite patrie, et il nous les dépeint au vif dans ce roman, avec parfois une vigueur que lui envieraient bien des littérateurs de profession : *la Bella Easo* intéressera tous ceux qui aiment cette curieuse race basque qui petit à petit tend à disparaître sous la poussée de la France ou de l'Espagne.

La *Lectura*, la revue la plus moderne et la plus littéraire de Madrid, a entrepris, à la fin de l'année dernière, d'éditer une collection de *Classiques castillans* dont trois volumes ont déjà paru : **Sainte Thérèse, tomo I. las Moradas : Tirso de Molina, tomo I. Teatro ; Garcilaso, Poesias.** Cette initiative fait le plus grand honneur à l'homme de goût très sûr, à l'exquis romancier qu'est M. Francisco Acebal, directeur de la *Lectura*. Tout le monde sait combien il était difficile jusqu'ici d'étudier les meilleures œuvres même de la littérature espagnole classique ; ces romanciers, ces dramaturges, ces mystiques et ces poètes, qui ont exercé, à toute époque, sur nos écrivains, une si heureuse influence. Les éditions anciennes sont incorrectes et coûteuses ; la Bibliothèque de Rivadeneyra est touffue, encombrante, déjà vieillie, matériellement mal présentée, et philologiquement peu sûre. Ses rares éditions critiques dues à des hispanistes étrangers sont fort chères et ne nous présentent le plus souvent que des textes incapables d'intéresser le grand public. La nécessité d'une collection à la fois économique et scientifique se faisait donc sentir depuis longtemps. M. F. Acebal a eu à cœur de nous donner cette collection, et c'est là un service dont tous les amateurs de littérature espagnole lui seront reconnaissants. Les trois volumes parus, élégamment imprimés sur d'excellent papier satisfont en outre toutes les exigences de la critique philologique. L'établissement du texte, l'introduction et les notes ont été, pour chaque auteur, confiés aux meilleurs spécialistes. C'est ainsi que le célèbre cervantiste M. Rodriguez Marin a été chargé d'éditer *les Nouvelles exemplaires* et le *Don Quichotte* : voilà une bonne nouvelle qui réjouira tous les admirateurs de l'un des plus illustres historiens de la littérature espagnole.

MARCEL ROBIN.

VARIÉTÉS

Condorcet et la propagande révolutionnaire. — L'Art à Monte-Carlo.

Condorcet et la propagande révolutionnaire. — Je donne ici, d'après la minute autographe de la bibliothèque Saint-Fargeau, un opuscule inédit de Condorcet et que n'ont connu ni le docteur Robinet, ni M. Léon Cahen, ni M. Frank Alengry, biographes minutieux du philosophe. Préparé soit pour être inséré dans un journal, soit, plus vraisemblablement, pour être lu dans un cercle, on ne connaît pas les raisons qui firent renoncer son auteur à le rendre public. Il serait également téméraire de lui assigner une date précise : tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il est compris entre la fuite à Varennes, et le vote par l'Assemblée législative de 20 millions de crédits militaires, c'est-à-dire dans les six derniers mois de 1791.

Si on lisait cet écrit sans le rapprocher des opinions contemporaines,

on croirait, avec les historiens hostiles à la Révolution, que l'idée de la propagande est une spéculation, une chimère d'idéologue. Il n'en est rien ; cette idée, comme toutes les autres idées révolutionnaires, a été imposée par les faits, et celle-ci, par la nécessité de répondre aux intrigues, aux calomnies des émigrés contre la France nouvelle : de même, la fuite de Louis XVI, à la même époque, a conduit nombre de politiques à préparer la République. A cet égard l'adresse envoyée le 9 juillet aux peuples voisins, par la société des Jacobins, est tout à fait significative : « Soldats de tous les peuples, disent-ils, les Français et nous ne forment qu'un seul peuple, qu'une seule famille, donc la désunion est désormais impossible » ; mais ces assurances suivent une adjuration de « repousser de leur sein les émigrés ».

Dès lors, deux opinions partagèrent les Jacobins : les uns, comme Robespierre, partisans d'une politique prudente par la crainte que les institutions nouvelles ne périssent dans les hasards de la guerre, les autres, comme Brissot et les Girondins, voulant, au contraire la guerre immédiate, certains de vaincre, croyaient-ils, et parce qu'ils opposaient aux mercenaires de l'Europe une nation en armes, et parce qu'ils avaient, dans les biens nationaux, un trésor inépuisable. Brissot, à la séance des Jacobins du 10 juillet, fit un long discours pour réclamer la mise en jugement du roi, cette mesure dût-elle liguer tous les rois contre la France. Il montre l'opinion publique en Angleterre favorable aux Français, en dépit de Georges et de ses ministres ; les autres rois hésitants et faibles, préoccupés d'ailleurs des divisions de leurs Etats. « Quoi, disait-il, sous le despotisme (pendant la guerre de succession d'Espagne), la France seule a pu résister à sept puissances combinées, et l'amour de la liberté ne pourrait reproduire un miracle enfanté par un ridicule honneur ! » En un mot, mais sous beaucoup de pathos, c'était la résolution que Danton formula plus tard : « Jetons-leur en défi une tête de roi. »

Il est permis de supposer que l'opuscule de Condorcet est une réponse au discours de Brissot. Ce n'est pas que, moins que les Girondins, il ne désirât la destruction de la monarchie; le 8 juillet, il prononçait en faveur de la République au Cercle social, un grand discours, qui avec celui de Brissot fut envoyé par les Jacobins aux affiliés des départements. Ce n'est pas non plus qu'il redoutât, comme Robespierre, l'avènement d'une dictature militaire : il s'était expliqué nettement là-dessus au Cercle social. Mais sa politique alors était l'ordre, l'économie, et surtout l'attente. Quelques mois plus tard, devant les provocations de l'Empereur, il se ralliait à l'idée de la guerre. Il appuyait Brissot, le 21 décembre, à l'Assemblée législative, pour la rédaction d'un ultimatum à l'Autriche. Il emportait

enfin le 29 décembre le vote de 20 millions destinés à la guerre, et rédigeait, comme secrétaire de l'assemblée, une Déclaration aux peuples, sur le thème : « Guerre aux tyrans, paix aux chaumières. »

Si l'on voulait mesurer l'influence des « philosophes », non sur les actes des révolutionnaires, qui, tous, ont été dictés par les circonstances, mais sur leurs propos, sur leurs écrits, c'est chez Condorcet, je crois, qu'on verrait le mieux celle de Voltaire. Mieux placé, par sa condition sociale, pour juger des affaires étrangères, il ne se fait pas, comme Brissot, sur l'Angleterre, des illusions qu'aurait partagées peut-être le vieillard de Ferney. Mais l'idée que l'aristocratie, dans tous les pays, est le seul obstacle à la liberté des peuples : que cette liberté peut être établie par le « despotisme intellectuel » d'un monarque (Joseph II et Gustave III) ; que certains peuples, tels les Russes, ne sont pas préparés à la liberté : que d'autres, comme la Pologne, n'ont sous une constitution républicaine, ni liberté, ni égalité ; — c'est là du Voltaire tout pur. Ajoutons que l'homme de lettres se reconnaît encore mieux dans la persuasion singulière où il est que quelques catéchismes imprimés suffiront à établir la Révolution en Europe.

FERNAND CAUSSY.

Je commence par demander pardon à la diplomatie enrubannée de toutes les absurdités que je vais dire. Ils ne reconnaîtront ici aucun des principes qu'ils ont appris dans l'oratoire de M. de Vergennes ou dans les boudoirs de l'Impératrice de Russie.

L'intérêt de tous les peuples est qu'il n'existe sur la terre que des hommes égaux et libres, et que les lois de tous les pays, conséquences des droits de la nature, les maintenant également dans toute leur étendue pour tous les hommes, ne reconnaissent ni nobles ni roturiers, ni maîtres ni esclaves. Tel est du moins l'intérêt des 19 20es du genre humain, et si le reste, par avarice ou par orgueil, s'obstine à en avoir de contraires, il ne mérite plus d'être compté dans l'espèce humaine.

Examinons d'après ce principe quel est l'intérêt particulier de chaque peuple de l'Europe, quels moyens d'atteindre son but sont en son pouvoir, et laissons les tyrans et leurs satellites s'amuser dans les cabinets, dans les comités secrets des moyens d'éterniser l'esclavages.

De l'Angleterre.

Une constitution plus libre que celle d'aucun autre grand peuple a donné pendant un siècle à l'Angleterre l'avantage sur tous les autres peuples. Les défauts de cette constitution ont mis un terme à cette prospérité et un grand changement peut seul le préserver de la décadence.

Une représentation inégale, un corps héréditaire jouissant par

droit de naissance d'une autorité égale à celle des représentants de la nation, un roi en qui l'on semble avoir cherché à réunir tous les moyens de corrompre, cette corruption réduite en système, sont les défauts essentiels de cette constitution, et la législation qui en est le fruit offre partout les atteintes portées à la liberté.

Une dette immense et toujours croissante au milieu même de la paix par l'impéritie ou la trahison des ministres, la menace d'un bouleversement, tandis que cherchant dans l'Inde, en Afrique et jusque dans les mers de Californie des ressources précaires, elle semble ne retarder sa ruine que pour la rendre plus inévitable.

Que faut-il pour se rétablir ? Une convention nationale qui détruise les vices de la constitution, en éloigne la corruption. Dès lors, la corruption ne soutenant plus ni l'énormité de la liste civile, ni les revenus d'un clergé intolérant et corrompu, ni les domaines de la couronne, l'extinction de la dette devient facile.

Pour être libre, l'Angleterre n'a qu'à le vouloir pendant quelques jours. Une association nombreuse, formée des hommes les plus instruits, les plus vertueux des trois royaumes en presse le moment, et la première faute grave du ministère ne peut manquer de le décider.

Pays-Bas

En Hollande, une fédération mal combinée de provinces qui se croient libres parce qu'elles sont sujettes de leurs nobles ou de la bourgeoisie privilégiée de quelques villes, un stathouder, idole d'une populace moitié vendue, moitié irritée de l'insolence des bourgeois ;

Dans les dix provinces, une noblesse ignorante et hautaine, des prêtres fanatiques, des états bizarrement constitués ;

A Liège, un prêtre faible et fourbe, contenant à peine à l'aide des garnisons étrangères un peuple mécontent.

Telle est la position de trois états voisins qui, réunis entre eux formeront une république puissante. Leurs insurrections séparées ne serviront qu'à resserrer leurs fers, une insurrection commune peut seule les briser. Heureusement ceux qui les gouvernent se conduisent comme s'ils voulaient en accélérer le moment.

Les richesses commerciales de la Hollande, la fertilité des Pays-bas qui peuvent encore s'appeler autrichiens, les ressources que peut offrir l'état de Liège ne laissent pas douter de ce que deviendrait bientôt cette nation. Et que lui manquerait-il ? Elle a de l'or du fait des hommes et des terres. Le Hollandais qui manque de territoire achèterait avec son or les terres des moines et des prêtres, l'abondance règnerait partout (1).

(1) Condorcet avait écrit ici, puis biffé : « Et l'intérêt de ces biens, administré par des maisons habiles rendrait peut-être à jamais inutile le recours aux impôts. »

De l'Empire

L'Allemagne entière gémit sous le joug de la féodalité. C'est là qu'une bête fauve est encore plus qu'un homme, c'est là que la terre arrosée des sueurs d'un paysan brave, laborieux, honnête, ne produit que pour des prêtres et des nobles.

L'intérêt du peuple est de former de tous ces fiefs une grande république, et rien ne s'y opppose ; il suffira de partager les biens ecclésiastiques entre les troupes que ces petits despotes tiennent à a leur solde.

Deux grandes puissances, la Prusse et l'Autriche, soutiennent l'anarchie allemande où elles se font une guerre d'intrigue, où elles croient trouver des instruments de leurs desseins et dont elles se déclarent les protectrices jusqu'au moment où chacune désespérant de les conquérir pour elle seule, elles s'accordent pour se les partager paisiblement.

Dans la monarchie prussienne, les prêtres et les nobles font peu de mal. C'est là que le peuple ne fait des enfants que pour recruter l'armée, et ne cultive la terre que pour la payer. Le peuple est soumis parce qu'il craint l'armée, et l'armée obéit parce qu'elle craint les coups de bâton. Le jour que les soldats prussiens s'apercevront qu'ils sont des hommes, il y aura en Europe une nation de plus et une monarchie de moins.

En Bohême et en Autriche la féodalité règne encore dans toute sa turpitude et dans toute sa tyrannie, et les terres fertiles de la Hongrie attendent pour produire qu'elles puissent enfin être cultivées par des hommes libres. Mais dans ces pays, le monarque est l'ennemi du clergé et de la noblesse et le protecteur du peuple. Les habitants des campagnes y sont trop dispersés et trop sauvages, ceux des villes trop peu riches et industrieux, les mœurs, le langage trop différents pour qu'on puisse même désirer qu'ils fassent un effort vers la liberté.

Cependant, telle est [la] force de l'impulsion donnée aux esprits qu'il faut, ou que le monarque devenant le chef du peuple travaille lui-même à le rendre digne de la liberté, ou qu'il soit entraîné par lui dans la ruine de l'aristocratie. Les hommes éclairés doivent dans ces pays chercher à former entre le prince et le peuple, une ligue contre les prêtres, obtenir de lui la destruction de la féodalité, diminuer par un bon emploi des biens ecclésiastiques le poids des impôts et se préparer ainsi a la liberté. Si le prince, trompé par des ministres ennemis de l'égalité naturelle par intérêt comme par préjugé aime mieux être le chef de ses nobles que le bienfaiteur de la nation, alors que les hommes éclairés s'occupent de diriger l'opinion ; que surtout ils apprennent au peuple les moyens simples de se former eux-mêmes

en cantons, en provinces, et d'organiser tout à coup un empire par le moyen de plusieurs degrés de représentation, qu'ils lui montrent comment chaque peuple nommant des députés à une petite diète, il existerait bientôt un premier centre [de] réunion, comment un certain nombre de ces premières assemblées formerait déjà un corps de nation.

Le Danemarck, lassé de la tyrannie des prêtres et des nobles, s'est donné un maître pour ne pas avoir des tyrans, mais soumis au régime féodal, condamné à l'humiliation comme à la pauvreté, il a été la victime de sa confiance aveugle dans un tyran, et il n'a rien gagné que d'avoir changé en soutien du pouvoir arbitraire la noblesse qui en avait été longtemps la rivale. L'influence du clergé peut y soutenir encore l'esclavage pendant quelques générations, et c'est contre la superstition que les amis de la liberté doivent porter leurs premiers coups.

Mais la révolution de l'Allemagne décidera celle du Danemarck.

Peu de nations ont jusqu'ici échappé aussi heureusement que la Suède aux pièges de la tyrannie, malgré l'hérédité du trône. Un heureux hasard n'a permis à aucune famille de la conserver longtemps, et à chaque renouvellement de race, la liberté a été rétablie (1). La dernière constitution avait séduit les sages de l'Europe, étonnés de voir les paysans former un ordre dans les Etats. On ignorait que ces paysans étaient ceux des terres de la couronne, et non les habitants de toute la Suède. Bientôt, dans une constitution incertaine, la noblesse domina les autres ordres, et ne se servit de son indépendance que pour vendre ses voix tour à tour à la France et à la Russie; et la nation, indignée de la corruption et de l'insolence des nobles vit paisiblement le roi à l'aide de quelques soldats détruire la liberté.

Mais l'âme des Suédois n'est pas asservie. Il ne leur manque pour être libres qu'un moyen d'éviter à la fois le despotisme du Prince et la tyrannie de la noblesse. Ce moyen, le livre de la Constitution française le leur met sous les yeux. Que dans la première diète, les députés des villes et des campagnes réunissent et annoncent à ceux de la noblesse et du clergé qu'ils ne [voient] plus dans eux que les députés de deux corporations que la nation ne reconnaît plus, qu'ils affranchissent les paysans des seigneurs, qu'ils les appellent auprès d'eux.

(1) Ici, Condorcet avait d'abord écrit: « La Suède a paru pendant quelque temps aux yeux des politiques peu éclairés la rivale de l'Angleterre, et les paysans, non de la Suède, mais des domaines de la couronne, formant un ordre dans les assemblées de la nation, avaient donné à cette constitution une réputation qu'elle ne méritait pas. Le peuple, fatigué des éternels changements d'une diète corrompue par l'argent de la France et celui de la Russie, a laissé paisiblement détruire la liberté. »

La Pologne a fait à peu près tout ce qu'elle pouvait faire pour la liberté. Elle admet au nombre des citoyens toute la partie du peuple qui pouvait en être digne, et prépare les autres à le devenir. Si en lisant la nouvelle constitution on n'y reconnaît [pas] l'amour courageux de l'égalité et de la liberté. on y voit la main de la philosophie qui a voulu donner des fondements certains à l'édifice qu'elle doit un jour élever.

On demande comment un peuple brave, capable de travail, ayant peu de besoins, peut supporter paisiblement un long esclavage. Cet avilissement tient surtout à l'ignorance, et de tous les peuples de l'Europe, les Russes sont ceux qui les derniers doivent reconquérir la liberté.

Les habitants chrétiens de la Turquie en sont moins éloignés, et si quelque heureuse révolution renvoyait daus leurs déserts les stupides conquérants de ces belles contrées, le berceau de la liberté humaine reprendrait une nouvelle gloire.

L'Italie, amie des arts, peuplée de philosophes et d'hommes éclairés, mais corrompue par la volupté, par la superstition, par une longue habitude de l'esclavage, n'a heureusement que peu d'efforts à faire pour briser ses fers. Qu'on apprenne au peuple qu'il peut briser le joug de la féodalité, qu'on puisse lui montrer dans la destruction de son clergé une sorte de richesses, et au lieu de cette indépendance injuste, mécontente, qui forme son caractère, il saura reprendre le sentiment de la liberté.

L'Espagnol en est plus voisin encore. Il a été plus aisé à ses rois de dépeupler leur empire que de réduire leurs sujets dans la servitude. C'est l'ignorance, c'est la superstition qui sont en Espagne le véritable despote. Qu'ils cessent de trembler devant leurs prêtres, et bientôt ils sauront secouer le joug d'une famille étrangère, et entraîner le Portugal dans la même liberté. C'est là que le clergé offre encore à une nation appauvrie, endettée, des ressources immenses. Réveillez l'antique énergie de ce peuple et bientôt il devancera les autres dans la carrière de la liberté.

Avec des caractères bien opposés l'Italien et l'Espagnol n'ont l'un comme l'autre qu'à lire, qu'à entendre lire ce que la France a fait pour la liberté ! Que des ouvrages courts, faciles à entendre, appropriés à l'esprit de ces peuples y soient répandus avec abondance, et vous les verrez bientôt y produire une heureuse moisson. N'oublions pas que les petits livres de Luther ont affranchi la moitié de l'Europe du joug du papisme.

Quel est maintenant le résultat de ce tableau? C'est que tous les Etats qui environnent la France, tous ceux dont elle peut avoir à craindre, sont fatigués de la servitude, et que la paix la plus pro-

fonde, le silence le plus absolu peut seul y conserver quelque temps le despotisme.

CONDORCET.

§

L'Art à Monte-Carlo. — Si Monte-Carlo procure surtout des émotions à la plupart de ses visiteurs, il suscite chez quelques-uns des joies d'une qualité rare et délicieuse, grâce à sa lumière si pure, à son atmosphère légère et douce que l'on boit comme du lait chaud, grâce à son décor sauvage, auquel l'art humain ajouta tous les raffinements de la civilisation. Les jardins créés sur ce rocher sont un réel enchantement. Pour ma part, je passe volontiers des heures à admirer les dessins variés que tracent les primevères dentelées, les cyclamens aux têtes de faunes, les pensées aux yeux amoureux, et je me plais à toiser les arbres de toutes les essences plantés un peu partout. Je m'intéresse à leurs progrès d'une année sur l'autre et, parfois, je compare leur physionomie d'aujourd'hui avec leur physionomie ancienne. C'est un jeu intéressant, je l'affirme, tout en reconnaissant qu'il est moins passionnant que l'autre !

Il m'arrive également de passer de bons instants au Palais des Beaux-Arts. Là aussi je retrouve de vieilles connaissances, toujours à peu près les mêmes. Voici le fidèle Gabriel Ferrier. Son *Portrait du docteur Chaillous* continue la tradition de sa peinture. C'est ressemblant. C'est vivant. C'est exact comme la solution d'un problème de géométrie. On pourrait compter les cheveux du modèle. Il est vrai qu'il en reste bien peu sur le crâne du docteur Chaillous ! En revanche, le docteur porte une abondante moustache, que l'artiste sut peindre avec force. Le *Portrait de Mlle Lily Roujon* inaugure une nouvelle manière de M. Gabriel Ferrier, une manière qui rappelle singulièrement celle des peintres florentins, et que des peintres modernes, comme Gustave Moreau, comme Armand Point, n'ont pas craint de reprendre. Cette manière consiste à introduire dans la peinture un peu de l'art précieux des anciens orfèvres, lesquels décoraient de gemmes et pierreries leurs ouvrages finement sculptés et ciselés. Donc, M. Gabriel Ferrier, dans le portrait de Mlle Lily Roujon, s'adonna à la fantaisie, s'appliqua à ouvrager curieusement la robe de son joli modèle, à parer sa chevelure de coquelicots, et peut-être de fraises, car les petites taches rouges semées dans les cheveux simulent aussi bien des fraises que des coquelicots, et des coquelicots aussi bien que des fraises.

M. Ignace Spiridon prouve, cette année, sa fidélité au Salon de Monte-Carlo par le *Portrait de la marquise de la Garde*. Il va de soi que cette œuvre n'a rien et ne pouvait rien avoir de révolutionnaire. C'est de la bonne peinture académique. La marquise de la Garde se

présente décolletée, un manteau de velours gros bleu doublé de satin vert jeté sur les épaules, une couronne de marquise dessinée sur ce manteau, côté gauche. Un ruban changeant se noue entre les deux seins à demi-découverts. Cet ensemble, bien composé et dessiné avec vigueur, se détache sur un fond à la Watteau.

M. Gustave Courtois lui aussi est présent avec *Hercule et Omphale*. Ce tableau n'ajoutera rien à la réputation de l'artiste. Omphale est debout sous un palmier, en robe rouge, écharpe jaune, cheveux terre de Sienne. Elle rappelle une hétaïre de Montmartre qui voudrait être grave. Hercule est à ses pieds dans une pose bizarre. Il lui tourne le dos, relevant et tournant la tête pour l'apercevoir, dans une attitude de torticolis. Cette tête d'Hercule n'est pas plus grosse que le poing, avec des oreilles infimes de chat nouveau-né. Le corps, au contraire, montre des muscles énormes, des bras de lutteur de foire, et tout cela peint comme avec du saindoux.

M. Maurice Grün nous offre le *Portrait de Mme Fernand Depas* Cette œuvre n'est pas déplaisante. Elle est conçue dans la manière du XVIIIe siècle. Le personnage est assis dans un fauteuil Louis XVI, en atour, un chapeau à panache sur la tête. Des couleurs vieux rose, vieux bleu, jaune paille, se fondent en une harmonie un peu brumeuse. De plus, l'artiste a donné à son modèle une expression sévère qui ne convient pas.

Comme on le voit, les portraits abondent dans cette exposition de Monte-Carlo.

Les paysages ne manquent pas non plus. J'en ai goûté un de M. Diéterlé : *la Vallée de Fécamp*. Une petite ville se déroule aux pieds d'une colline, un clocher pointe vers le ciel, un berger garde des moutons dans un pâturage : voilà des choses banales que M. Diéterlé a su disposer avec science et dont le spectateur reçoit une impression fraîche et reposante.

C'est encore une impression de joie et de douceur qu'éveille la toile de M. Théo Mayan, *Sous les Amandiers en fleurs*. Au dernier plan la mer bleuit l'horizon ; au premier, chante la neige rose des amandiers. Une fille est assise, rêveuse. Des moutons paissent, tranquilles. Le sujet n'est pas neuf. Mais il se développe dans une atmosphère printanière pleine de charme.

Parlerai-je des autres œuvres? Elles sont nombreuses. Le catalogue en indique 620. Mais qu'en dire! Mieux vaut savoir se borner.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

G. Lanoë : *Le Roman du Lys ;* Messein. 3 50

Sirius de Massilie : *La Sexologie ;* Daragon. 2 25

Histoire

Jean Cordey : *Les Comtes de Savoie et les Rois de France pendant la guerre de cent ans* ; Champion. 10 »

C. Latreille : *La Petite Eglise de Lyon* ; Lardanchet. 3 50

Frédéric Masson : *Au Jour le Jour* ; Ollendorff. 3 50

Abbé Charles Monternot : *Yves Alexandre de Marbeuf, 1734-1799* ; Lyon, Lardanchet. » »

Louis Riballier : *1830* ; Nouv. libr. nation. 3 50

Littérature

G. Chardonchamp : *La Famille de Voltaire. Les Arouet* ; Champion. 2 50

A. Jauroy : *Giosuè Carducci* ; Champion. » »

J.-H. Retinger : *Histoire de la Littérature Française, du Romantisme à nos jours* ; Grasset. 3 50

Musique

Lucien Greilsamer : *L'Hygiène du Violon, de l'Alto et du Violoncelle* ; Delagrave. » »

Arthur Pougin : *Histoire d'une Cantatrice. Marie Malibran* ; Plon. 3 50

Philosophie

J. Delvaille : *Essai sur l'histoire de l'idée de Progrès jusqu'à la fin du XVIII^e siècle* ; Alcan. 12 »

Jules Dubois : *Le Problème pédagogique, essai sur la position du problème et la recherche de ses solutions* ; Alcan. 7 50

Poésie

Roger Allard : *Le Bocage amoureux* ; Figuière. 7 50

Maurice Brillant : *Les Matins d'argent* ; Plon. 3 50

Jules Jordens : *Post... Animal triste* ; « La Belle Edition ». 2 »

Lord Broughton : *Napoléon, Byron et leurs contemporains, II* ; Juven. 7 50

M. Martinet : *Le Jeune homme et la Vie* ; l'Ed. de Paris. 3 50

Paul Prist : *Aux lueurs de la Torche* ; Liège, Soc. Belge d'éd. 3 »

Henri de Régnier : *Le Miroir des Heures* ; « Mercure de France ». 3 50

Théo Varlet : *Poèmes choisis, 1906-1910* ; chez l'auteur à Cassis (B.-du-Rh.). » »

Psychologie

Fernand Nicolay : *L'Esprit de Taquinerie* ; Perrin. 5o

Roman

Paul Acker : *Les Exilés* ; Plon. 3 50

Gabriele d'Annunzio : *Le Livre des Vierges* ; Tallandier. 3 50

N.-M. Bernardin : *L'Abbé Frifillis* ; Fasquelle. 3 50

L. Chaffurin : *La Fin d'un Milliardiaire* ; Ollendorff. 3 50

Marie Corelli : *Une Famille royale ou le prétendu mariage non organique du roi Georges V*, trad. de l'anglais ; Juven. 3 50

R. Dervieu : *Le Couvent des orfèvres* ; Grasset. 3 50

Henri de Forge : *Les Insoupçonnés* ; Daragon. 2 50

Paul Harel : *Hobereaux et Villageois* ; Jouve. 3 50

Abel Hermant : *Histoire d'un fils de roi* ; Fayard. 1 50

Selma Lagerlœf : *Le Vieux Manoir* ; trad. de Marc Hélys ; Perrin. 3 50

Francis de Miomandre : *L'Ingénu* ; Calmann-Lévy. 3 50

P. Renaudin : *Ce qui demeure* ; Plon. 3 50

Henri Robas : *Le Chemin de Damas* ; Libr. universelle. 3 50

J.-H. Rosny : *La Guerre du Feu* ; Fasquelle. 3 50

Comte A. de Saint-Aulaire : *L'Expiation de Cécilia Férelli* ; Perrin. 3 50

Anton Tchékov : *Valet de Chambre* ; trad. par G. Savitch et E. Jaubert ; Calmann-Lévy. 3 50

Sciences

G. Bigourdan : *L'Astronomie* ; Flammarion. 3 50

Paul Colliard : *Peut-on voler sans ailes ?* Libr. Aéronautique. 3 »

G. Dubouchet et J. Protche : *Le Constructeur de Cerfs-Volants* ; Libr. Aéronautique. 1 50

Sociologie

Jules Delvaille : *Le Chalotais éducateur ;* Alcan. 5 »

E. Prévost : *L'Enfance difficile ou coupable. Le traitement médico-pédagogique ;* Plon. » »

E. Silberling : *Dictionn. de Sociologie phalanstérienne, Guide des Œuvres complètes de Charles Fourrier ;* Rivière. 15 »

X... *Comment on devient riche ;* Ollendorff. 3 50

Emile Usquin : *La Dépopulation des Campagnes ;* Alcan. 2 »

Théâtre

C. Perrault et R. Pelée de Saint-Maurice : *Peau d'Ane,* féerie mêlée de symphonies et de chants ; E. Paul. 3 50

Alfred Capus : *Théâtre complet. VI et VII ;* Fayard, 2 vol. 7 »

Divers

Jean des Airelles ; *Les Ruses du Gibier ;* Nourry. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos de la « civilisation polonaise ». — Une lettre de M. Urbain Gohier. — Le Salon de la Libre Esthétique. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

A propos de la « Civilisation polonaise ».

Varsovie, 23 janvier 11.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire l'article de M. Van Gennep, publié dans la rubrique *Ethnographie et Folklore* du *Mercure* du 15 décembre 1910. J'y ai rencontré certaines inexactitudes touchant la Pologne, et connaissant le courant qui porte les Français à s'occuper actuellement de ce pays, je pense faire œuvre utile en me permettant de les relever.

M. Van Gennep a soin de nous informer qu'il a habité pendant quatre ans Czenstochowa — qu'il connaît le polonais, le russe ; or ni ce séjour, ni cette connaissance linguistique ne semblent lui avoir beaucoup aidé à comprendre les Polonais.

Une erreur capitale se glisse dans les jugements de M. Van Gennep : il n'établit aucune différence entre les Russes et les Polonais.

Il exclut la Pologne de sa « synthèse culturelle et mentale de l'Europe centrale » ; il semble considérer sa civilisation comme œuvre très récente, car il la met au même rang que celle des Russes, lui refuse tout contact avec les oscillations séculaires auxquelles se limaient et s'affinaient justement les peuples de cette « Europe centrale ».

Il y a des choses si connues qu'on n'y peut revenir sans s'entacher d'un pédantisme de mauvais goût ; mais il semble cependant nécessaire de rappeler ici, un peu, du moins, le passé brillant des lettres et des sciences en Pologne ; d'évoquer le nom de Copernic, les fastes de l'Université de Cracovie, dont les salles, au xve siècle, fourmillaient d'étrangers venus souvent de l'Italie, malgré Bologne et Padoue.

De même, puisque M. Van Gennep reproche « aux Européens orientaux » de n'avoir point pris part, par exemple, à « des luttes pontificales, de n'avoir point lutté contre ou pour des villes de notre Europe », m'excusera-t-on de rappeler la délivrance de Vienne par Sobiejsky. Peut-être n'est-ce pas à proprement parler une lutte pontificale que celle d'avoir sauvé

la chrétienté, mais pourtant combien cette victoire concerne de près le Souverain Pontife et prouve qu'Innocent XI ne se trompait point en faisant appel au courage des Polonais plutôt qu'à celui des autres nations.

Il nous semble voir dans tout l'article de M. Van Gennep une ignorance voulue de tout ce qui a relié et uni pendant tant de siècles la France à la Pologne. Comment en serait-il autrement, puisqu'on l'entend supposer que c'est grâce à Napoléon Ier que les Slaves ont appris l'existence d'autres peuples au-delà du Niémen (allemand) ? — Il ne faut cependant pas être très versé en histoire pour savoir combien de fois le sort de ceux que Balzac appelle « les Français du Nord » a été intimement lié à celui des Français, soit par des alliances royales, soit par des intérêts communs,

Il y aurait encore bien des choses à relever dans cet article du *Mercure*, bien des affirmations à mettre en doute. Mais nous croyons mieux faire en nous permettant de donner à M. Van Gennep le conseil de ne point se fier à l'exactitude des manuels russes d'histoire et de géographie, et de le prier de se rappeler qu'un des principes auxquels le gouvernement actuel se cramponne avec le plus d'opiniâtreté est celui de maintenir le peuple dans l'ignorance et les erreurs les plus profondes.

Je vous prie d'agréer, etc... J. LAVAL.

Russie Podolie
p. Staraïa-Sierisawa. Château de Szerban.

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

Monsieur le Directeur,

Ce n'est qu'en me basant sur la thèse que toute expression de la pensée humaine est sujette aux controverses que je me permets de vous demander une petite place, afin de soumettre à l'érudition de M. Van Gennep quelques objections, concernant les fâcheuses généralisations qu'il a développées en rendant compte du livre de L. Niederle sur « la race Slave », dans le nº 324 du *Mercure de France*.

Si nous ne considérons pas le côté politique de l'article, où je suis absolument de l'avis de M. Van Gennep, car j'envisage l'alliance franco-russe comme une de ces combinaisons anormales qui ne s'expliqueraient que par la loi des contrastes, il nous reste à discuter la manière dont M. Van Gennep, ayant fait un seul paquet de toutes les nations slaves, les a refoulées au delà de Byzance, en leur refusant sommairement toute dépendance intellectuelle et culturale du centre de l'Europe.

Le séjour de M. Van Gennep parmi nous a dû être de bien courte durée, et ses relations parmi les Polonais bien peu nombreuses, pour ne pas lui faire observer l'énorme différence d'esprit et de culture entre différentes nations slaves. Ce n'est plus là une question d'ordre local, ce ne sont pas de petites luttes entre des peuples menus et sauvages, qu'un ethnographe consciencieux aurait le droit de traiter sommairement.

C'est donc avec un sentiment de regret que je trouve cette phrase de M. Van Gennep : « Comme je sais des langues slaves, je puis aussi comprendre comment fonctionne la mentalité des Russes, Polonais, etc. »...

Je m'étonne infiniment, comment, cette considération aidant, M. Van Gennep peut ne faire aucune différence entre la nation et la culture russe et polonaise, en englobant dans une généralisation, au moins téméraire, des

facteurs presque diamétralement opposés. Si je me permets de citer les quelques arguments qui suivent, c'est pour ne pas laisser ceux qui ont lu l'article de M. Van Gennep dans l'erreur, si, malgré « que cela soit naturel », la question slave ne « les laisse pas complètement froids ».

Des pays slaves, la Bohême et la Pologne sont les seuls ayant reçu l'enseignement du christianisme de Rome, et non de Byzance. Cette filiation doit être mentionnée, car elle constitue la base du développement cultural de la Pologne. Tandis que la Russie gémit sous le joug des Tartares, et subit leur influence morale et physique, qui longtemps après se répercute encore dans la facilité qu'ont les tzars à soumettre leurs sujets à toutes leurs volontés, — au début du xvᵉ siècle en Pologne l'Université royale de Cracovie ouvre largement ses portes à la pensée latine. Des professeurs venus de l'Italie y occupent des chaires, tandis que des savants polonais enseignent à Rome, et à Padoue, ainsi qu'à Bologne. Leurs bustes figurant dans différentes universités et leurs noms inscrits sur des tables d'honneur l'attestent. Cette fusion de personnes et de pensées ne cesse plus, jusqu'à l'époque des partages. La langue latine est parlée dans toute la noblesse polonaise (et elle est nombreuse) à partir du xvᵉ jusqu'au xviiiᵉ siècle, comme on y parle actuellement le français. Un Sarbiewski écrit des Odes latines, qui, avec ses Carmina, sont lues aujourd'hui encore dans certaines écoles anglaises, à côté de celles d'Horace.

Je ne sais pas si M. Van Gennep eut l'idée de s'arrêter à Cracovie. L'art gothique y trouve une expression admirable dans la cathédrale de Notre-Dame, l'Université, l'Hôtel de Ville. Il y rencontrerait aussi dans la Cathédrale de Wawel les plus beaux spécimens de la Renaissance, tels que la chapelle des Sigismonds, et autres nombreux. Aucun vestige, aucune trace d'art byzantin oriental ! M. Van Gennep n'a dû voir que bien superficiellement, si parmi tout cela il n'a remarqué qu'un terrible style jésuite, auprès duquel celui de Saint-Sulpice est grandiose et pondéré !

Ceci est pour les arts, les sciences et les lettres. L'histoire de Pologne suit de près la même voie : au commencement du xvᵉ siècle, le roi Ladislas, après de longues et pénibles luttes, donne le coup de grâce à l'ordre militaire des Kreuzritter, du Teutonenordens, sur les champs sanglants de Tannenberg. Son fils, du même nom, roi de Pologne, Hongrie et Bohême, délié de son serment par la cour de Rome, livre une bataille à outrance aux Turcs, et périt à Warna. Les Lissowchiks, escadrons formés en Pologne, combattent, à la solde des empereurs allemands, dans différentes guerres du centre de l'Europe, et l'oraison latine d'un de leurs chefs à l'empereur Ferdinand est conservée dans les archives de Vienne, comme un des plus beaux spécimens de l'éloquence militaire.

Dans la forteresse de Kamieniec résident pendant longtemps des garnisons espagnoles et italiennes, envoyées par Jules II contre les Turcs. Enfin plusieurs invasions suédoises sont victorieusement repoussées.

Un roi français vient occuper pour un temps court, il est vrai, le trône de Pologne ; des princesses autrichiennes, italiennes, allemandes y règnent souvent ; un noble polonais est roi de Lorraine. Une Leczsinska devient reine de France, une d'Arquien reine de Pologne. Toute une cour italienne vient à Cracovie avec Bona Sforza, la femme de Sigismond. Sobieski sauve

Vienne et la Chrétienté, poussé uniquement par l'influence et la volonté de Rome, malgré l'avis contraire du Sénat et de la nation.

Pour abréger mes citations, qui pourraient être bien longues, je ne rappellerai que les légions polonaises qui ont chargé à Samo-Sierra, ces autres qui ont combattu pour la liberté et l'unité de l'Italie, et jusqu'à ce prince polonais, maréchal de France, qui périt en couvrant la retraite du grand empereur à Leipsiek.

Je n'oserais faire le moindre grief à M. Van Gennep de ne pas connaître tout ceci ; en somme, ce n'est que naturel ; mais cela suffit probablement pour prouver la pénétration de l'esprit latin dans la culture et la mentalité polonaises.

Il est donc au moins inexact, monsieur Van Gennep, d'affirmer que le sang de nos ancêtres n'a jamais coulé « pour ou contre la Rome pontificale », ou dans des guerres contre les nations d'Europe.

On connaît l'histoire de l'Europe en Pologne ; on la connaît et on l'enseigne. Mais pour la savoir, il ne faut point se baser sur des manuels d'un lycée russe, il faut la voir en Galicie, où seulement l'instruction primaire et secondaire est libre et polonaise.

J'ose espérer que l'orgueil, très juste d'ailleurs, d'être l'Homme du Centre de l'Europe, et non pas l'Homme tout court, n'empêchera pas l'éminent ethnologue qu'est M. Van Gennep de me rendre justice, et de ne pas être pour l'avenir aussi facilement porté à des généralisations qui peuvent atteindre certaines sensibilités nationales, et peut-être même faire tort à son érudition.

En vous remerciant d'avance, monsieur le Directeur, pour la petite place que vous aurez la bonté, j'espère, de réserver à ces lignes, je vous prie de bien vouloir agréer l'expression de ma haute et parfaite considération.

JEAN DE KOSCIELEC-POGORSKI.

§

Une lettre de M. Urbain Gohier. — A propos de la dernière chronique de M. Henri Mazel, M. Urbain Gohier nous adresse la lettre suivante :

18 février 1911.

Mon cher Confrère,

J'admets parfaitement que vous m'ignoriez : vous pouvez « faire de la critique littéraire » à Paris sans avoir lu un journal depuis trente ans.

Mais je trouve que vos reproches manquent de loyauté.

Vous me traitez de « politicien ». Nul écrivain plus que moi ne prêche, ne propage le mépris des Q. M.

Il n'est pas nécessaire de « changer d'intestins pour anathématiser (!) les abatoirs ». Il suffit de n'aimer pas la charogne.

Vous déclarez *ex cathedra* qu'on ne crève pas l'œil droit du cheval de picador. Je n'ai pas dit qu'on le lui crève ordinairement ; j'ai dit que cela s'est fait aux arènes de Nîmes, où vingt mille *aficionados* y ont applaudi.

Vous dites que vous ne me forcerez pas à faire des enfants. Merci ! Vous êtes bien bon. Mais on s'apprête à m'imposer des taxes pour nourrir les enfants des autres. Je ne vous empêche pas, moi, de forniquer ; mais je demande que vous nourrissiez vous-même les produits de votre lubricité.

Confraternellement vôtre,

URBAIN GOHIER.

§

Le Salon de la Libre Esthétique sera inauguré à Bruxelles du

15 au 20 mars, et pendant sa durée des auditions de musique nouvelle seront données tous les mardis après-midi avec le concours de Mmes Demest et Marie-Anne Weber, Mlles Marguerite Rollet et Blanche Selva, MM. E. Bosquet, E. Chaumont, L. Van Hout, M. Dambois, le Quatuor Zimmer, les compositeurs Marcel Labey, J. Jongen, Poldowski, etc. Parmi les œuvres qui seront présentées au public, citons un quintette de M. Léon Delcroix, une sonate pour piano et violon de M. Uribe, un *Epithalame* pour trois violons de M. Jongen, un quatuor de M. Marcel Labey, un quintette de M. Florent Schmidt, une Suite pour piano de M. Albert Roussel, des pièces vocales de MM. Debussy, V. Buffin, P. Coindreau. V. Vreuls, Poldowski, etc.

Les titulaires de cartes permanentes du Salon auront libre accès aux concerts.

§

Publications du « Mercure de France » :

Le miroir des heures, poèmes, par Henri de Régnier. Vol. in-18, 3 50 (19 ex. sur Japon à 15 fr. et 69 ex. sur Hollande à 10 fr.).

§

Le Sottisier universel.

La Wallonie publia... un essai de drame avec orchestre : *les Eclaireurs*, de Charles van Lerberghe.— *Grande Encyclopédie*, XXX, 754.

Le tirailleur sénégalais est un merveilleux mercenaire, puisqu'il a la vraie qualité du soldat, ce lle qui prime tout : l'aptitude à se faire tuer. — *L'Echo d'Oran*, 25 décembre.

Londres, 1er janvier (*par fil spécial*). — On pense, dans les milieux bien informés, que l'Angleterre va lancer en 1911 trente-six Dreadnoughts, soit un navire de guerre tous les quinze jours. — *Le Journal*, 2 janvier.

Un lugubre craquement se fit entendre; l'avant de la péniche venait de donner dans une arche [pile?], tandis que l'arrière, poussé par le courant, venait frapper contre l'autre arche [pile ?]... Le pont de Corbeil est considéré par les agents de la navigation comme des plus dangereux à cause de l'écartement des arches [piles ?] qui ne dépasse pas 20 mètres. — *Le Journal*, 19 décembre.

Hier soir, rentrant de sa tournée, M. Durand dut être descendu de sa voiture, et il lui fut impossible de répondre aux questions qu'on lui posa. Hier matin, des voisins trouvèrent le malheureux gisant dans son lit. Il était mort.—*Paris-Journal*, 22 octobre.

Les propriétés saccharifères de la betterave ne furent mises en lumière qu'en 1747 par Andréas Sigismund, margrave de Berlin [il s'agit du chimiste Markgraf]. — *La Revue*, 1er novembre.

Que dirons-nous de M. Henri de Régnier, qui, succédant au vicomte Melchior de Vogüé, sera reçu sous la coupole par M. Albert Vandal? — *Comœdia*, 10 février.

Il [Balzac] n'allait pas tarder à quitter son domicile de la rue de Tournon pour un logis plus éloigné du centre : autant pour se soustraire à des créanciers importuns que pour pouvoir travailler à loisir, Balzac alla fixer sa demeure sur l'autre rive de la Seine, rue Cassini, no 6, au faubourg Saint-Jacques (Doct. Cabanès : *Balzac ignoré*, pp. 56-59).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL
TOILETTE

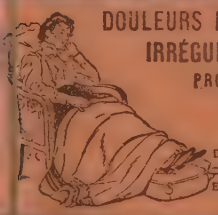
à l'usage des dames
soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris.

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS
POUR LES ADULTES

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS.

APIOLINE
CHAPOTEAUT



DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris,
8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco
une Boîte Echantillon des

VÉRITABLES
GRAINS de SANTÉ
du Dr FRANCK

Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION

Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.
La Boîte de 50 Grains... 1'50
La Boîte de 105 Grains... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

AIX-LES-BAINS

LE MIRABEAU
d'Aix-les-Bains ouvrira
cette année le 15 Avril

SAISON
du 15 Avril à fin Septembre

La Publicité commerciale est reçue par M. Charles GUIDETTI, 31, rue Condorcet

COLLECTION SEILLIÈRE

OBJETS D'ART ET DE RICHE AMEUBLEMENT

PORCELAINES DE SÈVRES, DE SAXE ET DE CHINE
TERRES ÉMAILLÉES DES ROBBIA
ORFÈVRERIE, CUIVRES, VITRAUX, MARBRES

Buste en Bronze Vénitien du XVIe siècle — Bronzes Louis XIV et Louis XVI
MEUBLES des XVIIe et XVIIIe SIÈCLES et de STYLE
TAPISSERIES RENAISSANCE

TABLEAUX ANCIENS

PORTRAITS HISTORIQUES

Provenant de l'Importante Collection de feu M. le Baron **Achille Seillière**, au Château de Mello. VENTE A PARIS GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze
le jeudi 9 mars 1911, à 2 h.

C^e-pr. : **M^e Henri BAUDOIN** (successeur de M^e P. CHEVALLIER)
10, rue de la Grange-Batelière, Paris

Experts : MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges | M. JULES FÉRAL, 7, rue Saint-Georges, Paris

EXPOSITIONS :
Particulière, mardi 7 mars : Publique, mercredi 8 mars, de 1 heure et demie à 6 h.

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT

Porcelaines de Sèvres, pâte tendre et de Saxe
Emaux, Miniatures, Boites, Etuis, Dentelles, **Pendules, Bronzes**

TABLEAUX ANCIENS

des Écoles française et hollandaise des XVIIe et XVIIIe
siècles, appartenant à M. X...

Vente Hôtel DROUOT, salle nº 6, le lundi 20 mars à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR

M^e Henri BAUDOIN, succ^r de M. P. CHEVALLIER
10, rue de la Grange-Batelière

EXPERTS :

MM. MANNHEIM, 7, rue St-Georges | M. Jules FÉRAL, 7, rue St-Georges

Exp. part., sam. 17; publique, dim. 18; 1 h. 1/2 à 6 h. 1/2

COLLECTION DE FEU M. G. du R...

ANCIENNES PORCELAINES

DE SAXE, SÈVRES, CHINE
et autres
MONTRES, OBJETS DE VITRINE
Bronzes, Meubles
TAPISSERIES de BEAUVAIS et de FLANDRES
des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

VENTE
après décès, Hôtel Drouot, salles 9 et 1
lundi 13, mardi 14, mercr. 15 et jeudi 16 mars, 2 h.

M^e Henri BAUDOIN, c.-p., 10, r. Grange-Batelière | **MM. MANNHEIM**, ex 7, rue Saint Georges

Exp. : partic., sam. 11, publ., dim. 12, 1 h. 1/2 à 5 h.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

OPRIÉTÉ La Chapelle du Roy, à Ville-d'Avray 16.638m.(*2 peintures Detaille et pla- Galland*). **M. à p.: 400.000**fr Adj.ch.not.14 mars, Girardin et Ch. Champetier de Ribes, 8, r. Ste-Cécile.

RRAIN à Paris (3e arr.) r. ETIENNE-MARCEL ongée, et r. des Tournelles. Sup.: 287 mq. 30 **M. à 103.600** fr.(360 fr. par m.).à adj. s.1 ench.,ch. not. s, 28 fév.S'adr. à l'Assistance Publique, 3, ave Victo- ou à Me G. Morel d'Arleux, not., 15, r. d. Sts-Pères.

ét. Me Aron. not , 28, av. Opéra,6 mars 1911, 3 h., s. 1o **Créance**: 26.139 fr.; **Créance**: 56.919 fr.; **réances**: 127.977 fr. (faillite Bréard, banquier). **à pr.**: (p. être baissée), **15.000. 20.000** et 000 fr. S'ad. not. et M. Pruvost, syndic, 5, r. -Comédie.

VILLE DE PARIS

otiss[t] des Terrains du Champ de Mars lj. s. 1 ench. ch. t., 7 mars 1911 **TERRAIN AVe DE LA URDONNAIS.** Surf.: 320 m. **M. à pr.**: **350** fr. le m. S'ad. Me Delorme, Aubert et Me Mahot de la Quérantonnais, 14, yramides, dép. ench.

Maison à Paris, 7, Bd MORLAND. Cne 640 m. 52. Rev.br. 29.480 fr. **M. à pr.: 200.000** fr. A adj. s. 1 ench., ch. not., 21 Mars 1911. S'adr. Me Morel d'Arleux, not., 5, r. du Renard.

MAISONS-LAFFITTE, à 20 minutes de Paris, bords Seine, en pl. forêt.

TRÈS BELLE PROPRIÉTÉ, 3 salons, salle billard, salles bains, serre, jardin d'hiver, 14 ch. maître, 4 ch. domestiques, eau, gaz, très beau parc d'un hectare, écuries, remises, garage.

A LOUER : meublée pr la saison : **6.000** fr., **non meublée** à bail : **5.000** fr. par an. S'ad. Me Claude, 21 *bis*, av. Eglé, Maisons-Laffitte.

DENTISTE désire céder cabinet, centre Paris, ayant belle clientèle étrangère, rapportant **25.000** fr. par an. **Prix demandé** (y compris beau mobilier et tous appareils et accessoires) **20.000** fr. S'ad. M. Claude, 6, rue Vivienne, Paris :

MINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

TATIONS HIVERNALES

(Nice, Cannes, Menton, etc.)

illets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et asses, valables 33 jours, délivrés jusqu'au 15 , dans toutes les gares P. L. M. aux illes d'au moins trois personnes, pour sis, La Ciotat, Saint-Cyr-la-Cadière, Bau- Ollioules-Sanary, la Seyne-Tamaris-sur- , Toulon, Hyères et toutes les gares situées re Saint-Raphaël Valescure, Grasse, Nice et ton inclusivement.

inimum de parcours simple : 150 kilom.

RIX. — Les deux premières personnes nt le plein tarif, la troisième personne éficie d'une réduction de 50 o/o, la quatrième hacune des suivantes d'une réduction de o/o.

aculté de prolongation de une ou plusieurs iodes de quinze jours, moyennant un sup- ment de 10 o/o du prix du billet pour chaque iode.

rrêts facultatifs aux gares situées sur l'iti- aire.

emander les billets quatre jours à l'avance gare de départ.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

L'HIVER AUX PYRÉNÉES

(Golfe de Gascogne Côte Basque, Roussillon)

Il est délivré dans toutes les gares du Réseau d'Orléans et dans ses bureaux de ville à Paris, des billets d'aller et retour de toutes classes, à prix réduits, valables 33 jours, et prolongeables moyennant supplément, pour les stations hivernales des Pyrénées, du golfe de Gascogne et du Roussillon : *Pau, Biarritz, St-Jean-de-Luz, Arcachon, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains, Banyuls-sur-Mer*, etc.

Quotidiennement cinq trains rapides ou express dans chaque sens entre Paris et Pau-Biarritz, composés de grandes et belles voitures à bogies et intercirculation. Trajet en 12 heures environ. Dans les trains de nuit, wagons-lits du dernier confortable avec salons-lits, lits ordinaires et couchettes.

Pour les relations avec le Roussillon, viâ Montauban-Toulouse, ou vice-versa, voitures de luxe comprenant des salons-lits, lits-toilette et couchettes et voitures mixtes de 1re et 2e classes à couloir entre Paris-Quai d'Orsay et Port-Bou; entre Paris-Quai d'Orsay et Villefranche-Vernet-les-Bains, voitures directes 1re et 2e classes, à couloir avec compartiments lits-toilette et couchettes.

BULLETIN FINANCIER

Le mois de février est généralement un mois propice aux marchés financiers. Cette ann pour des raisons que l'on ne démêle pas très bien, le mois de février marque un fléchissement peu près général des cours et une gêne évidente dans les transactions. Ce n'est pas l'argent manque pourtant. On est sûr que toute émission est couverte plusieurs fois. La dernière, celle l'Etat d'Haïti, a été couverte cinq ou six fois.

Quoiqu'il en soit, la rente française, à 97,62, perd cinq centimes sur la dernière quinzai L'Extérieure espagnole, au contraire, est en progrès à 96, ainsi que le Turc unifié à 94,47. Il d'ailleurs fortement question d'un très prochain emprunt turc de 112 millions émis en France p les soins de la Banque Française pour le Commerce et l'Industrie. M. Maurice Rouvier ser d'accord avec le Gouvernement français et avec le Gouvernement ottoman. Le taux d'intérêt ser fixé à 4 o/o. Le produit intégral de l'emprunt serait consacré à la construction des routes et travaux seraient confiés à des entreprises françaises.

Les fonds russes ont subi des fluctuations diverses. Après avoir baissé sensiblement, ils tende à remonter. Mais la plupart perdent un ou deux points sur les cours de la dernière quinzai Nous trouvons le Consolidé 4 o/o à 96,75 au lieu de 98, le 4 o/o 1901 à 96,40 au lieu de 97,40, 5 o/o 1906 à 105,55 au lieu de 105,90, le 4 1/2 o/o 1909 à 101,20 au lieu de 101,90.

Les établissements financiers maintiennent leurs positions. Le Crédit Foncier, à 842, gag même une douzaine de francs sur l'annonce que, cette année, le dividende serait porté de 30 fr. 32 fr. Le Crédit Lyonnais est à 1.515, le Comptoir à 943, la Société Générale à 783, la Banque Paris à 1.845, la Banque Française à 341, l'Union Parisienne à 1.170, le Crédit Mobilier à 704.

Quant à nos chemins de fer, ils continuent malheureusement leur recul, le Lyon à 1.176, l'E à 870, le Nord à 1.528, l'Orléans à 1.268, le Midi à 1.010, l'Ouest à 940.

Il est toujours question de nombreuses affaires. Cependant, à ce point de vue, la premiè quinzaine de mars s'annonce comme calme. Les actions des usines Smieloff et celles de la Socié « Marc City » viennent d'être introduites sur le marché en Banque au comptant.

LE MASQUE D'OR.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : **400** MILLIONS. — **Siège social** : *54 et 56, rue de Provence*

Succursale-Opéra : 1, rue Halévy. — **Succursale** : *134, rue Réaumur* (*Place de la Bourse*) **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe. Taux des dépôts : de 1 an à 2 ans 2 0/0 ; de 4 a à 5 ans 3 0/0, net d'impôt et de timbre ; — **Ordres de bourse** (France et Etranger) ; — **Souscription sans frais** ; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. Bons à lots, etc.) ; — **Escompte et encaissement d'effets de commerce et de coupons** Français Etrangers ; — **Mise en règle et garde de titres**. — **Avances sur titres** ; — **Garantie contre le rem boursement au pair et les risques de non-vérification des tirages** ; — **Virements et chèqu** sur la France et l'Etranger ; — **Lettres et billets de crédit circulaires** ; — **Change de monnai étrangères** ; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis **5 fr.** par mois (tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimensio **91** succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue ; 759 agences en Province, 3 agences à l'Etran (Londres, 53, Old Broad Street. Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street) et Saint-Sébastien (Espagne) ; corr pondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANTS EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE :

Société Française de Banque et de Dépôts, *Bruxelles*, 70, Rue Royale ; — *Anvers*, 74, Pl de Meir. — Ostende, 21, avenue Léopold — *Rotterdam*, 103, Leuvehaven.

CATALOGUE de LIVRES CURIEU

ENVOYÉ GRATIS

SUR DEMANDE

LIBRAIRIE VIVIENNE

12, Rue Vivienne, PARIS (Bourse

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

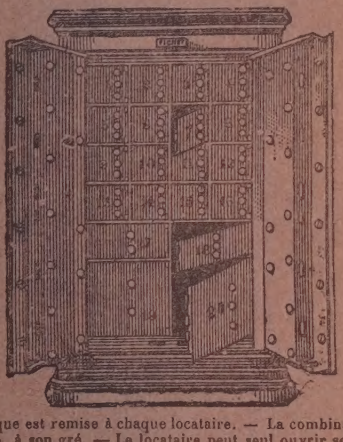
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 145 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 9, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et Changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique. Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.